This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

# LETTRES

INÉDITES

DE Mme DE MAINTENON

ET

Mme LA PRINCESSE DES URSINS

e
le
de,
na-
ion-
isait
Marly

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT, RUE JACOB, N° 24.

# LETTRES

INÉDITES

# DE Mme DE MAINTENON

ET DE

# Mme LA PRINCESSE DES URSINS.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

ADOLPHE BOSSANGE, RUE CASSETTE, N° 22.

M DCCC XXVI.

# LETTRES

INÉDITES

DE Mme LA PRINCESSE

# DES URSINS.

## LETTRE LXXXIV.

A Mme DE MAINTENON.

Buen Retiro, le 23 mai 1707.

Jamais relation ne m'a fait tant de plaisir, madame, que celle que j'ai trouvée dans votre lettre du 8 mai, de la joie que le roi et toute sa cour ont eue de la nouvelle du gain de la bataille: LL. MM. CC. l'attendaient avec une impatience extrême, et je comptais tous les moments qu'elle devait arriver. Madame la duchesse de Bourgogne a écrit là-dessus la plus aimable lettre du monde à la reine, et qui marque le mieux la bonté de son cœur. Tout ce que vous me représentez, madame, depuis que l'officier des gardes vint annoncer la venue de M. de Chamillard, qui conduisait M. de Silly dans votre petite chambre de Marly

[illegible] votre cabinet, [illegible] M. vint dire elle-même à la porte [illegible] nouvelle, me paraît si naturel, que je [illegible] votre serviette par terre, [illegible] pour entendre ce que l'on disait; madame de [illegible] pour aller écrire à M. son mari; madame d'Heudicourt marcher comme si elle avait [illegible], sans savoir presque ce qu'elle [illegible] M. de Marsan sauter sur un siége pour se faire voir, malgré sa goutte, avec la même facilité que l'eût pu faire un danseur de corde. Pour monseigneur le duc de Bourgogne, qui est, je crois, un peu sujet aux distractions, je m'étonne que, dans les premiers moments de sa joie, il ne prît pas quelque dame pour une bille, et qu'il ne lui donnât pas un coup du billard qu'il avait à la main. Enfin, madame, vous n'aurez pas de peine à me persuader que toute la France ait été ravie d'un succès si avantageux pour nos deux rois, et qui affermit la couronne de S. M. C. Je comprends parfaitement que la grande émotion que vous causa un tel bonheur ait pu vous donner la fièvre; mais j'espère qu'elle ne vous durera pas, et que, les sujets de chagrin commençant à se dissiper, votre santé se rétablira. Vous apprendrez tous les jours, de ce pays-ci, des suites satisfaisantes de la victoire : presque tout le royaume de Valence est soumis; celui d'Aragon le sera bientôt; et monseigneur le duc d'Orléans, qui joint ses troupes à une partie de celles que commandait M. le maréchal de Berwick, se trouvera à la tête d'une armé

qui soumettra les Catalans, et réduira l'archiduc dans Barcelone, où il se lassera peut-être de demeurer, et les habitants de l'y voir. Pour le roi de Portugal, il a bien la mine de nous demander la paix à telles conditions qu'il nous plaira. Les grands d'Espagne qui ne sont pas bien intentionnés seraient fort aises qu'on la lui accordât, regardant toujours ce petit coin de la monarchie comme un asile où ils trouveraient de la protection, au cas qu'ils fussent mécontents de leur maître. Mais pour les peuples, qui n'ont d'autre vue que la gloire de leur roi et l'honneur de la nation espagnole, ils seraient ravis que l'on fît la conquête du Portugal, qu'ils regardent toujours comme une usurpation. Soyez sûre, s'il vous plaît, madame, que les uns et les autres pensent comme j'ai l'honneur de vous le dire.

M. de Vendôme est naturellement heureux; milord Marlborough l'est aussi : pourquoi ce dernier ne cesserait-il pas le premier de l'être, quand Dieu a commencé à décider en faveur de la juste cause de nos rois, et qu'ils s'humilient dans leur fortune comme dans leur disgrace? Il est certain que l'amour que le roi notre maître a toujours montré pour la religion, et la piété et la vertu de LL. MM. CC. doivent faire espérer une fin de guerre qui les récompense de tant de grandes et estimables qualités. Notre ambassadeur et milord Berwick méritent fort aussi les louanges que vous leur donnez, faisant tout ce qu'ils faut chacun dans son état. Ce premier avait besoin de ce

qui est arrivé pour le soutenir sous le poids de toutes les affaires dont je crains toujours qu'il ne soit accablé. Quand on voit que son travail réussit, on y résiste; lui et moi nous avons songé que cela ferait grand bien à M. de Chamillard, que j'ai souvent plaint.

Je suis bien glorieuse, madame, qu'on n'ait pas rejeté tout à fait ma vue sur le prince de Vaudemont : je vous la disais plutôt pour ne vous rien cacher de ce qui se passe en mon imagination, que par l'espérance qu'elle pût réussir, ne présumant pas assez de moi pour croire que je sois capable de donner des avis assez solides pour qu'on puisse les suivre; cependant, je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous dire, madame, que la bonté va trop loin, quand, par la crainte de donner un petit chagrin à certaines gens qui sont en place, on n'y en met pas d'autres qui pourraient mieux faire dans les conjonctures si importantes pour l'état, et d'autant plus, si ceux que l'on ménage ne croient pas se bien acquitter de leur commission; car en ce cas il serait injuste de se plaindre d'un changement.

Madame la duchesse de Savoie a mandé à la reine que M. son père avait un fort gros rhume qui l'obligeait à garder le lit, et qu'il avait eu trois accès de fièvre tierce. S. A. R. fait tout ce qu'il faut pour avoir le sang échauffé. Il serait à désirer que sa dévotion, dont on parle, le tranquillisât: ce prince s'en porterait mieux, et les autres en seraient plus en repos.

Je ne veux point croire que madame la duchesse de Bourgogne soit grosse; je lui souhaite une année toute entière pour se divertir et courir où il lui plaira, pourvu qu'elle ne veille pas trop, et qu'elle ne mange qu'à des heures où sa digestion puisse être faite; car si elle n'y prend garde, les veilles la tueront, surtout si elle fait des repas désordonnés. Ce fond de tristesse et cette envie de pleurer que vous me dites qu'elle a, madame, me font pourtant de la peine, et font que je lui suis encore plus obligée de m'avoir honorée d'une de ses lettres, où elle ne me parle que de joie et de la part qu'elle veut bien prendre à la mienne. Je vous adresse la réponse, afin que vous la lui présentiez, s'il vous plaît. Je me garderai bien de vous faire des excuses de cette liberté, puisque vous voulez que je croie que vous êtes offensée quand je ne vous charge pas de mes commissions; et il sera donc établi entre vous et moi, madame, que vous recevrez mes grossièretés avec votre politesse ordinaire.

Vous avez très-bien fait de ménager ma réputation en ne disant rien de la proposition que je vous avais faite de certains bordés de soie; cela m'eût fait regarder de M. de Langlée avec le mépris qu'on doit avoir pour les ames basses. Chacun met sa gloire différemment en ce monde-ci; je suis bien heureuse cependant, madame, de croire comme vous, qu'un prince des Asturies n'est pas moins digne de nos respects dans un lit très-propre et très-simple, qu'il le serait dans un brodé

d'or très-surdoré. Madame la duchesse de Beauvilliers a fait des merveilles pour les emplettes dont elle a bien voulu se charger, les ayant réduites à un prix proportionné à mon avarice : je lui témoigne combien j'en suis contente; ayez la bonté aussi de l'en louer. Il nous arrivera bientôt ici des nourrices : toutes ces femmes de Biscaye qu'on prétendait être admirables, qui ont un air de santé, ne sont que des galeuses; on n'en a trouvé qu'une ou deux, dans toutes ces provinces, qu'on amène. Nous en aurons de la vieille Castille et des frontières de la Navarre; mais ce qui vous étonnera, madame, c'est que, malgré toutes les diligences qu'on a faites, je doute qu'on puisse en conduire ici plus d'une douzaine, les unes accouchées depuis peu, et les autres prêtes d'en faire autant. Ce sera une belle compagnie pour moi, et une jolie occupation que de me tourmenter quand elles accoucheront, de les contenter, de les empêcher de s'arracher les yeux de la tête les unes aux autres; de voir s'il ne leur vient point de galle, chose à quoi elle sont fort sujettes; savoir si elles mangent raisonnablement, connaître leur humeur, et, après tout cela, y ajouter le choix que les médecins devront faire de celle qu'ils croiront la meilleure pour nourrir le prince : ne croyez-vous pas, madame, que je me divertirai bien? Je m'imagine que vous direz : Je ne la plains point, car elle pourrait se décharger de la moitié de toutes ses peines, étant impossible que quelque dame d'honneur de la reine ou quelque autre per

sonne raisonnable ne se mêlât de tout ce tracas. J'ai ma réponse toute prête, à quoi, je crois, que vous n'aurez pas le mot à dire. On vit fort bien avec la plupart des gens en cette cour des années, sans connaître ce qu'ils ont fait par le passé et de quoi ils sont capables; je vais vous en donner un exemple tout récent. La reine avait une de ses *senoras de honor*, fille d'un seigneur portugais, qui passa à Madrid quand ce pays se révolta contre le roi d'Espagne; la fidélité qu'eut ce sujet engagea Philippe IV à le bien recevoir et à prendre sa fille, qu'il amena, pour la mettre dans son palais menine. Elle passa à Vienne, à la cour du feu empereur, revint avec la reine, mère de Charles II, qui ayant marié la sœur du roi avec l'empereur son frère, qui en devint veuf, cette dame, qui l'avait accompagnée, retourna pour la seconde fois en Espagne auprès de la reine-mère. Elle y fut jusqu'à sa mort, et elle a eu après l'honneur de servir la reine douairière, qui est à Bayonne, et la reine régnante d'aujourd'hui. Cette dame, que l'on appelle la marquise de Llaneras, fut celle qui fut choisie par S. M. comme la plus saine, quoique des plus anciennes, pour la suivre à Burgos. Elle s'en excusa de même que la dame que la reine avait aussi nommée, sous prétexte qu'on ne put pas lui donner l'argent qu'elle demandait. Il est à remarquer qu'elles n'en avaient pas besoin, puisqu'on les défrayait de tout, et leurs domestiques aussi, sans faire aucune dépense. Lorsque S. M. revint, et que le roi déli-

béra à l'Escurial de laisser toutes les dames où elles étaient allées pendant le voyage de la reine, lesquelles étaient sorties du palais sans en rien dire, le lendemain de notre départ, les unes dans les maisons de leurs parents à Madrid ou à la campagne, et les autres dans des couvents, dont il y avait la plus grande partie qui avaient des pères, des frères ou des galants qu'on savait avoir des liaisons avec les ennemis; LL. MM., par leur extrême bonté, voulurent reprendre trois *senoras de honor*, afin de marquer la considération qu'elles avaient pour des personnes de qualité qui avaient eu l'honneur de les servir, et qui étaient pauvres. Les ordres n'en furent pas si tôt donnés, qu'on dit beaucoup de mal de la marquise, qui était de ce nombre; on l'accusa d'être toute portugaise d'inclination, d'avoir été visiter le camp des ennemis commandés par le marquis de Las-Minas, et d'avoir reçu en cette ville de ses parents chez elle; on nous avertit encore que c'était une femme très-dangereuse, et qu'elle avait elle-même étranglé sa fille, qui était mariée, sous quelques soupçons de mauvaise conduite. Il est à remarquer, madame, que, si ce sont des impostures, il y a bien de la méchanceté à les avoir inventées; et si ce n'en est pas, on nous avertissait bien tard. Je suis très-persuadée qu'on n'aurait jamais parlé contre cette dame, si toutes les autres étaient revenues comme elle, et que l'envie les a obligées à donner tous ces avis. Comme il n'y aurait pas eu cependant de prudence à la garder,

et que d'ailleurs on ne voulait rien faire contre sa réputation, on prit le parti de lui faire parler par le confesseur de la reine, pour lui représenter tout le mal qu'on avait dit d'elle; et quoique LL. MM. ne voulussent nullement le croire, il était à propos, afin d'ôter toutes sortes d'occasions de discours mal fondés, qu'elle demandât à se retirer, ne pouvant plus, par son âge, soutenir les fatigues du service; qu'elle pouvait, pour que cela parût plus naturel, demeurer encore deux ou trois mois. Elle suivit le conseil qu'on lui avait donné; on lui continue les mêmes appointements dont elle jouissait, et cela s'est passé fort doucement. A qui peut-on avoir de la confiance? et ai-je tort, madame, d'entrer dans des détails qui regardent la conservation de personnes qui nous sont si précieuses? En voici un bien long, qu'il a pourtant fallu que j'eusse l'honneur de vous faire, afin que vous fussiez informée de tout. Je crois ne pouvoir manquer quand je prends vos conseils, madame : mandez-moi donc, je vous supplie, si vous trouvez que je puisse faire mieux?

*P. S.* Je crois M. et madame la duchesse d'Albe ravis de ce qui se passe en Espagne, étant aussi bons sujets qu'ils le sont du roi leur maître.

# LETTRE LXXXV.

## A LA MÊME.

Buen Retiro, le 30 mai 1707.

J'ai été privée, madame, de l'honneur de votre souvenir le dernier ordinaire; pourvu que ce ne soient pas des incommodités qui vous aient empêchée de m'écrire, je prendrai patience. Si les bonnes nouvelles vous ont donné la fièvre, madame, j'appréhende que vous ne l'ayez souvent; car il me semble que nos affaires d'Espagne se tournent de manière que nous ne pourrons nous dispenser de vous en faire savoir de temps en temps. Monseigneur le duc d'Orléans vient de se rendre maître de Saragosse, et n'a pas envie d'en demeurer là. Il faudra donc, madame, que vous preniez courage, s'il vous plaît; car, selon toute apparence, S. A. R. fera d'autres conquêtes. Je ne vous répondrais pas que je n'en tombasse malade de joie aussi bien que vous, si vous pouviez m'apprendre que M. de Vendôme eût gagné une bataille; car ces grands événements me saisissent si fort, qu'ils m'ôtent absolument le sommeil pendant quelques jours, et je l'ai éprouvé dans ces occasions-ci. Je n'ai guère eu moins de plaisir de

la découverte de nourrices qui paraissent très-bonnes, et cela m'a bien dédommagée de tous les soins que j'ai pris pour les faire choisir. Il en arriva hier onze au Retiro avec toute leur suite, et la douzième vient après-demain : il y en a sept qui sont venues avec leurs enfants, et les cinq autres ne sont pas encore accouchées. J'ai cru qu'on ne pouvait leur faire trop d'honneur; qu'il fallait accoutumer à respecter des créatures qui devaient être employées à nourrir un prince ou une princesse sortis des premiers sangs du monde: outre deux ou trois carrosses de la reine, qui furent au-devant d'elles, j'envoyai un gentilhomme pour les complimenter en forme. Elles firent leur entrée par la ville de Madrid, où le peuple leur donna des bénédictions, et vinrent dans ce palais descendre par un jardin où il n'y a que LL. MM. qui passent. Je fus les recevoir au bout d'une galerie de l'appartement de la reine, qui était à un balcon; je les embrassai toutes de tout mon cœur; je les menai ensuite à S. M., qui ne dédaigna pas non plus de s'avancer au-devant d'elles. Ce fut alors, madame, que tous les petits enfants qu'elles tenaient entre leurs bras se mirent à faire une musique merveilleuse, et à faire connaître, par la force de leurs voix, la bonté du lait de leur mère. Elles se jetèrent à genoux pour baiser la main de la reine; les unes pleuraient de joie, quelques-unes étaient en extase, et les autres montraient leur ravissement par mille discours flatteurs et naturels dont certainement vous

eussiez été attendrie aussi bien que moi. J'aurais donné toutes choses au monde pour que le roi notre maître, madame la duchesse de Bourgogne, et vous, madame, eussiez pu être témoins de cette scène. Je les menai ensuite dans leurs appartements, qui sont entourés de jardins, pas si beaux à la vérité que ceux de Marly, mais où l'on voit de la verdure, et où l'on respire un bon air. Elles trouvèrent dans une salle une grande collation dont elles avaient besoin. Après qu'elles y eurent assisté, et que je les eus remises dans leurs chambres, qui sont tapissées magnifiquement, et où j'ai fait faire tout ce qu'il leur faut propre et commode, j'en fis sortir tous les gens qui m'y avaient suivie, qui leur étaient inutiles. Quelque temps après, le roi et la reine voulurent aussi y aller; ce furent de nouveaux transports que les nourrices eurent en se voyant aux pieds de leur roi. Il fallut ensuite souper. Pour les accoutumer à moi, je me mis au bout de la table sur une très-jolie chaise de paille, et elles sur des tapis à la mode du pays. Je voulus goûter moi-même si ce qu'on leur servait n'était point de trop haut goût ni trop gras : je le trouvai selon mon gré; j'en profitai et soupai avec elles; nous y bûmes à la santé de toute la maison royale et du prince qui devait naître. Ce fut là, madame, que je vis des mouvements de crainte et d'espérance dans le cœur de toutes ces prétendantes. Je n'ai guère fait de repas, je vous assure, plus agréablement que celui dont je viens de vous donner la description, et je me

flatte que vous n'y eussiez guère pris moins de plaisir que moi. Il y a plusieurs de ces femmes dont les visages ne sont point désagréables; aucune n'a de dents gâtées; leurs couleurs marquent une bonne santé, et toute la faculté, jusqu'à cette heure, n'en trouve aucune de rebut. Nous verrons dans la suite comment elles réussiront; j'assisterai à leurs couches, et je m'appliquerai fortement à tout ce qui à rapport à toutes ces choses-là, afin d'être plus expérimentée pour mieux servir la reine quand elle se trouvera dans le même état. Sachez-moi quelque gré, je vous supplie, madame, de cette longue narration, car vous voyez que je ne suis pas sans occupation; mais, hors son devoir indispensable, que ne quitterait-on point pour vous, madame, qui êtes si digne d'être aimée et honorée?

## LETTRE LXXXVI.

### A LA MÊME.

Buen Retiro, le 5 juin 1707.

J'ai reçu seulement hier, madame, votre lettre du 21 mai, qui vint, je ne sais par quel hasard, par un étranger, aussi bien que celles de la cour, à M. l'ambassadeur et à LL. MM. CC. L'ordinaire

de devant nous avait manqué absolument, sans que nous en puissions donner la raison, si ce n'est qu'on ait donné les paquets à M de Silly, qui a passé droit en Aragon, et qui sans doute nous les renverra, lorsqu'il aura joint M. le duc d'Orléans. Il a mandé ce matin au roi qu'on avait pris enfin Xativa, à la réserve d'un petit château qu'on avait laissé bloqué, et qui tomberait de lui-même, et qu'on avait été obligé de tout passer au fil de l'épée, à la réserve des religieuses. Quoique jamais gens n'aient plus mérité un pareil châtiment, qui doit servir d'exemple à des peuples si acharnés à maintenir leur infidélité contre leur souverain, cela ne laisse pas de faire horreur : la guerre attire bien des crimes; et je ne sais comment les princes qui en font d'injustes peuvent se flatter que Dieu leur pardonne. Il ne tient pas, madame, à S. A. R. de presser les affaires du côté de la Catalogne; s'il avait du canon et des munitions, le siége de Lérida se ferait plus tôt; mais tout cela n'a pu venir de France comme on le souhaitait. Je tombe d'accord avec vous, madame, que vous ne pouvez pas être bien tranquille, croyant qu'il se peut passer une action entre les deux armées en Flandre; cependant, puisque la nôtre est aussi forte que celle de nos ennemis, nous devons espérer que la fortune de M. de Vendôme ne l'abandonnera pas en cette occasion. Quoi qu'en puissent dire les courtisans mélancoliques, je ne puis convenir avec eux que, si nous gagnions une victoire, nous n'en retirassions pas de grands avantages dans ces

pays-là, outre la supériorité de notre côté, qui abattrait l'orgueil de la ligue, et qui la rendrait plus traitable sur les conditions d'une paix. J'appréhende plus la crainte de M. le maréchal de Tessé de ce que peut entreprendre S. A. R. avec le prince Eugène, que les forces mêmes de ce prince avec sa méchante volonté. J'avoue, madame, que vous n'avez pas tort d'être inquiète de ce qui en peut arriver; cependant, quand je fais réflexion que le roi, qui a plus de lumière et de prudence que personne, ne change point son général, je crois que nous pouvons nous rassurer.

Madame de Nemours a très-bien fait de voir ses ennemis, et de tenir long-temps les postillons bottés. Elle m'a toujours paru avoir peu de goût pour l'autre monde. J'avais déja appris la prompte mort de M. de Nevers, et la diversité avec laquelle on parle des biens de madame sa femme. Avec toutes les protections dont les princes l'honorent, elle a lieu d'espérer d'être une veuve à son aise, et de passer une vie moins ambulante que lorsque M. le duc de Nevers vivait. Madame la duchesse Sforce fait le personnage d'une bonne tante en sollicitant la dignité pour son neveu, et cela est honnête.

Je ne suis pas surprise, madame, que l'on soit engoué à Versailles de M. le prince de Vaudemont; mais je serais bien étonnée s'il restait long-temps à la cour sans s'y attirer une grande jalousie. Serait-ce un grand malheur quand vous voudriez par vous-même le connaître à fond, en l'entrete-

nant sur toutes sortes de matières différentes, et lui demandant comment il pense sur les sujets? Il n'y a rien que j'aime tant que de faire raisonner les personnes qui font une figure distinguée dans le monde, et qui ont eu occasion, par de longues expériences, de remarquer les fautes de la plupart des hommes, aussi bien que leurs bonnes qualités: on peut tirer une grande utilité de ces connaissances. Je ne sais que trop votre inclination à la retraite, et plût à Dieu que vous voulussiez vous séquestrer un peu moins du commerce des hommes!

Dans ce moment, madame, M. Clément arrive, et je vous quitte pour l'aller embrasser. Je reprends ma lettre pour vous dire que la reine a été très-aise de voir cet homme fameux que le roi a eu la bonté de lui envoyer; elle lui a fait en peu de temps beaucoup de questions dont il lui a rendu fort bon compte. S. M. s'est informée surtout de madame la duchesse de Bourgogne et de vous. Madame de la Salle n'est venue que ce matin, 6 de ce mois, parce que la chaise où elle était s'est rompue à vingt lieues d'ici; je n'ai jamais été plus surprise que quand l'un et l'autre m'ont dit que, depuis Bayonne jusqu'à Madrid, ils étaient venus sans qui que ce soit qui sût un mot d'espagnol qu'un seul homme qu'ils ont trouvé par hasard. Je m'étais reposée entièrement sur les soins de M. le duc de Gramont, qui m'avait assurée deux ou trois fois que rien ne leur manquerait, et que je pouvais m'en reposer sur lui. Je ne sais, lui qui est fort attentif à tout, et principalement à

ce qui a rapport à LL. MM. CC., comment il a pu oublier d'envoyer quelqu'un avec ces pauvres gens pour avoir soin d'eux, et leur faciliter toutes les commodités que les voyageurs ont difficilement en Espagne, à moins qu'on n'ait quelque conducteur qui ait des connaissances dans tous les lieux où l'on passe; j'en avais un tout prêt et excellent à Bayonne, que le duc de Gramont connaissait fort bien, auquel il aurait pu donner cette commission. Nous réparerons, s'il nous est possible, toutes les peines que M. Clément et madame de la Salle ont souffertes : ils racontent fort plaisamment leurs tristes aventures; je crois que madame la duchesse de Bourgogne les en entretiendra plus d'une fois. Nous avons déja raisonné ensemble sur l'état où est la reine et sur les nourrices, et ce ne sera certainement pas la dernière fois : je suis bien trompée, ou nous nous accorderons fort bien les uns des autres. La reine n'a encore rien vu de toute la layette, parce qu'elle avait à écrire aujourd'hui, et qu'elle veut considérer pièce par pièce à loisir. LL. MM., madame, se remettent à M. l'ambassadeur sur le sujet qui a obligé de dépêcher ce courrier extraordinaire; la matière en vaut bien la peine : je ne me flatte pas néanmoins à cet égard, mais il y aurait de l'imprudence à la négliger. Je ne m'expliquerai pas plus clairement. Je suis toujours plus sensible à vos bontés et plus respectueusement à vous.

# LETTRE LXXXVII.

## A LA MÊME.

Buen Retiro, le 13 juin 1707.

Votre lettre du 15 mai, madame, comme je m'en étais doutée, a fait un grand tour par l'Aragon avant que de venir à Madrid, M. de Silly, qui y est allé joindre S. A. R., ne me l'ayant envoyée que depuis peu de jours.

Nous avons su, par le dernier ordinaire, la grande action qu'a faite M. le maréchal de Villars de forcer les lignes; c'est un beau commencement de campagne, et qui vous aura surpris assurément, car je doute que vous vous y attendissiez. Ce succès doit donner de l'inquiétude aux princes d'Allemagne, dont ce général s'est approché, et pourrait bien les engager à rappeler leurs troupes ou de Flandre ou d'Italie; de quelque part que ce soit, leurs forces y seraient diminuées, et nous en serions plus à notre aise. Je n'ai point reçu de vos nouvelles par le dernier ordinaire: j'attribue votre silence, madame, à l'affliction que vous aura causée la mort de madame de Montespan. Je me représente tout ce que la bonté et la noblesse de votre cœur vous aura fait ressentir en cette occasion, et je vous trouve toujours également digne

de louanges par toutes sortes d'endroits. Comme j'ai l'honneur de connaître que les princes et princesses qui s'intéressent le plus à cette perte n'aiment pas trop à recevoir des lettres auxquelles leur politesse les engagerait peut-être à répondre, j'ai cru leur mieux faire ma cour en vous suppliant très-humblement, madame, de vouloir bien leur dire tout ce qui peut davantage leur marquer mon respect : cela ne peut passer par un canal plus agréable que le vôtre ; mais si vous jugiez à propos que je fisse quelque chose de plus, madame, ayez la bonté de me le mander, puisque je ne manquerai jamais en suivant les conseils dont vous voudrez bien m'honorer.

Je vais vous demander vos bons offices, madame, pour un homme que vous m'avez recommandé autrefois : ce n'est pas un mauvais signe pour lui, que de m'avoir mis assez dans ses intérêts pour que je devienne son agent auprès de vous, qui me l'avez fait connaître. J'entends parler de M. le marquis de Brancas, qui souhaite passionnément que le roi lui fasse l'honneur de le choisir pour faire en cette cour le compliment sur la naissance du prince des Asturies. Son bon esprit, sa politesse et son zèle dans le service lui ont acquis l'estime de LL. MM. CC., et je suis persuadée qu'elles le verront avec plaisir dans cette fonction. Il a perdu dans la bataille d'Almanza un frère qui promettait beaucoup, et qu'il aimait tendrement ; je vois que M. le duc d'Orléans en fait beaucoup de cas, et il me semble qu'il est tout propre à se

bien acquitter de cette commission, si le roi n'en a pas disposé autrement.

Il ne m'est rien revenu du tout sur les sottises que vous dites que l'on débite au sujet de madame la comtesse de Gramont; je vous avoue que j'aurais pourtant quelque curiosité de les savoir, pour connaître jusqu'où peut aller la malice ou la folie des gens qui parlent si mal à propos. Je suis bien surprise que la layette de la reine n'ait point été montrée à madame la duchesse de Bourgogne, ni à vous, madame; je crois que la raison qui en aurait empêché madame de Beauvilliers, ç'aurait été la peur qu'on ne l'eût trouvée trop magnifique, si cette duchesse ne m'assurait qu'elle ne l'est point, et qu'elle s'est retranchée, comme je l'en ai souvent priée, au bon goût et à la propreté: elle n'est point encore arrivée; lorsqu'elle sera venue, j'aurai l'honneur de vous en dire, madame, mon sentiment; ce qui est certain, c'est que je m'attendais qu'il en coûterait davantage au roi d'Espagne pour les emplettes dont nous avions besoin. Je suis, madame, plus attachée à vous que je ne puis le dire.

# LETTRE LXXXVIII.

## A LA MÊME.

Buen Retiro, le 24 juin 1707.

Vous aurez vu, madame, par une lettre de la reine, qu'elle m'empêcha de vous écrire le dernier ordinaire, parce qu'elle m'envoya ce jour-là à Madrid pour visiter son appartement, où S. M. m'avait ordonné de faire faire quelque chose. Ce commandement me parut un peu tyrannique, puisqu'il me priva du plaisir que je ressens toutes les fois que je puis avoir l'honneur de vous entretenir de la manière dont il m'est possible de le faire; je vais m'en dédommager aujourd'hui, ayant à répondre à trois de vos lettres, la première du 29 mai, les deux autres du 5 et 12 juin; il y en a une qui a fait le tour d'Aragon avant que de m'être rendue. Il faut commencer par la première où vous me faites l'honneur de vous réjouir avec moi des lignes que M. le maréchal de Villars a forcées. Cette action est assez éclatante et assez heureuse pour qu'on puisse lui pardonner de s'en savoir bon gré; et si ceux qui accusent ce général d'être fou servaient le roi aussi utilement que lui, je souhaiterais que tout le monde le de-

vînt; car il y a trop de sages, ou au moins trop de gens qui croient l'être quand ils ne hasardent rien; et je suis persuadée qu'il faut quelquefois laisser les choses au hasard, pourvu qu'on ne les pousse pas jusqu'à une témérité qui n'appartient qu'aux héros de romans. Je m'en expliquerais plus clairement avec vous, madame, si j'avais l'honneur de vous parler tête à tête.

Madame la duchesse de Bourgogne vous a promis de vous envoyer régulièrement mes paquets: Dieu veuille qu'elle vous tienne sa parole, et qu'il ne vienne point quelques parties de plaisir qui les lui fasse oublier, surtout présentement qu'elle n'est pas grosse, et qu'elle voudra profiter de ce temps-là! Je ne saurais m'empêcher, quelque envie que j'aie de lui voir beaucoup de princes, de ne me pas réjouir qu'elle diffère à devenir grosse.

Je goûte le bonheur que nous avons d'avoir détruit l'armée de l'archiduc, et je ne veux point me faire un monstre, par avance, du secours qu'on nous menace de lui envoyer. M. l'électeur de Bavière écrit à S. M. C. qu'il a été résolu en Angleterre de faire passer plusieurs corps de troupes en Espagne. Il faut que le nombre en soit bien grand pour y égaler celles que nous y avons; elles viendront par mer : ce n'est pas chose prête; cela demande de grands préparatifs et de grandes dépenses. Le tout est que S. A. R. et le maréchal de Berwick profitent du temps, et que tout ce dont ils ont besoin leur arrive assez tôt pour qu'ils puissent prendre Lérida, qui est la place nécessaire

pour tenir en bride les Catalans et les Aragonais. Mais, madame, tout ce qu'on attendait de France a été d'une grande lenteur, et vous n'ignorez pas, je crois, que l'argent est aussi rare que l'artillerie; c'est ce qui retardera le dessein qu'a M. le duc d'Orléans de se transporter du côté du Portugal; il n'a jamais cependant prétendu y passer, qu'il n'ait laissé le lieu où il est bien assuré et hors d'état que l'archiduc puisse y revenir.

Permettez-moi, madame, de vous demander pourquoi vous craignez si fort une action en Flandre, lorsque vous savez que l'armée du roi est admirable et plus forte que celle de nos ennemis, et M. de Vendôme à la tête, qui a toujours été heureux. S. M. mande au roi son petit-fils qu'il n'y a pas d'apparence que milord Marlborough veuille hasarder une bataille : ce n'est pas une marque qu'il se sente en état de la donner, et c'est un préjugé que, s'il était obligé de combattre, il ne le ferait pas avec avantage. Je ne saurais donc être dans l'inquiétude pour la Flandre; mais je voudrais que l'on inquiétât assez les princes d'Allemagne pour les engager à retirer leurs troupes, afin de défendre leur pays, que M. le maréchal de Villars menace. La crainte que vous aviez que M. le duc de Savoie ne tînt pas ce qu'il avait promis, à l'égard des troupes qui passaient dans ses états, vous aura empêchée de dormir, je m'assure, plus d'une nuit; cependant elles sont arrivées à bon port. J'ai vu ce matin des officiers français qui reviennent d'Italie, qui croient qu'il serait

très-difficile de pénétrer dans le Dauphiné et en Provence, quand on sera alerte et bien résolu de l'empêcher. L'on ne peut douter de l'un ni de l'autre, puisque le roi se fie à la capacité de celui qui y commande son armée, et qui certainement fera de son mieux. Les vice-rois de Naples et de Sicile nous mandent qu'on ne peut témoigner plus de zèle qu'en montrent tous les seigneurs. M. le cardinal de la Trémoille, en lequel ils ont beaucoup de confiance, me le confirme. Il ajoute qu'il est pénétré de douleur de voir de si bons sujets abandonnés, et que, pour peu qu'on eût voulu les aider, rien n'était plus facile que de conserver ces deux royaumes. Il est certain, madame, que, quand on n'aurait pu leur envoyer que les troupes que le roi d'Espagne avait de ces côtés-là, c'eût été une consolation qui les eût animés, parce qu'ils auraient pu se flatter d'avoir de plus grands secours dans la suite. Mon frère s'est donné l'honneur de s'expliquer sur ce sujet dans ses dépêches pour la cour. S. M. C. en a parlé plusieurs fois : c'est tout ce que l'on peut faire; après cela, ce que le roi décidera sera toujours le mieux. Je suis revenue en ce pays-ci, madame, si touchée des bontés dont le roi m'honorait à Marly, et si remplie de tout ce que j'ai connu par moi-même de grand, de juste et d'aimable en lui, que je n'ai rien à désirer, si ce n'est que S. M. croie que je tâche tous les jours à me rendre plus digne de la continuation de ces mêmes bontés, qui me touchent bien davantage parce qu'elles partent du plus hon-

nête homme du monde, que parce qu'il m'est honorable d'avoir l'approbation d'un aussi grand roi. Si j'avais de plus, madame, comme vous me dites, le bonheur qu'il se fût fort accoutumé à moi, je vous confesserais ingénument qu'il ne tenait qu'à S. M. de s'apercevoir que je la trouvais de très-bonne compagnie. Effectivement, quoique je puisse me vanter d'avoir entretenu, en France, en Italie et en Espagne, tout ce qu'il y a de gens du meilleur esprit et du plus agréable, je ne me suis jamais tant plu avec eux que je me plaisais avec S. M. Vous m'avouerez que cet aveu est naïf.

Que ce soit un prince ou une princesse dont la reine soit grosse, il est certain, madame, que l'un ou l'autre est très-vigoureux. Par toutes sortes de raisons, il conviendrait plus au prince d'Asturie d'être robuste qu'à une infante. Ne vous en inquiétez point, je vous supplie; ce ne sera ni vous ni moi qui en serons chargées; c'est au ciel à en décider.

Vous me conseillez donc de me former pour remuer les enfants à venir, et vous me demandez, madame, si je sais ce que c'est que de mettre à l'âtre, et la consistance du bon lait. Ne dirait-on pas, à une telle question, que je n'ai jamais entendu discourir les médecins, et caqueter les nourrices; je sais peut-être mieux leur langue que celle que je suis obligée de parler; la posture où il faudrait me mettre pour remuer conviendrait peut-être mieux à ma figure qu'à mon rhumatisme :

ainsi je ferai apprendre, par madame de la Salle, ce métier à quelque honnête veuve espagnole; car du reste je vous proteste que je ne ferais aucune difficulté de me mettre à cet usage et à tout autre pour servir LL. MM. CC.

Puisque le roi continue à se bien porter en mangeant comme il fait, je ne saurais être fâchée qu'il demeure à Marly plus long-temps que ne voudrait M. Fagon: il me semble qu'il y fait plus d'exercice qu'ailleurs, et qu'il en doit mieux digérer. Je voudrais pourtant fort que S. M. se contraignît pour le souper; car il est constant que rien n'est plus malsain que de se charger l'estomac le soir, et qu'à la fin les vapeurs montent à la tête, et sont capables de faire de grands maux. Je ne me conserve la santé qu'en faisant des repas fort légers et mangeant très-peu de viande; mais en récompense, je déjeune et fais collation comme si je n'avais que quinze ans, si ce n'est que je me contente de très-peu de chose.

J'ai balancé quelque temps, madame, si je montrerais à M. l'ambassadeur un article de votre lettre où vous marquez que vous seriez bien fâchée d'interrompre sa course vers la perfection; je me suis enfin résolue à le lui lire. Ce que j'avais prévu est arrivé : il a rougi jusque dans le fond des yeux, sa modestie ne lui permettant pas de s'entendre louer par une personne comme vous, madame, et surtout se connaissant lui-même, dit-il, si imparfait.

Je ne savais point que le roi eût donné à M. le

maréchal de Cœuvre tout ce qu'avait feu monsieur son frère, mais je ne suis point surprise que S. M. l'ait fait.

Puisque les princesses et les princes n'ont point porté le deuil de madame de Montespan, ni reçu de compliments en forme, j'ai donc bien fait de ne me point donner l'honneur de leur écrire, et de vous supplier très-humblement, madame, de vouloir bien leur marquer seulement, en cette occasion, avec combien de respect je m'intéresse en tout ce qui les touche.

Pour madame la princesse de Conti, dont la mère a été nommée, il est naturel et honnête à elle de porter le deuil pour faire honneur à ses parents; aussi me paraît-il qu'elle ne manque en rien à cet égard. J'ai reçu une lettre de M. le prince de Vaudemont, de Marly : rien n'est égal aux expressions dont il se sert pour me marquer son enchantement dans ce lieu-là, et sa reconnaissance pour le roi. Je voudrais bien savoir si notre grande princesse s'accommode mieux de ses manières polies qu'elle ne fait des grossièretés de la plupart des courtisans de ce temps. Vous dites, madame, que vous n'avez vu M. le prince de Vaudemont qu'une fois, et que vous en êtes charmée : pourquoi ne le voyez vous pas souvent? est-ce que vous voulez vous priver d'avoir commerce avec une personne d'esprit et de mérite, et qui peut vous entretenir sur toute sorte de matière? C'est pousser le scrupule ou l'indifférence des choses de la terre un peu trop loin.

Aussitôt que j'ai vu la guerre allumée, je n'ai point cessé de souhaiter la paix. Vous augmentez encore, madame, la vivacité de mes souhaits par la parole que vous me donnez que les lettres que vous me ferez l'honneur de m'écrire, quand elle sera faite, seront toutes remplies de railleries et de badineries : vous ne laissez pas de vous faire admirer dans votre sérieux et dans vos tristes réflexions; car elles sont toutes pleines de raison, puisque tout ce que vous craignez pour l'avenir peut arriver, et que les malheurs dont vous avez été témoin vous doivent faire craindre d'en essuyer encore. Mais, madame, la raison est quelquefois si insupportable, que je crois qu'il y a une espèce de sagesse à ne la pas suivre toujours si droit, et il vaut mieux s'en écarter un peu sans la perdre absolument de vue, et divertir par là son imagination en pensant à des bonheurs que nous pouvons avoir : cela nous laisse la liberté de passer le temps plus gaiement, et de dissiper une partie des noirceurs qui tuent à la fin. J'avoue que je n'en ai guère, et que quand, par le malheur des circonstances ou des événements désagréables, je me sens un fond de mélancolie, je tâche de me faire des châteaux en Espagne les plus réjouissants que je puis; cela me réussit très-bien : je vous conseille, madame, d'en faire autant de votre côté, s'il vous est possible.

Je suis très-fâchée que mademoiselle d'Aumale n'ait pu vous servir de secrétaire à la lettre à laquelle je viens de me donner l'honneur de ré-

pondre, par la peur que j'ai que votre migraine ne soit augmentée de la peine que vous avez prise en la faisant de votre main, que je baise de tout mon cœur.

## LETTRE LXXXIX.

### A LA MÊME.

Buen Retiro, le 26 juin 1707.

J'IRAI un peu bride en main à l'avenir, quand je vous ferai certaines peintures de ce que j'imagine qui se passe où vous êtes, puisque vous me menacez de les faire voir aux personnes qui y sont intéressées; car elles n'auront peut-être pas tant d'indulgence pour moi que vous en avez, et il pourrait fort bien être qu'elles me trouvassent une méchante plaisante, et c'est un mauvais caractère.

Si M. de Marlborough veut faire un détachement pour l'Allemagne, vous serez au moins en repos pour la Flandre.

Malgré tout ce qu'a fait M. le duc de Savoie pour empêcher qu'on ne fît un détachement pour Naples, on n'a pas laissé de le faire de dix à douze mille hommes : il affaiblira S. A. R., et par conséquent elle se trouvera moins en état de nous faire du mal, ce dont M. le maréchal de Tessé sera bien

aise. Je ne saurais m'empêcher d'être étonnée qu'un prince qui a autant d'esprit que le duc de Savoie puisse faire dire à madame la duchesse de Bourgogne que la guerre qu'il lui fait ne diminue rien de l'amitié qu'il a pour elle; le respect que j'ai pour lui m'empêche de raisonner sur un tel compliment et me ferme la bouche.

Nous n'en sommes pas encore, madame, à refuser la paix aux Portugais; il faut auparavant renfermer l'archiduc dans un petit coin de la Catalogne; que tout aille mieux en Flandre, en Allemagne et en Italie, que vous ne le croyez; et que les mécontents de Hongrie continuent à inquiéter l'empereur. Si tout cela arrivait, comme je ne le tiens pas pour impossible, pourquoi M. le duc d'Orléans, vers la fin de l'automne qui vient, n'entrerait-il pas avec une grosse armée victorieuse dans un petit pays très-consterné, et où on ne pourrait lui opposer des forces considérables que celles qu'aurait S. A. R.? Quelle conquête serait-ce pour le roi d'Espagne qu'un royaume qui lui a téé usurpé, et qui l'embarrassera, tant qu'il ne sera pas à lui? Ce serait en vérité une chose bien glorieuse, qu'un prince de France lui eût rendu cette couronne après l'ingratitude que les Portugais ont montrée pour le roi notre maître, qui était leur bienfaiteur. C'est une vengeance digne de lui de disposer ainsi des têtes couronnées. Le prince qui règne présentement dans ce pays-là ne mérite pas autre chose; car il sera toujours content, pourvu qu'on lui laisse le soin de gouverner ses chape-

lains et sa musique ; nous lui en ferons venir une excellente d'Italie. Pour l'archiduc, il y a longtemps que j'ai désiré aussi bien que vous que M. le duc de Noailles pût lui faire voir les beautés de Marly : il est plus propre que qui que ce soit à se bien acquitter d'une pareille commission. En attendant, madame, il fait revenir une infinité de lieux à leur devoir, et ménage, par sa prudence et la confiance qu'on a en lui en Catalogne, je ne sais combien de gens qui n'attendent, pour se déclarer en faveur de S. M. C., que de voir l'armée de M. le duc d'Orléans se rendre maîtresse de Lérida : c'est un grand dommage que M. votre neveu n'ait pas plus de troupes ; il en ferait un bon usage.

Ce sera la reine, et non pas moi, madame, qui sera gouvernante du prince ; je l'ai été jusqu'à présent des nourrices, mais la sous-gouvernante en prendra le soin jusqu'à ce qu'elles soient en fonction : car alors elle aura la vue sur celle qui sera choisie, et se donnera toute entière à ses devoirs ; au moins le promet-elle. Elle plaît fort à LL. MM., qui lui trouvent de l'esprit, des manières aisées, et qui paraît très-reconnaissante de l'honneur qu'on lui a fait de se confier à elle pour un enfant si précieux. Ne croyez pas cependant, madame, que je veuille me décharger entièrement de la peine d'entrer dans tout ce qui aura rapport à lui ; mon affection ne me le permet pas. S. M., cette dame et moi, agirons de concert, afin de prévoir et d'empêcher tout ce que nous pourrions craindre ; nous

ne négligerons rien; nous demanderons à Dieu qu'il veuille nous éclairer, et nous remettrons le reste entre ses mains.

L'agent du prince de Vaudemont sort de ma chambre; il m'est venu voir pour me dire que son maître est transporté de joie de tous les bons traitements qu'il reçoit de toute la maison royale. Quand madame sa femme paraîtra à Versailles après quarante ans d'absence, il sera difficile qu'on la puisse connaître et qu'elle connaisse les autres; je crois néanmoins qu'elle trouvera encore plus de changements dans les manières que dans les visages. Elle s'est toujours fait distinguer, partout où elle a été, par son honnêteté et le soin qu'elle a pris d'obliger quand elle a pu.

Il m'est revenu que monseigneur mettait plus souvent dans ses parties madame la duchesse qu'autrefois, et que M. le duc de Bourgogne goûtait fort madame la princesse de Conti, qui tournait du côté de la dévotion.

Je ne me flatte que médiocrement, madame, que madame la duchesse de Bourgogne suive mon conseil; car je ne suis ni faite pour lui en donner, ni elle pour en profiter; je croirais avec plus de raison qu'elle courra par le froid et par le chaud; qu'elle veillera, quand cela la divertira, jusqu'au jour; et qu'elle mangera tout ce qu'elle trouvera bon, à quelque heure que ce puisse être, et puis qu'elle s'en trouvera fort incommodée, qu'elle en maigrira beaucoup, que cela lui fera très-mal, et qu'à la fin elle sera au désespoir d'avoir gâté sa

santé ; en un mot, madame, la princesse n'en fera qu'à sa tête, et ma frayeur est qu'elle ne s'en repente trop tard. Ne manquez pas, s'il vous plaît, de lui apprendre ma prophétie : je suis persuadée qu'elle tombera d'accord que j'ai raison, puisqu'elle est de bonne foi.

Quand notre malheureux ami, madame, voudrait se noyer, il faudrait lui tendre la main pour l'en empêcher ; la bonté du roi, à son égard, est placée pour un homme de l'attachement duquel il ne saurait douter, puisqu'il a toujours aimé sa personne. La douleur qu'il a, qui lui fait prendre des partis qui ne plaisent peut-être pas à S. M., ne vient que de ce véritable attachement ; ainsi ce sera une action de générosité de le remettre dans le chemin qu'il doit suivre, et c'est à vous à qui cet ouvrage est dû.

Voici la seconde de vos lettres répondues, madame. J'avais raison de vouloir beaucoup de nourrices, prévoyant qu'il pourrait leur arriver des accidents ; il y en a deux dont les enfants ont la petite-vérole volante, ou, tout au plus, si elle est véritable, elle est fort légère. Je les ai fait transporter dans une autre maison, dans le même moment qu'on a pu s'en douter ; un troisième hier, qui a aussi été ôté de ce palais, avait quelques rougeurs : il n'en a point aujourd'hui, et on croit que ce ne sera rien ; ce serait dommage, parce que la mère est une des meilleures entre les douze.

Le premier médecin et M. Clément craignaient

que ce mal contagieux ne se communiquât à tous ces pauvres enfants et peut-être aux femmes grosses, qui sont au nombre de trois; mais ils en espèrent mieux maintenant qu'ils voient qu'il ne paraît pas de malignité dans le mal. Nous ne laissons pas cependant de renvoyer chercher encore des nourrices, afin que, si nous avions le malheur, par ces accidents, de ne pouvoir prendre de celles qui sont ici, nous n'en manquassions pas.

Le roi et la reine, qui aiment le *Retiro*, parce qu'on peut s'y promener de plain pied et qu'il est gai, n'ont point voulu retourner encore dans leur palais, quoique la faculté crût que LL. MM. pouvaient courir quelque fortune à rester dans le lieu où il y a eu de la petite-vérole; cependant Clément ne croit pas qu'il y ait du danger, parce que l'appartement est fort éloigné de celui de la reine, qui en est séparé par un grand jardin, et qui n'a point de communication, outre que tous les vents qui donnent ici doivent tout purifier.

Il m'est revenu par Gènes que le mal de M. le duc de Savoie n'avait pas été aussi dangereux qu'on l'avait débité, quoiqu'il ne fût pas bien encore; madame la duchesse écrit à la reine qu'il a la fièvre et qu'il prendra du quinquina. Je n'ai jamais tant souhaité aucun homme dévot que S. A. R., pourvu que ce soit d'une dévotion sincère.

Madame de Caylus ne saurait être trop souvent avec vous, madame, non plus que madame la du-

chesse de Noailles, et, si vous me fâchez, madame de Villette; n'attendez jamais aucun quartier de moi à cet égard, quand vous m'accuseriez de vous tyranniser. Si elles étaient capables d'avoir les défauts qui vous rendent, dites-vous, les femmes insupportables, qui vous empêcherait de les en corriger? Servez-vous du pouvoir que vous avez sur elles, et exercez votre empire avec rigueur, jusqu'à ce que vous les ayez réduites à avoir de l'horreur pour le tabac, à ne manger que ce qu'il faut pour vivre, et non pas vivre pour manger; à avoir toujours un corps, ne s'appuyant jamais devant personne à qui elles doivent du respect; se levant à huit heures du matin, se retirant à onze heures du soir, n'ayant rien d'extravagant dans leur habillement, étant polies avec tout le monde et ne conservant leur grossièreté que pour vous dire naturellement qu'elles vous aiment. Les priveriez-vous de votre présence si elles étaient telles que je vous les représente? et comment pouvez-vous vivre sans elles, si elles sont éloignées, comme je le crois, de la plus grande partie de ces imperfections.

Vous me faites un portrait de la manière dont vous aimez les femmes; je l'ai fait voir à la reine, et S. M. est tombée d'accord que vous avez fait le vôtre sans y penser. J'attends de votre simplicité un aveu sincère que vous vous y reconnaissez; nous verrons, madame, si je n'ai point une trop bonne opinion de vous, par la manière dont vous répondrez à cet article.

M. l'ambassadeur doit écrire, cet ordinaire, au roi, pour savoir son sentiment sur deux choses qui nous paraissent de conséquence. La première est sur ce qui regarde les princes du sang de France qui se trouvent à l'accouchement des reines, et qui ont le même intérêt à celui de la reine d'Espagne. C'est M. Hersan, qui a sans doute l'honneur d'être connu de vous, qui a fait faire cette réflexion, et qui croit qu'il faudrait les en avertir, afin qu'on ne pût pas dire, dans les siècles à venir, qu'on eût manqué à cette formalité qui pourrait peut-être un jour causer des guerres entre les descendants de nos rois. M. Amelot s'étendra là-dessus plus au long que je ne fais. L'autre considération, c'est, madame, que nous sommes fort embarrassés pour prendre le meilleur parti sur la manière dont on doit se conduire avec les Espagnols lorsque la reine accouchera. La coutume n'a point été jusqu'à présent qu'il entrât personne dans la chambre, que celles dont a besoin; les grands et les grandes n'ont aucun privilége de s'y trouver; cependant, dans le cas où nous sommes présentement, où les ennemis feront courir le bruit que c'est un enfant supposé, comme des gens malintentionnés le disent déja dans Madrid, je ne sais s'il n'y aurait pas plus de prudence à y faire venir les principaux officiers des maisons de LL. MM., avec leurs femmes, le cardinal, l'inquisiteur-général, et les présidents de tous les conseils, dont plusieurs sont grands, afin qu'ils fussent témoins. Cette précaution, quoi-

que nouvelle, et que les ennemis ne laisseront pas d'interpréter à leur avantage, est pourtant, ce me semble, encore meilleure pour nous que pour eux. Il est vrai que cela ne s'est jamais fait pendant que la maison d'Autriche a régné; mais le changement de succession semble autoriser cette nouveauté; et en conclusion, si la reine accouche seule, on aura plus d'occasion de dire que le prince est supposé, que si plusieurs sujets considérables se trouvent présents à sa naissance. Nous attendons, madame, ce qu'il plaira au roi d'en ordonner; je n'ai plus qu'à vous demander pardon de vous avoir tant écrit de choses : vous n'auriez pas le temps de les lire si elles vous trouvaient ailleurs que dans votre solitude à Saint-Cyr, où j'envie le plaisir et l'honneur de votre présence, qu'ont celles qui habitent ce saint et agréable lieu.

*P. S.* M. Amelot a fait une réflexion sur ce que j'ai eu l'honneur de vous mander, que je croyais à propos qu'il se trouvât des sujets considérables dans la chambre de la reine, lorsqu'elle accoucherait : elle me paraît très-bonne, et je pense, comme lui, que, puisque messeigneurs les ducs de Berry et d'Orléans doivent succéder, et qu'ils sont, grâces à Dieu, pleins de vie, la précaution dont nous parlons lui et moi, d'avoir des témoins, n'est peut-être pas trop nécessaire, à moins qu'il n'arrivât un malheur du roi, et que, l'archiduc étant tout porté en ces pays-ci, ces créatures ne profitassent d'une pareille occasion pour tâcher de lui mettre

la couronne sur la tête. On a peine à imaginer que de telles disgraces puissent arriver, et à raisonner sur une telle matière; mais comme la mort surprend souvent à l'heure qu'on y pense le moins, il est de la sagesse de prévoir tous les accidents qui peuvent arriver. Le roi, madame, jugera mieux que personne de la conduite que nous devons garder en cette rencontre et en toute autre.

## LETTRE XC.

### A LA MÊME.

Buen Retiro, le 3 juillet 1707.

Je me doutai bien, madame, le dernier ordinaire ne m'ayant pas apporté de vos lettres, qu'on les aurait données au courrier de M. l'ambassadeur, qui est venu ce matin; il m'a rendu celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 18 juin, à laquelle je vais répondre, avant que d'aller à Atocha avec LL. MM., qui ont voulu se recommander à la Vierge, avant que de retourner au palais de Madrid, où la reine doit faire ses couches. M. Clément est assez incertain quand cela sera, et croit pourtant que ce sera au commencement du mois prochain.

Je ne sais que trop que le roi n'a pas autant de généraux qu'il serait à désirer; ce n'est pas un petit malheur. Il faut que M. le duc d'Harcourt ait bien mauvaise opinion de sa santé, puisqu'il demeure en repos dans un temps où il pourrait servir utilement; je le crois trop honnête homme, pour douter que ce ne soit l'unique raison qui l'empêche de s'offrir à S. M. pour tel emploi dont elle le jugerait digne. Les courtisans, qui ne rendent pas toujours justice, n'en jugeront peut-être pas avec la même équité que je fais.

La reine a reçu une lettre de madame sa mère, que lui a envoyée madame la duchesse de Bourgogne, qui ne lui parle ni en bien ni en mal de la santé de S. A. R. Le dessein de soulever les huguenots ne s'accommoderait guère avec la dévotion, comme vous le dites très-bien, madame.

Si M. de Vendôme peut obliger les ennemis à décamper les premiers, comme il prétend qu'il le fera, ce sera un beau coup.

Il pourrait bien arriver que le maréchal de Villars, mettant de plus en plus l'effroi parmi les princes d'Allemagne, eux et l'empereur se trouvassent obligés à retirer des troupes d'Italie, et que M. le duc de Savoie, se trouvant affaibli par là, ne se trouvât plus en état de satisfaire son envie de passer en France. La reine, dans l'état où elle est, ne prendra pas régulièrement le deuil de madame de Nemours; elle se contentera seulement de mettre du linge uni et des rubans noirs, dont elle n'a point coutume de se servir. Cette mort, madame, va

faire bien des inimitiés dans votre cour, et on n'en n'avait pas besoin. C'est une vilaine chose, ce me semble, de passer sa vie à se haïr.

M. le prince de Vaudemont a raison de trouver Marly délicieux : quand il ne le serait pas autant qu'il l'est par lui-même, les personnes qui y vont s'y trouvent enchantées, par la bonté et la politesse avec laquelle le roi y reçoit. Il me paraît bien content de la générosité de nos deux rois ; il ne cesse de m'en parler dans ses lettres. Je vous avoue, madame, que j'ai été très-aise d'être témoin de la manière obligeante dont LL. MM. CC. lui accordèrent la pension de trente mille écus, lorsque M. l'ambassadeur leur marqua que le roi conseillait qu'on la lui donnât ; car j'aime à voir dans le cœur des grands princes des sentiments dignes de ce qu'ils sont.

Madame la duchesse de Bourgogne est donc ravie des aventures burlesques qui sont arrivées à M. Clément et à madame de la Salle ? Quand cette garde s'en retournera aussi bien instruite que j'en prends soin, je suis bien trompée si elle ne lui donne une idée de certaines choses de ces pays-ci, qui la feront rire plus d'une fois ; je ne sais cependant si je fais trop bien de m'intéresser si fortement que je le fais à une princesse qui fait tout ce qu'il faut pour se tuer : ne serait-ce point, madame, qu'elle se serait mis dans la tête d'aller en l'autre monde pour savoir si on y sait tout ce qui se passe de plaisant dans celui-ci ? Je ne sais quasi qu'en croire ; mais il certain que, si je pou-

vais être témoin du mépris qu'elle fait de sa santé, et du chagrin qu'elle a quand elle est malade, qui lui fait voir tout noir, elle bouleverserait mon peu de cervelle, et me ferait mourir à petit feu.

Je suis véritablement affligée qu'on ôte des troupes à M. le duc de Noailles, qui en avait déja si peu, et qui ne laissait pas d'en faire beaucoup de bonnes choses; cependant je tombe d'accord qu'il faut aller au plus pressé.

Vous avez vu, madame, par ce que j'ai eu l'honneur de vous mander, le peu de fonds que je faisais sur le sujet qui avait obligé M. Amelot de dépêcher son courrier, comptant peu sur la prudence de l'homme qui avait fait les propositions; quoique LL. MM. n'en fissent pas davantage, l'on crut pourtant qu'il ne fallait pas absolument les mépriser.

Je me représente madame la maréchale de La Motte, lorsque madame la duchesse d'Albe l'assurait que le prince des Asturies serait plus beau que M. le duc de Bretagne, et il est plus facile de se réprésenter sa mine imposante, que de rendre ses discours. Le roi d'Espagne l'honore le plus souvent qu'il peut de ses lettres, croyant que les marques de son amitié sont capables de lui prolonger ses jours. S. M. C. demande au roi de quelle manière il doit se conduire avec M. le duc de Savoie, lorsque la reine sera accouchée. Ayez la bonté aussi, madame, de me mander comment je dois faire de mon côté, et si ce ne sera pas assez que je mande

à mesdames les duchesses royales l'état de la santé de la reine. J'ai eu l'honneur de leur écrire quelquefois depuis la grossesse de la reine pour leur en rendre compte.

J'ai vu Trianon dans toutes sortes de saisons; j'allais souvent m'y promener du temps que j'étais à Versailles : le matin de bonne heure et les après-dîner, j'y respirais les parfums qui y sont, et j'admirais toutes les beautés du palais et des jardins avec un plaisir extrême; ce lieu est certainement enchanté. Cependant, madame, vous lui préféreriez une cave pour avoir la paix; mais savez-vous bien que, si vous y étiez quelque temps, quelque tôt qu'elle se fît, vous seriez morte avant que d'en apprendre la nouvelle. Si vous m'en croyez donc, ne faites plus de pareils souhaits; regardez tout ce qu'il y a de charmant dans cette aimable retraite, et espérez que vous verrez finir la guerre honorablement. Quelque changement favorable qu'il y ait en Espagne, il y reste encore assez de choses pénibles et inquiétantes pour m'obliger à me jeter par la fenêtre si je n'étais pas chrétienne et que je fusse d'humeur à me faire des horreurs de tout. Plût à Dieu que vous fussiez de même! car vous en seriez plus heureuse; et je ne souhaite rien avec plus de passion que de vous savoir hors de vos agitations, votre bonheur m'étant aussi sensible que le mien propre.

# LETTRE XCI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 7 juillet 1707.

Vous avez grande raison, madame, de ne pas trop aimer à donner de vos lettres à ces messieurs qui ont d'autres affaires que celle de les porter; car ils font des tours qui m'empêchent de les recevoir aussitôt que je ferais si elles venaient par des courriers ordinaires, ou par ceux qu'on dépêche directement à Madrid.

M. de Villars, en parlant haut en Allemagne, et en s'avançant toujours, fait trembler tout le pays. Je voudrais, madame, qu'il allât plus avant, car il n'y a guère d'apparence que les princes dont il s'approcherait se retirassent; et s'ils le faisaient, ce général serait maître de faire tout ce qu'il lui plairait chez eux, et il trouverait dans les champs, dans les villes et dans les palais, de quoi moissonner, étant impossible que les habitants puissent emporter tout ce qu'ils ont. Vous verrez, madame, que, si ce maréchal continue ses conquêtes, tous ces souverains se trouveront obligés de rappeler leurs troupes. On parle fort du peu de concert qu'il y a entre les Anglais et les Hollandais,

et j'ai vu, par des lettres de M. de Vendôme, qu'il n'a pas peur qu'on l'attaque, et qu'il espère que les ennemis seront obligés de décamper devant lui, faute de fourrage. Ainsi il me semble que c'est avec raison que vous craignez davantage du côté de la Savoie que de celui de Flandre ou d'Allemagne. J'ai déja eu l'honneur de vous mander qu'on n'aime point à voir à la tête d'une armée celui qui la commande craindre si fort son ennemi ; il est difficile, quand cela est, que le soldat espère la victoire, et j'ai ouï dire que la confiance que les troupes ont en leur général les anime beaucoup et redoubl[illegible]r valeur. Pourquoi M. le maréchal de Tess[illegible]n en a, qui sait la guerre, et qui est sensible à l'honneur, s'est-il mis dans la tête que M. le duc de Savoie pénétrera en France ? je vous avoue que cela me fait de la peine.

La reine a reçu aujourd'hui une lettre de madame royale, qui mande que M. le duc de Savoie est guéri de sa fièvre ; que les accès ont été si peu considérables, qu'il les passait debout, et qu'il ne lui reste plus que de la faiblesse ; tout le reste de la lettre paraît fort gai. Cela ne s'ajuste guère avec les nouvelles qui viennent de tous côtés que S. A. R. est fort mal ; je ne m'arrête pas trop, à cet égard, à ce que peuvent écrire madame sa femme et madame sa mère, puisqu'elles ne se hasarderaient jamais à faire part, en France ou en Espagne, d'un mal qui pourrait être dangereux. Dieu veuille toucher le cœur de ce prince !

LL. MM. CC. sont revenues ici avec de grandes acclamations du peuple. La reine a trouvé son appartement fort à son gré, et très-frais; je l'ai montré ce matin, tout à mon aise, à M. Clément et à madame de La Salle, qui ne m'ont pas paru mécontents des soins que j'en ai pris, non plus que de la chambre où doit naître.....

.....

.....

## LETTRE XCII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 18 juillet 1707.

Vous n'aurez pas grand'chose aujourd'hui de moi, madame, parce que je n'ai point reçu de vos lettres le dernier ordinaire, et qu'il n'y a rien de nouveau en ce pays-ci. Nous attendons la nouvelle de la prise de Dénia; ce siége va plus lentement que je ne voudrais; c'est le chevalier d'Asfeld que M. le maréchal de Berwick en a chargé. Les contributions qu'on a établies dans les royaumes de Valence et d'Aragon ne se paient point, ou au moins fort peu. M. le duc d'Orléans n'a pu attaquer Lérida, parce que l'artillerie qu'on lui avait promise de France n'est point arrivée; ainsi

la figure que fait S. A. R. n'est pas telle qu'on le souhaiterait pour elle et pour le roi d'Espagne. On s'attendait dans ce pays-ci qu'après le gain d'une grande bataille on ne donnerait pas le temps de respirer aux ennemis; cependant, à vous parler avec ma sincérité ordinaire, je vous dirai que tout ceci va trop lentement. Je crois que S. A. R. en est au désespoir, et qu'elle ne s'aperçoit que trop que son malheur la suit partout. Il me semble qu'elle est comme résolue de se rendre maîtresse de Tortose, qui est un poste qui ne laisse pas d'être important, quoiqu'il le soit moins que Lérida; mais on ne saurait commencer cette entreprise, qu'on n'ait achevé celle de Dénia, parce qu'on a besoin de l'artillerie qui y est. Vous voyez, madame, que je ne suis pas trop contente; cependant ma mauvaise humeur ne va pas assez loin pour m'ôter l'espérance que nos affaires prendront un meilleur train dans peu de temps.

M. le maréchal de Villars continue de conduire à merveille celles du roi, mettant la terreur de plus en plus en Allemagne, et tirant beaucoup d'argent pour la subsistance de l'armée qu'il commande, sans compter celui que l'on prétend qu'il a envoyé à M. de Chamillard. Je voudrais bien avoir été présente lorsque ce ministre le reçut pour être témoin de sa satisfaction. J'appris hier, par un homme qui a une correspondance en Italie, qu'il est vrai que M. le duc de Savoie a eu une vapeur qui lui a duré neuf à dix heures; que ce prince se crut très-mal, et que mesdames les du-

chesses royales furent dans de grandes appréhensions : il lui en est resté une extrême faiblesse, quoique l'on dise qu'il se porte mieux. On a écrit à M. l'ambassadeur, madame, des choses sur la santé de l'empereur, qui ne seraient pas d'une petite conséquence, si elles étaient sûres; je ne doute pas qu'il n'en rende compte au roi, et que les mêmes personnes qui lui ont écrit ne les aient aussi mandées à M. le marquis de Torcy.

Je viens de laisser la reine avec M. Clément : il la trouve extrêmement grossie; cependant il ne croit pas qu'elle accouche avant le 15 ou 20 d'août. J'ai bien de la peine à croire que S. M. aille jusque-là; nous verrons qui en jugera le mieux de lui ou de moi. Nous sommes très-embarrassés pour des nourrices, quoique nous en ayons beaucoup : il sera bien difficile d'en choisir une qui ait toutes les qualités que l'on voudrait; on s'arrêtera au plus essentiel.

Quand vous voudrez vous faire saigner, madame, je vous demande en grace de me le cacher; car je suis persuadée que rien n'abrège plus la vie, quoiqu'en puisse dire M. Fagon, et je souhaite autant la conservation de la vôtre que la mienne propre. Ce n'est point une manière de parler; car il est certain, madame, que je ne me trouve pas plus sensible à ce qui me touche, que je le suis à ce qui vous regarde.

# LETTRE XCIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 25 juillet 1707.

Les grandes chaleurs qu'il fait ici, madame, incommodent fort la reine, en l'empêchant de dormir la nuit; elle tâche de réparer cela en donnant quelques heures le matin et l'après-dîner: son visage n'en est pas moins bon, ni M. Clément moins tranquille, parce qu'il prétend qu'il est ordinaire aux femmes grosses de ne pas dormir les deux derniers mois, et il est en doute que S. M. ne soit pas dans son neuvième. Selon toute apparence, monseigneur le duc d'Orléans pourra être ici pour les couches, s'il le veut, parce que S. A. R. et M. le maréchal de Berwick vont mettre l'armée en quartier de rafraîchissement, parce qu'elle a besoin de repos. Ce n'est pas pourtant qu'elle ait été fatiguée par faire des siéges ou par d'autres exploits de guerre, n'ayant presque rien fait depuis qu'elle est en Aragon, comme vous n'ignorez sans doute pas, madame; mais c'est la rigueur de la saison et le manque de fourrage qui sont cause que les troupes sont lasses. M. l'ambassadeur rend apparemment compte de tout au roi, et

vous me permettrez de m'épargner la peine d'entrer dans des détails qui ne sont point de mon ministère. J'aurai l'honneur de vous dire, seulement, que je suis très-affligée de voir qu'un prince qui a l'honneur d'être neveu du roi, rempli de valeur et d'ambition, ne puisse la satisfaire, et que S. A. R., jusqu'à présent, n'ait pas fait la figure qui lui convenait par toutes sortes de raisons. Le chevalier d'Asfeld s'est cru obligé de lever le siége de Denia dont il y avait long-temps que j'avais mauvaise opinion par la longueur dont je savais qu'il allait. Il y a eu dans cette entreprise une fatalité incroyable; je me consolerais de tous ces contre-temps si au moins on venait à bout dans les royaumes de Valence et d'Aragon de désarmer ces sujets rebelles, et qu'on leur fît payer les contributions qu'on leur a imposées, parce qu'ils ne seraient pas en état de nous faire du mal après, et qu'on en recevrait un bénéfice présent. Il faudrait suivre en cette rencontre l'exemple de M. le maréchal de Villars. Vous voyez, madame, que mon naturel gai ne m'empêche pas de sentir ce qui est désavantageux; cependant je ne pousse pas mon chagrin jusqu'à m'affliger des malheurs qui peuvent arriver à l'avenir; il faut tâcher de les prévenir sans les déplorer par avance; c'est pourquoi je veux espérer que l'on prendra de meilleures mesures que l'on n'a fait jusqu'à cette heure.

Il est venu quelques nouvelles qui portent que le secours qui devait aller en Italie viendra en Catalogne; il ne me fera point du tout peur,

pourvu qu'on prenne les partis les plus sages et les plus hardis; j'aurai même l'honneur de vous dire, madame, qu'il vaut peut-être mieux que les Allemands prennent cette résolution, que s'ils se jetaient en Dauphiné ou en Provence; le maréchal de Tessé s'en trouverait plus à son aise et plus en état de résister à M. le duc de Savoie; ce qu'on débite de sa mauvaise santé est bien contraire à ce que vous me marquez, puisque vous dites qu'il va se mettre en campagne. M. Amelot a lu à LL. MM. et à moi ce que le roi lui répond touchant les personnes qui se doivent trouver dans la chambre de la reine lorsqu'elle accouchera. Je me trouve toujours très-glorieuse quand S. M. approuve mes pensées, et je le suis infiniment, madame, qu'elle veuille bien me faire l'honneur de consentir que madame la duchesse de Bourgogne me donne la commission de tenir, avec M. le duc d'Orléans, l'enfant qu'aura la reine. Je reçois cette distinction si honorable avec tout le respect et la joie dont je suis capable. LL. MM. CC., d'abord que j'eus reçu la lettre du roi leur grand-père sur ce sujet, coururent au devant de moi pour m'annoncer cette agréable nouvelle tout haut; cela m'attira en un moment tous les compliments qu'on a coutume de recevoir dans les cours, quand il arrive quelque chose à des personnes qui ont l'honneur d'occuper des places distinguées chez les grands rois. Je n'ai pourtant pas osé prendre la liberté d'en faire mes très-humbles remercîments à S. M., ni à madame la du-

chesse de Bourgogne, croyant que je devais attendre qu'ils me donnassent cet ordre eux-mêmes. C'est à vous, madame, s'il vous plaît, de faire pour moi, en cette occasion, ce que je devrais faire; car je crains toujours de manquer dans les formalités, et de n'être contente que de mon cœur, qui ne peut manquer à rien de ce qui a rapport à tout ce que je dois au roi et à notre princesse. Pour vous, madame, vous savez comme il vous est acquis; il vous le sera certainement autant que durera ma vie.

## LETTRE XCIV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 31 juillet 1707.

Je n'ai pas grand'chose à répondre, madame, à votre dernière lettre, écrite de Saint-Cyr, le 17 juillet; vous m'y faites l'honneur de m'y parler de l'inquiétude qu'a madame la duchesse de Bourgogne de la maladie d'un de ses frères. Madame la duchesse royale marquait à la reine qu'elle croyait que c'était la petite vérole, et qu'il commençait même déja à paraître quelques rougeurs depuis que sa fièvre était un peu diminuée. Il est bien triste que notre princesse et S. M. souffrent

de toutes sortes de manières, par la bonté de leur cœur, sur tout ce qui arrive dans leur famille, quand M. leur père prend tous les partis qui peuvent les rendre malheureuses; en vérité, madame, rien n'est plus douloureux; et les personnes qui ont l'honneur de leur être attachées au point où nous le sommes, vous et moi, ont bien à souffrir par cet endroit, sans compter tous les autres maux qui en peuvent arriver à la France et à l'Espagne, et les justes peines qu'en a le roi; vous savez, madame, que j'ai toujours plus appréhendé que nos affaires allassent mal du côté de la Provence et du Dauphiné, que de partout ailleurs, ne pouvant avoir bonne opinion de la défense d'une armée qui a toujours compté n'être pas en état de résister. Si on peut sauver Toulon, il faut espérer que les progrès de S. A. R. et du prince Eugène ne seront pas si grands qu'ils se le proposent. Cependant, madame, je vous confesserai que, malgré mon humeur naturellement tranquille, je ne suis pas en repos, et j'attends avec inquiétude tous les jours d'ordinaire. La reine fut saignée hier au bras, par ordre du premier médecin et de M. Clément, qui connurent par des vapeurs qui lui montaient à la tête et quelque saignement de nez qu'elle avait abondance de sang; S. M. s'en trouve fort bien; son enfant baisse beaucoup, et il y a apparence qu'elle n'ira pas si loin que l'on croyait; nous sommes tout prêts à recevoir ce qu'il plaira à Dieu de nous donner. Nous avons quelques nourrices dont M. Clément est

content, et ce n'est pas peu; car vous savez qu'il n'est pas facile à satisfaire sur ce sujet. La sous-gouvernante, jusqu'à présent, donne occasion de croire qu'on a fait un bon choix de sa personne, tant pour son esprit que pour la facilité de faire ce qu'on souhaite d'elle. On a déja averti tous les seigneurs qui doivent assister aux couches de la reine; la plupart en ont fait leurs remercîmens, comme d'une grace qu'ils recevaient de la bonté du roi; il y en a quelques-uns qui ne sont pas encore venus; je n'en suis pas trop surprise; car je les ai vus dans d'autres occasions ne pas faire tout ce qu'ils devaient. S'il venait des temps plus heureux, ils deviendraient tous bons: en tous cas, je vous invite à ne désespérer de rien; tout peut changer dans un moment; et souvent, dans le temps que l'on croit être prêt à tomber dans le précipice, il arrive tout d'un coup des bonheurs à quoi l'on ne s'attend pas. Je vous conjure seulement, madame, de vous conserver le plus qu'il vous sera possible, et de croire que je m'intéresse à votre vie comme à la mienne propre.

# LETTRE XCV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 7 août 1707.

C'est avec trop de raison, madame, que vous êtes inquiète quand vous savez M. le duc de Savoie en Provence et avec le dessein d'attaquer Toulon, puisque ce serait un des grands malheurs qui pût arriver à la France qu'il le pût et que le roi perdît tous les vaisseaux qui y sont; tous ceux qui connaissent ce pays-là prétendent qu'il sera bien difficile à S. A. R. de réussir dans son dessein, et que, si M. le maréchal de Tessé s'avance assez à temps, il pourra l'empêcher et faire périr l'armée de M. le duc de Savoie. L'exemple de Charles-Quint, qui y perdit la sienne, n'a pas découragé ce prince, mais quelquefois Dieu permet que l'on se repente de son trop de témérité. Je vous avoue, madame, que dans cette occasion je ne me flatte pas plus que vous ne le faites, et que je me trouverai dans une grande peine, jusqu'à ce que je voie tout ce qui arrivera de cette entreprise.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, madame, que je sais que le roi méprise les petites vengeances; la grandeur de son ame est trop supérieure aux

choses qui ne servent de rien. Le roi d'Espagne ne saurait manquer de suivre son conseil et il donnera part à M. le duc de Savoie de l'accouchement de la reine; j'aurai l'honneur de mander des nouvelles de sa santé à mesdames les duchesses royales, qui les attendront sans doute avec impatience, car elles me paraissent avoir une grande tendresse pour LL. MM. CC., et je suis persuadée qu'elles voudraient qu'au lieu de guerre il y eût une parfaite union.

Il est bien surprenant que les princes d'Allemagne se voient ruinés par M. le maréchal de Villars et qu'ils ne rappellent point leurs troupes; il est certain, madame, qu'il n'y a point de politique à cela, et que l'on voit clairement par un tel procédé la rage que toute la ligue a contre les deux couronnes, et c'est ce qui doit affermir davantage leur union; mais il faut pour cet effet que les gens qui jouent les principaux rôles n'aient pour but que la gloire de leur maître, et c'est ce qui me paraît bien difficile.

Il y a déja long-temps, madame, que je ne vous ai parlé sur le sujet du roi d'Espagne, parce que je n'avais rien de nouveau; il continue à bien faire et à s'appliquer à ses affaires, et ressent vivement les malheurs de la France et les siens; je m'aperçois de plus qu'il est piqué quand il voit qu'on fait certaines choses sans ses ordres, ou qu'on n'exécute pas ceux qu'il donne comme il le veut, ne s'accommodant point du tout qu'on manque aux égards qui lui sont dus. Ce prince

et la reine méritent certainement un sort plus heureux que celui qu'ils ont eu jusqu'à cette heure, et que le roi leur grand-père les soutienne où il les a placés. S'il est possible qu'il y ait des gens qui pensent autrement, il me paraît que leurs cœurs sont aussi mauvais que leurs raisonnements sont faux; car, madame, la perte de l'Espagne ferait celle de la France.

Il faut être bien étourdi ou bien malin pour courir chez madame la maréchale de La Motte lui annoncer une apoplexie de M. le duc de Berri, quant il n'en a point eu; je serais bien fâchée de savoir qui est la personne, parce que j'aurais fort mauvaise opinion d'elle. Il serait bien à souhaiter que madame la duchesse de Bourgogne et ce prince n'eussent pas tant de mépris pour leur santé. C'est un étrange accident que celui qui est arrivé à madame la duchesse de Nevers; il aurait été difficile qu'elle eût pu s'en garantir : cela aura un peu troublé la fête de la noce de madame sa fille avec M. le duc d'Estrées. Je ne suis pas trop surprise que le cardinal ait oublié le notaire, puisque ce n'est pas la première de ses distractions; il y a quelques jours, madame, que, sans savoir pourquoi, le bruit s'épancha le matin que la reine était accouchée d'un prince; cela causa une si grande joie, que tout le monde courait par les rues comme des insensés, et la place du Palais fut remplie en un moment; il fallut que S. M. se mît sur son balcon pour détromper ces bonnes gens, qui ne laissaient pas, quoiqu'ils la vissent avec son gros

ventre, de donner des bénédictions à la mère et à l'enfant. Quand nous aurons le bonheur d'en avoir un, je m'attends que l'on sera ravi. Jusqu'à cette heure la reine n'a pas eu la moindre douleur, ce qui fait que M. Clément est très-incertain du temps de son accouchement. Il me semble que dans celui où nous sommes la nouvelle de la naissance d'un prince serait plus nécessaire que jamais ; ce serait une consolation pour le roi et pour vous, madame, qui en avez tant besoin ; ce sont les raisons qui me le font désirer encore davantage, parce que je ressens vivement tout ce qui vous touche.

## LETTRE XCVI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 21 août 1707.

Si j'ai grondé, madame, de ce que M. le duc d'Orléans n'a pas eu à point nommé ce qu'il lui fallait pour entreprendre le siége si important de Lerida, c'est que S. A. R. avait fait son compte de le faire sur ce qu'on lui avait promis, et que ce dérangement l'empêchait de prendre d'autres mesures. Je suis plus docile sur ce qui regarde les troupes qu'on lui demande et qui sont déja

parties pour la Provence, connaissant parfaitement que l'affaire la plus importante pour la France et pour l'Espagne est d'empêcher que M. de Savoie ne prenne pied dans cette province et de l'obliger le plutôt qu'il se pourra d'en perdre connaissance. Il paraît par les nouvelles venues de Toulon que tout était en bonne disposition de le défendre. Pendant que je faisais cette lettre-ci, madame, on vient de m'en donner une de M. le maréchal de Berwick, venue par un courrier extraordinaire; elle m'apprend que le roi lui a ordonné de passer en Provence le plus promptement qu'il le pourra, et qu'il part en poste pour s'y rendre diligemment; il me prie de témoigner à la reine son déplaisir de ne pouvoir se mettre à ses pieds et qu'il reviendra cet hiver. Ceci est une grande nouveauté, il y a pourtant quelques jours que le bruit courait fort dans Madrid que ce général allait où le roi lui ordonne de se rendre; mais nous avions peine à le croire, parce qu'on ne le mandait point de la cour. Voilà, madame, monseigneur le duc d'Orléans avec une entière liberté d'agir selon que ses forces le lui permettront, et qu'il le jugera plus à propos, s'il est vrai que S. A. R. et ce milord ne fussent pas dans une parfaite intelligence. Je ne puis vous nier qu'on n'ait voulu le persuader en ce pays-ci; je ne sais si cela est fondé sur ce que chacun protége quelques gens différents qui sont nécessaires pour le maintien de l'armée, ou bien s'il peut y avoir quelque raison particulière d'émula-

tion de gloire. Quoi qu'il en soit, ne sachant point précisément ni la source ni le fait, je n'ai pu me résoudre à me donner l'honneur de vous l'écrire, ne doutant pas que cela ne vous eût donné du chagrin et ne vous eût de plus jeté dans l'embarras; je regarde comme un si grand malheur pour les maîtres que ceux qui commandent ne soient pas d'accord, et suis si irritée contre les personnes qui viennent à la traverse pour grossir les objets afin de tout brouiller, que je chasse quasi comme une mauvaise pensée les soupçons que je puis avoir. Je ne saurais dire que M. de Nancré ait eu aucune part à la prétendue mésintelligence de son prince avec le maréchal, au moins ses discours y sont très-opposés, de même que son propre intérêt; et comme il a de l'esprit, il n'y a pas d'apparence à ce qu'on dit de lui à cet égard. M. l'ambassadeur, avec lequel j'en parlais encore hier et qui l'entretient souvent, étant logé chez lui, en juge comme moi. Je ne connais ce marquis que depuis qu'il est en Espagne; ainsi, je ne puis faire un jugement certain, outre que gens plus habiles que je ne le suis se trompent souvent dans leurs opinions.

Madame la princesse de Vaudemont est trop honnête de se louer de moi de ce que je lui ai rendu, auprès de S. M., les bons offices que j'ai pu, et à son mari; j'ai eu pour premier objet le service des deux rois; j'ai connu visiblement que la quantité d'ennemis qu'il a dans la cour où je suis n'était fondée que sur l'envie qu'on avait

contre son mérite et contre le poste qu'il occupe; je m'en étais aperçue depuis le temps que nous étions à Barcelone, et le pauvre maréchal de Marsin, qui rendait justice à M. le prince de Vaudemont, en avait parlé plusieurs fois avec moi. Je continuerai assurément, madame, à me cultiver l'amitié du mari et de la femme, quand ce ne serait que par la rareté de trouver la moindre petite marque de reconnaissance : ces sentiments me sont tout nouveaux en ce pays-ci; car je vous proteste que j'ai éprouvé une infinité de fois que la plupart des personnes que j'ai obligées, et qui venaient m'en remercier, n'étaient pas sitôt sorties de mon appartement, qu'elles allaient se plaindre de moi. Cela ne doit-il pas donner bien du goût, madame, pour entrer dans la moindre affaire. Je crois que ces sortes de choses ne vous sont pas inconnues; il n'y a qu'à aller toujours son chemin, après avoir déploré la faiblesse humaine. La reine ira apparemment jusqu'à la fin de ce mois; ce qui m'en console, c'est qu'elle sera moins incommodée du chaud, qui est excessif. De quinze nourrices que j'ai fait venir, presque malgré qu'on en eût, parce qu'on croyait que le nombre et la dépense en seraient trop grands, nous n'en avons présentement que deux sur lesquelles M. Clément fasse fond; la fièvre est venue à une troisième qui était toute des meilleures; les autres ont ce qu'il faudrait qu'elles n'eussent pas pour être bonnes nourrices, cela est très-fâcheux. J'espère pourtant, madame, que ces deux dont j'ai l'hon-

neur de vous parler se maintiendront, et que celles qui ne sont pas accouchées pourront servir pour la réserve. Enfin, madame, Clément avoue qu'il n'aurait jamais cru qu'il pût y avoir en ce pays autant de difficultés qu'on en trouve à ce qui est nécessaire. Battons M. le duc de Savoie, le reste ira bien et votre santé aussi; je vous la désire en vérité aussi parfaite qu'à moi-même, ma tendresse pour vous et ma reconnaissance allant au-delà de mes expressions.

*P. S.* Je reçois assez souvent des lettres de madame de Caylus, toutes pleines d'esprit, de gentillesse et de sentiments tels qu'elle doit les avoir pour vous, madame; elle m'y donne part de ce qu'elle a fait à Marly, et admire que le roi conserve la même égalité d'humeur, et ses airs si gracieux et si polis, au milieu de tant d'embarras; elle me dit aussi des merveilles de madame la duchesse de Bourgogne, et il me semble qu'elle l'aime fort; je lis avec satisfaction tout ce qu'elle veut bien m'écrire, mais je ne lui réponds point du tout, voulant connaître, par ma manière dégagée, si cela ne la rebûtera point, et si elle est aussi solide qu'agréable. Gardez-vous donc bien, je vous conjure, de lui révéler ce secret, et laissez-la agir naturellement. Le marquis de Caylus, son beau-frère, est un très-honnête garçon; S. M. C. en est très-contente; il part de Madrid pour aller trouver S. A. R. en Arragon. Je voudrais que tous les jeunes gens qui peuvent avoir l'honneur de lui faire leur cour fussent aussi sages que lui.

# LETTRE XCVII.

## A LA MÊME.

Madrid, le jour de Saint-Louis 1707.

Enfin, madame, voilà mes prophéties accomplies; nous avons le plus beau prince du monde, et la reine se porte très-bien; ses douleurs ont été très-vives cependant, et le travail un peu pénible. Tout ce peuple a bien remarqué que Dieu nous faisait ce présent le jour de Saint-Louis; je ne puis vous rien dire de plus, madame, par ce premier courrier. Je me donne l'honneur d'écrire au roi et à madame la duchesse de Bourgogne; mais le temps me manquant pour le reste, je vous supplie de faire mes excuses à la maison royale, qui comprendra assez mes occupations dans ces premiers moments et notre empressement à lui donner cette agréable nouvelle. Je vous embrasse mille fois, madame, et je vous désire aussi contente pendant plusieurs années que je le suis aujourd'hui.

*P.. S.* Souvenez-vous, je vous supplie, en cette occasion de la prière que je vous ai faite pour le marquis de Brancas.

## LETTRE XCVIII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 4 septembre 1707.

La dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, l'ordinaire passé, m'aurait fort contristée, si vous n'aviez eu le soin de prier madame la duchesse de Bourgogne de mander à la reine que votre lettre était datée avant les bonnes nouvelles qui étaient venues de Provence, car vous paraissiez craindre fort que les affaires n'allassent mal de ce côté-là. Pour la Flandre et pour l'Allemagne, quoique les ennemis soient en présence de nos armées, on n'a point, ce me semble, la même crainte qu'ils nous puissent faire de nouveaux maux, et je vous avoue que presque toute mon attention est pour la Provence. Si M. le duc de Savoie y perd autant de monde qu'on le mande par les désertions et les maladies, et qu'il arrive tous les jours des renforts à M. le maréchal de Tessé, il paraît comme impossible que S. A. R. ne se trouve pas obligée à lâcher prise, et que, se retirant, on ne tombe sur lui; car, madame, il ne suffit pas de réduire ce prince à s'en aller; il faudrait encore détruire son armée pour lui faire perdre toute sorte d'espé-

rance, et aux alliés, de ruiner la France et de conquérir l'Espagne. Vous me répondrez peut-être que cela est plus aisé à désirer qu'à faire; s'il est constant que nous soyons supérieurs, que l'ennemi manque de vivres, qu'il n'ait pu réussir à prendre Toulon, il est vraisemblable que M. le duc de Savoie sera bien embarrassé à regagner le Piémont. Les gens de guerre que nous avons ici, et qui connaissent les endroits par où S. A. R. peut passer, comptent que, si les généraux sont alertes, elle aura lieu de se repentir d'avoir fait des projets si hardis; nous en serons bientôt éclaircis.

La reine, madame, et notre prince des Asturies, ne font plus que croître et embellir par la bonne santé dont ils jouissent. M. Clément, qui prétend n'avoir plus rien à faire en les voyant en ce bon état, part mercredi prochain 7 de ce mois, content, ce me semble, de LL. MM. On ne peut pas l'être d'avantage que nous le sommes de lui; c'est un homme de bien et d'honneur, habile, modeste, poli, rempli de zèle pour nos maîtres et maîtresses, et enfin, madame, tel que vous me l'avez représenté. J'espère que nous le reverrons encore, et que la reine et madame la duchesse de Bourgogne se le renverront de l'une à l'autre en prenant leurs mesures, de façon qu'il pourra les servir toutes deux. Madame la nourrice se trouve toujours meilleure; elle paraît humble, docile et gaie, et, si elle continue à être comme nous la croyons, elle est admirable; tous les seigneurs

sont fort assidus à venir savoir comment se portent la reine et le prince; je continue à le montrer au peuple; un quart d'heure quand le soleil se couche, il n'y a nul serein à Madrid; ces pauvres gens sont enchantés, et ils méritent qu'on leur donne cette consolation. Vous le disiez bien, madame, que la garde de madame la duchesse de Bourgogne savait vivre et était adroite; elle a tenu la reine d'une propreté charmante, et l'a accommodée avec des mains qu'à peine S. M. sentait. Elle a ajouté à toutes ses bonnes qualités, la nuit et le jour, des discours qui ont fort amusé la reine, et quelquefois aussi fait rire le roi; nous la garderons, s'il vous plaît, madame, jusqu'à ce que la reine soit relevée, afin que, pendant ce temps, elle apprenne à remuer le prince aux femmes destinées pour cet emploi, et les rende assez habiles pour qu'elles puissent n'avoir plus besoin d'elle.

M. de Nancré est parti ce matin pour aller rejoindre S. A. R. en Aragon; je voudrais fort qu'il y eût un peu plus d'ordre qu'il n'y en a dans ce royaume et dans celui de Valence, et qu'on y tirât plus de contributions qu'on n'a fait; la faute vient d'un malentendu qu'il y a eu, sans que personne, je crois, ait manqué de bonne volonté. Comme M. le duc d'Orléans se trouve seul et maître absolu, tout roulera sur ses soins, et il sera bien glorieux pour S. A. R., si elle établit une bonne discipline entre les deux armées qu'elle commande, et que les gens dont elle se servira pour les subsistances des troupes fassent bien

leur devoir. M. le duc de Berwick m'a écrit en partant des lettres encore plus obligeantes et plus pleines d'amitié que jamais; on disait pourtant à Paris que nous étions brouillés ensemble; il faut en vérité se bien armer de patience pour ne la pas perdre après tant de ridicules contes, et les injustices qu'on fait à ceux qui se trouvent en place; il n'y a quasi que notre attachement fidèle et passionné pour nos rois qui puisse nous faire supporter tant d'amertumes; les miennes sont pourtant fort adoucies par les assurances que vous me faites l'honneur de m'aimer et de me regarder comme une amie qui vous est entièrement dévouée.

## LETTRE XCIX.

### A LA MÊME.

Madrid, le 12 septembre 1707.

Vous ne vous attendiez pas, madame, quand M. le duc de Savoie est entré en Provence, et que vous me mandiez que M. le maréchal de Tessé tremblait, qu'il l'eût obligé de lever le siége de Toulon, et d'abandonner avec précipitation toutes ses entreprises; cela est bien glorieux pour ce maréchal, et c'est un grand service comme vous

dites, madame, qu'il vient de rendre à l'état. Cette bonne nouvelle a rempli nos cœurs de joie, et je vous avouerai franchement que, craignant de voir une armée commandée par un homme qui redoutait si fort son ennemi, j'ai été surprise bien agréablement, quand j'ai su que c'était S. A. R. qui avait été obligée de lever le siége. Outre l'intérêt sensible que je prends par tant d'endroits au bien de la France et de l'Espagne, je ressens encore le plaisir de M. de Tessé, que vous savez ne m'être pas indifférent depuis la visite qu'il me rendit à Toulouse. Nous nous flattons que M. le duc de Savoie trouvera encore d'autres embarras avant que de regagner son pays, puisqu'on le suivait de si près et qu'on était armé de tous les côtés pour tâcher de l'en empêcher. Quel bonheur, madame, de le pouvoir prendre prisonnier, et de le conduire voir madame la duchesse de Bourgogne! je suis persuadée qu'à sa vue et à celle du roi il changerait de sentiments, et qu'il regretterait ceux qu'il a présentement; comment un père pourrait-il tenir contre une fille aussi aimable que l'est notre grande princesse, et contre les manières d'un roi qu'on ne peut connaître sans le respecter et l'aimer. La reine serait au comble de ses vœux si cela pouvait arriver. Sa santé et celle du prince sont toujours meilleures, et jamais enfant n'a donné plus d'espérance de vie que celui-ci. S. M. s'y amuse déja comme si c'était bonne compagnie; rien n'est plus joli que de le voir entre les mains d'une aussi gracieuse mère. De la ma-

nière dont vous me faites l'honneur de me représenter M. le duc de Bretagne, madame, je vois bien que ces deux cousins-là pourront bien avoir leurs parieurs, et je ne sais pas trop comment nous pourrons nous accorder vous et moi sur ce sujet. J'ai l'honneur d'en mander deux mots à madame la duchesse de Bourgogne, à laquelle j'ai cru devoir rendre compte de l'état de la reine et du prince des Asturies. Si mes lettres l'ont trouvée de bonne humeur, elle dira sans doute, par toutes les fadaises dont elles sont remplies, que la joie m'a rendue passablement folle; mais si par malheur elle est dans ses idées noires et ses craintes qui la tourmentent si souvent, elle trouvera mes discours aussi ennuyeux que fades. Quoi qu'il en soit, madame, je ne puis m'empêcher d'être gaie présentement.

Monseigneur le duc d'Orléans envoya hier ici le comte de Sassenage complimenter LL. MM. CC. sur l'accouchement de la reine; il m'apporta de S. A. R. une lettre très-obligeante. M. le maréchal de Berwick m'a écrit de même avant que de partir d'Aragon; nous n'avons pas cessé un moment d'être bien ensemble. LL. MM. CC. viennent de lui faire un don considérable dont j'ai été très-aise. M. l'ambassadeur et moi eûmes l'honneur d'en parler au roi et à la reine, qui y entrèrent de la meilleure grace du monde; c'est, madame, une terre dans le royaume de Valence d'un assez gros revenu; elle a été érigée en duché, et le grandat y est appliqué; cette grandesse passera

au second fils de M. le maréchal, s'il le veut, et tout cela à perpétuité; cela s'appelle le duché de Liria. Vous pouvez juger par là s'il y avait apparence à tous les bruits que l'on a fait courir; on est trop méchant et trop tracassier; cependant les gens qui le sont sont souvent plus crus que les autres, et n'en sont pas d'ordinaire plus mal dans les cours. Bienheureux qui peut passer une vie douce et retirée chez soi! cela soit dit en passant, madame. Le détachement d'Aragon que le roi avait fait marcher pour la Provence, et que milord Berwick nous ramène, sera d'un grand secours pour M. le duc d'Orléans, et ce serait un grand coup, si S. A. R. pouvait prendre les places qu'il a envie d'attaquer; elle a manqué de deux heures à fondre sur la cavalerie ennemie; ce prince avait parfaitement bien projeté et conduit cette action, mais le temps lui manqua; il n'est pas né sous une planète heureuse. J'ai eu l'honneur d'écrire à messeigneurs les ducs de Berry et de Bourgogne depuis que la reine est accouchée; comme on croyait qu'ils seraient déja alors en chemin pour Toulon, mes lettres furent adressées à M. le maréchal de Tessé; ils les recevront de vieille date. Je vous supplie très-humblement, madame, de leur en dire la raison; car je ne voudrais pas que ces princes pussent m'accuser de ne leur avoir pas donné des marques de mon respect dans l'occasion des heureuses couches de la reine, qui leur auront fait tant de plaisir; je vous crois présentement à Fontainebleau, où je vou-

drais que vous en eussiez beaucoup; il me paraît que vous y avez souvent été malade; par cette raison, j'aimerais mieux vous savoir dans votre chambre de Marly, malgré tous vos vents coulis; car ils sont supportables dans cette saison, surtout s'il fait aussi chaud en France qu'ici. Je vous souhaite certainement plus de bien, madame, que vous ne vous en souhaitez à vous-même.

*P. S.* La reine, contre sa prudence ordinaire, s'est laissé emporter par l'envie d'écrire de sa main à madame la duchesse de Bourgogne et à madame sa mère; je viens de la trouver qui achevait ses deux lettres. Voilà, madame, le premier défaut que j'ai remarqué dans S. M.; j'avais bien promis de vous en avertir.

---

## LETTRE C.

### A LA MÊME.

Madrid, le 18 septembre 1707.

Votre réponse, madame, sur l'accouchement de la reine, n'est venue qu'hier; elle me marque la joie que toute la cour a eue de la naissance du prince des Asturies; quoique je n'en pusse douter, cela n'a pas laissé de me faire grand plaisir;

car j'aime fort que vous soyez sensible à tout ce qui regarde LL. MM. CC., qui ne sont pas moins vos enfants que ceux que vous voyez tous les jours. Le duc d'Albe a rendu un très-bon compte au roi catholique de la joie qu'il avait remarquée en toute la famille royale, en commençant par le roi et tout ce qui le suit; il n'omit pas une circonstance dont la reine a été très-touchée : c'est, madame, que, quand cet ambassadeur annonça au roi qu'il était grand-père d'un prince des Asturies, S. M. dans son premier mouvement lui demanda comment se portait la reine; vous ne sauriez croire combien elle a senti cette attention qui part du cœur. Monseigneur en fit autant, et S. M. n'en a pas été moins touchée. Ce n'est pas seulement vous, madame, qui m'avez fait l'honneur de m'écrire tous les transports de M. et de madame la duchesse d'Albe : mille gens m'ont représenté le mari et la femme ravis, jetant tout par les fenêtres, et ne trouvant pas qu'ils fissent encore assez pour montrer au public la satisfaction qu'ils avaient d'un si heureux évènement; M. de Torcy m'en a fait une relation fort longue. Voilà donc, madame, l'affaire de Provence presque finie, quoique votre inquiétude ne le soit pas; je ne m'en étonne point, puisqu'il y a long-temps que vous m'avez fait connaître que vous ne jouissiez jamais d'un bonheur sans qu'il soit troublé par la crainte de voir arriver quelque disgrace, qui peut-être ne viendra pas. C'est ce qu'on appelle, sans vous offenser, madame, se faire des monstres pour les combattre.

Celui que je trouve le plus redoutable, c'est le manque d'argent; j'avoue qu'il est très-rare en Espagne aussi bien qu'en France. On prétend pourtant qu'on en trouverait, et même que les bourses ne seraient pas fermées comme elles le sont, si le crédit n'y était pas perdu absolument; et les ennemis de M. de Chamillard, qui ne sont qu'en trop grand nombre à Paris et dans les armées, lui en attribuent la faute. Je le plains bien d'avoir été obligé de gouverner les finances dans un temps où à peine celles de Crésus auraient pu suffire. Je vous trouve bien plus accommodante que moi, madame, de vous résoudre à vivre avec des fous, des ingrats et des méchants, dont vous dites que les cours sont pleines; je ne saurais presque plus les souffrir, et il me prend des envies très-souvent de me séquestrer du commerce du monde, afin de n'avoir plus de commerce avec de telles gens; je commence à avoir peur de devenir atrabilaire. Qu'est-ce que c'est donc que cette rage qu'on a de continuer à vouloir faire accroire que M. le maréchal de Berwick et moi sommes brouillés quand rien n'est plus faux? J'ai envie de vous envoyer, un de ces jours, des lettres qu'il m'écrit remplies d'honnêteté et d'amitié, afin que vous les fassiez lire à ces personnes qui vous disent d'un air mystérieux que nous ne pouvons nous souffrir; si vous pouviez y ajouter, madame, qu'étant aussi mal informées qu'elles le sont de ce qui se passe en Espagne, vous ne serez nullement curieuse à l'avenir qu'elles vous en disent

des nouvelles, il pourrait bien être qu'elles ne s'y joueraient plus, et vous vous épargneriez le chagrin de craindre des choses qui vous sont désagréables; car je suis persuadée, par tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me mander, que nos divisions en Espagne n'ont pas laissé de vous donner de l'inquiétude. Milord Berwick m'a écrit de Saragosse, et m'assure qu'il sera dans peu de jours près de M. le duc d'Orléans.

Je suis impatiente de savoir S. A. R. absolument guérie de sa fièvre; elle lui est venue bien mal à propos à la veille du siége de Lérida, que je voudrais déja à nous, cette place étant fort importante et en état de se bien défendre. Plusieurs gens qui se piquent d'entendre la guerre croyaient qu'il fallait commencer par Tortose; l'événement en décidera. M. de Nancré, madame, a donc plus d'intérêt que personne à désirer que son prince prenne toujours les meilleurs partis, puisque ce sera à lui de répondre de ce que fera son maître; c'est une situation où il se rencontre que je n'envierais pas, connaissant que l'étoile de S. A. R. l'a conduite jusqu'à présent par des chemins épineux. Je conviens que c'est un grand honneur d'approcher des grands, mais qu'il en coûte beaucoup quand on les aime véritablement comme nous les aimons, madame, et que leurs intérêts nous font oublier les nôtres. Quand on est pris par le cœur, on a beau faire, toutes ces solides raisons ne font que blanchir. Je pars de mon cabinet presque disposée à me jeter par la fenêtre, ne voyant par-

tout que des peines insupportables; je vais dans la chambre de la reine où je trouve le roi, souvent affligé aussi bien qu'elle, et inquiets de plusieurs choses qui le méritent; je tâche à dissiper leurs chagrins; peu à peu la conversation s'égaye; on rit, on dit qu'il faut bien espérer de tout, et j'oublie absolument tout le passé. Ceci est au pied de la lettre, madame, et comme j'ai l'honneur de vous l'expliquer : ainsi, connaissant par moi-même qu'il n'est pas impossible de vaincre sa mélancolie, il ne tiendrait qu'à moi de vous gronder bien respectueusement. Mais puisque vous avez été trois semaines sans fièvre, j'aime mieux vous en savoir gré que de m'amuser à faire des reproches à une personne qui serait peut-être incorrigible, je prendrai donc aujourd'hui le parti de la douceur avec vous; peut-être ne m'en serez vous pas plus obligée.

La reine et le prince ne peuvent plus se quitter; sa nourrice paraît de meilleure en meilleure, par la bonne couleur et les chairs fermes qu'a ce prince. Nous renvoyons demain dix de celles qui étaient venues, bien contentes des libéralités de LL. MM. Il en partira encore deux autres, dont l'une est malade et l'autre a un lait trop vieux, de sorte qu'il ne nous en restera en tout que quatre. Je voudrais fort que trois nous fussent inutiles, et que madame la nourrice achevât sa nourriture. Je suis très-aise de savoir que celle de monseigneur le duc de Bretagne soit réglée et qu'il ne laisse pas de s'en bien porter; c'est un exemple que

nous serons peut-être forcés de suivre dans les suites, et qui me paraîtrait moins hasardeux que de changer; c'est assez l'opinion de M. Clément et de madame de La Salle. Je suis ravie que votre petit prince ait déja une dent et une autre prête à percer; car on tremble jusqu'à ce que les enfants soient hors de ce péril. La reine reprend son train d'écrire à madame sa sœur; cela m'obligera à ne plus avoir l'honneur de lui mander des nouvelles de S. M. et à la délivrer de mes lettres. Je n'ai pu m'empêcher d'être bien aise quand j'ai su que la princesse, par l'impatience de savoir les circonstances de l'accouchement de la reine, vous alla éveiller à six heures du matin; cette vivacité me parait bien placée, quoiqu'il vous en ait coûté, madame, quelques moments de sommeil; je ne m'en intéresse pas moins cependant à votre conservation, qui m'est certainement infiniment précieuse. Vous me mettez en peine en me disant que la santé de madame de Caylus n'est pas bonne; il faudrait que vous eussiez soin de la sienne, et qu'elle eût soin de la vôtre. Je suis persuadée que vous vous en trouverez mieux toutes deux; une jolie garde est d'un grand secours, et il n'y a guère de maux qui ne se dissipent par la présence d'une tante aussi tendrement aimée que vous l'êtes. Dieu veuille, madame, que vous profitiez de mes conseils.

## LETTRE CI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 26 septembre 1707.

Vous me paraissez, madame, un peu moins affligée dans votre dernière lettre que dans celles que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant que M. le duc de Savoie se fût retiré de Provence. Dieu en soit béni! vous voyez qu'il nous donne quelquefois des consolations dans le temps où nous appréhendons le plus de voir augmenter nos malheurs, et qu'ainsi il est mieux de ne se pas chagriner par avance. Passez-moi, s'il vous plaît, ce petit reproche, et je vous passerai bien d'autres choses : vous ne m'en laisserez pas manquer d'occasions sur le tout. Si vous persistez à croire que le nom de Louis que porte le prince des Asturies puisse choquer les bons et fidèles sujets du roi d'Espagne, ce que j'ai eu l'honneur de vous mander des peuples ne devait-il pas vous faire voir le contraire? La joie avec laquelle ils appelaient ce prince l'objet de leurs désirs *Luisillo*, lorsque je le leur faisais admirer de dessus un balcon du palais, était-elle feinte? Les bénédictions qui l'accompagnaient pour LL. MM. CC., *sus padres*, *sus abuelos*, ne partaient-elles pas de leur cœur? Pour-

quoi donc, madame, voulez-vous faire une difficulté où il n'y en peut avoir? Ceux qui ont pu insinuer que ce nom ne plairait pas à la nation, parce qu'il est, dites-vous, trop français, sont aussi ennemis de la France qu'ils le sont du roi catholique et des Espagnols mêmes : ils ne sont que de francs Autrichiens; car de pareilles réflexions ne peuvent avoir été suggérées que par des partisans de la maison d'Autriche, directement ou indirectement. Tout le mal que nous avons eu est venu parce que l'amirante et quelques autres grands ont fait croire aux ennemis que tous les sujets de Philippe V se révolteraient à leur approche, et si S. M. en eût puni quelqu'un sévèrement, la ligue aurait été bientôt détrompée : plus on leur montre qu'ils peuvent nuire, plus ils prennent de hardiesse. L'on ne peut mieux réprimer leur témérité qu'en leur faisant connaître qu'ils ne sont nullement redoutables, et c'est le seul moyen de les décréditer dans l'esprit des ennemis. L'on se trompera toujours lorsqu'on aura d'autres maximes. Ils se flattent de pouvoir recourir dans votre cour, et d'obtenir toutes sortes d'emplois par la protection du roi, comme il est vrai. La gratitude qu'ils en témoignent ne va qu'à publier que leur roi n'est qu'une ombre de la royauté, et que c'est Louis XIV qui domine entièrement cette monarchie. Jugez, madame, quel compte on peut faire sur ces messieurs.

Faites à Versailles pour nous comme nous faisons pour vous; quelque événement qui nous ar-

rive par la guerre ou autrement, nous soutenons à Madrid qu'il n'y a point de votre faute, et nous maintenons bien plus votre infaillibilité que celle des papes, quoique nous rencontrions en notre chemin gens difficiles à désabuser de leurs erreurs. Tout ce long discours pouvait se réduire à deux paroles : n'écoutez que nous, et ne croyez que nous. C'est, madame, ce que le roi fit l'honneur de promettre à M. l'ambassadeur et à moi, en votre présence, et ce que vous eûtes la bonté de me confirmer qu'on ferait; je vous somme de votre parole.

J'ai l'honneur de vous envoyer la réponse de M. Amelot, qui a été touché de la part que vous avez prise à son malheur : il le ressent vivement, mais en chrétien. Je lui ai représenté l'extrême déplaisir où est M. de Tonnerre et toute la maison, afin de le porter, autant qu'il m'est possible, à ne point perdre un jeune garçon dont le jugement n'est pas encore venu, et qui est, dit-il, au désespoir d'avoir tué son meilleur ami. Je ne désespère pas qu'il n'y fasse réflexion, quand il aura passé les premiers temps d'une douleur si juste et si cruelle, car il est plein de raison et de christianisme. J'ai eu aussi ma part, madame, aux disgraces de cette vie, le pauvre comte d'Egmont étant mort il y a quelques jours, et sa maison ayant fini avec lui. Il avait une valeur et une droiture qui le faisaient estimer et aimer. Il eut sept blessures à la bataille de Ramillies, dont il s'était guéri avec peine; et il est mort de maladie à

Fraga, parce qu'il avait couru, par un soleil ardent, partout où les devoirs de sa charge l'obligeaient d'aller. Il m'aimait en mère, et la comtesse d'Egmont me regarde de même. Il croyait n'avoir pas eu à se louer du peu d'égards qu'on avait eu pour lui en France, mais ses plaintes ne le faisaient point sortir du respect qu'il devait au roi; ainsi elles ne m'empêchent pas de le regretter fort, et de plaindre infiniment madame sa femme. C'est trop vous entretenir des morts, madame, il faut que je vous parle des vivants. M. le duc d'Orléans, qui m'honore de beaucoup de bontés, a bien voulu me confier le désir qu'il aurait de pouvoir procurer une espèce de distinction à une demoiselle qui ne lui a pas été indifférente : vous comprenez facilement que c'est de mademoiselle de Séri que je veux vous parler. S. A. R. se trouvant fort embarrassée pour en venir à bout, a imaginé qu'un simple titre de dame d'atour de la reine d'Espagne, sans aucune pension, conviendrait, parce que cela lui ôterait le nom qu'elle porte à son service, et dont il est de la générosité, en quelque façon, de ce prince de la défaire, en la faisant monter un degré un peu plus honorable. Il voudrait bien, madame, vous avoir l'obligation d'obtenir du roi qu'il ne désapprouvât point sa vue; car l'approbation de S. M. suffit pour que le roi et la reine d'Espagne donnent cette satisfaction à M. d'Orléans, qui mérite des graces bien plus considérables, et LL. MM. seraient ravies de lui faire ce petit plaisir : il ne tirerait à aucune

conséquence; au contraire, il n'y aurait point de Castillan qui ne les en louât, et qui n'en fît autant s'il était en la place du roi. D'ailleurs, madame, ce n'est pas chose nouvelle que ces sortes d'affaires; je me flatte donc que vous me ferez une réponse favorable sur ce sujet, dont je vous serai tout-à-fait obligée.

La reine douairière d'Espagne ayant envoyé à la reine un de ses écuyers sur la naissance du prince, S. M. l'en a fait remercier par un des siens: c'est M. d'Aubigny qu'elle a honoré de cette commission; elle lui en a donné quelques autres petites à Paris. Avant qu'il soit parti, je l'ai très-bien instruit de la situation où nous nous trouvons. M. l'ambassadeur l'a aussi entretenu à fond, madame, de manière qu'il peut satisfaire votre curiosité. Si vous voulez qu'il approfondisse avec vous ce qu'on peut à peine toucher légèrement dans des lettres, et qu'il est pourtant bon que vous n'ignoriez pas, il a de l'esprit, et est très-zélé. Vous lui ferez donner vos ordres chez M. le duc de Noirmoutier, où l'on saura sa demeure.

J'ai voulu vous écrire tout ceci de ma main, et ma misérable vue en souffre. Je finis donc, madame, en vous suppliant de vous ressouvenir que vous avez en moi une servante et une amie absolument dévouée.

# LETTRE CII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 2 octobre 1707.

Je souhaite, madame, que cette lettre vous trouve en aussi bonne santé à Fontainebleau que celle que vous y aviez quand vous me fîtes l'honneur de m'apprendre que vous y étiez arrivée. Les brouillards que les eaux et les bois font naître en ce lieu-là sont si contraires aux rhumatismes qui vous tourmentent, que je crains toujours pour vous; sans cela, je ne sais si je n'envierais point un peu le plaisir que vous doit d'ailleurs donner un aussi beau lieu. Il est vrai que je jouirais plus que vous ne le pouvez faire des agréables promenades qui y sont, parce que j'aime extrêmement à marcher, surtout dans les forêts, dont la solitude me plaît infiniment. Je me souviens, madame, que vous m'avez mandé que vous ne faisiez pas grand cas des belles maisons ni des beaux jardins; je ne suis pas en cela de même goût que vous, je les compte pour beaucoup; je ne voudrais pourtant pas y demeurer long-temps toute seule; mais pour peu que j'y trouvasse bonne compagnie, je préférerais cette vie à toute autre.

Ainsi, madame, ni vous ni moi n'avons ce que nous désirerions. Madame la duchesse de Bourgogne s'en donne donc à cœur joie de monter à cheval! Je crois que madame la princesse d'Angleterre n'en est guère moins aise qu'elle, n'étant point encore sortie de Saint-Germain : c'est un beau début que Fontainebleau, puisque la cour n'y va que pour se divertir, et qu'elle y est bien plus grosse qu'à Versailles, où l'on est dans un perpétuel mouvement pour aller et venir de Marly et de Paris. Ces deux grandes princesses, madame, doivent, ce me semble, se trouver bien ensemble, étant ce qu'elles sont. La taille de madame la princesse d'Angleterre et son air noble me firent plaisir quand j'eus l'honneur de la voir à Saint-Germain. Je dis à la reine sa mère que je ne doutais pas que, lorsqu'elle croîtrait, son visage ne devînt encore mieux; qu'il s'emplirait, et que son teint deviendrait plus clair. Je ne sais si c'est l'attachement respectueux qu'il y a long-temps que j'ai pour cette reine, et les bontés dont elle m'honore, qui me font aimer la princesse, ou si c'est parce que j'étais au chevet du lit de S. M. lorsqu'elle naquit, mais il est certain que je suis ravie quand j'entends dire du bien d'elle; je voudrais la voir un jour duchesse de Berri, et le roi son frère avec une santé robuste. Celle de notre petit prince l'est extrêmement, madame; sa nourrice est parfaite : cependant je ne laisse pas de trembler, quand je pense que, si la fièvre lui prenait, nous serions contraints de la changer; car de trois de

réserve que nous avions, nouvellement accouchées, il ne nous en reste qu'une, les deux autres étant tombées malades. Il y a une si grande quantité de gens qui le sont dans Madrid, que le président de Castille me disait avant-hier qu'on avait porté notre Seigneur, dans une seule paroisse, à six mille personnes. S'il fût arrivé la même chose dans toute autre ville d'Espagne, ils auraient cru qu'il y avait une contagion; mais ils sont si fort infatués de Madrid, qu'ils comptent pour rien toute sorte de malheurs, pourvu qu'ils y soient. Cependant, à en juger sans passion, c'est une demeure des plus mauvaises; la saleté et la puanteur y sont insupportables; il y fait presque toujours de grands vents qui pénètrent l'hiver ou qui font suer l'été, et l'air y fait mourir étique d'assez bonne heure. Vous m'avouerez, madame, que cette demeure n'est pas digne d'envie; il y faut ajouter encore qu'on n'y trouve aucune des commodités nécessaires, et que le peu qu'il y a est au poids de l'or. Comme la reine vous mande elle-même de ses nouvelles, madame, je ne me donnerai point l'honneur de vous les écrire. S. M. recevra après demain toutes les dames, et les ministres étrangers auront l'honneur de lui faire leurs compliments après. LL. MM. iront à Atocha jeudi en public : on prépare pour cette sortie tout ce que l'on peut faire de mieux dans l'état présent, pour cette fonction solennelle qu'on attend depuis quarante-six ans. Nous avons retenu madame de la Salle pour qu'elle fût témoin de tout

ce qui est le plus remarquable ici, afin qu'elle pût en rendre compte à madame la duchesse de Bourgogne, et à vous, madame. Je crois qu'elle n'est pas mal contente de LL. MM.; elle mérite les bontés qu'elles lui ont témoignées, ayant parfaitement bien servi la reine et le prince, ainsi que M. Clément. Il aura eu sans doute, madame, l'honneur de vous avoir vue quand cette lettre vous sera rendue; il vous aura montré un présent que lui fit M. le cardinal de Portocaréro : cette éminence le fit très-honnêtement, et on doit lui en savoir quelque gré. Il vient souvent au palais; il y a long-temps que je l'y attire autant qu'il m'est possible, et il est persuadé qu'il m'a en partie l'obligation de ce que la comtesse de Parme revient avec son mari de l'exil où ils étaient en Biscaye : il est vrai que j'eus l'honneur de représenter au roi, en présence du président de Castille et de M. l'ambassadeur, que je croyais qu'il serait à propos, pour obliger davantage le cardinal, oncle du mari, de ne pas laisser sa femme dans la disgrace, comme le président jugeait à propos de le faire, connaissant le mal qu'elle avait fait par ses intrigues dangereuses et ses discours hardis et artificieux. Dieu veuille, madame, que la clémence de S. M. ne produise pas de nouveaux maux, quoiqu'elle ait été très-bien placée! Jusqu'à présent il ne paraît pas qu'aucun de tous ceux à qui S. M. a pardonné se repentent; cela est bien extraordinaire. On ne devrait cependant s'étonner de rien, et on ne peut s'empêcher de le faire. Nous atten-

dons incessamment la prise de Ciudad-Rodrigo; pour Lérida, il n'ira pas si vite, ce dont je suis bien fâchée. Vous avez raison, madame, de dire que le défaut d'argent est le plus grand ennemi que nous ayons. M. l'ambassadeur ne s'en aperçoit que trop, puisqu'il faut qu'il en fasse fournir aux troupes de France et d'Espagne. On est sujet à bien des embarras. Je n'en saurais avoir qui puissent m'empêcher de penser à toutes les obligations que je vous ai : elles dureront autant que ma vie.

*P. S.* J'ai reçu une lettre de mon aimable amie, toute pleine d'esprit et de tendresse pour vous, madame : elle me mande qu'elle ne vous a quittée que le plus tard qu'elle a pu pour revenir à Paris. Je ne serai pas parfaitement contente de vous, jusqu'à ce que vous m'avouiez que c'est la plus jolie femme que vous connaissez et du meilleur commerce.

## LETTRE CIII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 19 octobre 1707.

Quoique je sois très-contente de votre lettre du 26 du mois passé, écrite de Fontainebleau,

madame, parce qu'elle est plus longue et un peu plus gaie qu'à l'ordinaire, je n'y répondrai pourtant que succinctement aujourd'hui, parce que j'ai eu plusieurs occupations de différente espèce, et que vous m'avez ordonné d'en user librement avec vous : je le fais avec d'autant plus de facilité, que j'abuse quelquefois de vos bontés par mes longues lettres; mais je vous avoue que je me soulage le cœur lorsque je puis avoir l'honneur de vous entretenir, et que cela me délasse de mes fatigues, que j'aurais peine à soutenir sans ce secours.

Vous me dites, madame, que c'est à nous autres présentement à être heureux en Espagne: nous essayons à remplir nos devoirs à cet égard, puisque le marquis de Bay vient de prendre à discrétion Ciudad-Rodrigo avec la garnison de mille huit cents Portugais et près de trois cents officiers, des munitions et quelque artillerie. Cette conquête a été faite avec toute la vigueur possible par les infanteries espagnole et française, qui ont montré une valeur admirable; c'est le jeune comte d'Aguilar, qui a l'honneur d'être connu de vous, madame, qui commandait ce jour-là l'attaque, et dont on mande mille biens. M. de Bay est heureux dans ce qu'il entreprend; ayant réussi jusqu'à présent dans ce qu'il a entrepris, cela le fait aimer et estimer des troupes qui lui obéissent. Les Portugais, depuis cette conquête, ont abandonné une autre petite place où ils avaient deux bataillons pour la garder, qu'ils ont retirés. Notre bonne

Castille, par là, ne se trouve plus exposée aux insultes qu'ils y auraient pu faire, et elle mérite certainement d'être conservée. Monseigneur le duc d'Orléans est fort content des progrès qu'il fait à Lérida; il l'écrivit hier au roi, et qu'il espérait être bientôt maître de la ville; pour le château, il sera plus difficile à prendre s'il l'assiége; car il me paraît, par ce que M. le maréchal de Berwick m'en a mandé, qu'il est encore incertain de ce qu'il doit faire : S. A. R. en parle à S. M. plus sûrement.

J'espère que, quand il sera question effectivement de prendre un parti, il n'y aura point de diversité de sentiments entre ce prince et milord, puisqu'ils n'ont tous deux que la même vüe de bien servir: c'est la chose du monde, comme vous savez, madame, la plus désirable, mais principalement quand il s'agit d'une guerre comme celle-ci, où les moindres fautes pourraient porter tant de préjudice. J'ai appris avec joie que le roi avait envoyé quelques nouveaux régiments à M. le duc de Noailles; il en saura faire un bon usage, et la diversion qu'il pourra faire sera d'une grande utilité et embarrassera fort l'archiduc. Vous voyez, madame, par tout ce dont j'ai l'honneur de vous rendre compte, que nos affaires ne vont pas trop mal en Espagne. Si la nouvelle de la levée du siége de Gaëta est confirmée, comme il y a toute apparence, pour peu qu'on envoie des troupes de ces côtés-là, les Napolitains, qui sont fort divisés entre eux, pourraient fort bien secouer le joug que leur donnent les Allemands, et

demander miséricorde à leur légitime souverain, dont ils ont déja si fort expérimenté la clémence et la générosité; ce serait un beau retour de médaille, et qui pourrait contribuer à faire une paix glorieuse. Je crois que M. le duc de Savoie a lieu de.....

.....

pourrait fort bien se trouver embarrassé, et que M. le prince de Vaudemont a raison lorsqu'il vous assure que les Allemands se défieront à l'avenir de S. A. R. M. le maréchal de Villars a bien la mine de mettre à la raison ceux qui sont sous sa coulevrine, et certainement ce général fait bien son devoir. Si tous les autres pouvaient faire vivre leurs armées comme il fait la sienne sans qu'il en coutât rien au roi, M. de Chamillard les adorerait, et je ne désespérerais pas que, l'argent ne lui manquant plus, il en envoyât pour payer les Français que nous avons en Espagne. Il m'a écrit une lettre dans laquelle il donne fort spirituellement un coup de griffe à M. de Pontchartrain, qu'il sait que j'aime; il faut que je sois aussi bonne femme que je le suis pour lui pardonner; mais il n'y a pas moyen de se fâcher contre un ministre lorsqu'on le voit en bonne humeur, puisque c'est le signe qu'il n'est pas content. Je me tais, madame, jusqu'à la semaine qui vient, et je vous supplie, en attendant, de vous conserver mieux que ne fait madame la duchesse de Bourgogne, et de croire que je ne saurais vous exprimer jusqu'où va mon respectueux attachement pour vous.

# LETTRE CIV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 12 octobre 1707.

J'ai eu l'honneur, madame, de vous écrire avant-hier par l'ordinaire; je ne puis laisser partir un courrier de M. l'ambassadeur sans le faire encore. Il nous est arrivé une triste aventure. Nous apprîmes hier que madame la nourrice dont je vous avais mandé tant de bien avait perdu deux frères, et que son mari était à l'extrémité: elle en a pourtant reçu une lettre assez fraîche; mais comme les maux viennent promptement, nous craignons très-fort que la nouvelle qu'on nous a donnée ne soit que trop véritable; cela nous jetterait dans un furieux embarras: car, apparemment, son affection, dont nous ne saurions douter, parce qu'elle aime fort ses proches, troublerait son lait; et si nous étions obligés de la changer, ce que nous ne ferons que le plus tard que nous pourrons, nous n'en avons que deux de réserve, dont l'une sort de la fièvre. Voyez, je vous supplie, madame, ce que c'est que l'état où nous nous trouvons; je l'ai toujours appréhendé. M. Clément et madame de la Salle me faisaient souvent la guerre de mes

frayeurs. De quinze nourrices que nous avions dans ce palais, nous voilà réduits à ce que j'ai l'honneur de vous dire ; il faut espérer néanmoins que Dieu ne nous abandonnera pas. Le prince profite autant qu'on peut le désirer entre les mains de sa nourrice; ce serait grand dommage si elle nous manquait. La reine commence un peu à reprendre ses forces, son visage, et ses couleurs, qui étaient changées considérablement. S. M. C. a perdu son premier médecin, qui connaissait son tempérament et était bonhomme. Jamais LL. MM. CC. n'ont eu tant de besoin d'en avoir d'habiles qu'à présent, puisqu'elles ont encore à conserver une vie de plus, qui ne leur est pas moins chère que la leur propre. Ainsi, madame, elles en ont besoin de deux tout des meilleurs; fussent-ils au bout du monde, on ne devrait rien négliger pour les attirer ici. Le roi d'Espagne a écrit au roi pour le prier de lui en choisir et de vouloir bien y donner son application. Les Espagnols conviennent que les médecins français sont beaucoup plus savants que les leurs; ils s'en servent même très-volontiers, mais ils sont persuadés que ceux de la faculté de Montpellier l'emportent sur les autres.

M. le chancelier a mandé à M. l'ambassadeur que le roi, à la prière de madame la comtesse de Tonnère, lui avait ordonné de suspendre le jugement du procès de M. son fils, jusqu'à ce qu'on eût réponse de M. Amelot. Il m'en a paru très-touché parce qu'il prétend que S. M. avait promis

à madame de Vaubecourt et à son fils qu'elle laisserait aller le cours de la justice; j'ai cru, madame, devoir vous en avertir. Je ne sais comment il en écrira à la cour; ce qui est de certain, c'est que lui et madame de Tonnère sont bien à plaindre; il a perdu un fils très-aimable, et elle craint de voir perdre la réputation du sien par un acte public. Je crois que, si le roi, avant de donner cet ordre, avait eu la bonté de faire connaître à M. l'ambassadeur qu'il lui ferait plaisir de lui faire le sacrifice de son juste ressentiment, il l'aurait fait plus aisément qu'à cette heure, que tout le monde sait que S. M. l'attend de lui, puisqu'on doit prendre ce qui s'est passé pour un commandement, et c'est ce qui le mortifie. J'ai fait, madame, en cette rencontre, le personnage d'une véritable amie et d'une bonne parente que je suis de madame de Tonnère, qui, dans cette confiance, s'est adressée à moi pour me prier de demander grace pour son fils, de la manière la plus honnête et la plus touchante qu'elle pouvait; je m'y suis employée le mieux qu'il m'a été possible, et je vous avoue que je souhaiterais de tout mon cœur qu'on étouffât cette désastreuse affaire: je n'y ai pas pu réussir comme je l'aurais voulu, M. Amelot prétendant qu'il est obligé de faire ce qu'il fait en conscience et en honneur. Je serais un casuiste moins sévère pour l'honneur; je vous laisse la maîtresse, madame, d'en juger; je reviens encore à dire qu'un père pénétré de douleur se trouve bien embarrassé sur ce qu'il doit

faire en pareille conjoncture. Je voudrais, madame, que le temps fût aussi beau à Fontainebleau qu'il l'est à Madrid : nous y voudrions des pluies, qu'on prétend qui seraient bonnes pour faire cesser les maladies ; cela fait voir que l'on n'est jamais content : soyez-le, je vous supplie, madame, de mes sentiments pour vous ; ils sont tels que vous les méritez.

*P. S.* Comme j'allais cacheter mon paquet, j'ai reçu une lettre de M. le maréchal de Berwick, que je me donne l'honneur de vous envoyer, afin que vous voyiez, madame, ce qu'il pense sur la ville et le château de Lérida. On ne peut pas être plus soigneux qu'il l'est à mon égard de m'apprendre tout ce qui se passe. Monseigneur le duc d'Orléans me fait l'honneur aussi de m'écrire ; ces commerces doivent vous faire connaître s'il est vrai que nous soyons tous mal ensemble.

Au camp devant Lérida, le 8 octobre 1707.

« Demain, madame, nos batteries contre la ville commenceront à tirer, et j'espère que dans peu de jours nous en serons maîtres. Reste le château, que je trouve un morceau très-difficile ; quand nous serons dans la ville, nous pourrons l'examiner de plus près, et voir si l'entreprise est faisable avec les petits moyens que nous avons, dans la saison avancée, et surtout en cas qu'il arrive un gros secours aux ennemis.

« Je vous supplie de vouloir bien me mettre aux

pieds de LL. MM. CC. et me croire avec tout le respect et la sincérité imaginables, madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« Le maréchal duc de BERWICK. »

## LETTRE CV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 17 octobre 1707.

MONSIEUR le duc d'Orléans, madame, commence d'être heureux : il vient de prendre la ville de Lérida, et espère en faire autant du château ; il n'y a eu que très-peu de gens tués ou blessés ; il écrit au roi d'Espagne qu'il n'entend point qu'il arrive aucun secours aux ennemis. S. A. R. ajoute qu'elle tâchera, après la prise de ce château, de se rendre maitresse de Tortose, et qu'alors elle sera très-aise de venir faire sa cour à LL. MM., à Madrid. On ne sera pas moins aise, par toute sorte de raisons, qu'il y fasse un retour si glorieusement ; il y a toute sorte d'apparence que l'archiduc, pressé d'ailleurs par M. le duc de Noailles et abandonné de ses alliés, se verra forcé de laisser la Catalogne. Si cela arrivait, madame, pourquoi n'enverrait-on pas quelques troupes, n'en ayant plus

besoin en Espagne, du côté de Naples, où on est fort mal content déja de la domination allemande. Il me semble que ce royaume-là n'est pas à négliger, chose qu'on prétend n'être pas fort difficile; avec la Sicile qui est à nous, nous aurions de quoi faire une paix honorable et de longue durée.

Il s'est passé une action dans le royaume de Valence depuis peu, avantageuse pour les armes de S. M. Cinq ou six cents hommes de ses troupes, commandés par le lieutenant-colonel du régiment de Mahony (bon sujet du roi d'Angleterre, bon officier, et que vous m'avez fait l'honneur de me recommander), ont défait trois mille hommes, dont le tiers était de la garnison de Dénia, la plupart Anglais, ou Espagnols rebelles, et le reste des miquelets qui voulaient faire le siége de Pego; on en a tué plus de mille des uns et des autres. Outre que cela affaiblira le parti ennemi, cela est encore de conséquence pour ces mauvais peuples qu'on ne saurait soumettre que par la crainte: ainsi, madame, nous avons le bonheur de voir tout prospérer; Dieu veuille nous en continuer ses graces!

J'ai eu l'honneur de vous témoigner mon inquiétude touchant la nourrice du prince. On avait mandé que son mari avait reçu tous ses sacrements et que deux de ses frères étaient morts; elle a reçu une lettre datée de quatre jours après, de son mari, qui l'assure que lui et toute sa famille sont en bonne santé; cependant nous avons

reçu d'autres lettres encore aujourd'hui qui confirment les premières mauvaises nouvelles, qui sont presque de la même date. Il y a apparence de quelque malice, et l'on fera ce que l'on pourra pour découvrir la vérité, car cela le mérite; en attendant nous prenons grand soin que madame la nourrice ne sache pas ce qui se passe.

La reine reprend ses forces et sa bonne couleur; le prince continue à se bien porter, et le roi jouit, graces à Dieu, d'une parfaite santé; il prit avant-hier médecine, et s'en trouva bien. S. M. sentait en avoir besoin, et il y avait plus d'un an qu'elle ne s'était purgée. Voilà, madame, tout ce que j'aurai l'honneur de vous apprendre par cet ordinaire; car ce n'est rien de nouveau que les assurances de la tendresse respectueuse que j'ai pour vous.

*P. S.* Je suis charmée, madame, d'une réponse que monseigneur le duc de Bourgogne a bien voulu me faire, car on y trouve autant d'esprit que de bonté et de politesse. Si j'osais, je supplierais très-humblement madame la duchesse de Bourgogne de vouloir bien lui en témoigner ma reconnaissance; ce prince recevrait sans doute avec plus de plaisir mon compliment de sa bouche que par ma main.

# LETTRE CVI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 23 octobre 1707.

Vous avez vu, madame, par ma lettre du dernier ordinaire, la crainte où nous étions que le mari de madame la nourrice ne fût mort ainsi que deux de ses frères, parce qu'on avait écrit, comme chose certaine, que ceux-ci l'étaient et que l'autre avait reçu tous ses sacrements. Nous avons su depuis qu'il n'a point été si mal et qu'il n'y a eu qu'un de ses frères qui soit mort, encore n'en est-on pas bien sûr; nous ne sommes pas sitôt sortis de cette peine que nous voila rentrés dans une autre: il est arrivé à cette nourrice la même chose qu'à celle de monseigneur le duc de Bretagne, et elle a eu la bonne foi d'en avertir tout d'abord. Le prince n'en paraît point du tout incommodé; cette femme est si saine naturellement, si raisonnable et se gouverne si bien sur le manger, que je me flatte que son lait ne se gâtera pas; elle n'avait point été dans l'état où elle se trouve après son premier enfant, et je suis persuadée que, n'ayant apporté aucun changement à la manière de se nourrir, il faut attribuer ce qui lui est venu

à la subtilité de l'air de Madrid. Nous verrons, madame, comment elle et le prince se trouveront entre ce mois-ci et l'autre; et s'il ne paraît pas quelque changement considérable, nous nous garderons bien de donner un autre lait, d'autant plus que nous courrions le même risque avec une autre nourrice. La reine et moi nous déterminons à cela d'autant plus facilement que vous m'avez fait l'honneur de me mander, madame, que l'opinion de M. Fagon était semblable à l'égard de monseigneur le duc de Bretagne, et que M. Clément nous conseilla aussi, avant de s'en retourner, de prendre le parti que nous prenons. Je ne laisse pourtant pas, madame, d'être bien chagrine de cet accident. Nous avons envoyé dans la Manche chercher quelques nourrices, où l'on prétend qu'il y en a de meilleures. Ces gens-ci n'y sont pas si difficiles; la plupart des grandes dames n'y font guère d'attention; c'est ce qui fait que leurs enfants sont si fort misérables et ne vivent guère. Celui que Dieu nous a donné, et dont nous avons ressenti tant de joie, nous causera bien des battements de cœur avant qu'il ait toutes ses dents; je n'avais pas besoin, je vous assure, de tous ces nouveaux embarras; cela me fait ressouvenir, madame, d'une prophétie que vous m'avez faite autrefois, et dont vous me faisiez part avec cet air dégagé dont il vous plaît quelquefois de vous servir. Vous me disiez, madame: Vous serez de plus en plus dans des inquiétudes; vous n'aurez le temps ni de manger, ni de dor-

mir, ni de vous reposer; votre esprit et votre corps seront dans une perpétuelle agitation, et cela durera beaucoup plus que vous ne voudrez. S'il vous plaisait de m'en faire une autre, présentement que la première a été accomplie, il y aurait bien de la charité; car il pourrait bien m'en coûter la vie, pour peu que je continue celle que je passe. J'ai bien peur de faire mes plaintes à des rochers; vous êtes si peu pitoyable pour vous-même, que je crains que vous ne le soyez pas davantage pour moi, et vous vous contenterez de ressentir mes maux sans les vouloir soulager.

Le roi d'Espagne m'a paru très-aise, madame, de ce que vous avez été contente de sa lettre; il attend votre réponse avec impatience, et je puis vous assurer que j'ai ouï dire plusieurs fois à S. M. depuis le reproche que vous lui faisiez sur ce que vous croyiez qu'il vous avait oubliée: Madame de Maintenon aurait grand tort si elle doutait de mon estime et de mon amitié. Il ne manque à ce prince que de se faire connaître avec les grandes qualités qu'il a; car il est certain qu'il ne lui en manque aucune de celles qu'il faut pour le faire aimer et estimer, si ce n'est de se défier trop de lui-même. J'espère que le temps le corrigera du peu de bonne opinion qu'il a de lui, puisqu'il l'avait bien plus mauvaise autrefois.

Nous avons appris que toute l'armée navale a repassé le détroit pour retourner en Angleterre, à la réserve de neuf ou dix vaisseaux de guerre restés à Gibraltar; c'est peut-être pour servir à

l'archiduc, au cas qu'il se trouvât obligé de quitter la Catalogne. Cela pourrait bien être, si M. le duc d'Orléans prend bientôt le château de Lérida. On croit que S. A. R. n'y trouvera pas tant de difficultés qu'on se l'était imaginé. Après tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me répondre sur ce que désirait S. A. R., je n'ai pas le mot à répliquer et je prendrai le parti respectueux de me taire; ainsi le seul tort que vous avez trouvé en moi méritera d'être effacé de votre mémoire, par ma soumission aux volontés du roi. Plusieurs personnes qui ont eu l'honneur de le voir à Fontainebleau m'ont dit qu'elles l'avaient laissé dans une santé parfaite et avec un visage aussi serein que si S. M. n'avait rien à faire qu'à se divertir. En vérité, madame, cette supériorité d'esprit et cette égalité d'humeur sont bien extraordinaires et bien admirables. Personne plus que moi ne s'intéresse à son bonheur et à sa gloire. Je ne saurais être dans ces sentiments, madame, sans vous être absolument dévouée.

---

# LETTRE CVII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 7 novembre 1707.

Je n'ai point eu l'honneur de vous écrire, madame, la semaine passée, parce que j'avais la fièvre; j'en avais eu une quelques jours auparavant qui m'en avait duré cinq, mais sans aucun accident; je me suis traitée à ma fantaisie sans voir de médecin, et je m'en porte bien; il pourrait pourtant bien être qu'elle reviendrait encore, car c'est la coutume cette année presqu'à tout le monde qui a été malade de retomber plusieurs fois. A tout hasard j'observe une diète que la maison royale de France aurait peine à soutenir si elle se trouvait dans le cas où je suis. S'il est nécessaire, madame, que vous ou moi ayons la fièvre, il vaut beaucoup mieux que j'en sois chargée, parce que je n'en suis pas plus mélancolique, et que vous me paraissez plus gaie quand vous vous portez bien. Je vous assure que guère de choses ne me peuvent faire plus de plaisir que de savoir que vous êtes un peu plus tranquille; nous ne le serons pas jusqu'à ce que nous apprenions la prise de Lérida; les ingénieurs prétendent que ce château

ne peut pas durer long-temps; cette conquête sera bien glorieuse pour M. le duc d'Orléans et bien avantageuse pour le roi d'Espagne; nous en avons grand besoin, il faut du moins n'avoir plus d'ennemis en ce pays-ci, puisque nous avons eu le malheur de perdre l'Italie, et que le roi ne se trouve pas en état d'aider S. M. C. à y rentrer. M. le duc d'Uceda, les cardinaux del Giudice, de la Trémoille et Aquaviva qui savent tout ce qui se passe à Naples, nous mandent tous, de même que plusieurs Italiens, que, pour peu qu'on envoyât de troupes du côté de Naples, rien ne serait plus facile que de faire revenir ce royaume à l'obéissance. Je ne pense point à la fatalité qui a fait perdre l'état de Milan, et qui a entraîné la perte de tout le reste, sans une extrême douleur. Je plains infiniment le sort des bons sujets du roi catholique. Il y a des grands seigneurs napolitains qui ont fait paraître leur zèle et leur fidélité d'une manière si noble et si touchante, qu'on ne peut, en vérité, trop les récompenser. Le duc de Popoli, qui est capitaine des gardes, en est un; il a un mérite solide, aime la personne de son maître et compte pour rien tout ce qu'il a perdu en comparaison de son devoir. Cependant, madame, il n'a plus rien du tout de sa maison; deux de ses filles sont entre les mains des ennemis; ses beaux-frères, ses belles-sœurs et sa belle-mère, qu'il aime fort, sont exposés à toutes les brutalités que le nouveau vice-roi est très-capable d'exercer contre eux. Pour surcroît

de peine, la pauvre duchesse de Popoli est dans ce palais, presque mourante depuis quatre mois; le duc son fils et tous ses domestiques sont malades. Ce serait grand dommage que madame la duchesse de Popoli mourût, étant très-bien faite, sage et raisonnable, et la reine la voyant fort volontiers. Approuvez-vous bien, madame, l'étiquette qui empêche la *caméréra mayor* d'aller visiter cette duchesse affligée, vivant dans la même maison. Souvenez-vous, je vous supplie, de deux hommes qu'on a toujours voulu rendre suspects au roi, et que j'ai toujours soutenus; c'est le cardinal Acquaviva et le duc de Jovenarro; vous savez ce que j'ai eu l'honneur de vous mander du premier; son frère sert actuellement dans les gardes de S. M. C. et est à Lérida; le marquis Acquaviva, son neveu, l'aîné de sa maison, sert à la tête d'un régiment en Flandres où il est estimé de tous les honnêtes gens; son père, le duc d'Atri, a défendu Pescara jusqu'à la dernière extrémité, et ne s'est rendu qu'en faisant une capitulation honorable; toutes leurs femmes ou parentes les plus proches devaient se retirer dans l'état ecclésiastique, où elles sont peut-être déjà. Le cardinal perd aussi tous les biens ecclésiastiques dont il jouissait dans Naples, et se déclare hautement pour le roi son maître, au milieu de Rome, où la faction allemande donne présentement la loi. Le cardinal del Giudice fait humainement tout ce qui peut dépendre de lui, d'accord avec le duc d'Uceda et le cardinal de la Tremoille. Le prince de Cella-

mare, fils du duc de Jovenarro, et le duc de Bisaccio, son neveu, ont suivi le marquis de Villena pour s'enfermer dans Gaëta avec lui; leurs femmes se sont aussi retirées, abandonnant tout ce qu'elles avaient. Voilà, madame, deux traîtres que les ambassadeurs de France qui étaient autrefois à Madrid me reprochaient d'avoir pour amis, et l'on écrivait souvent à la cour, contre moi, le tort que j'avais de les ménager; je vous avoue, ingénument, que tels de souvenirs me renouvellent certaines idées de choses moins éloignées, et je me trouve souvent tentée de lier une amitié particulière avec des grands qu'on vous représente tout différents de ce qu'ils sont, et qui vous font naître de l'estime pour eux. Rien ne me sera plus facile, si je le veux, que de joindre un nombre considérable de ces messieurs, et d'agir d'accord avec eux. Ce seront les mêmes que j'ai tâché de rendre tels que je croyais qu'ils devaient être pour nos deux rois. On m'en faisait alors de votre cour des corrections sévères, maintenant on y en a bonne opinion; c'est pourquoi, si vous me le permettez, je recommencerai mes premières allures, et je laisse entre les mains de Dieu tout ce qui en arrivera. Vous me trouverez peut-être un peu méchante, il n'importe; je veux me montrer à vous, madame, telle que je suis, et vous accoutumer, s'il y a moyen, à mes défauts, car je sais que j'en ai dont il me sera bien difficile de me corriger. Notre prince des Asturies est dans une parfaite santé, il commence à rire et devient parfaitement beau; ma-

dame la nourrice a un lait excellent; nous en faisons pourtant revenir quatre autres, afin de n'être pas surpris, s'il lui venait quelque incommodité.

Je crois, madame, que M. d'Aubigny, que la reine a envoyé à Paris, aura eu l'honneur de vous voir, et qu'il aura pu vous dire bien des choses qu'on n'écrit point, et qu'il est peut-être à propos que vous sachiez.

On enverra à M. le duc d'Albe, incessamment, une somme de quarante à quarante-cinq mille francs pour le dédommager un peu des dépenses qu'il a faites avec tant d'éclat et de magnificence contre l'ordre précis du roi son maître, S. M. lui ayant recommandé de ne faire que celles qui seraient indispensablement nécessaires à la naissance du prince des Asturies, et de suivre en cela l'exemple du roi son grand-père, qui en usa de même avec ses ambassadeurs, quand M. le duc de Bretagne naquit. Je ne sais, madame, si le roi a accoutumé ses ministres à leur payer des prodigalités quand elles sont faites contre son commandement. L'argent manque si souvent pour les troupes qu'il ne me paraît pas prudent de le jeter par les fenêtres. Je ne crois pas, madame, que vous pensiez différemment; je le dirai à M. le duc d'Albe, comme j'ai l'honneur de vous le dire, et je le servirai en toutes sortes d'occasions autant qu'il me sera possible. M. l'ambassadeur est prêt à faire tout ce qui plaira au roi sur ce qui regarde la mort de M. son fils; il me le dit encore hier soir avec des termes pleins de soumission et d'envie de plaire

à S. M. Il vous est très-obligé, madame, de la bonté avec laquelle vous entrez dans son malheur, et il m'a paru que cela lui donnait quelque consolation. Il vient dans ce moment de me mander qu'il ne croyait pas venir au palais aujourd'hui, parce qu'il avait eu la fièvre toute cette nuit. Je ne sais ce que nous ferions si M. Amelot se trouvait en état de ne plus agir; il m'a envoyé deux lettres de Lérida, une de S. A. R., et l'autre de M. le maréchal de Berwick; elles m'ont donné bien de la joie en m'apprenant que le siége de cette place va fort bien, qu'on a pris le chemin couvert et que le donjon commence à être entamé; et M. de Berwick m'écrit qu'il commence à croire qu'on sera bientôt maître de cette place, et que l'armée des ennemis qui a paru, et dont un partisan a battu un petit parti, n'est composée que de dix-neuf bataillons et soixante-dix escadrons; il avait toujours eu si mauvaise opinion de cette entreprise, que je fais grand fond sur ce qu'il me dit.

Le duc d'Ossone a dépêché un courrier d'Andalousie à S. M. C. pour lui apprendre une nouvelle qui serait excellente si elle était vrai. C'est, madame, que douze vaisseaux français ont attaqué la flotte anglaise, composée de cinq vaisseaux de guerre et de cent soixante autres bâtiments de charge qui passaient en Portugal porter un secours de vivres, dont ce royaume manque fort; il y avait mille chevaux dessus et six cents fantassins; on prétend que ces cinq vaisseaux de guerre ont été

brûlés ou pris avec plusieurs autres; mon ami M. de Ponchartrain aura peut-être su cette action avant que nous l'ayons apprise ici, quoique M. de Chamillard, comme s'il n'y touchait pas, m'écrivait, il y a quelque temps: Votre ami, M. de Pontchartrain, qui est mieux informé des affaires de terre que de celles de mer, vous aura sans doute avertie... (je ne me souviens plus de quoi); vous m'avouerez, madame, que c'est un joli coup de griffe; mais j'aime bien mieux que ce ministre badine de cette manière que quand il prend un air lamentable qui me fait une peur effroyable. J'espère que je ne trouverai plus dans vos discours, à l'avenir, que de la gaieté, et que vous vous porterez de mieux en mieux; je le désire comme la personne du monde qui vous est la plus dévouée, et qui ne cessera jamais de l'être.

*P. S.* Voici, madame, une lettre pour vous de M. l'ambassadeur, dont j'espère que vous serez contente.

# LETTRE CVIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 13 novembre 1707.

Je n'ai reçu que deux mots de vous, madame, par le dernier ordinaire, à cause du grand rhume que vous aviez; quoique cette incommodité soit très-commune, je ne laisse pas de vous plaindre, sachant par expérience que l'on souffre beaucoup; cependant je me trouve bien heureuse que vous soyez quitte pour cela de votre voyage de Fontainebleau, où vous aviez accoutumé d'avoir la fièvre. Madame la duchesse de Bourgogne écrit à la reine que les dents lui font beaucoup de mal; toutes les promenades à cheval autour du canal pourraient bien y avoir contribué, mais je ne l'en croirais pas moins disposée à y retourner, s'il lui était possible, me paraissant que les plaisirs qu'elle y a pris vont devant tout le reste. Comment son visage, madame, soutient-il tant de fatigues? je voudrais fort qu'elle ne se gâtât pas le teint à la chasse, comme madame la princesse de Conti; je serais encore plus fâchée si sa poitrine en souffrait; je me représente cette aimable princesse à cheval, avec sa bonne grace qu'elle

porte partout, accompagnée de madame la princesse d'Angleterre, qui est aussi très-bien faite, et suivies de plusieurs dames, magnifiquement habillées, dont les tailles ne déferont point celles de ces princesses, quand même elles seraient curieuses de mettre des corps. Je crois, madame, que la cour que l'on faisait à la reine d'Angleterre était parfaitement belle, et je ne m'étonne pas que les étrangers qui en étaient témoins ne fussent dans l'admiration de voir comment le roi pouvait fournir aux dépenses de la guerre, avec la splendeur de sa cour. Madame la duchesse d'Orléans et madame la duchesse sont très-louables de n'avoir pu soutenir la vue d'une maison où madame de Montespan avait accoutumé de les recevoir; je crois la première fort inquiète des périls où s'expose, à Lérida, M. son mari; et malgré son froid naturel au dehors, je ne la crois pas moins vive intérieurement pour ce prince. En vérité, madame, il est bien digne de son estime, avec toutes les qualités qu'il possède. On nous écrit tous les jours de l'armée qu'il commande que S. A. R. fait des merveilles, et anime si fort par son exemple toutes les troupes, qu'on ne saurait assez bien l'exprimer; elle a beaucoup de goût et de talent pour la guerre; très-sensible à la gloire; une tendresse et un respect infini pour le roi, et un grand amour pour sa patrie. Si avec tant de choses essentielles elle mêle quelques légèretés, il faut bien les lui passer et espérer que des réflexions plus solides lui feront surmonter

ces sortes de faiblesses. Nous avons appris par un courrier, que ce prince a dépêché au roi, que le siége s'avance, et qu'il ne peut pas durer naturellement plus de quatre à cinq jours. Nous avons eu, jusqu'à présent, le bonheur d'y perdre peu d'hommes, et presque point d'officiers considérables. Si les assiégés veulent soutenir un assaut, il serait difficile qu'il n'y périt du monde, mais on ne croit pas qu'ils veulent s'y exposer. S. A. R. mande à LL. MM. qu'incontinent après cette conquête il viendra à Madrid; ce sera apparemment pour faire la céremonie du baptême; il n'y trouvera pas, s'il y demeure un temps considérable, beaucoup d'amusements, n'y ayant aucun divertissements publics, et les particuliers ne lui convenant guère par plus d'une raison. Je crois que S. A. R. sera logée dans la maison du duc d'Uceda, où elle sera plus commodément, parce qu'elle y aura tous ses officiers; c'est ce qu'il y a de plus beau après le palais; la reine-mère d'Espagne en avait fait le sien, et il est très-proche de celui-ci. M. le maréchal de Berwick, qui continue à m'écrire dans toutes les occasions, ne me parle point de son retour en cette cour. C'est assez, madame, vous entretenir de ce pays-ci; il faut que je revienne à celui que vous habitez. Madame de Caylus me fit une petite description d'une poupée qu'elle vous avait envoyée par votre ordre; je la trouvai si plaisante, que j'eus l'honneur de la lire à LL. MM., qui en rirent de tout leur cœur; je m'imaginai la voir dans tout son

ridicule, et je crus y reconnaître plusieurs figures que je trouvai dans mon dernier voyage à Paris; j'aurais prié mon amie de m'en faire une copie pour m'en régaler et pour la porter, sans que la reine en sût rien, dans sa chambre, afin de la surprendre agréablement par cette espèce de petit monstre, mais je ne le voulus pas, de peur que les Espagnols, en la voyant aussi, n'eussent trop mauvaise opinion de nos modes françaises. Je crois, madame, que les dames ne sauront pas trop bon gré à madame votre nièce d'avoir si bien représenté l'extravagance de leur coiffure et de leur habillement; cependant elles auront moins de raisons d'être fâchées de ce qu'elle a fait, qu'elles n'en auraient de l'être contre elles-mêmes. Je les crois, la plupart, fort disposées à avoir de l'aigreur contre une personne qui mérite, par tant d'endroits, votre tendresse. Vous avez beau dire, madame, vous ne me persuaderez point que vous fassiez bien de ne pas faire donner un appartement à madame de Caylus, de ne la pas garder toujours auprès de vous; vous trouveriez en elle des ressources infinies, personne n'ayant plus d'esprit et n'étant plus amusante sans aucune malice. Comptez-vous qu'une telle compagnie ne soit pas bonne dans votre chambre, et que cela n'amusât pas le roi, qui n'en recevrait d'ailleurs aucun embarras, puisqu'elle est aussi secrète que discrète. Vous me reprocherez, peut-être, madame, que je l'aime trop; je vous reprocherai que vous ne l'aimez pas assez. Dieu veuille que

vous ne méprisiez pas ce que j'ai l'honneur de vous dire.

M. l'ambassadeur écrit au roi une lettre pleine d'une entière résignation à ses volontés, et dont je ne doute pas que S. M. ne soit contente. Cet ambassadeur est bien malheureux; il a perdu un fils qui lui était infiniment cher, d'une manière cruelle, et, pour comble de disgrace, des personnes qui se disent de ses meilleurs amis lui écrivent comme s'il avait tous les torts du monde; s'il n'était point venu en Espagne, selon toute apparence, rien de tout ceci ne lui serait arrivé. Vous savez, madame, comme moi, qu'il n'a fait ce voyage que par une aveugle obéissance; il faut de pareilles raisons pour y rester, car la vie s'y passe avec autant de peine et de fatigue que d'ennui. Monseigneur le prince des Asturies commence à divertir la reine, en riant et faisant des airs très-gracieux; il se porte fort bien. J'espère, madame, vous faire mes compliments le premier ordinaire sur la prise de Lérida. Je voudrais n'avoir jamais que sujet de vous en faire, qui pussent vous réjouir; j'y gagnerais doublement, puisque les affaires de nos rois iraient bien, et que votre santé s'affermirait; car, sur ma parole, ce n'est que la mélancolie et les agitations que vous donnent les malheureux événements, qui vous rendent malade. Je suis à vous, madame, pour toute ma vie, avec un dévouement parfait.

*P. S.* M. l'envoyé d'Angleterre vient de me

montrer une lettre qu'il a reçue de M. le duc de Berwick, dans laquelle il lui mande qu'aussitôt que l'affaire de Lérida sera finie et que les troupes seront en des quartiers, il viendra faire un tour ici, et qu'il logera chez cet envoyé.

## LETTRE CIX.

### A LA MÊME.

Madrid, le 19 novembre 1707.

Votre lettre de Marly, du 6 novembre, madame, me marque l'impatience avec laquelle vous attendez la prise de Lérida; vous la savez déja apparemment, et cette nouvelle sera arrivée tout à propos pour vous guérir de votre rhume et de votre petite fièvre; car c'est le meilleur remède de tous, pour vous, que d'apprendre que les affaires vont bien. Voilà donc le malheur de M. le duc d'Orléans fini; il a la gloire, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, d'avoir pris cette place importante, rien ne l'ayant rebuté de tous les obstacles qui s'opposaient à son dessein. Ce qui est sûr, madame, c'est qu'on ne fait rien quand on n'entreprend rien, à moins qu'on ne trouve des ennemis aussi imprudents que ceux qui vin-

rent chercher à se faire battre à la bataille d'Almanza. Le roi d'Espagne vient de récompenser, ce matin, la hardiesse et la bonne conduite avec laquelle le marquis de Bay a remis à son obéissance *Alcantara* et *Ciudad Rodrigo*; qui mettent à couvert d'insultes notre fidèle Castille, en le faisant chevalier de la Toison. Comme ce capitaine-général n'avait rien demandé et qu'il était assez content d'avoir bien servi son maître, il a été ravi que S. M. lui ait fait cet honneur; et la manière sensible et respectueuse avec laquelle il a remercié LL. MM. leur a encore fait goûter plus de plaisir de lui avoir fait cette grace; c'est, ce me semble, madame, le seul bonheur des rois de semer leurs bienfaits dans des cœurs reconnaissants; mais ils n'en jouissent pas assez souvent, par l'ingratitude qu'on ne trouve que trop dans les hommes.

On a mandé ici que, s'il y avait eu plus de concorde entre le chevalier Forbin et M. du Guay-Trouin, on n'aurait pas laissé échapper la cavalerie et les munitions qui allaient en Portugal. Cela n'est peut-être pas vrai; ce qui est certain, c'est que M. le cardinal de Janson serait bien en colère contre son parent, si, dans cette occasion, il n'avait pas préféré le service du roi à sa passion, lui qui a déja rendu tant de services importants sur mer.

Vous avez raison de me plaindre, madame, de tout ce que me fait souffrir l'amitié, puisque je la pousse trop loin, et que, dans les premiers mou-

vements d'un succès heureux ou malheureux, je sens une agitation intérieure qui me trouble le sang. Si j'étais naturellement moins gaie que je ne suis et d'une humeur moins tranquille, j'en pâtirais encore davantage; cependant j'ai un rhumatisme qui me tourmente fort, dont on ne fait que se moquer; je l'attribue à tout cela; c'est pourquoi je veux tâcher de diminuer ma tendresse pour me guérir: je crois que vous ne feriez pas mal, si vous en faisiez autant de votre côté.

J'ai eu l'honneur de lire au roi catholique l'article de votre lettre qui le concerne, où vous dites, madame, que vous êtes contente de lui pour longtemps, ayant dans la sienne tant de raison et de sentiments. Savez-vous ce que S. M. m'a répondu: qu'elle ne l'était guère de vous, de ce que vous vous contentiez si aisément, et qu'elle voulait recevoir plus souvent des assurances de votre amitié. Je n'entrerai point, si vous le trouvez bon, dans cette espèce de guerre; c'est une délicatesse qui me passe, outre que je ferai mieux de ne me point mêler des affaires des grands avec lesquels je ne sais pas trop comme il faut faire; je tâcherai, madame, de suivre votre exemple, n'ayant pas oublié que vous n'étiez pas propre pour traiter avec eux. Cette humilité me fit rentrer en moi-même, et la reine et moi en avons ri de tout notre cœur plus d'une fois.

Je n'ouvre pas la bouche sur le refus qu'on a fait à M. le duc d'Orléans; mais je ne puis m'empêcher de le plaindre de n'avoir pu obtenir ce

qu'il souhaite avec tant de passion, et qui l'aurait mis en état de se défaire honnêtement, comme ont accoutumé de faire les princes, d'un commerce qui ne lui convient pas. J'ose avancer même que son confesseur l'approuverait s'il lui en faisait la confidence. On le régalera ici d'une espèce d'opéra que la ville de Madrid a fait sur la naissance du prince. LL. MM. y furent hier pour la première fois : ils ont fait tout du mieux qu'ils ont pu; on doit leur en savoir bon gré. Ce spectacle se fit dans le théâtre du Retiro, lequel est assez beau; il y avait de la magnificence, et on prétend que cette fête et les feux d'artifice ont coûté à Madrid quatre-vingt mille écus : je les aurais trouvés mieux employés à payer des troupes, et à soulager des personnes de condition qui sont dans la misère pour avoir bien fait leur devoir. Cependant il faut bien quelque démonstration de joie pour un héritier de tant de couronnes; Dieu veuille lui conserver celle de Sicile, qui pourrait un jour lui faire revenir Naples, et puis, après, Milan! On a beaucoup de peine à dissuader ces Italiens, et même les Espagnols, que le roi n'ait pas fait un traité qu'il s'est engagé de faire approuver par le roi son petit-fils, comme il a fait du Milanais; parce qu'on ne peut croire, si cela n'était pas, qu'on n'eût fait passer quelque secours à Palerme, quelque petit qu'il pût être, qui leur aurait fait voir qu'on ne les abandonnait pas : on prétend que cela eût produit un bon effet, et que les Napolitains seraient bientôt rentrés dans

leur devoir, las comme ils sont du nouveau gouvernement. Vous savez, madame, si les défiances, sur ce sujet, sont bien ou mal fondées, et je ne prétends pas pénétrer ce que le roi notre maître voudrait qui fût caché.

Comme j'allais cacheter cette lettre il m'en est venu deux de S. A. R. et de milord, qui m'apprennent qu'on va assiéger Morella ; que les ennemis avaient abandonné une petite place, et qu'on allait rentrer dans la plaine d'Urgel, pour la soumettre à l'obéissance de S. M. C., tirer quelques subsistances de ce pays qui est très-fertile, et lever quelques contributions pour faire vivre les troupes. Monseigneur le duc d'Orléans attendra pour venir à Madrid, que Morella soit rendu ou en chemin de l'être. M. le maréchal sera un peu plus long-temps.

Il faut, madame, avoir une belle patience avec vous! Dites-moi, je vous supplie, pourquoi n'avez-vous pas fait souvenir le roi qu'il devait envoyer le cordon-bleu au prince des Asturies? S. M. a-t-elle oublié qu'il est son petit-fils, et qu'elle le donne en naissant à tous les autres qui ont le même honneur? Ne serait-ce point, madame, que vous auriez peur que cet ordre ne déplût aux Castillans, en leur faisant connaître que leur prince est de la maison de France? je vous en crois assez capable, et vous pensez peut-être à établir cette nouvelle étiquette dans cette cour, car vous m'avez témoigné le goût que vous avez pour ces choses-là ; je ne puis m'empêcher, néan-

moins de le combattre. Ayez donc la bonté, s'il vous plaît, de faire en sorte qu'on nous envoie au plus tôt le Saint-Esprit; aussi bien il est nécessaire qu'il nous illumine.

## LETTRE CX.

### A LA MÊME.

Madrid, le 27 novembre 1707.

Je ne sais, madame, si toute autre que moi ne s'épuiserait pas en remercîments avec vous sur toute l'inquiétude que vous m'avez témoignée de ma petite fièvre; car on ne saurait douter, par la vérité dont vous êtes, et les fortes expressions dont vous vous servez, que ce ne soit votre cœur qui me parle dans vos lettres; mais, madame, quoique le mien en soit sensiblement touché, je ne puis m'empêcher de vous faire des reproches d'avoir cru, sur le commencement d'une maladie qui ne paraissait pas violente, tout ce que vous avez pu imaginer de terrible pour les suites, et que l'inquiétude que cela vous a donnée ait pu nuire à votre santé, qui m'est tout aussi précieuse que la mienne propre. Quand voudrez-vous bien vous défaire de ces vapeurs noires, madame, qui vous font prévoir de si loin toutes sortes de malheurs, dont la plupart n'arrivent point,

et qui ne laissent pas de vous affliger comme s'ils étaient certains? Si vous vouliez bien prendre la peine de faire réflexion à tout ce qui vous a chagrinée sur de simples apparences, et qui n'ont rien produit de mauvais, je suis persuadée que cela vous servirait pour l'avenir, et que votre vie en serait plus tranquille. Vous croyez la mienne, madame, plus importante qu'elle n'est pour la reine: si Dieu voulait m'ôter d'auprès d'elle, il saurait lui donner les consolations dont elle aurait besoin par la bonté dont S. M. m'honore. Cette princesse sait faire un si bon usage des dons qu'elle a reçus du ciel, qu'elle mérite d'en recevoir des récompenses et non pas des mortifications. C'est assez discourir sur cette matière.

Madame de la Salle vous a donc bien raconté des choses de LL. MM. CC., de moi et de ce qu'elle a remarqué dans le palais? Elle vous aura fait rire par de certains endroits qu'elle vous aura rendus plaisamment; et je suis sûre que, par d'autres, madame la duchesse de Bourgogne et vous aurez été prêtes à pleurer de savoir une si grande et si aimable reine, faite exprès pour avoir une cour spirituelle, agréable et polie, passer ses jours sans trouver presque rien dans la sienne de tout ce qui lui conviendrait. Je suis bien aise que M. Clément et madame de la Salle aient pu vous bien représenter ce que c'est que ceci; on ne le croirait jamais, à moins d'avoir été témoin à tout moment de ce qu'ils entendaient et voyaient. Il me paraît que vous êtes charmée de l'éloquence

avec laquelle ils vous en ont fait la description: cela est honorable pour nous, de vous avoir renvoyé des gens qui aient acquis la qualité de bons orateurs : l'académie des beaux-esprits à Madrid a commencé à fleurir par ces deux Français; et si vous nous les renvoyez une autre fois pour un infant, ils atteindront au degré de la perfection, et pourront mériter une place dans votre Académie française, quand même il n'y aurait que des savants.

Monseigneur le duc d'Orléans, madame, arrivera mercredi : le roi envoie des relais à vingt lieues pour qu'il puisse les faire en un jour. S. A. R. sera logée magnifiquement dans le palais où était la reine-mère, où il n'y a d'ici qu'un pas; son appartement, qu'on m'a dit être d'une vingtaine de grandes pièces de plain pied et exposé au midi, sera tapissé des belles tapisseries qu'a S. M. C. Je vous souhaiterais, madame, des chambres aussi chaudes que le sont celles-là, où il n'entre point de vents coulis; car il me semble que, partout où j'ai eu l'honneur de vous voir, le soleil ne s'y voit que l'été, et qu'elles sont très-froides l'hiver: c'est ce qui vous a fait imaginer votre machine qui m'a paru si ingénieuse, où je me trouvais si bien quand j'avais l'honneur d'être avec vous. Je rappelle souvent ces moments-là à ma mémoire; et quoiqu'elle ne soit pas heureuse naturellement, je vous assure que je me ressouviens jusqu'aux moindres choses que je vous ai oüi dire.

On dit que, si M. le duc d'Orléans n'a pas tout

ce qu'il lui faudrait pour attaquer Tortose, après avoir fait la cérémonie du baptême, S. A. R. ira passer en France deux mois. Comme elle n'en a rien mandé à LL. MM., je ne sais encore qu'en croire. On prétend que ses domestiques en seraient bien aises parce qu'ils en trouvent le séjour plus agréable que celui d'Espagne. Presque tous les étrangers sont accoutumés à s'y ennuyer. M. de Nancré n'a pas raison de s'y plaire, y ayant toujours été malade; on craint même qu'il ne soit obligé de se faire faire la grande opération. M. le maréchal de Berwick viendra aussi, mais pas si tôt. Notre prince se porte toujours de mieux en mieux; M. le marquis de Brancas le vit hier à l'*Aste* : vous voyez bien que je n'ignore pas le terme convenable; c'est là où il est de meilleure humeur, et où il fait plus admirer sa jolie petite figure. Je crois que cet envoyé, qui le regarda avec beaucoup d'attention, en fera le portrait au roi en lui rendant compte de sa commission, et que S. M. prendrait plaisir à voir ce nouveau petit-fils, quoiqu'elle ne l'ait pas encore jugé digne du cordon-bleu. Comment ferai-je, madame, pour faire mes très-humbles remercîments à madame la duchesse de Bourgogne d'avoir mandé à la reine tant de choses obligeantes pour moi sur la peine qu'elle avait eue en apprenant mon indisposition. Si vous n'avez la bonté de m'aider, je ne sais comment faire : j'avais dessein de me donner l'honneur de lui en écrire; mais j'ai pensé qu'elle trouverait peut-être une espèce de fadeur si je lui expliquais

jusqu'où va ma reconnaissance. Je ne puis pourtant m'empêcher de vous confier mon secret: j'aime cette princesse de tout mon cœur, et ce qui m'en fait mieux apercevoir, c'est qu'il n'y a qu'une seule chose en elle qui m'empêche de la trouver parfaite, qui ne roule que sur le mépris qu'elle fait de sa santé, dont je tremble par les suites que cela peut avoir. Qu'elle n'aille pas encore la prodiguer ce carnaval! Je vous invite, madame, de bien conserver la vôtre.

## LETTRE CXI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 2 décembre 1707.

Monseigneur le duc d'Orléans arriva hier ici à sept heures du soir, madame, après avoir fait vingt grandes lieues; il n'en paraissait pas plus fatigué ni plus maigre. LL. MM. sortirent de leur chambre pour aller dans celle qui y tient pour avoir le plaisir de l'embrasser plus tôt. M. le cardinal Porto-Caréro et l'inquisiteur-général y étaient avec plusieurs seigneurs de la cour : je suppliai S. A. R. de faire quelques honnêtetés aux deux premiers, sachant que le cardinal surtout est touché de ces sortes de distinctions. Ce prince eut la

bonté de leur dire des gracieusetés avec la politesse qui lui est ordinaire. Le roi et la reine apprirent par lui, madame, qu'il partirait bientôt pour aller faire un tour en France, et que M. le maréchal de Berwick avait aussi la même permission. L'armée va donc demeurer sans chef! Je souhaite que tous les lieutenants-généraux qui y sont s'accordent bien ensemble, et qu'ils aient assez de déférence pour M. de Légal, qui commande le corps principal, pour que les sentiments ne soient pas partagés sur le parti qu'on devrait prendre en cas que les ennemis voulussent faire quelques mouvements auxquels on ne s'attend pas. S. A. R., à laquelle je dois toutes sortes de soumissions, et le maréchal auquel je dois de la complaisance, auront beau vouloir me persuader que leur absence ne peut préjudicier au service, je n'en croirai rien du tout; car nous ne savons que trop ce que c'est que l'envie et la jalousie qui se trouvent à la guerre aussi bien que dans les cours, et que cela est capable de tout gâter. Je n'ai pas encore eu le courage de dire à monseigneur le duc d'Orléans la négative sèche que l'on donnait à la grace qu'il désirait si fort d'obtenir; et je vous avoue que c'eût été pour moi une grande satisfaction de pouvoir contribuer à la sienne.

Le jour du baptême n'est point encore pris parce qu'on veut régler toutes les cérémonies auparavant afin qu'il n'y ait rien à disputer. M. le cardinal Porto-Caréro, qui en fera la cérémonie, est un peu inquiet sur la manière dont S. A. R.

traitera avec lui; ce qui est plus embarrassant à cet égard, c'est qu'on ne trouve point d'exemples, malgré les étiquettes, pour se régler. Vous me faites l'honneur de me demander, madame, si nous ne les avons pas assez entamées pour que je puisse aller voir la duchesse de Popoli : je vous répondrai que, si j'avais commencé par faire cette visite, il n'y a pas une grande dame qui ne trouvât mauvais que je n'en fisse autant pour elle dans les occasions. Il n'est permis aux *camérères-mayores* que d'aller chez leurs filles, leurs sœurs, et je crois leurs nièces, c'est-à-dire à toutes les parentes extrêmenent proches, pourvu que ce soit sur des mariages, des morts, et quand on est à l'agonie: c'est un attribut de cette charge, de même que l'a le président de Castille, qui ne visite jamais, qui prend la main sur les grands chez lui, de même que je la prends sur les grandes dans mon appartement et partout ailleurs : cela doit vous faire juger, madame, que l'on ne fait pas toujours ce que l'on voudrait faire. La pauvre madame de Popoli est à la campagne depuis quelques jours; celui qu'elle partit, elle se fit transporter dans mon cabinet, où le roi et la reine, sachant qu'elle y était, me firent l'honneur de venir pour tâcher, avec une bonté extrême, de lui donner quelques consolations : je crois néanmoins qu'elle n'en trouvera qu'en Dieu, dépérissant à vue d'œil et étant étique. Elle a deux de ses filles, sa mère et deux sœurs à Naples, très-maltraitées des Allemands, et tout le bien de sa maison déja donné

aux ennemis. C'est une des bonnes sujettes qu'on puisse voir, et qui cherchait le plus à plaire à la reine; elle me regardait ici comme sa mère; jugez, madame, combien je regretterai sa perte. Le courrier de S. A. R. me presse, et je n'ai plus le temps que de me donner l'honneur de vous dire que je suis ravie que vous n'ayez plus de fièvre; elle sera, s'il plaît à Dieu, bannie pour toujours, et vous aurez le plaisir de goûter en bonne santé les douceurs d'une paix, pourvu que vous la fassiez honorable, car autrement vous en auriez du remords toute votre vie. Je viens d'apprendre de S. A. R., madame, qu'il lui était revenu que vous et moi nous nous étions fort bien entendues ensemble pour empêcher qu'il réussît dans la conquête de Lerida. Je crois, puisque nous n'avons pu l'empêcher, que nous ferons très-bien à l'avenir de ne plus lui faire de niches. Je n'ai point l'honneur de remercier madame la duchesse de Bourgogne de l'ordre qu'elle m'a donné dans les formes de tenir, en son nom, monseigneur le prince des Asturies; j'attends que la fonction soit faite pour lui en rendre compte. Je suis très-affligée de ce qu'il est venu de la gallé aux joues du prince, parce que cela lui ôte sa beauté; et je voulais qu'un jour si solennel pour les spectateurs, on eût pu l'admirer avec tous ses charmes : effectivement je ne sais ce que je ne donnerais point pour que cela fût. Vous avez bien la mine de vous moquer de moi, madame, mais vous ne sauriez m'offenser.

# LETTRE CXII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 12 décembre 1705.

La cérémonie du baptême de monseigneur le prince des Asturies se fit, madame, le jour de la Conception, avec toute la dignité qu'il fut possible de la faire, et tout le bon ordre qu'on pouvait désirer. M. le cardinal de Porto-Caréro avait fait faire une livrée et des carrosses magnifiques. J'eus l'honneur de porter le prince dans une chaise toute de glaces et de brocards d'or. On passa dans les corridors de ce palais, tapissés des plus belles tentures qu'a le roi d'Espagne; on entra dans la chapelle qui était toute couverte de riches tapis de pieds. Deux évêques assistaient le cardinal dans la fonction; tous les grands y étaient, et dans la procession, ils marchaient devant; S. A. R. allait cinq ou six pas devant la chaise. Comme j'avais l'honneur de tenir le prince, j'ordonnai aux grands, de sa part, de se couvrir, la gouvernante lui servant d'interprète. Je quittai ce titre honorable, madame, en mettant pied à terre pour en prendre un autre, qui l'était encore bien davantage, puisque j'avais l'honneur de représenter une des plus grandes princesses du monde. J'au-

rais bien voulu réparer, par un air de noblesse en ma personne, le manque de beauté et de jeunesse, afin d'être moins indigne de faire un si beau personnage; et je n'ai jamais plus senti le chagrin d'être vieille et sans agréments, qu'en remplissant la place d'une princesse aussi aimable que l'est madame la duchesse de Bourgogne. Monseigneur le duc d'Orléans, auquel il était arrivé tout à propos la veille un fort bel habit de Paris, était encore paré de diamants admirables, et rien ne manquait à S. A. R. pour plaire à tous ceux qui le voyaient. LL. MM. CC. choisirent pour porter tout ce qui était nécessaire pour le baptême six grands des plus considérables, afin de les obliger. Le premier était le duc de Médina-Cœli; le duc de Montalte, autrefois vice-roi d'Aragon; le duc d'Ossone, capitaine des gardes du corps; le duc de Plandie, premier gentilhomme de la chambre; le marquis d'Astorga et le marquis d'Aguilar. Les chefs des maisons du roi et de la reine restèrent auprès de LL. MM.; de sorte, madame, que tous ces seigneurs ont lieu de se contenter, les uns d'avoir été choisis, et les autres d'être restés dans leurs postes, qu'ils préfèrent à toutes les autres distinctions. J'aurais été contente de tout cela si notre petit prince n'avait pas eu le visage couvert de galle. Je vous avoue, madame, que madame la maréchale de La Motte n'aurait pas été plus affligée que je le fus, si elle avait été à cette fête. Ce qui m'en console un peu, c'est qu'il cria d'une voix si forte, qu'on ne pût douter de sa bonne

santé : elle continue, grace à Dieu, malgré ce qu'a sa nourrice, qui devient réglée comme une autre femme. Il ne faut pas, madame, après vous avoir fait la relation de ce grand jour, que j'oublie de vous faire part d'une circonstance qui regarde le cardinal Porto-Caréro : il envoya galamment à quatre dames d'honneur de la reine et du prince, et à toutes les caméristes, des présents qui consistaient en des manchons, des gants, des éventails, des tabatières et des bagues. Cette Éminence ne se contenta pas de cela; elle voulut que la reine et moi reçussions des joyaux. Celui de la reine était une attache à l'espagnole d'Émeraudes et de diamants, estimée quinze cents pistoles, et la mienne huit cents. S. M. ne crut pas devoir pousser sa complaisance pour un de ses sujets jusqu'à prendre une telle chose; et pour moi, il y a longtemps que je me suis déclarée que je ne recevais rien : ainsi, madame, il a fallu que le cardinal se soumît à la volonté de la reine et à celle de sa *caméréra-mayor;* il en a été un peu mortifié, mais il faut bien qu'il prenne patience. Monseigneur le duc d'Orléans se dispose à partir pour Versailles, samedi prochain, après avoir pris avec M. l'ambassadeur toutes les mesures possibles afin d'avoir les munitions que peut fournir ce pays-ci. Mais permettez-moi de vous dire, madame, que si M. de Chamillard laisse les troupes françaises dans la misère à l'avenir comme elles y ont été par le passé, tout sera perdu. S. A. R. ne vous confirmera que trop cette vérité. Elle assure que son voyage

sera très-court, dont je suis fort aise; je le serais encore davantage si vous la renvoyez bien contente : elle mérite certainement qu'on ait des égards pour elle, et ce ne sera pas le premier prince qui aura souhaité pour certaines personnes quelques distinctions, qui dans le fond ne les font ni plus estimer ni plus mépriser. Ce qui est sûr, c'est que cela les met en état de les pouvoir quitter plus aisément, quand Dieu touche le cœur de ceux qui les protégent, ou que la force de la raison surmonte leurs faiblesses. Vous me gronderez peut-être, madame, de toucher encore cette corde; mais vous m'avez accoutumée à ne vous rien cacher de ce que je pense. On nous a mandé que le roi avait donné le gouvernement du Limosin à M. le maréchal de Berwick : j'en ai bien de la joie, puisque cette grace ne pouvait être mieux placée. Ce maréchal m'en a fait part, et j'ai appris, par une de ses lettres que j'ai reçue ce matin, qu'il serait après-demain à Madrid. Je voudrais fort qu'il demeurât en Espagne, et qu'au lieu d'aller voir madame sa femme, il retournât à la tête de l'armée, qui ne sera certainement point bien sans général, principalement à cause que les ennemis renforcent la leur de neuf à dix mille hommes, qu'ils font passer par mer en Catalogne. Je ne comprends pas même, madame, comment il a pu entrer dans une aussi bonne tête que celle de milord de perdre de vue des Français et des Espagnols, qu'il sait, par expérience, avoir besoin d'un chef d'autorité. J'aurai l'honneur

de lui en dire mon sentiment franchement; il en fera après ce qu'il lui plaira. Je suis fâchée aussi-bien que vous, madame, de la nouvelle affaire qu'a madame la maréchale de Noailles avec M. le duc de Bouillon; elle n'avait pas besoin du mouvement qu'elle se donnera pour faire circuler son sang, puisqu'il est dans une perpétuelle agitation. Il faut que M. le duc de Noailles, qui sait si bien ajuster la vivacité avec la modération, accommode une fois pour toutes ces deux maisons ensemble : il en est plus capable que personne si la chose est praticable. Je ne m'étonne pas que vous vous intéressiez tendrement pour un neveu aussi estimable et aimable qu'il l'est; je voudrais que vous pussiez voir toutes les lettres qu'il nous écrit ici, et le bon compte qu'il rend de ce qui se passe en Catalogne : rien n'est plus sensé ni plus suivi. Plût à Dieu que le roi eût plusieurs sujets qui lui ressemblassent! S. M. en serait mieux servie, et vous en auriez moins d'ennemis. Je finis, madame, pour me donner l'honneur d'écrire à madame la duchesse de Bourgogne : je ne vous en fais point d'excuses, puisque je vous quitte pour une personne qui vous est plus chère que vous-même.

---

# LETTRE CXIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 18 décembre 1707.

Nous avons vu partir avec regret, madame, monseigneur le duc d'Orléans ce matin, quoiqu'il ait promis à LL. MM. que son voyage serait très-court. M. le maréchal de Berwick a voulu aussi à toute force faire le sien, et il est parti quatre heures avant S. A R. Le roi et la reine ont fait tout ce qu'ils ont pu pour qu'il ne s'absentât point de l'armée, croyant que les Français et les Espagnols qui la composent avaient besoin d'un général comme lui, pour retenir par son autorité les troupes dans leur devoir; mais rien n'a pu l'arrêter, disant, pour excuses, qu'il ne pouvait rien arriver de fâcheux pendant son éloignement. Il n'a rien paru entre S. A. R. et lui sur leur prétendue mésintelligence, et ils ont parlé l'un de l'autre comme ils le devaient; leurs sentiments ne sont pas toujours conformes sur la manière de penser; vous vous en serez aperçue, madame, à l'égard du siége de Lérida: cela n'empêche pas que, pour être d'opinion opposée, l'on ne soit ami, surtout quand l'inférieur sait rendre le respect qu'il doit, comme le fait milord. Le roi entretiendra sûre-

ment S. A. R. et lui sur le passé et sur l'avenir; S. M. expliquera clairement ses sentiments, et jugera mieux que personne de tout ce qui est arrivé, et s'il y a quelque chose à rectifier dans la conduite qu'on a tenue. M. le duc d'Orléans vous représentera le roi et la reine tels que j'ai eu l'honneur de vous en parler, et il est certain que c'est le plus grand dommage du monde qu'un roi qui a toutes les bonnes qualités qu'on peut désirer ait aussi peu de confiance en lui même qu'en a le nôtre; car il n'aurait qu'à dire hardiment ce qu'il pense pour se faire admirer. S. A. R. lui tenait des discours gaillards qui me faisaient un plaisir infini, parce qu'il me semblait que cela le réjouissait, et c'est de quoi S. M. a besoin. Si la reine était moins gaie et moi aussi, le roi serait encore bien plus sérieux, car certainement les Espagnols de sa cour ont une gravité qui n'est point propre à l'en tirer; leur caractère est fort éloigné de la badinerie, et quand ils font tant que de s'en vouloir mêler, ils donnent bien plus d'envie de pleurer que de rire. Nous aurons demain une comédie qui durera quatre heures, pour le jour de la naissance du roi catholique. Je voudrais bien que madame la duchesse de Bourgogne et madame la princesse d'Angleterre en pussent voir une pareille à Versailles, afin qu'elles ajoutassent encore ce divertissement à ceux de la chasse, de l'opéra, de bien manger et de veiller bien tard; je ne saurais passer ce dernier à notre princesse, madame, quand elle devrait en être en

colère contre moi : elle gâtera absolument sa santé et son aimable figure, elle en sera au désespoir, et nous en serons affligés. Elle écrivit à la reine, le dernier ordinaire, que vous aviez la migraine bien fort, et que c'est ce qui vous empêchait d'écrire. Quoique ce mal soit très-douloureux, n'étant pas dangereux, je suis moins fâchée que vous l'ayez quelquefois que la fièvre. J'espère qu'elle vous a laissée trois mois en repos, que vous en serez quitte pour long-temps. La prise de Morella affermira encore votre santé, étant un endroit fort nécessaire pour nous. Si M. de Chamillard peut, l'année qui vient, fournir de l'argent pour le paiement des troupes, vous verrez sans doute, madame, l'Espagne en bon état, les Portugais bien embarrassés, et l'archiduc détrompé. On vient de faire avec le marquis de Santiago un marché pour six mois, qui empêchera l'armée de mourir de faim. Il était de la dernière conséquence d'engager cet homme à prendre cette résolution; il est en avance de deux ou trois millions seulement, et mérite que M. de Chamillard en use de bonne foi avec lui, car sans cela tout eût péri, et il est le seul et unique en Espagne qui eût pu et ait voulu faire ce qu'il a fait. Il a fallu, pour l'y engager, que le roi, monseigneur le duc d'Orléans, M. l'ambassadeur et milord duc s'en soient mêlés fortement; ils l'ont tous fait de concert pour le bien du service, et ils y ont réussi. Je m'en réjouis avec vous, madame : je voudrais que nous n'eussions jamais que de bonnes nouvelles à nous dou-

ner l'une et l'autre; je vous assure que je serais aussi sensible à votre satisfaction qu'à la mienne propre, étant plus à vous que je ne peux avoir l'honneur de vous l'exprimer.

*P. S.* Vous allez jouir, madame, d'une bonne compagnie, puisque M. le duc de Noailles m'a appris qu'il serait bientôt à Paris. C'est un des plus aimables hommes que j'aie jamais connus; aussi douté-je que vous ayez plus de tendresse pour lui que moi. Il me semble que madame sa mère m'a oubliée. Ne plaignez vous pas bien la pauvre duchesse d'Estrées d'avoir perdu, dans sa dernière fille le seul enfant qui lui restait : elle a de l'esprit, un procédé honnête, et un bon cœur, qui me ferait désirer qu'elle fût plus heureuse; rien, ce me semble, n'y pourrait plus contribuer que la présence de l'abbé de Vaubrun, son frère. Il y a bien long-temps que sa disgrace dure. Pardonnez-moi, je vous supplie, madame, la liberté que je me donne de vous parler sur cette matière; mon intention n'est certainement pas de déplaire au roi, et je me flatte que vous en répondriez pour moi.

Permettez-moi de vous adresser une lettre pour M. le duc de Noailles.

# LETTRE CXIV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 25 décembre 1707.

Je ne m'attendais pas, madame, qu'après une trève de trois mois que vous aviez faite avec la fièvre, le fruit que vous en retireriez serait de vous sentir languissante, comme vous me faites l'honneur de me mander que vous êtes depuis quelques jours. J'espère que vous reprendrez bientôt vos forces, car je n'ai garde de penser les choses au pis, comme vous savez que je ne vous fais point de quartier sur vos idées noires parce qu'elles vous tuent, et que je ne saurais vivre sans vous.

Monseigneur le duc d'Orléans, dont j'avais pris la liberté dans les commencements de combattre le voyage, principalement parce que je craignais aussi celui du duc de Berwick, ayant promis au roi et à la reine de revenir bientôt, je ne crois pas qu'il en puisse rien arriver de mal. S. A. R. pourra même donner des éclaircissements au roi, sur lesquels S. M. lui donnera les conseils les plus justes pour se gouverner la campagne prochaine, soit du côté du Portugal, ou de celui de Catalogne. Le plus grand bonheur qui pût nous arriver, madame, ce serait que le roi pût tout voir bien clai-

rement; car sans offenser tous les généraux et tous les ministres, il en sait plus qu'eux, et ses lumières et sa prudence empêcheraient bien des fautes.

Vous avez grande raison de dire, madame, qu'il arrive souvent que ce que l'on croit savoir est tout opposé à ce que l'on ignore; je m'en aperçois par les discours que j'entends faire tous les jours par des gens qui ne sont point au fait, et qui blâment ou qui se plaignent sans sujet; on les mettrait bientôt à la raison si la prudence n'obligeait à se taire sur des matières où il n'est pas permis d'ouvrir la bouche, et l'on s'entend quelquefois condamner dans le temps qu'on pourrait se faire des amis. Vous l'aurez de votre côté éprouvé bien des fois en votre vie, madame; bien des courtisans se seront plaints de vous dans le même instant que vous veniez de leur rendre service, et d'autres vous auront peut-être remerciée, ne leur ayant fait ni bien ni mal. Il n'y a donc, madame, si l'on veut vous en croire, qu'à souffrir beaucoup, être enviée de tout le monde, prendre patience, et augmenter, s'il se peut, ma tendresse pour LL. MM. CC.; il faudrait être, avec votre permission, madame, plus niaise que je ne le suis; je me garderai bien de suivre ce conseil; il me serait trop préjudiciable, et je vais travailler pour que l'année où nous allons entrer me soit plus favorable que les passées. J'ai déja commencé à partager mon cœur en en donnant une partie au prince des Asturies; j'ai l'honneur de jouer avec lui, et les sourires agréables qu'il me fait me con-

solent très-fort des heures où je me trouve éloignée de la reine : vous aurez peut-être peine à le croire, madame; cependant rien n'est plus vrai.

Je ne sais par quel motif le roi d'Espagne a fait attention à la dernière lettre que vous lui avez écrite; mais l'ayant lue et relue plusieurs fois, je doute fort que ce soit pour finir le commerce que S. M. a avec vous; je crains que cette guerre déclarée ne s'allume encore davantage, et que vous ne vous portiez tous deux d'étranges coups. Dieu veuille que ce ne soit pas des coups fourrés! Ce qui me le fait appréhender, madame, c'est que S. M. m'en fit une espèce de mystère, et qu'elle se vante de savoir mieux aimer qu'une autre : elle a appris sous un maître, depuis qu'elle est sortie des mains de M. le duc de Beauvilliers saine et sauve, qui en sait plus que lui sur cette matière, comme vous le dites très-bien.

Votre humilité est poussée bien loin, madame, quand vous dites que vous avez de la défiance, et même de la crainte que je ne trouve pas bon que vous me refusiez quelque chose; je suis trop glorieuse pour croire que vous poussiez votre complaisance jusqu'à avoir de la peine à ne me pas accorder ce que je désire, puisque je me fais l'honneur de soumettre mes désirs à votre droite raison, et que c'est dans ce temps-là que je me crois moins imparfaite; l'insolence sied mal à tout le monde, et l'intérêt est un des vilains défauts qu'on puisse avoir; mais quand cela se trouve joint

à d'autres dans une même personne, il faut avouer qu'on est haïssable et méprisable.

J'ai fait ce matin un homme ravi, madame, en lui lisant l'article de votre lettre qui le concerne : c'est le marquis de Bay ; il a été surpris si agréablement, que je l'ai vu prêt à prendre la poste pour vous en aller remercier; il s'est contenté néanmoins de vouloir vous en faire son respectueux compliment par une lettre : je l'en ai empêché, en l'assurant que vous l'en estimeriez beaucoup moins ; que vous ne pouviez souffrir ceux qui vous écrivaient, et que vous aimiez encore moins ceux auxquels vous écriviez. Il m'a répondu : « Ce que je viens d'entendre, madame, me paraît bien extraordinaire ; cependant je suivrai votre conseil, et je tairai tout ce que je sens. » Ce général ne demande qu'à agir pour le service de son maître ; il a toujours été heureux dans ce pays-ci, et les Espagnols l'aiment.

Nous parviendrons donc à voir le cordon-bleu au prince des Asturies, malgré toutes vos réflexions, madame, pour la peine que vous croyez que cela fera ici. La reine me faisait l'honneur de me dire tantôt, en présence du roi : « Il faut qu'il paraisse en tout et partout que la maison de France règne dans cette monarchie, accoutumer les uns par la douceur, les autres par la force, et faire un mélange de ces deux nations peu à peu, qui ne les distingue plus que de nom, et surtout ne marier jamais nos enfants que les uns aux autres ; je n'ai jamais pensé autrement en quelque temps que je

me sois trouvée. » Cette princesse, madame, est encore plus surprenante par la bonté de son cœur qu'elle ne l'est par la pénétration de son esprit; je suis persuadée qu'elle sera une des plus grandes reines qui se soient trouvées sur le trône. M. l'ambassadeur ne sort point de l'étonnement quand il fait réflexion à toutes les qualités admirables qu'il connaît à S. M., dans laquelle il prétend aussi-bien que moi n'avoir connu aucun défaut. Je ne dois plus vous être suspecte, madame, après de telles louanges d'un ministre aussi sage que lui, et mon nouvel attachement pour le prince des Asturies qui m'éloigne de celui de S. M.

Il peut-être que S. A R. soit dans plusieurs commerces différents, et que ceux qui veulent la réjouir lui aient appris jusqu'où l'on pousse la sottise quand on veut que vous et moi soyons fâchées de la conquête importante qu'elle a faite; cette nouvelle vient apparemment du même gazetier qui vous faisait si fort amie de l'empereur, et moi de la reine Anne et de M. le duc de Savoie.

M. d'Aubigny ne m'a pas laissé ignorer, madame, l'honneur que vous lui avez fait en lui permettant de vous voir, et avec quelle bonté vous l'avez entretenu sur ce qui me regarde; je m'attends, quand il reviendra, ce qui sera dans quinze jours, trois semaines, qu'il me rendra compte, sans perdre un mot, de tout ce qu'il vous aura entendu dire; car il m'en a paru trop rempli pour en avoir laissé échapper de sa mémoire la moindre cir-

constance. J'ai de la peine à croire que vous en ayez eu à le retenir dans votre chambre; le respect l'engageait à ne pas abuser de vos honnêtetés, et il croyait qu'il ne devait pas prendre une si longue audience. Celles dont il a plu au roi de l'honorer sont de nouvelles marques de bontés de S. M., dont je vous supplie très-humblement, madame, de lui faire mes respectueux remercîments. J'attends que ce gentilhomme soit de retour pour savoir plus particulièrement toutes choses; il m'a mandé en général des merveilles de tout, et madame la duchesse de Bourgogne lui a paru, par sa personne et par son esprit, merveilleuse. La reine la plaint fort sur l'inquiétude qu'elle a d'être grosse: j'en suis fâchée aussi par la peine qu'elle souffre; cependant quand je songe à la nécessité qu'il y a qu'elle ait des enfants, et la reine aussi, toute m'a pitié s'en va, et je souhaite, malgré les maux qu'elles sentiraient, qu'elles mettent plusieurs princes au monde. Je plains bien la pauvre madame d'O d'avoir vu madame sa fille cinq jours en travail, et d'avoir été à la fin obligé d'arracher l'enfant; ces sortes d'exemples ne font point de peur à la reine, parce qu'il y en a mille d'heureux contre un de cette espèce.

Je ne saurais vous exprimer le plaisir que je ressens toutes les fois que vous m'assurez que madame la duchesse de Bourgogne m'honore de ses bonnes graces, et qu'elle a quelque sorte de goût pour moi, car je souhaite infiniment de lui plaire: elle a une conversation trop aimable et trop spi-

rituelle pour ne pas répandre dans sa cour tout ce qui pourrait y manquer, et je crois que, si j'avais eu plus souvent l'honneur de lui faire la mienne, elle m'aurait rendue de meilleure compagnie que je ne suis.

Vous avez fait, madame, un portrait admirable de M. le duc de Bourgogne au roi catholique; je me sais très-bon gré de l'avoir reconnu si naturel; il est en vérité bien beau de rencontrer dans un si grand prince toute les vertus chétiennes et royales. Si ces deux frères sont heureux d'avoir deux princesses si parfaites, elles ne doivent pas faire moins de remercîments à Dieu de leur avoir donné deux princes si remplis de bonnes qualités. C'est une perte que la mort de M. Moreau, puisqu'il était fort honnête homme et affectionné à son maître, le mérite étant rare en toutes sortes de conditions. J'ai ouï dire beaucoup de bien de M. de Niert; ainsi je me réjouis qu'il l'ait laissé son héritier, pourvu que les parents du mort n'aient pas besoin de sa succession.

Je serais bien fâchée que le mal de madame la maréchale de la Motte augmentât, et je comprends fort bien l'inquiétude qu'en a madame la duchesse de Ventadour.

Mesdames les duchesses de Beauvilliers et de Chevreuse sont bien à plaindre de perdre tant de parents. M. l'archevêque de Rouen était encore bien jeune pour mourir; je l'ai connu autrefois assez particulièrement, et il me paraissait d'un commerce agréable. Madame de Beauvilliers

et moi en avons un assez singulier, et monsieur son mari, depuis le soin qu'ils ont pris de la layette de notre prince. M. le marquis de Torcy m'écrit aussi assez souvent, madame, et je crois n'être point mal dans toute cette famille; au moins fais-je ce que je puis pour mériter l'honneur de vous entretenir sur M. le maréchal de Berwick, qui revint à Madrid il y a quatre jours. Le roi certainement ne pouvait mieux faire que de lui en donner l'ordre. S'il voulait de bonne foi dire ce qu'il en croit, il conviendrait que sa présence était absolument nécessaire à Valence et en Aragon, où S. M. C. lui a donné un pouvoir absolu : il s'y passe mille désordres pour des logements de guerre, et des ordres mal exécutés. Beaucoup d'ecclésiastiques se plaignent à tort, et d'autres sans l'avoir; ces pays-là veulent être gouvernés avec fermeté, et sans réduire les gens au désespoir; et c'est ce que ne peuvent faire de simples lieutenants-généraux à qui l'autorité manque, et qui sont rarement du même avis. Il vient d'arriver une petite affaire qui a fort déplu au roi; c'est, madame, que le régiment de Louvigny s'est laissé surprendre dans son quartier, et a été taillé en pièces, il était de six cent cinquante hommes : on prétend que l'on n'avait pas pris de bonnes mesures; il en est déja revenu près de deux cents; vous voyez que ce n'est pas seulement à des Français que ces sortes de malheurs arrivent, et qu'on fait partout des fautes, c'est pourquoi je reviens à mon premier sentiment, qui est qu'un général,

hiver et été, ne doit point s'éloigner de l'armée, surtout dans des pays mal assurés par des peuples de mauvaises intentions, à moins que ce ne soit pour des affaires plus importantes pour leur maître; et comme milord n'avait pas écrit un mot au roi catholique, ni à personne, du dessein qu'il avait d'aller à Versailles, il était naturel que S. M., ne le sachant que par le public, et connaissant que ce voyage serait préjudiciable à son service, le mandât au roi son grand-père. J'en ai parlé sur ce pied là, à milord comme une véritable amie, et il l'a très-bien reçu. Je voudrais fort qu'il y eût entre lui et M. l'ambassadeur une entière ouverture de cœur; le maréchal ne m'y paraît pas disposé, quoiqu'ils vivent très-bien ensemble, et qu'il agissent pour le bien. M. le maréchal me dit, quand je fais de mon mieux pour l'y porter, qu'il ne peut jamais parler d'affaires à M. Amelot, parce qu'ils ne sont pas de même sentiment, et qu'ils ont l'un et l'autre de la hauteur. Je ne sais si c'est parce que je suis femme qu'on n'en fait point paraître devant moi, ou si ce n'est effectivement que celle qu'il faut avoir; mais il est certain que je ne me suis point aperçue que notre ambassadeur prît des airs plus fiers qu'il ne lui convient, ni que milord manquât à la politesse qu'il doit au caractère dont l'autre est revêtu. Vous m'avez paru autrefois surprise, madame, d'entendre parler des prétendues divisions qu'il y avait entre ces deux personnages : ceci ne peut point s'appeller divisions; cependant je donnerais beaucoup pour que

la confiance fût plus étroite. J'ai cru, madame, devoir vous avertir de ce qui se passe, quoique ce soit contre mon inclination, n'aimant point du tout à entrer dans des détails de cette nature, et ne désirant que le repos et le bonheur de tout le monde; je vous honore comme je dois, madame.

*P. S.* M. l'ambassadeur vient de me dire, madame, que M. le maréchal de Berwick avait tenu une conférence avec lui et quelques autres personnes pour ajuster avec le marquis de Santiago tout ce qui regardait les vivres dont cet homme est chargé; j'en suis bien aise, puisque cela marque une union si utile pour le bien des affaires. Milord partira demain ou après demain, et j'espère que tout ira bien. M. Burlet, premier médecin de S. M. C., a fini son voyage heureusement. LL. MM. l'ont fort bien reçu, et ce que nous en avons pu voir jusqu'à présent est tel qu'on le pouvait désirer. Il m'a apporté une lettre de M. Fagon, qui m'en parle trop avantageusement pour que je ne sois pas déja prévenue en sa faveur. J'aurais bien voulu, madame, lui répondre cet ordinaire; mais, après une aussi longue missive qu'est celle-ci, je n'ai plus le temps de le pouvoir faire. Les compliments de bonne fête m'accablent: je vous supplie, de vouloir bien dire à monsieur le premier médecin la raison qui m'empêche de lui répondre; car je serais très-fâchée que, l'estimant autant que je fais, il pût me soupçonner de quelque négligence pour lui.

# LETTRE CXV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 31 décembre 1707.

L'ORDINAIRE de France, qui devrait être ici depuis avant-hier, n'est point encore arrivé, madame, et a bien la mine de ne point venir cette semaine; j'en suis fâchée, parce que vous m'avez mandé, dans la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, que vous ne faisiez que languir depuis un certain temps, et que cela me met en peine; j'y suis aussi sur le doute où est madame la duchesse de Bourgogne d'être grosse; le chagrin que cette princesse aura, si elle se trouve dans cet état, de ne plus pouvoir courir, danser et veiller, m'afflige; mais, d'un autre côté, je voudrais qu'elle eût encore un prince; car, en vérité, ce n'est pas grand'chose que de n'en avoir qu'un: j'espère que nos deux princesses, madame, n'en laisseront pas manquer à la France et à l'Espagne. Celui que nous avons ici devient toujours plus fort, et M. Burlet en est très-content.

Le roi a eu, ce matin, d'assez bonnes nouvelles de la Catalogne du gouverneur de Rose, et par un fils de M. le duc d'Huescar, qui était prisonnier à Barcelone et qui en est revenu. Je ne doute

pas que M. le duc de Noailles ne les ait comme nous; ces deux hommes assurent que depuis la prise de Lérida on est fort consterné, qu'on tira dans le carrosse du comte d'Orompéra, le soir, croyant que le secrétaire d'état de l'archiduc y était, à dessein de le tuer; que, ce prince ayant fait faire des comédies italiennes, la populace avait jeté plusieurs pierres aux fenêtres, et, ce qui est pis encore, qu'il n'y avait presque plus de blé, et qu'on pourrait bien en manquer tout-à-fait s'ils n'en faisaient point venir du Roussillon; je ne crois pas, madame, que le roi ait cette complaisance pour les Catalans, à moins que, dans les mêmes barques qui leur apporteraient ce secours, ils n'envoyassent pour le paiement l'archiduc; il me semble qu'en ce cas le marché ne serait pas mauvais, et qu'il y aurait de la cruauté à les laisser mourir de faim; vous, madame, qui avez tant de peine à faire de nouvelles connaissances, et qui ne les faites que par la crainte que vous avez de moi, pourriez bien encourir mon indignation, si vous ne receviez ce prince dans votre chambre avec mesdames d'Hudicourt, de Dangeau et de Saint-Géran; je ne vous réponds pas, selon ce que j'ai ouï dire de lui, quelque bonne compagnie qu'il y trouvât, qu'il ne s'y ennuyât, à moins que chacune ne lui apportât de petits agnus pour faire des autels, et que vous n'eussiez de grands rosaires pendus à votre ceinture, car il n'a point d'autres divertissements ni d'autre dévotion dont il soit plus touché. Le roi de Portugal, graces à Dieu,

lui ressemble; je ne m'étonne pas qu'ils soient si bons amis; je voudrais que M. le duc de Savoie fût dans le même goût; nos affaires en iraient mieux; mais malheureusement, leurs occupations sont différentes, et il ne fait guère connaître sa dévotion au dehors; je ne sais pourquoi le bruit avait couru que S. A. R. s'y était jeté, ni ce qu'on pouvait gagner à répandre ces bruits dont je n'entends plus parler. Je crois M. le duc d'Orléans présentement arrivé à Paris. Voici, ce me semble, madame, une assez longue lettre pour une personne qui croyait n'avoir rien à vous écrire; c'est une bonne marque du plaisir que j'ai, lorsque j'ai l'honneur de vous entretenir; je n'oublierai jamais celui que j'avais quand vous vouliez bien me souffrir assise auprès de vous dans votre niche, ni toutes les bontés dont vous m'honorez continuellement.

## LETTRE CXVI.

### A LA MÊME.

(1) Buen Retiro, le 14 octobre 1708.

En vérité, madame, on a besoin de s'armer de patience pour se soutenir et ne pas succomber à

(1) Il manque les neuf premiers mois de l'année pendant

la douleur que donnent les contre-temps qui arrivent à l'heure qu'on les devrait le moins attendre. L'on nous flattait qu'on s'était placé de manière à empêcher les ennemis de recevoir aucune munition de guerre ou de bouche, et l'on disait que, si l'on n'avait pas attendu si tard à prendre ce parti, le siége de Lille aurait déja été levé : cependant l'armée, quelque nombreuse qu'elle soit, a laissé passer un convoi de cinq cents chariots, et voilà de quoi continuer ce siége.

Le comte de La Motte s'est trouvé trop faible pour l'arrêter, et il a eu un échec qu'on lui aurait évité si on lui eût envoyé plutôt le renfort que l'on a fait marcher trop tard, quoiqu'on eût pu prévoir qu'il viendrait des convois de ce côté-là. Ce sont les hommes, madame, et non pas moi, qui raisonnent ainsi, car je serais bien fâchée de tomber dans le même inconvénient où tombent les femmes, quand elles veulent parler de guerre. M. le chevalier de Luxembourg a bien conduit sa marche, et M. le maréchal de Bouflers lui aura fait un bon accueil : l'on prétend qu'il commençait à manquer de poudre; il est à désirer, madame, qu'il en ait assez pour faire un feu qui rebute M. de Marlborough d'achever ce que le prince Eugène avait commencé, et que l'on prenne de

lesquels la correspondance entre madame de Maintenon et la princesse des Ursins a été fort régulière, comme on le voit par les lettres de la princesse, jusqu'à la fin de novembre de cette année.

(Note du manuscrit original.)

plus justes mesures à l'avenir pour que ce milord se trouve nécessité d'abandonner son entreprise. Mon Dieu, madame, que le roi est à plaindre, et que madame la duchesse de Bourgogne et vous avez de sujets de peine! La dévotion de cette princesse va plus loin que ne va d'ordinaire celle des personnes du monde, et quoique les prières qu'elle va faire la nuit devant le Saint-Sacrement ne puissent être que très-agréables à Dieu, puisqu'elle dérobe son propre repos pour les lui faire, je crois qu'il ne laisserait pas que de les écouter avec bonté, si cette princesse les lui faisait de son lit avec la même ferveur, et qu'il ne demande pas qu'elle hasarde de gâter sa santé, qui est très-nécessaire. Je comprends facilement que ses journées sont coupées et que l'attente des courriers ne lui permet guère de sortir : elle ne peut trouver d'autre consolation que celle de l'entretien du roi et d'une amie aussi tendrement attachée que vous lui êtes. J'aimerais mieux que la cour allât à Marly que de rester à Versailles, parce qu'il me semble qu'on y trouve une sorte de liberté qui diminue un peu le chagrin, outre l'agrément des promenades. Nous n'avons point ici de choses qui soient divertissantes, et nous avons à souffrir tout ce que vous souffrez, avec des idées encore plus fâcheuses pour l'avenir; mais il faut tâcher de prendre patience.

M. le comte de Marsan est d'une maison où l'on doit s'attendre à mourir d'apoplexie, et son cou court doit l'y préparer. Je crois que madame de Saint-Géran commence à se rétablir; je suis

fâchée qu'elle ne se trouve pas encore assez de force pour retourner à la cour; je le suis très-fort de la mort de M. le comte de Fiesque; M. de Noirmoutier et moi l'avions toujours aimé comme s'il eût été notre frère : son commerce était fort aisé, et dans le fond il était honnête garçon; mon frère y perd un ami qu'il ne retrouvera pas et dont il avait besoin dans l'état où il est. Je ne savais point, madame, que M. le maréchal de Noailles fût retombé malade : cependant vous me faites l'honneur de me mander qu'il l'est assez pour causer de grandes inquiétudes à toute sa fafamille; je n'en ai pas moins qu'elle, parce que je l'ai toujours aimé et honoré infiniment; je sais que personne ne vous est plus attaché que lui, et c'est une nouvelle raison pour que je désire encore davantage, s'il se peut, qu'il guérisse. Que deviendrait madame sa femme si elle avait le malheur de le perdre?

MM. les cardinaux d'Estrées et de Janson sont d'un âge à avoir des incommodités; je souhaite au moins qu'elles ne soient pas dangereuses.

Madame la duchesse d'Orléans n'a pas, je pense, grand'chose à sacrifier pour devenir dévote, si ce n'est sa paresse. La vertu qu'elle a toujours eue et sa douceur la porteront naturellement à prendre un si bon parti : on croit qu'elle aura bientôt la satisfaction de revoir M. son mari; on ne sait si S. A. R. viendra auparavant prendre congé de LL. MM. CC., mais je sais qu'elles seraient fort aises qu'elle vînt faire un tour à Ma-

drid, et qu'elles sentiraient que ce prince leur témoignât quelque indifférence en partant sans leur dire adieu; je ne le saurais croire. Madame la duchesse de Roquelaure a agi en bonne mère, en prenant soin du prince de Léon. On voit bien par les pleurs qu'a versés le duc de Rohan que bon sang ne peut se démentir; il me semble que madame sa femme aurait mieux fait de suivre son exemple que de se faire tant prier pour voir M. son fils. Toutes ces personnes, madame, ont, à ce qu'il me paraît, quelque chose d'un peu extraordinaire dans leurs procédés, quoiqu'elles aient d'ailleurs du mérite.

La reine continue à grossir très-fort, et je la crois grosse de trois mois, ou peu s'en faut; ses glandes aplatissent fort. Monseigneur le prince des Asturies est un peu impatient parce qu'il lui perce des dents, mais nous sommes bien heureux d'en être quittes à si bon marché. Tous nos biens et nos maux sont trop communs, madame, pour que vous ne ressentiez pas aussi vivement que vous me faites l'honneur de me le marquer tout ce qui peut regarder LL. MM. CC. Elles méritent votre estime et votre tendresse par leurs admirables qualités et par l'amitié sincère qu'elles ont pour vous; et moi je n'en suis pas indigne, puisque mon cœur vous est dévoué.

# LETTRE CXVII.

## A LA MÊME.

Buen Retiro, le 22 octobre 1708.

COMMENT la famille de Noailles ne serait-elle pas désolée, madame, d'avoir perdu un aussi bon mari, un aussi bon père et un aussi honnête homme qu'était M. le maréchal, quand je ne crois pas pouvoir jamais me consoler de sa perte? Quel spectacle était-ce de le voir mourir au milieu de tant de personnes qui auraient voulu racheter sa vie au prix de leur sang! quelle douleur pour vous, madame, de voir finir un ami si dévoué et si reconnaissant de vos bontés! quelles fonctions pour M. le cardinal, d'assister un frère dans ses derniers moments! et quelle cruelle affliction pour madame la maréchale et pour madame la duchesse de Guiche de se voir privées pour toujours de celui qu'elles aimaient si tendrement! En vérité je ne puis me représenter une chose si tragique sans en verser des larmes. Je plains extrêmement M. le duc de Noailles, dont je connais le bon cœur, et qui ressentira vivement ce qu'il vient de perdre. Que madame la duchesse de Bourgogne est digne de louanges dans tout ce qu'elle fait! Peut-on rien ajouter à ses sentiments qui la font

agir comme font les personnes particulières, en oubliant son rang, quand il s'agit de donner des marques de son amitié à celles qu'elle honore de ses bonnes graces; cette grande princesse, madame, par des manières si engageantes, s'assujettira tout le monde, et ce sera pour vous un sujet de satisfaction; je suis persuadée qu'elle vous attribuera une grande partie de l'applaudissement qu'elle recevra, en pensant à tout ce que vous lui avez inspiré de bon, de chrétien et de grand; mais je crois aussi que votre modestie vous empêchera d'en prendre rien sur votre compte. Vous me faites trembler, madame, en disant que vous avez une fièvre lente, qui vous fait tomber en étisie; je me flattais que votre santé, malgré tous vos chagrins, n'était pas si mauvaise qu'à l'ordinaire, et j'espérais qu'elle se rétablirait tout-à-fait si le siége de Lille pouvait se lever; vous m'apprenez malheureusement le contraire, et c'est pour moi un nouveau sujet de peine bien cruel; car, en vérité, madame, je me suis si fort attachée à vous, que je souffre sensiblement ce qui vous peut faire souffrir. S'il est certain que les ennemis aient été repoussés dans les dernières attaques qu'ils ont faites, comme on le prétend, ils pourraient bien se rebuter, surtout leurs soldats étant aussi fatigués qu'ils le sont, et leur armée étant aussi diminuée qu'elle l'est; toutes les affaires de Flandre après tourneraient avantageusement, et M. le duc de Bourgogne irait essuyer les larmes de madame sa femme et vous redonner quelque tranquillité.

Tout cela, madame, paraît très-possible, et il faut bien garder de se désespérer puisqu'il y a tant d'exemples que les choses qu'on croit dans le plus mauvais état redeviennent les meilleures dans un instant. C'est un bonheur que M. le maréchal de Bouflers soit content des officiers qui servent sous lui, la concorde étant si nécessaire pour faire réussir le service. Nous n'admirons pas moins ce général, madame, en cette cour que dans la vôtre, et l'on ne saurait trop élever son mérite qui le rend si fort au-dessus des faiblesses de la plupart des autres hommes; nous les éprouvons de notre côté en bien des occasions; quelle est la disgrace des rois de ne pouvoir tout faire par eux-mêmes! S. M. C. étant trahie par plusieurs de ses sujets, dont elle devait se promettre le plus de fidélité, les avait comblés de graces et d'honneurs, témoin le frère du comte de Xifuentes, qu'elle venait de faire grand en Sardaigne, et qui a passé au service de l'archiduc, sans autre raison que de faire une action infâme. Le gouverneur du port Mahon n'est guère plus estimable, puisqu'il a perdu un port si important, ou par lâcheté ou par trahison; il n'a pas laissé de venir à Carthagène avec un air aussi dégagé que s'il devait être bien reçu en Espagne. Ce qui nous afflige encore infiniment, c'est que M. de la Jonquière, avec le bataillon qu'il commandait là, a été traité des ennemis indignement avec nos pauvres Français, lui ayant manqué à la capitulation qu'il avait faite. M. l'ambassadeur l'enverra au roi; toute cette af-

faire, madame, est étonnante et mérite bien d'être examinée. M. le duc de Noailles, qui craignait pour cette place, dépêcha un courrier ici pour avertir que la flotte l'allait attaquer; je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous dire qu'il est d'une attention et d'une prévoyance inconcevable pour son âge. Le roi et la reine le distinguent infiniment et l'aiment comme un ami estimable. Je reviens encore à la perte du port Mahon, qui est d'une conséquence extrême pour nos rois, parce qu'il embarrassera le commerce dans cette mer, et donnera de l'inquiétude à nos côtes. C'est trop vous entretenir, madame, de matière affligeante, mais il n'y a plus moyen de mêler de la gaieté dans le commerce que j'ai l'honneur d'avoir avec vous, à moins que Dieu n'y mette la main; cependant je ne laisse pas de trouver du soulagement dans ce que je vous écris, persuadée que je me communique à la plus sincère amie que j'aie, et celle pour qui j'ai le plus de dévouement.

La reine se trouve bien dans sa grossesse et notre jeune prince est en très-bon état; je crois que LL. MM. retourneront bientôt dans leur palais, la saison commençant déja à se gâter. Vous aurez bientôt M. le duc de Gramont, qui est parti de Bayonne. Il serait à désirer que lui et MM. ses enfants pussent être contents les uns des autres, et qu'on trouvât quelque moyen que celle qui a causé tous ces sujets de mécontentement en entrant dans cette maison, tachât d'en diminuer les

désagréments, en se soumettant à des choses raisonnables. Si on en veut croire M. son mari, c'est une femme qui possède toutes les bonnes qualités du monde, mais il en est trop enchanté pour l'en croire sur sa parole.

Puisque vous m'ordonnez de ne faire aucun compliment avec vous, madame, je me sers de cette liberté et je vous adresse une infinité de mes lettres pour la maison de Noailles, avec celles que LL. MM. CC. écrivent elles-mêmes à madame la duchesse de Noailles et d'Estrées. Le roi a fait aussi l'honneur d'écrire à M. le duc de Noailles; mais je lui envoie dans mon paquet la lettre de S. M., à Perpignan, où je le crois encore.

## LETTRE CXVIII.

### A LA MÊME.

Buen Retiro, le 29 octobre 1708.

La reine, madame, qui a toujours sa fluxion sur les yeux depuis sa grossesse, écrit le moins qu'elle peut pour ne la point augmenter davantage; elle a voulu néanmoins témoigner elle-même à M. le duc de Noailles la part qu'elle prend à la perte qu'il a faite. Je me donne l'honneur de vous adresser sa lettre, croyant que M. votre neveu

sera maintenant près de vous, où sa présence est bien nécessaire pour sa maison, et pour tâcher d'adoucir un peu l'affliction de madame sa mère. Je serais bien fâchée, madame, qu'elle l'obligeât à abandonner les affaires de tous messieurs ses enfants : les femmes qui ont autant d'esprit et d'activité qu'elle les gouvernent d'ordinaire mieux que les hommes, quand elles ne sont pas dissipatrices, et qu'elles s'y donnent tout entières, parce qu'elles entrent dans des détails qui leur siéent aussi bien qu'il sied mal aux autres de le faire.

Permettez-moi, madame, de vous dire que je ne comprends point pourquoi vous croyez que Lille se perdra, s'il est vrai que M. de Marlborough manque de munitions, comme il y a apparence par la démarche qu'il a faite pour tâcher de faire passer le convoi, ce dont il n'a pu venir à bout, et que monseigneur le duc de Bourgogne prenne tous les partis qu'il devra prendre, comme il n'est pas permis de douter qu'il ne le fasse, pour prévenir les desseins des ennemis; c'est tout ce que je me puis permettre de vous écrire sur ce sujet. Le roi d'Espagne ne parle d'autre chose : je ne m'en étonne pas; il y est assez intéressé, et il se flatte toujours que la grosse armée que commande monsieur son frère ait enfin des avantages sur une qui est très-diminuée, et qui doit être fort fatiguée. S. M., qui ne craint rien, croit toujours qu'on doit faire des actions hardies, et qu'elles réussissent plus souvent que la modération. Ce prince, à ce qu'on prétend, a beaucoup de talent

pour la guerre, et en raisonne aussi juste que s'il avait plus d'expérience. M. le prince Eugène en est quitte à bon marché pour une mouche sur l'œil : il me paraît, madame, que ni lui ni Marlborough ne s'endorment pas, et qu'ils n'ont pas autant de peur de nous que je le désirerais. La mort de madame la comtesse de Soissons ne sera pas, je crois, regrettée de beaucoup de gens; je pense pourtant que la connétable Colonne la sentira autant qu'elle est capable de le faire, car j'ai vu à Barcelone qu'elle l'aimait : elle aura peut-être changé depuis en changeant de pays. Je me donnerai l'honneur, madame, puisque vous me l'ordonnez, de vous apprendre ce que vous voulez savoir touchant M. le duc d'Orléans; mais ce ne sera pas par cet ordinaire, parce qu'il faut voir les réponses que S. A. R. fera à LL. MM. CC. et à moi aussi auparavant pour vous en mieux éclaircir : je puis vous dire, par avance, que je crois que S. A. R. a dû être contente de tout mon procédé, n'ayant cherché qu'à lui plaire et à lui marquer mon respectueux attachement. Le roi et la reine ont fait de leur côté tout ce qui a été en leur pouvoir pour lui donner des marques de leur amitié et de leur reconnaissance. Il serait bien fâcheux après tout cela que ce prince crût avoir sujet de n'en être pas satisfait. La vie que M. l'électeur passe à Compiègne serait plus agréable que celle que nos princes mènent s'il pouvait avoir l'esprit assez en repos sur les affaires qui le touchent si fort lui-même; mais je doute qu'il

goûte tranquillement le plaisir de la chasse, et qu'il retrouve dans madame d'Arco le même goût de l'entretenir qu'il a eu autrefois. L'on prétend pourtant que S. A. R. conserve toujours de la confiance pour les dames auxquelles il a une fois donné la sienne. J'ai ouï dire que le chevalier de Bavière est fort joli.

M. le prince de Vaudemont m'a fait savoir dans quelle extrémité a été madame sa femme, et que les médecins assurent que sa maladie lui a ôté tant de mauvaises humeurs, qu'elle en vivra plusieurs années davantage. Madame la duchesse d'Elbœuf va voir une fille bien sage et bien estimable, étant veuve, jeune et belle comme est cette princesse; la bonne conduite qu'elle a eue jusqu'à présent est digne de louanges : je crois qu'elle saurait bien prendre son parti à l'avenir quand madame sa mère ne la conseillerait pas. Je crois que l'on réglera ici la pension que le roi d'Espagne lui a donnée sur les fonds les plus solides qu'il y ait; et je vous assure, madame, que j'y fais tout ce qui peut dépendre de mes soins. Rien ne me paraît mieux que ce que madame la duchesse de Bourgogne répondit à monseigneur dans votre chambre, qu'elle petillait de la crainte que M. le duc de Bourgogne marchât aux ennemis, et de la crainte qu'il n'y marchât pas; mais ce qui m'en charme encore davantage, madame, est que la princesse ne connaisse pas tout le mérite de ce discours, car il serait diminué si elle l'avait fait prémédité, et avec réflexion. Il vaut

bien mieux qu'il parte du cœur que de la tête. J'ai reçu la lettre de la reine d'Angleterre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer; ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis accoutumée à recevoir des marques de son extrême bonté; je serais trop heureuse si je pouvais mériter qu'elle m'en honorât encore à l'avenir par des preuves plus difficiles que celle que je viens de lui donner de mon fidèle et respectueux attachement. S. M., madame, me trouvera toujours véritable et sans aucun déguisement avec elle; j'en ferai de même avec vous : il me serait impossible de ne pas vous dire nûment ce que je penserais, quand encore ce serait contre moi; après cet aveu sincère, ne serais-je point en droit de vous reprocher la demande que vous me faites sur l'ennui que vous me mandez d'un grand sérieux que peuvent me donner vos lettres? De quelque manière qu'elles soient, elles ne peuvent que m'être honorables et précieuses; et je trouve une espèce de consolation, ou plutôt une mélancolie douce, jusque dans vos expressions les plus tristes : elles augmentaient ma joie autrefois quand elles étaient pleines d'un enjouement et d'une raillerie fine qui n'appartient qu'à vous; enfin, madame, tout en est bon; continuez donc à m'en honorer.

# LETTRE CXIX.

## A LA MÊME.

Madrid, le 4 novembre 1708.

Je ne sais, madame, comment répondre à ce que vous me faites l'honneur de me mander puisque tout me paraît incompréhensible, tant par la défense que fait M. le maréchal de Bouflers que parce qu'on n'empêche point de passer les convois de l'ennemi. Je ne pourrais peut-être m'empêcher de parler mal à propos si je me mêlais de discourir sur une matière aussi importante, et qui me surpasse si fort; il vaut donc mieux que je prenne le parti de me taire, et que je renferme dans mon cœur le mortel chagrin de voir que nous nous perdons dans une conjoncture qui devrait naturellement changer tout en notre faveur si on savait en profiter : c'est en vérité une chose bien cruelle. Les lettres du roi à son ambassadeur n'adoucissent pas nos peines, comme vous le pouvez croire; il rendra compte à S. M. des sentiments dans lesquels il a trouvé le roi et la reine, et qui sont tels qu'ils doivent être en pareille occasion; ainsi, madame, je n'ai rien à y ajouter, si ce n'est que LL. MM. ne se laisseront jamais abattre à la mauvaise fortune, et qu'elles auront tou-

jours le courage de la soutenir sans rien appréhender d'indigne de leur sang. Rien ne me paraît plus noble ni plus juste que votre manière de penser, de porter en particulier les vérités les plus dures à ses maîtres, et de soutenir en public leur conduite et leurs intérêts jusqu'au dernier soupir : c'est la manière dont on les doit aimer, mais elle est bien rare; si elle l'était moins, la plupart des princes seraient mieux servis qu'ils ne le sont, et ne tomberaient point dans les inconvénients où ils se montrent souvent. M. le maréchal de Villeroi, madame, est bien malheureux d'avoir perdu madame sa femme, qui avait beaucoup d'esprit, et qui pouvait le soulager dans ses disgraces. Vous n'avez pas de peine à me persuader que vous y êtes sensible, bonne et généreuse comme j'ai l'honneur de vous connaître; vous en aurez davantage à me faire croire qu'il ne veut plus vous regarder comme son amie. Il faudrait qu'il eût bien changé depuis des conversations que M. d'Aubigny eut avec lui, lorsqu'il fut à Paris; car je vous proteste, madame, que ce maréchal lui dit tout le bien que je pense de vous, et qu'il lui répéta plusieurs fois qu'il n'avait point connu de femme dans le monde qui eût tant d'esprit, de droiture, d'agréments, de noblesse et de bonté que vous.

Je suis fort fâchée de l'extrémité où est la comtesse de Beuvron; je lui avais des obligations essentielles : je m'étendrai un autre fois davantage sur son sujet avec vous.

Ne trouvez-vous point, madame, que vous aurez trop de reines en France, si celle de Pologne va s'établir à Tours. Il n'y avait pas d'apparence, lorsque j'étais à Rome, qu'elle prît ce parti-là; quoiqu'elle n'en fût pas la maîtresse, elle ne laissait pas d'y avoir une grosse cour, et il me semble qu'à moins qu'elle n'eût pris le parti de s'enfermer absolument dans un couvent, elle lui convenait davantage que celle que les marchands lui feront dans la ville qu'elle veut choisir pour demeure, à moins qu'elle ne se croie encore mademoiselle d'Arquien. S. M. me fait quelquefois l'honneur de m'écrire en m'adressant ses lettres pour LL. MM. CC. Voici encore une lettre pour M. le duc de Noailles, que je vous supplie très-humblement, madame, de lui faire rendre. Je me confirme tous les jours dans la bonne opinion que j'ai de lui, parce que je lui trouve la capacité et la prudence d'un homme qui a manié plusieurs affaires habilement, et la vivacité et l'enjouement qu'il faut pour plaire. Si je puis servir la dame irlandaise que vous honorez de votre protection, je ne manquerai pas de le faire : je ferais des choses plus difficiles pour vous faire connaître mon respectueux attachement.

# LETTRE CXX.

## À LA MÊME.

Madrid, le 12 novembre 1708.

La prise de Lille, madame, n'a pas laissé d'étonner cette cour, quoique M. le maréchal de Bouflers le défendît depuis si long-temps et qu'il se trouvât fort pressé, parce qu'on se flattait toujours que les ennemis manqueraient de munitions, ou que notre armée les forcerait enfin à lever un siége qu'ils faisaient à ses yeux. Dieu en a disposé autrement, madame, et il a permis que les divisions entre les généraux aient fait prendre les bons partis trop tard; l'on ne peut s'empêcher de dire que le cœur en saigne et qu'on ne reconnaît plus notre nation, tant elle est différente de ce qu'elle était autrefois! puisque la gloire la faisait agir, et qu'il semble aujourd'hui qu'elle n'y soit presque plus sensible, et qu'elle ne respire après rien davantage qu'après une vie oisive ou occupée de plaisirs très-contraires à son devoir. Le comte de Berjeyeck croit, madame, que, si l'on voulait encore prendre les bons partis, nous pourrions encore terminer cette campagne heureusement; mais c'est là l'affaire. On ne comprend point ici que M. le maréchal de Berwick conseille de faire pont

d'or aux ennemis, après la conquête qu'ils viennent de faire si audacieusement. Tous les gens qui connaissent la Flandre veulent me persuader qu'ils ne sauraient conserver Lille, et que nous pouvons les empêcher de ravoir Bruges et Gand: ce n'est pas à moi à décider s'ils ont raison; mais, sans donner la faute à personne, je sais que nous sommes bien malheureux. Le roi et la reine ressentent tous ces cruels événements avec une douleur vive; affligés du présent, ils craignent encore plus les suites. Le voyage que M. de Chamillard devait faire en Flandre, à ce qu'on leur a mandé, redouble leurs peines; ils savent que ce ministre est un de ceux qui voudraient la paix à quelque prix que ce fût, et il revient, que tout le monde est dans un si affreux découragement, qu'on ne veut plus entendre parler de guerre. La seule espérance de LL. MM. CC. est dans l'élévation d'ame du roi et dans sa tendresse. La lettre qu'il a écrite le dernier ordinaire au roi son petit-fils les rassure; parce qu'il lui marque que l'événement de Lille éloignera la paix, et qu'ils doivent l'un et l'autre faire de nouveaux efforts pour continuer la guerre et pour affermir la couronne d'Espagne. S. M. C. ne saurait soupçonner que ces discours ne soient pas sincères, ni que le roi voulût l'amuser par là, pour faire après un traité comme celui de Milan, dont il n'eut, comme vous savez, madame, aucune connaissance. Je vous laisse à juger de l'état violent où LL. MM. se trouvent, et si la grossesse de la reine est venue à propos dans

des conjonctures pareilles à celles où nous sommes. Je voudrais, madame, pouvoir vous cacher une partie de nos chagrins, pour ne pas accroître les vôtres; il n'y a pas cependant moyen de le faire, ne croyant pas permis de vous rien déguiser. Je suis bien fâchée, madame, de tout ce que souffre notre princesse; quoique éloignée d'elle, je crois m'apercevoir de tout ce qui la tourmente, et je l'en admire encore davantage. Je voudrais bien qu'on n'attaquât point monseigneur le duc de Bourgogne ni sur sa dévotion, ni sur son confesseur : il me semble que la véritable piété d'un prince doit être éloignée des scrupules; et celui-ci sait assez bien sa religion pour se conduire sans l'avis de son directeur sur des choses qui regardent la guerre et qui ne sont pas de leur fait, quand elle est aussi juste que celle dont il est question. Des délicatesses outrées sont plus propres à scandaliser le soldat qu'à le convertir, et je ne vous nierai point, madame, que les mêmes bruits qui courent à Paris sur ce sujet en font un encore plus grand ici, qui ne produit pas un bon effet. Je fais de mon mieux pour que l'on rende plus de justice à monseigneur le duc de Bourgogne.

La reine ne vous écrira point cet ordinaire; elle se sent de trop mauvaise humeur, dit-elle, pour le faire, et S. M. craindrait de vous affliger encore davantage que vous ne l'êtes; elle compte bien solidement sur votre amitié, et l'on ne saurait avoir d'estime pour personne plus qu'elle n'en a pour vous. Pour moi, vous connaissez mes

sentiments; il serait superflu de vous dire à quel point je vous suis dévouée.

*P. S.* Nous ne savons encore si M. le duc d'Orléans viendra à Madrid avant que de retourner en France. Puisque vous m'ordonnez de vous apprendre comment S. A. R. est avec LL. MM., ou comment nous sommes tous avec S. A. R., j'ai cru, madame, que je ne pouvais mieux vous en éclaircir que par le mémoire que je me donne l'honneur de vous envoyer; c'est M Amelot qui l'a fait; il l'a lu au roi, qui l'a approuvé d'un bout à l'autre, se ressouvenant de tout ce qu'il contient, et disant que tout y est véritable et sans la moindre altération. S. M. est la vérité même, et on peut l'en croire sur sa parole. Du reste, madame, je puis avoir l'honneur de vous dire que le roi, la reine, M. l'ambassadeur et moi, n'avons pas la moindre chose à nous reprocher à l'égard de S. A. R. On lui a donné en public et en particulier toutes les louanges qui lui sont dues, et on a recherché toutes sortes de moyens pour lui plaire. Vous savez ce que je vous ai mandé sur son sujet, et en différentes rencontres, et l'envie que j'ai eue de lui attirer ce que je savais que ce prince désirait. J'ai pris la liberté de l'avertir lorsqu'il était à Madrid, et depuis qu'il est à l'armée, de ce qu'il me semblait à propos qu'il sût, et je n'ai perdu aucune occasion de lui faire connaître mon respectueux et véritable attachement; si, après une telle conduite, je n'avais pu parvenir à

m'attirer l'honneur de ses bonnes graces, ce serait un effet de mon malheur; il ne faut pas que j'oublie d'ajouter qu'il a approuvé la franchise avec laquelle j'en ai usé avec lui, qu'il a bien voulu m'en remercier plusieurs fois, et que j'ai ses lettres qui me le marquent, que je vous enverrai, madame, si vous le voulez. L'on prétend que la plus grande partie de ses domestiques s'ennuient en ce pays-ci, et que, comme ils lui souhaitent une longue vie, se trouvant très-bien d'avoir un si bon maître, ils aimeraient mieux le voir au Palais-Royal ou à l'Opéra que dans les dangers où S. A. R. s'expose si facilement. On vient d'apprendre qu'elle sera en cette ville le 15 de ce mois, et on fait partir plusieurs relais et des gardes, pour aller au-devant d'elle à quelque vingt-deux lieues, d'où elle prétend venir en un jour.

## LETTRE CXXI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 19 novembre 1708.

Monsieur le duc d'Orléans arriva ici jeudi dernier, 15 de ce mois. J'avais été, madame, dans quelque incertitude sur ce voyage, parce qu'il nous était revenu que S. A. R. voulait aller tout droit à Paris sans venir à Madrid; et j'en étais

tout-à-fait fâchée, parce qu'il me paraissait que cela n'était bon ni pour elle, ni pour LL. MM. CC., ni pour le bien de leur service. Comme ce prince me rend la justice de croire que je l'ai aussi à cœur que je le dois, et que j'ai l'honneur d'être attachée à sa personne, elle eut la bonté de charger M. de Besons de me parler de sa part, en me disant les raisons qui la rendaient incertaine pour prendre congé du roi et de la reine, ou pour aller en France sans le faire. Ses raisons, madame, me surprirent beaucoup, et comme elles n'avaient aucun fondement, il me fut facile de les détruire; et je priai instamment M. de Besons de m'aider à déterminer ce prince, par ses représentations, à faire un tour en cette cour. Ce qui l'avait retenu, c'est, madame, qu'on lui avait donné avis qu'on avait dit où vous êtes qu'il était fort brouillé avec le roi d'Espagne, parce qu'il avait voulu faire l'amoureux de la reine. Je ne crois pas que rien ait jamais été plus mal fondé ni plus malin que ce bruit; ni ce prince n'en a eu la volonté, ni n'y a donné la moindre apparence. Il faut qu'il ait des ennemis bien méchants; et l'on doit être fort sur ses gardes à l'avenir contre le mal qu'on pourrait dire de S. A. R., puisque l'on a inventé pour lui nuire une histoire d'un bout à l'autre : elle a toujours vécu avec la reine avec le respect qu'on lui doit, et qu'elle s'attire par un air aussi modeste que majestueux. Le roi est ordinairement dans sa chambre et moi aussi quand ce prince y vient, et il parle à LL. MM., tantôt de

leurs affaires, quelquefois de bagatelles agréables, et toujours avec une retenue et une politesse très-digne de ce qu'il est. LL. MM. sont fort aises quand elles le voient, et il me paraît qu'il s'accommode de son côté très-bien d'elles. Voilà, madame, vous rendre un compte fort fidèle sur ce sujet; considérez, je vous supplie, jusqu'où va la méchanceté. Je crois qu'il partira vers la fin de cette semaine, après avoir pris des mesures pour la campagne prochaine, et avoir reconnu par lui-même que l'on ne néglige rien pour qu'il ait lieu d'être content, et qu'on puisse le mettre en état de continuer à faire des progrès contre les ennemis et finir heureusement en Espagne la guerre qu'on y fait. Je voudrais, madame, que tous les généraux qui sont en Flandre fussent aussi d'accord qu'on l'est en cette cour; tout en irait certainement mieux. Madame la duchesse de Bourgogne a fait vos excuses à la reine de ce que vous ne lui écriviez point, et que vous aviez un furieux rhume qui vous en avait empêchée, et mal aux yeux. Quoiqu'il n'y ait point de dangers à ces sortes de maux, ils ne laissent pas d'être fort incommodes. J'espère, madame, que j'apprendrai, le premier ordinaire, par une de vos lettres, que vous en serez délivrée, et moi de l'inquiétude que cela me donne. Le temps ne laissera pas de me paraître long jusqu'à ce temps-là, rien ne m'étant plus précieux que la conservation de la personne du monde pour laquelle j'ai un attachement si tendre et si respectueux.

# LETTRE CXXII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 26 novembre 1708.

Comme j'étais en peine de votre santé, madame, parce que madame la duchesse de Bourgogne avait mandé à la reine que vous aviez un furieux rhume et mal aux yeux, j'ai été fort soulagée en apprenant, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 11 novembre, que vous vous trouviez mieux. Quelque mélancolique qu'elle puisse être, j'aime toujours à lire ce qui vient de vous; et ce m'est une consolation de savoir combien vous désirez que LL. MM. CC. puissent être aussi heureuses qu'elles le méritent. Je ne suis pas surprise, madame, que le roi soit touché au vif qu'une aussi belle conquête que Lille se soit perdue à la vue d'une armée si puissante, et à laquelle il avait ordonné plusieurs fois de la secourir, afin de maintenir sa parole au maréchal de Bouflers, auquel il l'avait promis. Il ne faudrait pas avoir l'honneur de connaître ce grand prince et l'élévation de son ame, pour ne pas croire qu'il ressent vivement de n'avoir pas été obéi; et il n'y a certainement que son courage et sa soumission à la volonté de Dieu qui puissent lui faire soutenir un

pareil événement. En me disant, madame, que vous n'osez me dire ce que vous craignez dans une pareille conjoncture, c'est m'en apprendre plus qu'il n'en faut pour me serrer le cœur. Mais pense-t on bien où vous êtes à tout ce qui pourrait succéder à des résolutions outrées? en connait-on l'horreur, et serait-on assez dénaturé ou assez aveuglé pour ne les pas connaître, ou ne les pas prévenir? Non, madame, cela n'est pas possible, et je ne me pardonnerais jamais à moi-même, si je pouvais faire un pareil tort; je me repens même de m'y être arrêtée un moment. M. le duc d'Orléans, qui est parti ce matin, en entretiendra S. M. à fond; et il ne peut lui entrer dans la tête, quelque fureur que l'on ait pour désirer la paix, qu'on la voulût acheter à un prix si cher, et qui perdrait bientôt la France. La mésintelligence de M. le duc de Vendôme et de M. le maréchal de Berwick est une chose bien cruelle; je n'oserais vous dire, madame, ce que je pense sur ce sujet, de si loin; je ne puis pourtant m'empêcher de vous confier que les princes auxquels on recommande d'être subordonnés aux généraux font une figure qui ne leur convient point, puisqu'on leur impute le mal, et qu'on ne leur attribue point le bien. Je l'ai vu en ce pays-ci; et il est certain, madame, qu'ils embarrassent extrêmement quand ils ne sont pas les maîtres d'agir.

Je crois que M. le duc d'Orléans s'en va satisfait : il a vu par lui-même que l'on ne vient à bout des affaires importantes que par une patience et

une affection dont tout le monde n'est pas capable. LL. MM. CC. et S. A. R. se sont embrassés tendrement; je suis persuadée aussi que M. le duc d'Orléans m'honore de son amitié, au moins m'en a-t-il assurée. La reine se porte fort bien; notre petit prince a une dent de plus, et on croit qu'il lui en veut percer encore deux ou trois. Le roi d'Espagne a appris aujourd'hui qu'on avait surpris une tour qui est importante pour la conservation de Tortose, et que le siége qu'on va faire d'Alicante ira bien. L'on a repoussé vigoureusement les Maures à Ceuta; et le commandant de cette place a fait sauter des mines qui ont fait périr une infinité de ces malheureux, et on écrit qu'on s'est remparé de la plupart des ouvrages qu'ils nous avaient pris, et que, si on avait eu un peu plus de cavalerie, ils auraient été contraints à lever ce vieux siége. Le prince des Caimaquites, sous le nom du *Chevalier tartare*, si bien instruit par feu M. de Meaux de la vérité de notre religion, y a parfaitement bien fait son devoir. Bienheureux, madame, qui en est pénétré, et qui peut toujours, dans toutes ses actions, n'avoir point d'autres vues! C'est ce que je crois, madame, qui vous soutient au milieu de tout ce qui se présente à vos yeux. Je vous suis plus attachée et plus dévouée que jamais.

# LETTRE CXXIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 2 décembre 1708.

Puisque vous croyez, madame, que la citadelle de Lille aura le même sort que la ville, quoique M. le maréchal de Bouflers ne la défende pas moins bien, il n'y a rien à dire, si ce n'est que je n'en puis comprendre la raison; car il ne saurait entrer dans la tête que notre armée voie tout perdre à sa vue, et passer toute sorte de munitions, à moins qu'il n'y ait quelque chose là-dessous de mystérieux ou que Dieu ne veuille aveugler tout le monde. Rien ne me paraît plus cruel que d'avoir caché la vérité au roi pendant toute la campagne, comme vous me faites l'honneur de me le dire, madame, qu'on ne lui en a pas dit un mot, parce que S. M., dans l'incertitude où elle devait être, n'a pas pu donner ses ordres avec la même sûreté qu'elle eût fait si elle eût pu voir de qui venaient les fautes. Il faut espérer que M. de Vendôme, n'ayant plus de compétiteur, redoublera d'application pour remédier au passé, et que monseigneur le duc de Bourgogne, n'ayant plus auprès de lui M. le maréchal de Berwick, d'avis toujours contraire à M. de Vendôme, se

trouvera plus libre, et l'esprit moins agité. Est-il vrai, madame, que, ce prince ayant eu la goutte assez violemment pour que tout le monde l'ait visité, jusqu'au roi d'Angleterre, qui lui a fait cet honneur, M. de Berwick ait poussé son ressentiment jusqu'à n'avoir pas voulu suivre son exemple. Je crois que ce sont ses ennemis qui font courir ce bruit pour faire accroire que c'est un dévot de profession et non pas un véritable chrétien.

M. le duc d'Orléans représentera au roi tous les malheurs affreux qui vraisemblablement devraient arriver pour la France comme pour l'Espagne, si on abandonnait LL. MM. CC. Les raisons que S. A. R. alléguera sont si bien fondées et si fortes, que je ne puis douter, madame, qu'elles ne fassent impression dans l'esprit et dans le cœur du roi. Je vous conjure de rappeler un peu à votre mémoire les temps passés; vous vous ressouviendrez que l'on vous disait que tout était perdu si l'on ne faisait une paix en sacrifiant le roi d'Espagne, que les espèces manquaient, et que tout allait périr. Il s'est écoulé cependant plus de quatre années depuis; vous avez eu des armées formidables, et elles ne sont point mortes de faim. Sans la fermeté du roi, madame, à ne pas suivre de si pernicieux conseils, et votre sincère attachement pour sa gloire, on en fût venu à recevoir la loi de la ligue, et nous eussions été humiliés par elle, pour perdre après les plus beaux fleurons de la couronne.

Je suis très-aise que vous ayez vu M. le maré-

chal de Villeroi, et que vous en soyez plus contente, par la confiance et l'amitié qu'il vous a témoignées. Je ne suis point surprise; et j'ai eu l'honneur de vous mander, madame, que je savais le fond d'estime qu'il avait pour vous, et que personne n'était plus pénétré que lui de tout ce qui se rencontre en vous de respectable et d'aimable. Il ne pouvait s'en taire avec M. d'Aubigny: ce n'est pas là seule bonne qualité que je lui connaisse de vous rendre justice et d'être très-honnête homme; il a encore celle d'aimer sincèrement la personne du roi et le bien de l'état.

La sensibilité que montre madame la duchesse de Bourgogne m'enchante et m'afflige : vous comprendrez aisément, madame, qu'elle peut produire ces deux effets dans une servante comme moi, qui ne lui suis pas, je crois, moins attachée que vous. Si vous ne pouvez pas m'en dire davantage sur son sujet, vous voudrez bien, sans doute, que je m'imagine tout ce que vous auriez la bonté de me dire si j'étais tête à tête avec vous dans la chambre obscure de Marly; et quand j'y aurais encore la fièvre, elle ne m'empêcherait pas d'y jouir du plaisir d'y voir la personne du monde que j'honore le plus, et à laquelle je suis le plus attachée.

Du 3 décembre.

*P. S.* Cette nuit, madame, la troisième nourrice de monseigneur le prince des Asturies est tombée malade de la fièvre; nous en avons par bonheur une autre qui a paru bonne à la faculté:

ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il n'a point voulu téter quoiqu'il soit cinq heures du soir. Ce qui nous fait espérer qu'il s'accoutumera, c'est qu'il joue avec elle : on l'a habillée tout comme était l'autre pour tâcher de le tromper, mais il n'y a pas moyen, il a trop de connaissance pour cela; je souhaite qu'elle augmente à mesure qu'il augmentera en âge, et qu'il ait assez de pénétration pour qu'on ne lui en fasse jamais accroire.

## LETTRE CXXIV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 6 décembre 1708.

Le marquis de Santa-Cruz, grand d'Espagne et bon sujet, est venu d'Alicante apporter la nouvelle de la prise de cette ville à Madrid, qui n'a duré que trois jours de tranchée ouverte, et sans y avoir perdu qu'un petit nombre de soldats. Le chevalier d'Asfeld, madame, qui a fort bien conduit cette affaire, se contentera de bloquer le château, à cause de sa trop avantageuse situation, dont la réussite serait douteuse : il prétend qu'il tombera de lui-même, ne pouvant être secouru ni par mer ni par terre. Le peuple en a témoigné une grande joie, et tous les seigneurs sont ac-

courus au palais avec empressement pour marquer la leur. Cette réduction et celle de Dénia achève de réduire à l'obéissance le royaume de Valence.

Le roi envoie un courrier exprès au duc d'Albe pour qu'il apprenne cette agréable nouvelle au roi. Je ne doute pas, madame, qu'elle ne vous fasse autant de plaisir que nous en avons ici; nous n'avons plus présentement qu'à presser l'archiduc de près, dans la partie de la Catalogne qu'il occupe encore. Pour cela, M. le duc de Noailles y contribuera beaucoup si on lui en donne les moyens; et en vérité, madame, rien n'est plus important que de finir la guerre dans ce continent, pour pouvoir après faire une paix convenable, et ce n'est pas chose difficile pour peu qu'on veuille s'y appliquer où vous êtes. Plût à Dieu, madame, qu'on l'eût fait plus tôt! nous n'en serions pas où nous en sommes, et nous jouirions de la tranquillité où nous aspirons, que l'on ne peut jamais se figurer avoir si nous ne mettons notre honneur à couvert!

J'ai eu l'honneur de vous écrire, madame, lundi dernier, qu'on avait été obligé de changer de nourrice à monseigneur le prince des Asturies, à cause que la sienne avait la fièvre et qu'il ne voulait pas téter la nouvelle. Depuis, il a pris le téton toutes les nuits, et le jour quand il s'éveille et qu'il ne voit pas encore le différent visage. Le reste du temps il mange sa bouillie avec un extrême appétit, et du riz passé qu'il aime extrêmement; du reste, il se porte à merveille, et est d'une gaieté

et d'une couleur qui ne laissent pas appréhender qu'il ne se trouve pas bien; et il a une connaissance de tout si étonnante pour son âge, qu'il est impossible de le tromper. J'espère, madame, qu'à la fin il s'accoutumera tout à fait avec sa nouvelle nourrice : il joue avec elle et la caresse; il la fait asseoir sur un petit tabouret où se mettait l'autre, et lui met ses jolies petites mains sur les joues; et avec tout cela, quand elle veut lui donner à téter, et que le prince la regarde, il n'a ni repos ni patience jusqu'à ce qu'il soit dehors de ses bras : vous pouvez juger, madame, si la pauvre femme est bien mortifiée. La reine se porte de mieux en mieux. Si l'ordinaire, qui viendra apparemment demain, pouvait nous donner quelque consolation du côté de la Flandre, tout irait bien. Il faut mettre son espérance en Dieu, qui sait mieux que nous ce qui nous convient. Soyez persuadée, madame, je vous supplie, de la sincérité de ma reconnaissance pour vos bontés et de mon attachement respectueux.

# LETTRE CXXV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 9 décembre 1708.

Quoique je me sois donné l'honneur de vous écrire, madame, il y a peu de jours, par un courrier que le roi a dépêché à M. le duc d'Albe, je ne laisse pas de le faire aujourd'hui, parce que j'ai reçu depuis votre lettre du 25 novembre, dont je suis pénétrée de reconnaissance pour toute la confiance et la bonté avec laquelle vous avez bien voulu me parler. Les matières que vous avez traitées avec tant de délicatesse et de vérité n'ont que trop bien satisfait ma curiosité; je n'entrerai point avec vous, madame, dans des détails inutiles; mais j'aurai l'honneur de vous dire que vous me faites de plus en plus admirer la grandeur de courage du roi, et le plaindre de voir ses ordres si mal exécutés par des personnes qui ne manquent néanmoins ni de mérite ni de bonne intention. C'est en vérité, madame, une fatalité à quoi on ne pourrait résister, si on ne faisait réflexion que c'est Dieu qui le veut. Ce sont de telles pensées, sans doute, que vous tirez des forces pour ne pas succomber aux maux présents et à ceux que vous craignez pour l'avenir; et je vou-

drais bien vous pouvoir imiter. Vous me donnez cependant, madame, quelque rayon d'espérance en m'apprenant que M. le duc de Bavière a fait une entreprise sur Bruxelles, et que M. le duc de Vendôme veut forcer les lignes où est le prince Eugène, à quoi le roi a consenti promptement. Cette seconde entreprise, heureusement exécutée, dédommagerait avec usure de tous les avantages qu'ont eus les ennemis, et les suites en pourraient être encore plus avantageuses qu'on n'aurait osé l'espérer au commencement de la campagne. La prise de Bruxelles serait aussi très-importante; mais je crains que ces deux événements n'aient pas eu le succès que nous en désirons, puisque nous n'en savons encore rien, et qu'il me semble que nous devrions déja en avoir reçu la nouvelle si tout eût bien été.

Lorsque les villes de Gand et de Bruges revinrent à l'obéissance, on comptait que cela était très-important, et le comte de Bergeyeck a toujours été d'opinion de les conserver; je vois cependant, madame, que celle de M. le maréchal de Berwick est contraire. Ce n'est pas la première fois qu'ils en ont eu de différentes, et l'on ne peut encore juger de celle qui est la meilleure. Chacun peut avoir ses desseins plus ou moins étendus, plus aisés ou plus difficiles, et les circonstances font prendre d'ordinaire des partis aux gens sages, que la fortune ne seconde pas; cependant, madame, rien n'est plus impatientant ni plus douloureux que les diversités de sentiments sur des affaires

d'une telle conséquence, et il est aisé de s'imaginer que celle qui a été entre M. de Vendôme et M. de Berwick est l'origine de tout ce qui s'est passé. C'est ce qui fait qu'on doit se réjouir, madame, de ce qu'ils ne sont plus ensemble. L'insolence avec laquelle on censure un prince aussi respectable que l'est M. le duc de Bourgogne par toutes sortes d'endroits mériterait des châtiments exemplaires; et rien ne me paraît plus dangereux que des cabales dans les cours, quand elles y répandent du venin contre les maîtres. Si les personnes qui les composent avaient un véritable zèle pour l'état et pour le roi, elles l'avertiraient de ce qu'elles croiraient contre son service avec une hardiesse respectueuse et ferme, et soutiendraient en public tout ce qui serait de sa gloire, au lieu de blâmer tout ce qu'on fait sans savoir les raisons qu'on a eues pour le faire. Qu'est-il question, madame, quand il s'agit d'un roi qu'on veut détrôner, d'un autre dont on veut abattre la puissance, enfin des plus grandes choses du monde, d'y mêler M. de Cambrai, les jésuites, les libertins et les jansénistes? Il vaudrait mieux ne songer qu'à la guerre, à vaincre les ennemis, et à penser qu'en le faisant on suit la volonté de Dieu, en soutenant une si juste cause. Je crois que madame la duchesse de Bourgogne ne serait pas d'un avis contraire au mien, et qu'elle souffre avec beaucoup d'impatience le tort qu'on fait à M. le duc de Bourgogne. Vous êtes absolument la maîtresse, madame, de montrer au roi le mé-

moire qui regarde le procédé qu'on a eu avec M. le duc d'Orléans, selon que vous le jugerez à propos. Je voudrais que ce prince eût autant de fermeté avec ses domestiques qu'il en a à la tête des armées; ils ne se hasarderaient pas à lui dire des choses qu'il vaudrait mieux que S. A. R. n'écoutât point, et ils ne seraient pas si bien instruits qu'ils le sont de tout ce qu'elle dit en leur présence, et qu'ils vont redonner souvent contre l'intention de leur maître; car, ayant autant d'esprit et de bonté qu'il en a, je sais qu'il se repent quand il lui est échappé de dire certaines choses qu'il convient lui-même n'être pas à propos. Je vous supplie cependant, madame, quelques protestations qu'il ait faites à LL. MM. CC., à M. l'ambassadeur et à moi, de s'en aller content, de suivre un peu ses démarches, et de me faire l'honneur de me mander si j'ai le bonheur d'avoir quelque part dans l'amitié dont il m'a protesté plusieurs fois qu'il m'honorait, et que j'ai certainement désiré de mériter. Tant que je saurai M. le duc de Savoie travaillant pour rendre les deux princesses ses filles malheureuses, je douterai de sa dévotion. Ce qui est certain, c'est que S. A. R. vit bien mieux avec madame sa mère à présent, qu'il ne l'a fait depuis que le mariage de Portugal se rompit. Madame royale en a témoigné sa joie à la reine, qui est encore augmentée, dit-elle, parce qu'il marque à madame la duchesse de Savoie une forte amitié. Ce sont de bons commencements, mais ce n'est pas assez. Je vous souhaite, ma-

dame, des sujets de tranquillité, et que vous n'ayez pas toujours à recourir à votre vertu pour souffrir autant d'amertume que vous en trouvez depuis tant d'années; si cela peut arriver, j'aurai lieu d'être bien contente de moi-même.

*P. S.* Le roi vient d'envoyer à madame la duchesse de Mantoue quatre mille écus sur sa pension, et un ordre pour qu'elle en soit payée régulièrement à l'avenir; j'ai l'honneur de vous en donner part, parce que je sais que vous vous intéressez à ce qui regarde cette princesse.

## LETTRE CXXVI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 17 décembre 1708.

Je ne sais pas, madame, à quoi bon on invente des nouvelles comme celle que j'eus l'honneur de vous mander qui regardait la reine d'Espagne et M. le duc d'Orléans; elles sont si grossières et si éloignées de la vérité, qu'il n'en peut revenir que de la honte à ceux qui les veulent répandre : je m'étonne cependant qu'ils n'aient pas tâché à les faire venir jusqu'au roi et à madame la duchesse de Bourgogne, car leur dessein apparemment était mauvais. Je m'imagine que ce sera quelque misé-

rable domestique de S. A. R. qui avait peur de revenir à Madrid, ou quelque autre personne qui voudrait ce prince en France, qui avait imaginé ce bel expédient pour l'y faire aller tout droit sans qu'il vînt prendre congé de LL. MM. CC. On m'a nommé cependant deux ou trois personnes qu'on prétend qui ont fait courir ce bruit à Versailles; mais je crois qu'il vaut mieux le laisser tomber que de le relever en les nommant. Ce sont des tracasseries ridicules; mais j'appréhende que ce ne soit pas la dernière. Il vaudrait bien mieux, madame, s'occuper d'autres choses; nous n'en avons que trop d'importantes qui doivent fixer notre attention. La fin de cette campagne me paraît encore plus surprenante que tout ce qui l'avait devancée, et l'on ne pouvait s'attendre à tout ce que vous me faites l'honneur de me mander. Il est certain, madame, qu'il faut songer que l'on est chrétien pour ne se pas abandonner au désespoir en voyant tout ce que l'on a laissé faire aux ennemis sans qu'ils aient trouvé aucun obstacle. Que nos rois sont à plaindre, madame, et nos princesses de se voir exposés à tant de tristes événements et de suites fâcheuses pour l'avenir par un enchaînement de fautes, quand on pouvait les prévenir ou au moins y remédier, et tirer M. le maréchal de Boufflers des peines glorieuses qu'il souffre en le secourant, ou empêchant l'armée ennemie de recevoir des munitions! Puisque nous avons encore plus de cent mille hommes, il ne nous est pas permis de perdre l'espérance. Vous

me consolez, madame, quand vous me dites qu'il faut donner une nouvelle face à la campagne prochaine, et ne rien oublier pour s'y bien préparer cet hiver; cela est digne du courage du roi et de sa fermeté. Il est en vérité admirable; toutes ses actions le rendent tous les jours plus digne d'estime; mais je ne puis convenir avec vous que cela soit capable d'augmenter mon respectueux attachement pour S. M., parce que je sens mon cœur qui lui est entièrement dévoué, et que je ressens aussi vivement que vous, madame, tous ses chagrins. Si vous deviez être honteuse de quelque chose, ce ne serait pas de ce que votre santé est meilleure, ce serait de l'indifférence que vous me montrez pour la continuation de votre vie. Avez vous oublié que vous la devez conserver pour des personnes auxquelles elle est aussi nécessaire qu'agréable, et qui ne vous doivent pas être indifférentes? Cessez donc, je vous conjure, de si mal penser, ou ne trouvez pas mauvais que je me serve des termes les plus durs pour vous reprocher votre affreuse ingratitude. Je suis incapable d'en avoir pour vous, madame; et la mort seule finira en moi la respectueuse tendresse que j'ai pour vous. La reine sent remuer son enfant.

*P. S.* La reine se trouve toujours de mieux en mieux de sa grossesse; elle est entrée dans son cinquième mois. Je crois qu'on la saignera au bras cette semaine. Il faudra bientôt songer à faire venir M. Clément et madame de la Salle. Comme je

crois, madame, que le roi d'Espagne et M. l'ambassadeur mandent au roi que le comte de Staremberg, avec cinq mille hommes et plusieurs miquelets, a voulu surprendre Tortose sans y avoir réussi, je ne vous en ferai point le détail; j'aurai l'honneur de vous dire seulement que nous devons le bonheur d'avoir conservé cette place importante à l'extrême valeur des troupes françaises et espagnoles de la garnison qui y était, quoique assez faible. Les ennemis y ont perdu plus de cinq cents hommes, en comptant les morts et les blessés, et nous près de soixante. C'aurait été un grand malheur qu'une conquête si importante, et que M. le duc d'Orléans a faite avec tant de peines et de gloire, eût été enlevée en un moment. Les Catalans y faisaient grand fond.

La reine croit, madame, qu'elle doit avoir recours à une amie aussi parfaite que vous dans les grandes comme dans les petites choses. Un chef de sa bouche étant mort depuis peu, et en ayant un autre dont le goût s'est assez gâté depuis que feu Monsieur l'envoya avec la reine Marie-Louise en Espagne, elle a besoin d'en avoir un nouveau qui soit bon : S. M. vous prie donc de lui en choisir un, habile, propre et sage, ce qui est assez difficile à rencontrer dans ces sortes de gens qui ont toujours la tête sur le feu. Je vous supplie d'avoir la bonté de faire cette commission le plus tôt que vous pourrez, parce que la reine n'est pas bien servie présentement. M. Fagon aurait-il oublié de lui donner un médecin? Il est fort

nécessaire qu'il y en ait deux dans cette cour, car je ne sais ce que nous deviendrions tous si M. Burlet tombait malade ou qu'il lui arrivât quelque accident. Il faut donc, s'il vous plaît, que monsieur le premier médecin prenne la peine d'en trouver un. J'ai connu autrefois à Rome celui qu'avait M. le cardinal de Bouillon; j'ai ouï dire qu'il n'était plus auprès de lui : il paraissait sage, et passait pour bien savoir sa profession. Ceci n'est qu'autant, madame, qu'on n'ait pas jeté la vue sur quelque autre.

## LETTRE CXXVII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 21 décembre 1708.

Que puis-je répondre, madame, à votre dernière lettre du 9 décembre, quand vous m'y représentez si fort au naturel toutes les fautes de la campagne passée, et celles que vous ne doutez pas qu'on ne fasse à l'avenir? Si une armée aussi nombreuse qu'est encore celle du roi ne doit agir que mollement, et presque toujours à contretemps, vous n'avez que trop de raisons de tout appréhender; mais permettez-moi de vous dire qu'il n'est pas permis d'avoir si mauvaise opinion des troupes et des généraux qui les peuvent

commander, pour croire qu'on ne puisse pas redresser toutes choses, quand on s'appliquera bien à y donner une autre forme, et quand la matière ne manque pas, puisque l'on se trouve avec des hommes et de quoi les maintenir : c'est un manque de courage de désespérer, et de se croire obligé de tout abandonner. J'espère aussi qu'un pareil trait ne sera jamais mis dans l'histoire, et qu'un enchaînement de tant de grandes actions qu'a faites le roi ne sera pas terni par une paix honteuse; il semble même, madame, qu'on devrait écouter avec indignation les gens qui la conseillent à ce prix. En effet, ce ne peut-être que des ames basses et de très-mauvais sujets; car il est certain que, si on abandonnait l'Espagne par un traité, chose inouïe, et à quoi S. M. C. aimerait mieux mourir que de consentir, la France deviendrait après la victime de la faute qu'elle aurait faite, puisque la ligue, augmentant son pouvoir par la vaste monarchie qu'on lui aurait cédée, deviendrait en état de lui donner la loi. L'empereur fait déja ressentir à l'Italie sa dure domination. Si on avait voulu assister le pape d'un petit secours qu'il a demandé avec tant d'empressement, on aurait fait une diversion très-considérable, et le royaume de Naples serait apparemment revenu à l'obéissance du roi catholique, et plusieurs souverains d'Italie se seraient joints avec nous. L'archiduc aurait été bien embarrassé, et il eût été très-facile, la première campagne, de le chasser d'un pays qu'il achève de ruiner, et il aurait

perdu tout espoir qu'il se rendît maître de ce continent. Enfin, madame, il est certain que les mesures que l'on a prises depuis le commencement du siége de Turin ont tout gâté de ces côtés-là, et que celles de la Flandre n'ont pas été plus favorables. Le véritable moyen, ce me semble, de faire cesser toutes les clameurs et de fermer la bouche aux personnes qui osent parler si indignement, serait de paraître ferme à soutenir hardiment et constamment la bonne cause, et que le roi, toujours si fortement incliné à la bonté et à la clémence, montrât en quelques occasions une juste sévérité, qui reprimerait les licences qu'on prend mal à propos dans sa cour et dans ses armées, et qui imprimerait de la terreur et du respect pour le meilleur maître du monde, et qu'il paraît qu'on commence à ne pas craindre assez. Il faut avouer, madame, que je suis bien hardie quand j'ai l'honneur de vous entretenir de cette manière; et ce qui me donne cette liberté, c'est de sentir que je donnerais ma vie volontiers pour que S. M. fût aussi bien servie qu'elle le mérite, et par conséquent heureuse.

Je ne doute pas que l'entrevue de nos princes et du roi n'ait été moins agréable que nous n'eussions desiré. Il est certain, madame, que monseigneur le duc de Bourgogne est fort à plaindre, et que madame la duchesse de Bourgogne ne l'est pas moins en sa manière. Tous ses chagrins se dissiperont bientôt, madame, si on s'applique cet hiver, comme vous m'en avez donné l'espérance,

à bien établir les troupes et à donner une nouvelle face aux affaires. Il y a trop long-temps que nos ennemis jouissent d'un bonheur excessif pour que nous ne devenions pas à notre tour heureux; mais encore une fois, madame, ne négligeons rien pour y parvenir. Je me souviens que, me trouvant à Fontainebleau pendant le siége de Philisbourg, quand la France était si opulente, et qu'elle ne manquait pas de bons généraux, l'on criait misère, et que l'on disait que tout était perdu. Les dames criaient comme si elles eussent craint d'être réduites à la mendicité, et les hommes déploraient le triste état où le royaume allait être réduit. Les uns et les autres ne laissaient pas de jouer un fort gros jeu, de tenir de grosses tables; et les femmes, après avoir jeté des larmes pour les risques que couraient les guerriers, un moment après songeaient à leurs ajustements, et riaient de la moindre badinerie. Cependant il s'est écoulé un assez grand nombre d'années pendant lesquelles on a soutenu bien des adversités et de bonnes fortunes; ainsi, madame, le meilleur est de ne pas faire grand cas de tout ce qu'on dit, et d'aller son chemin. Je suis très-étonnée que M. de Vendôme revienne : si le prince Eugène et Marlborough étaient en repos dans des quartiers, je n'en serais pas surprise; mais qu'il veuille aller respirer à Anet pendant que l'armée ennemie agit, c'est ce qui m'étonne. Si M. le maréchal de Berwick conseillait si fort de se réduire à garder nos places et à abandonner l'Escaut, il fallait qu'il eût

commencé par conserver Lille; c'eût été le moyen le plus sûr de garantir les frontières des insultes. Vous n'avez rien à craindre, madame, sur la joie qu'il pourrait avoir voyant ses prophéties accomplies; sa conscience est trop délicate pour se réjouir du mal d'autrui, et il est trop honnête homme pour avoir des sentiments si opposés à tout ce qu'il doit aux graces du roi, et à celles qu'il a reçues de S. M. C.

Je suis très-aise que M. le duc d'Orléans, madame, témoigne être content de moi; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour mériter l'honneur de ses bonnes graces, et je continuerai d'avoir pour S. A. R. un sincère et respectueux attachement. Je crois comme vous qu'elle aura moins de peine à réduire l'archiduc dans Barcelone, et peut-être à l'en faire sortir, qu'à rapprocher madame la duchesse de Bourgogne et Madame : ces deux princesses croient avoir chacune raison; ces sortes d'éloignements ne laissent pas d'être désagréables, et il faudrait au moins de l'union dans sa maison pour se soulager un peu des maux publics. La reine voudrait fort que madame sa sœur et Madame fussent bonnes amies, et S. M. voudrait qu'il n'y eût jamais d'inimitiés. Tant de morts de personnes de distinctions doivent apporter bien de la mélancolie. Je crains extrêmement pour M. le prince; madame la princesse m'a fait l'honneur de me mander, il y a huit jours, qu'il était bien fâché de ne pouvoir m'écrire à cause qu'il ne se trouvait pas bien. Ce prince, madame, n'a pas

cessé un instant de me témoigner de la bonté en toute rencontre, et je serais très-affligée de sa perte. Comme M. le prince de Conti est plus jeune et moins abattu, il y a moins à appréhender pour lui. M. le duc de Gramont eût, je crois, mieux fait de ne point mener madame sa femme à Versailles et à Marly, ou de savoir auparavant si le roi n'eût pas trouvé mauvais qu'elle y allât; il se serait épargné les dégoûts qu'il a reçus : un mariage comme le sien en cause beaucoup, et il sera difficile qu'il ne s'en repente pas lorsque l'amour finira. Je ne m'attendais pas qu'aucune fille de madame la maréchale de Noailles se fît religieuse; j'espère qu'elle s'en trouvera bien, puisqu'il n'a tenu qu'à elle de suivre l'exemple de mesdames ses sœurs. Le pauvre feu M. le maréchal et madame leur mère leur ont laissé la liberté toute entière de choisir une profession : on ne saurait trop louer un procédé si chrétien et si tendre.

Nous avons eu ici, madame, quelque inquiétude pour la reine : il lui vint il y a quatre jours un mal de gorge avec le rhume qui lui a causé la fièvre; quoiqu'elle ne fût pas violente, l'état où elle est ne laissait pas de donner de la peine. S. M. a été saignée du bras, et grace à Dieu, elle se porte fort bien, et s'est levée aujourd'hui. Quoique vous me défendiez de songer à votre santé, je ne puis m'empêcher de lui demander de tout mon cœur de vous en donner une longue et parfaite, m'y intéressant plus que je ne peux vous l'exprimer.

# LETTRE CXXVIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 30 décembre 1708.

Le dernier ordinaire ni le retour du courrier extraordinaire ne m'ont point apporté de vos lettres; mais la reine m'a fait l'honneur de me montrer celle que vous lui avez écrite, qui était d'une personne bien affligée. Je n'en suis point surprise; comment, madame, ne le seriez vous point au milieu de ce que vous voyez, et du découragement que tout le monde vous montre? J'en excepte pourtant le principal, qui est le roi; car il nous revient qu'il a toujours l'ame ferme, et que lui seul est inébranlable dans des malheurs dont il se voit persécuté, aussi-bien que dans ceux qu'on lui veut faire envisager, qui ne servent qu'à affermir son grand courage: il est en vérité admirable en tout, mais il n'est pas moins aimable. Je m'attends, madame, que vous me ferez l'honneur de me dire quelque chose de l'entrevue de monseigneur le duc de Bourgogne avec S. M. et avec madame la duchesse de Bourgogne; cette princesse est agitée par bien des sentiments différents, et elle en souffrirait sans doute encore bien davantage si elle ne les communiquait à une amie qui y entre aussi tendrement que vous le faites,

et qui sait si bien les démêler pour donner à chacun leur prix. Je suis sûre, madame, que vous n'aurez pu retenir vos larmes en revoyant M. le maréchal de Bouflers; il n'y a point de graces qu'un tel homme ne mérite, et on loue infiniment la générosité du roi pour celle qu'il lui a faite. L'exemple que ce maréchal a donné en défendant Lille comme il l'a fait devrait bien causer de l'émulation et de la honte en même temps, si l'on compte encore pour quelque chose l'honneur. Je veux espérer, madame, qu'il se réveillera dans les cœurs, et que notre nation, qui s'est acquis tant d'estime autrefois, reprendra à l'avenir sa première fierté, et qu'elle se ressouviendra qu'elle doit être vertueuse pour plaire au roi qui la commande. Nous n'avons, madame, rien de nouveau ici; on continue à tout arranger pour la campagne qui vient. La reine se porte bien; et moi, je vous suis dévouée à mon ordinaire. J'ai un gros rhume qui me fait tousser toute la nuit; j'espère qu'il ne me durera pas si long-temps que celui que vous m'avez vu à Marly. L'accident arrivé à madame la duchesse de Mantoue fait une grande pitié; elle le supporte avec une résignation et une patience qui font qu'on la plaint encore davantage. On a écrit à Madrid que M. le maréchal de Tessé était fort incommodé, et qu'on appréhendait qu'il ne lui fallût faire la grande opération; cela serait bien fâcheux. J'ai reçu une lettre du cardinal de la Trémoille, qui ne m'en parle point; il est vrai qu'elle est de plus vieille date. Je prends

la liberté, madame, de vous en adresser une pour la reine d'Angleterre; je ne m'embarrasse plus de vous donner des commissions, puisque vous les faites avec la même ponctualité que si vous y étiez obligée, et je m'en trouve très-bien. Vous ne me dites plus rien de M. le duc de Noailles. Souffrirez-vous que madame la maréchale s'absente de la cour, et qu'elle se plonge dans sa douleur? Paris n'est point fait pour elle.

## LETTRE CXXIX.

### A LA MÊME.

Madrid, le 6 janvier 1709.

Ne vous impatientez pas, je vous supplie, madame, de me voir revenir vous parler d'une chose à laquelle vous avez trouvé des difficultés autrefois; j'ai plusieurs raisons pour le faire, et pour peu que vous pensiez à ce que nous devons en Espagne à M. le duc d'Orléans, vous trouverez, comme moi, que je ne puis guère me dispenser d'aller au-devant de tout ce qui peut lui être agréable. Le titre que S. A. R. a demandé pour mademoiselle de Séry le touche et l'intéresse plus que jamais, et je suis sûre que cette cour ne saurait lui donner une marque de sa reconnaissance qui lui fasse plus de plaisir

qu'en sollicitant la conclusion de cette affaire. Permettez-moi donc, madame, de vous supplier d'entrer un peu dans sa passion, quelle qu'elle soit. Certainement nous devons à son courage, à sa prévoyance et à sa fermeté, les prises importantes de Lérida et de Tortose, et nous avons besoin qu'un nouveau zèle l'anime pour la campagne prochaine. Ces raisons sont bien fortes, madame; et je ne sais si, en certaines occasions, il n'est pas permis d'oublier le sujet sur qui une grace doit tomber, quand celui qui la demande mérite infiniment davantage. Je suis toujours, avec mon attachement respectueux, madame, votre très-humble et très-obéissante servante.

*P. S.* Je n'ai jamais pu me servir de mes yeux, quoi que j'y aie essayé, pour me donner l'honneur de vous écrire cette lettre.

## LETTRE CXXX.

### A LA MÊME.

Madrid, le 7 janvier 1709.

Je ne crois pas, madame, qu'il soit possible d'avoir jamais écrit une plus belle lettre qu'est la dernière dont vous m'avez honorée, et je ne sache que vous capable de penser aussi chré-

tiennement, si justement et si noblement que vous faites, et qui puisse si bien l'exprimer. Je n'entreprendrai point d'y répondre article par article; mes réponses me feraient trop de honte, et vous dégoûteraient peut-être de parler, comme vous faites, à une personne qui ne sait que sentir tout ce que vous valez, sans pouvoir l'imiter que de trop loin, pour vouloir continuer un aussi charmant commerce que le vôtre, et dont il est impossible que je puisse me passer. J'aurai donc l'honneur de vous dire, madame, que notre roi est digne d'admiration, de toute notre tendresse, mais en même temps de pitié de se trouver presque seul à toujours vouloir bien faire sans être secondé; que madame la duchesse de Bourgogne m'attire des larmes, quand je fais réflexion à tout ce que son bon cœur, sa noblesse et sa délicatesse lui font souffrir, et que je suis prête à mourir de douleur quand je vous vois entre S. M. et cette princesse, entrant plus qu'elles-mêmes dans leurs justes peines! Le mal de madame la duchesse de Bourgogne ne m'inquiète pas moins que vous; il est surprenant que cette grosseur soit arrivée jusqu'à un côté de son sein. Qu'en dit M. Fagon, madame? Ne jugerait-il pas à propos qu'elle prît les bains de Bourbonne, ou autres de cette espèce? Des maux de cette nature ne se déracinent pas facilement quand on n'y applique pas des remèdes dans les commencements; sa jeunesse doit donner de grandes espérances. Je vous supplie humblement, ma-

dame, d'avoir la bonté de m'avertir de tout ce qui regardera sa santé, qui m'est si chère. La reine s'intéresse plus à celle de madame sa sœur qu'à la sienne propre; la tendre amitié qu'elle a pour elle fait un véritable plaisir; S. M. me fait l'honneur de m'en entretenir très-souvent : ce sont, en vérité, deux merveilleuses princesses. La reine se porte très-bien présentement. Cette cour est fort grosse, par la quantité d'officiers auxquels M. le duc d'Orléans a donné la permission d'y venir passer l'hiver; je les trouverais bien mieux dans leurs quartiers, et je serais plus à mon aise encore si M. de Besons était demeuré à la tête des armées jusqu'à ce que S. A. R. y fût revenue; car les ennemis ne s'endorment pas en Catalogne, et ils veulent toujours essayer à faire quelque nouvelle entreprise. Tout le monde, madame, a trop d'envie d'aller à Paris; je m'ôte pourtant de ce nombre, car je vous assure que je n'en ai aucune. Je crois que vous seriez aussi bien fâchée de me voir; c'est une marque de votre bonté et de votre attachement pour LL. MM. CC., dont la vertu se fait connaître plus héroïquement à mesure que les malheurs arrivent. Si vous leur rendez justice, madame, elles ne vous refusent pas celle qui vous est due, et je vous proteste qu'on ne peut avoir plus de confiance, d'estime et d'amitié que le roi et la reine en ont pour vous, ni moi plus de reconnaissance et de dévouement.

# LETTRE CXXXI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 14 janvier 1709.

Nous avons, madame, une neige et une gelée si grande en ce pays-ci, depuis quelques jours, qu'on ne se souvient pas d'en avoir vu de pareilles. On croit que c'est ce qui a empêché l'ordinaire d'arriver la semaine passée; cela est fort désagréable, car quoique l'on ne s'attende pas à des nouvelles qui puissent faire beaucoup de plaisir, on est bien aise d'en savoir principalement de la santé des personnes royales et de celles de ses amis. Depuis que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, madame, sur l'incommodité qu'a madame la duchesse de Bourgogne, je suis très-inquiète, et j'attends avec impatience ce que M. Maréchal, que vous disiez qui la devait voir, en aura jugé avec M. Fagon. Je ne suis guère plus en repos sur le gros rhume que vous aviez; et ce qui me fâche davantage, c'est qu'apparemment nous n'aurons nos lettres que quand les courriers pourront marcher, et nous ne saurons rien de tout ce qui se passera en Flandre. On prétend que les Catalans manquent fort de subsistances, que l'argent y est rare, et qu'il y

en a plusieurs qui reconnaissent leur erreur, et qui s'aperçoivent qu'ils ont couru à leur perte en changeant de maître ; on dit aussi que les Portugais ne sont guère plus à leur aise. Du reste, madame, il n'y a rien de considérable en ce pays-ci, si ce n'est l'extrémité où se trouve un des chefs de la maison du roi; c'est le comte de Bénaventé : hier au soir, on croyait qu'il ne passerait pas la nuit ; ce matin on l'a trouvé considérablement mieux, quoiqu'il soit encore en grand risque. LL. MM., avec beaucoup de raison, seraient très-fâchées si elles venaient à le perdre, parce qu'il les aime véritablement, et qu'il ne s'est jamais trouvé dans aucune cabale ni dans aucun discours, si contraires à ce que doit un bon et fidèle sujet ; il est d'ailleurs d'une grande naissance, et s'acquitte fort bien de sa charge de grand-chambellan, qui a encore plus de privilége que celle qu'a M. le duc de Bouillon. Vous trouverez, sans doute, assez extraordinaire que, madame sa femme ayant trois filles, dont l'une est mariée, et toutes trois en état de sortir de leurs maisons, elles n'aient pas pris la peine de le venir voir dans le palais où il a son logement ; cela ne vous persuadera pas de la tendresse que l'on a à Madrid les uns pour les autres : aussi est-il bien rare de voir des parents qui s'aiment ; il ne faut donc pas s'étonner s'ils n'aiment point les gens qui ne leur appartiennent pas. M. le cardinal Porto-Carréro vint hier, à neuf heures du soir, après qu'on eut donné l'extrême onction au

comte de Bénaventé, lui donner des indulgences et sa bénédiction, malgré son âge et le froid qu'il faisait : il s'acquitte parfaitement bien de tous ses devoirs d'archevêque, et on lui doit cette justice.

Nous aurons une belle fonction dans le mois de mars, et plus tôt si on le peut; c'est, madame, le serment que tous les royaumes feront de reconnaître monseigneur le prince des Asturies pour véritable successeur. M. l'ambassadeur informe aujourd'hui, je crois, le roi, de la manière dont cette cérémonie se fera. Je suis destinée pour avoir l'honneur de tenir ce prince dans mes bras lorsque tous les députés viendront prêter leur serment. Il est à souhaiter, madame, pour rendre le plaisir de cette journée plus complet, que nous vous sachions plus tranquille en votre cour. Il a percé une sixième dent au prince, aussi heureusement que les autres. La reine se porte parfaitement bien à présent. Voilà, madame, tout ce que je puis me donner l'honneur de vous dire; j'y vais pourtant ajouter, que vous preniez bien garde qu'on ne se laisse pas surprendre où vous êtes par une cabale, qu'on sait certainement qui agit dans cet esprit; cela serait pernicieux. M. l'ambassadeur est sage et zélé et véritable, et on doit se remettre à lui de tout; car certainement il ne trompera pas, et il n'a d'intérêt que celui de bien faire. Pour moi, madame, je me flatte que vous connaissez mon cœur : il vous sera dévoué jusqu'au dernier moment de ma vie.

# LETTRE CXXXII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 17 janvier 1709.

L'ORDINAIRE qui devait venir naturellement la semaine passée n'est arrivé qu'hier, madame; je m'attends que le premier que nous aurons m'apprendra que les ennemis auront pris Gand et Bruges, puisque rien ne les en peut empêcher, notre armée s'étant rétirée pour se mettre en quartier. Il ne faut plus, madame, penser à tant de malheurs; les plus grands hommes en ont éprouvé, et les nations les plus redoutables n'ont pas laissé de faire de grandes fautes. Mais tout cela peut s'effacer par une meilleure conduite à l'avenir, et peut-être dans la première campagne nos ennemis sentiront-ils que les Français en général ne manquent ni de courage ni de zèle pour leur patrie, et qu'ils font bien leur devoir quand ils sont bien conduits.

J'avoue, madame, qu'il n'est pas facile de prévoir quand et comment tout ceci se démêlera; nos lumières sont trop bornées pour le pouvoir pénétrer, et Dieu seul nous le fera voir, et nous conduira peut-être par des chemins épineux où nous trouverons après notre consolation.

M. le maréchal de Boufflers remettra de l'ordre où il va, ou il y aura bien du malheur.

Je suis dans une grande inquiétude de M. le Prince; vous savez mieux que personne, madame, l'honneur qu'il m'a toujours fait, et combien je lui dois. Ce serait grand dommage si on perdait M. le prince de Conti, qui a tant de qualités estimables, et il me semble que tout le monde doit s'intéresser à la vie des princes d'un sang qui nous est si cher. Vous ne me faites plus l'honneur de me mander des nouvelles de madame la duchesse de Bourgogne depuis que vous m'avez écrit que sa grosseur était si fortement augmentée; cela me fait croire qu'on ne la trouve pas dangereuse. Si notre princesse s'abandonne au chagrin, et qu'elle ne se serve pas de son courage, j'appréhende fort pour sa santé : elle est trop jeune pour désespérer de voir changer toutes choses en bien; la reine n'est pas moins sensible qu'elle, mais elle ne se laisse pas abattre. Vous l'obligerez fort de faire en sorte qu'elle ait un bon médecin; car si celui du roi tombait malade, LL. MM. et le prince pourraient se trouver bien embarrassés. Je mande aujourd'hui à M. Clément et à madame de la Salle qu'il faut qu'ils arrivent à Madrid vers la fin de mars, à cause que la reine apparemment n'accouchera pas plus tard que dans le mois d'avril. Comme madame la duchesse de Bourgogne n'a pas besoin d'eux, rien, je crois, ne les pourra empêcher de faire ce voyage. Enfin, madame, nous avons perdu le pauvre comte de Bénaventé,

qui est fort regretté à cause de sa fidélité et de son attachement pour S. M. Je souhaite que celui qui aura l'honneur de remplir sa place en ait autant, et que S. M. s'en accommode aussi bien; d'ailleurs il était très-gai, ce qui n'est pas bien ordinaire à ceux de sa nation, et il tenait des discours extraordinaires qui ne laissaient pas d'égayer LL. MM. : vous savez, madame, que les courtisans de ce caractère sont nécessaires. Quoique vous me paraissiez avoir un grand mépris pour la vie, je ne puis avoir assez de complaisance pour tomber d'accord que vous ne deviez pas tâcher de la conserver longues années, et du moins autant qu'un parent d'une petite Irlandaise que j'ai à mon service, qui est mort il y a quatre jours, à ce que l'on prétend, à l'âge de cent quatorze ans. Le marquis de Manséra, de l'aveu de tout Madrid, en a cent : ainsi, madame, attendez-vous, s'il vous plaît, à ne pas moins vivre que ces gens-là, qui ont conservé le même esprit qu'ils avaient autrefois.

Du 21 janvier.

Le roi vient de déclarer qu'il donnait à M. le duc d'Albe la charge de grand-sommelier qu'avait le comte de Bénaventé; je m'en réjouis avec vous, madame, et je crois que cela fera plaisir au roi, puisqu'il m'a fait l'honneur de me témoigner plus d'une fois, et vous aussi, madame, que S. M. l'honorait de son estime et de ses bonnes graces. Comme cette place a eu plusieurs prétendants de la première naissance, et qui ont perdu

de grands biens pour demeurer fidèles au roi leur maître, cela doit encore rendre ce présent-là d'un plus haut prix; et je ne doute pas qu'on ne soit très-satisfait de ce que S. M. C. a bien voulu préférer son ambassadeur aux autres seigneurs. Je puis même ajouter à ceci qu'il y en a un pour lequel le roi d'Espagne a toujours eu de l'inclination, parce qu'il aime sa personne, et ne se mêle de rien que de ce qu'il a à faire, étant ennemi de tout ce qui s'appelle cabale. Plût à Dieu, madame, que vous pussiez connaître de plus près cette cour! vous verriez ceux qui sont capables de passions, et ceux qui voudraient agir sans aucun intérêt que celui de la justice et la raison. Vous êtes touchée de l'une et de l'autre, et je suis persuadée que vous auriez bien du mépris pour les gens qui ne cherchent qu'à surprendre et à tout perdre. Je n'aurai pas l'honneur de m'en expliquer plus clairement, la chose étant trop délicate. Je suis tous les jours plus à vous, madame.

*P. S.* Le roi et la reine ont voulu écrire eux-mêmes au duc et à la duchesse d'Albe sur la charge qu'il vient d'avoir.

Afin, madame, que les lettres que j'écris à Clément et à madame de la Salle leur soient rendues sûrement, pour qu'ils prennent leurs mesures pour venir dans le temps que la reine m'ordonne de leur marquer, je prends la liberté de vous les adresser.

# LETTRE CXXXIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 28 janvier 1709.

Quoique j'aie, madame, en votre bonté, toute la confiance que je dois, je ne laisserai pas de renfermer en moi la vivacité avec laquelle j'ai accoutumé de vous parler sur ce qui regarde les intérêts de LL. MM. CC., puisque cela ne serait bon qu'à vous affliger, et que je n'en tirerais aucun secours. Si cependant j'avais à plaider cette cause tête à tête, il me semble que j'aurais de fortes raisons à opposer aux vôtres, et que vous conviendriez qu'il y a très-long-temps que vous aviez perdu toute espérance qu'on pût faire ce qu'on a fait depuis. Si les finances et la guerre de Flandre eussent été gouvernées comme elles devaient, nous serions à l'heure qu'il est dans une meilleure situation que ne sont nos ennemis; et si présentement on prenait les meilleurs partis, le mal ne serait pas sans remède. Ce sont les mauvais succès des dernières campagnes qui rendent l'argent rare; mais les bourses se rouvriraient bientôt si on commençait à remontrer de la vigueur, et que nous eussions quelque action heu-

reuse. L'exemple de M. le maréchal de Boufflers, qu'on n'a point secouru, malgré la longue défense qu'il a faite, est cause apparemment que M. le comte de La Motte a cru devoir capituler d'abord avec le corps de troupes qu'il commandait. Je me souviens, madame, que vous m'avez fait l'honneur de me marquer la crainte que cela ne lui arrivât. C'est grand dommage qu'on n'ait pu envoyer au pape ce qu'il demandait, parce que cela eût fait une grande diversion en Italie, et empêché, après que sa Sainteté aura fait son accommodement avec l'empereur, qu'il n'envoyât de nouveaux secours à l'archiduc, outre que M. le duc de Savoie, se trouvant entre deux feux, n'aurait pas osé apparemment faire de nouvelles entreprises en France.

Ce n'est donc plus contre M. le duc de Bourgogne que les officiers prennent la liberté de se déchaîner, tout leur venin tombant sur M. le duc de Vendôme; il me semble qu'ils auraient mieux fait de ne parler ni de l'un ni de l'autre, et de ne rien brouiller en faisant des partis.

Il est vrai, madame, que M. le maréchal de Villeroi n'a que trop bien jugé sur ce qui s'est passé; cependant, pouvait-il croire tout ce qu'on a fait, et si on ne l'eût pas fait, la campagne n'eût-elle pas été glorieuse?

Le roi d'Espagne a été touché de la mort de madame la maréchale de La Motte, et j'ai été bien aise de voir en S. M. ces sentiments de bonté pour sa gouvernante, qui les méritait. Madame, la du-

chesse de Ventadour ne remplira pas moins bien cette place par toute sorte d'endroits.

Le raccommodement de madame la duchesse de Bourgogne et de Madame devrait durer, n'ayant rien naturellement à démêler ensemble; cependant je le souhaite plus que je ne l'espère. Je ne suis pas surprise que M. de Besons donne à la reine les louanges qui lui sont dues, avec ce sang froid que je lui connais; mais je n'aurais pas si bonne opinion de lui que je l'ai, s'il avait eu attention à ma figure, qui est de manière qu'on la doit absolument oublier.

Puisque les maladies de M. le Prince et de M. le prince de Conti vont en longueur, on en peut bien espérer après qu'ils ont été à la dernière extrémité.

Vous attendiez, madame, dans votre chambre une bonne compagnie madame la princesse de Vaudemont ayant autant d'esprit et de politesse qu'elle en a. Je la crois quelquefois bien étonnée des manières si opposées aux siennes qu'on a dans le temps présent; ce qui est sûr, c'est qu'elle ne s'en apercevra pas chez vous. Dans les lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire sur votre sujet, madame, il m'a paru qu'elle en était charmée. J'en ai reçu, cet ordinaire, de mesdames les duchesses de Mantoue et d'Elbœuf, où elles me témoignent la satisfaction qu'elles ont des bontés du roi catholique. Cette souveraine devrait avoir à l'avenir une meilleure fortune que celle qu'elle a eue jusqu'à cette heure; elle ferait un grand orne-

ment à Marly. Je suis très-aise qu'elle se porte un peu mieux; ces sortes d'accidents ne laissent pas de faire peur long-temps.

Ce serait dommage que la pauvre petite madame de Courcillon eût une malheureuse couche; peut-être cela tournera-t-il mieux que Clément ne l'espère.

Les nouvelles protestations que vous me faites, madame, de l'honneur de votre amitié, n'étaient pas trop nécessaires, puisque je suis persuadée que vous m'en honorez toujours; je ne compte sur rien si solidement que je fais sur cela.

*P. S.* Nous n'avons rien de nouveau en cette cour, si ce n'est une septième dent qui vient à monseigneur le prince des Asturies, et la huitième que nous croyons qui percera, les gencives étant enflées.

---

## LETTRE CXXXIV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 1er février 1709.

J'ai vu quelques nouvelles de Rome, madame, qui disent que le pape persiste avec beaucoup de fermeté à ne point consentir à ce que les Alle-

mands veulent exiger de lui la force à la main, et qu'ils font marcher des troupes pour venir à Saint-Pierre exercer sur sa Sainteté même et sur le sacré collége toute sorte de rigueurs; que si ce bon pape se voit réduit à cette extrémité, et qu'il reste constant, il s'en ira à Avignon; et les ministres de France et d'Espagne, par conséquent, prendront le parti de se retirer s'ils le peuvent, car les Allemands ne seraient pas fâchés de les prendre; ce qui est certain, madame, c'est que la situation où ils se trouvent est gaillarde. Celle du cardinal de la Tremoille l'est encore plus que celle des autres, parce qu'il a des dettes par-dessus les yeux, qu'il a été obligé de faire pour soutenir son caractère, et que les brutaux auxquels il aurait affaire, ou les peuples insolents qu'on exciterait à lui faire quelque affront, pourraient peut-être bien lui manquer de respect. Je vous avoue, madame, que ces idées me font passer de mauvaises heures. J'ai outre cela des neveux et une nièce que j'aime fort qui se trouveraient étrangement exposés : c'est cette nièce dont la mère m'était si chère, que j'avais élevée avec la même tendresse que feu madame la duchesse de Châtillon, et dont je n'ai pourtant point avancé la fortune, quoiqu'il n'ait dépendu que de moi : cette modération outrée la rend malheureuse, et ne m'a servi de rien, ni ici ni où vous êtes; car certainement, madame, personne n'y fait réflexion, non plus qu'à l'oppression où je me trouve par le mauvais état de mes affaires, et dont je n'aurai pourtant

point l'honneur de vous faire le détail. Je perds la vue de moment à autre, et j'ai encore bien d'autres sujets de chagrin et de dégoût que je vous tairai aussi, parce que vous en avez trop de votre côté pour que j'aie le courage de vous en entretenir. Vous me représentez, madame, dans votre dernière lettre du 14 janvier, toutes choses si terribles, que je n'ai rien à y répondre par écrit; mais je doute très-fort que je me tusses si je pouvais avoir l'honneur d'en parler avec vous. Ce serait se donner de la tête contre les murs que de vouloir discourir de si loin; quand on ne saurait répliquer à ce qu'on répond, il vaut mieux remettre le tout à la Providence. Le marquis de Bedmar ne se donne ni repos ni patience sur ce qu'on ne fait point venir de troupes du Dauphiné, où elles sont fort inutiles, jusqu'au commencement de la campagne, que l'on fait tard de ce côté-là, à cause des neiges. Il prétend, madame, que ces troupes, jointes à celles de M. le duc de Noailles, prendraient Girone assez promptement pour qu'elles eussent le temps de retourner, et qu'elles ne feraient aucune faute; que, cette place étant à nous, les Catalans ne souffriraient plus l'archiduc chez eux, en étant déja assez las; que, ce prince abandonnant l'Espagne, on verrait, madame, toutes les affaires changer bientôt de face. Il me paraît qu'il raisonne très-juste; si l'on avait pris ce parti, il y a déja du temps que vous en verriez les effets. Mais je ne sais pas si tout le monde en serait content dans la cour où

vous êtes, où il y a plusieurs années que certaines gens voulaient que l'on fît la paix indignement en sacrifiant LL. MM. CC., qui doivent tout à la fermeté du roi leur grand-père, à son élévation d'ame, et à la tendresse qu'il a pour elles.

Il a percé une grosse dent à monseigneur le prince des Asturies; il en avait sept. Comme il a supporté ce péril sans en être par trop incommodé, nous espérons, madame, que les autres viendront avec la même facilité; cela n'a fait que le maigrir et le rendre un peu moins beau, mais cela reviendra. La reine n'est pas à beaucoup près si grosse qu'elle l'était la première fois; elle ne sent pas fort son enfant : ce qu'elle a eu dans les commencements de sa grossesse en sera sans doute la cause. Au reste, S. M. mange de bon appétit : on n'en peut pas demander davantage d'une reine qui n'est pas insensible. Je ne le serai jamais à l'honneur de votre amitié, car je vous proteste qu'elle fera ma plus grande consolation, quelque chose qui puisse arriver.

# LETTRE CXXXV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 7 février 1709.

Je ne suis pas étonnée, madame, que l'ordinaire qui est venu ce matin ne m'ait point apporté de vos lettres, puisque madame la duchesse de Bourgogne mande à la reine que la pauvre madame d'Hudicourt était à l'extrémité, et que votre douleur ne vous permettait pas d'écrire. Cette affliction, madame, n'est que trop juste; vous voyez mourir une ancienne et aimable amie à laquelle vous étiez accoutumée, qui vous était dévouée, et que vous ne sauriez presque remplacer : ainsi, je vous plains infiniment, madame, et j'entre d'autant plus dans votre douleur, que j'ai senti toute ma vie une véritable inclination pour madame d'Hudicourt. Dieu vous envoie bien des croix de toute manière, mais vous en savez faire un bon usage.

M. l'ambassadeur a jugé nécessaire de dépêcher un courrier extraordinaire à la cour pour être mieux informé des intentions du roi touchant ce pays-ci, et pour pouvoir après prendre des mesures plus justes. Il serait inutile, madame, que j'entrasse, de mon côté, dans ces détails, puisque

vous saurez de quoi il est question pas ses dépêches, et que c'est lui qui est chargé de tout; ce qui n'est pas d'un petit poids, et ce qu'un autre que lui trouverait très-accablant. Cependant LL. MM. CC. et ce ministre ne perdent point courage; et si, de votre côté, on s'aide autant à proportion que dans cette cour, il y a lieu d'espérer une campagne heureuse. On écrit de Paris que M. le duc de Bourgogne se dispose pour la faire, et que MM. les maréchaux de Boufflers, Harcourt, Berwick et Matignon auront l'honneur de servir sous lui. Dieu veuille, madame, que parmi ce grand nombre de généraux il se trouve plus d'union qu'il n'y en a eu l'année dernière quand il n'y en avait que deux, et que le prince, si malheureusement il y avait encore des divisions, décidât lui-même avec la prudence qu'on doit attendre de sa sagesse et de ses bonnes intentions! Madame la duchesse de Bourgogne, qui à peine a eu le temps de respirer par son retour, va bientôt se retrouver dans de nouvelles inquiétudes : nos deux princesses méritaient certainement une autre destinée que celles qu'elles ont.

La reine a souffert trois jours d'une migraine assez violente; sa grossesse n'est pas si commode qu'était l'autre, quoiqu'il n'y ait pourtant rien qui donne lieu d'appréhender. Il y a apparence qu'il percera encore bientôt des dents à notre prince, ses gencives étant fort enflées : il n'en est pas plus mélancolique pour cela. On avait cru que la cérémonie de le reconnaître pour présomptif héritier

ne se pourrait faire qu'après les couches de la reine; j'en étais bien fâchée; car il me semble qu'elle devrait déja avoir été faite, par les conséquences dont il est que tous les royaumes viennent jurer. Le président de Castille, devant lequel toutes ces représentations passent, a dit aujourd'hui que cette fonction serait prête pour le 1er avril; c'est tout ce qu'il y a d'important présentement, madame. On va finir les quatre derniers jours du carnaval par quatre comédies, deux espagnoles fort sérieuses, et deux italiennes burlesques : c'est le seul divertissement qu'on aura eu dans ce palais, qui a plus l'air d'un couvent triste que d'une cour. Je ne crois pas celle de France beaucoup plus gaie, quoique les apparences le soient davantage par les spectacles qu'on y continue de faire en tout temps et en toutes saisons. Jamais l'hiver n'a été si rude qu'il est à présent : tout le monde en souffre, et personne n'est exempt de fluxions ou de rhume. Je n'ose me flatter, madame, que vous n'en ayez pas votre part, et je crains plus que votre santé n'en soit altérée que je ne crains pour la mienne propre, parce que je suis plus à vous qu'à moi-même, et que rien n'égale la reconnaissance que j'ai de vos bontés et mon respect pour vous.

# LETTRE CXXXVI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 15 février 1709.

Il me prit avant hier la nuit une colique d'estomac épouvantable, accompagnée de fièvre, qui me dura vingt-quatre heures; je suis fort soulagée de l'une et de l'autre, madame, et je vais travailler par quelques remèdes doux, que me donnera M. le premier medecin, à m'ôter une bile noire qui me cause tous ces maux. On ne saurait, madame, vous plaindre plus que je ne le fais d'avoir perdu madame d'Hudicourt; la manière dont vous l'avez assistée jusqu'à la fin fait toujours de mieux en mieux connaître la bonté de votre cœur et la raison qu'on a de s'attacher à vous. Mais, madame, je voudrais bien que vous n'eussiez pas de pareilles occasions de montrer ce que vous êtes; car j'appréhende que de tels objets n'intéressent votre santé, qui m'est en vérité plus chère que je ne puis vous l'exprimer. Je suis très-fâchée que celle de M. le prince de Conti aille si fort en empirant, et qu'on ne puisse plus se flatter de ne pas perdre un prince du sang si estimable. Quoique vous m'assuriez, madame, que M. le Prince soit beaucoup mieux, je crains qu'un corps aussi

usé que le sien ne puisse pas rattraper de forces pour surmonter ses fréquentes maladies. La pauvre madame de Soubise a disputé contre les siennes bien long-temps; comme elle a beaucoup de mérite, ce sera grand dommage si elle meurt. La dure nécessité de voir mourir ou de mourir soi-même est bien triste; il faut bien pourtant s'y résoudre. Tout ce que vous me faites l'honneur de m'écrire de M. le maréchal de Bouflers me le fait trop aimer, et ne sert qu'à me mettre en colère contre tant d'autres gens qui n'ont pas moins de raison que lui de se sacrifier pour le service du roi. Je n'aurai pas l'honneur de vous faire ma lettre plus longue, parce qu'on m'ordonne le repos, et de ne penser à rien s'il est possible. Mon obéissance n'ira pas, madame, jusqu'à oublier toutes les bontés dont vous m'honorez; elles me seront présentes toute ma vie, et il n'y a pas de moment où je ne ressente toute la reconnaissance que je vous dois, madame, et la tendresse infinie et respectueuse que j'ai pour vous.

*P. S.* Je crois que le roi n'aura pas eu de peine à donner à madame la duchesse de Mantoue un appartement dans le château de Vincennes, cette princesse étant très-digne des graces de S. M.

Je suis très-aise, madame, que le roi ait donné à M. le duc d'Orléans la liberté de donner à mademoiselle de Sery une terre titrée qui la puisse, faire appeler Madame, et que nous soyons hors d'affaire par là. Je ne crois pas qu'on puisse don-

ner une marque plus grande de l'envie que j'ai eue de plaire à S. A. R. qu'en vous sollicitant comme j'ai fait pour une chose qu'elle avait si fort à cœur, puisque vous croirez aisément qu'il ne me convenait guère d'y entrer.

## LETTRE CXXXVII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 18 février 1709.

Quoique je me sois donné l'honneur de vous écrire, madame, par le retour d'un courrier extraordinaire qui partit il y a deux jours, je le fais encore aujourd'hui pour vous dire que je suis tout-à-fait quitte de ma colique et de ma fièvre, et que je fais des remèdes pour empêcher qu'elles ne reviennent, s'il est possible. Les bontés dont vous m'honorez, madame, sont si excessives et si continuelles, qu'elles ne me laissent pas lieu de douter que vous seriez fâchée si j'avais des maux dangereux ou douloureux; c'est ce qui fait que j'ai cru vous devoir informer que ceux que j'ai eus ont cessé. Les chagrins ne sont pas sains, et il faut plus d'une médecine pour déraciner la bile qu'ils engendrent. J'ai appris que M. le prince de Vaudemont avait été à toute extrémité pendant

les grands froids. Quelle peine son état n'aura-t-il pas causé à madame sa femme et à toute sa famille! Il semble qu'il n'y ait personne, depuis de certains temps, qui ne porte ses croix particulières avec les malheurs publics; et tout le feu allumé dans l'Europe me persuaderait quasi la fin du monde prochaine, si je ne voyais la reine grosse. Je crois, madame, que M. Clément et madame la Salle se seront disposés à exécuter les ordres du roi, que je leur écrivis par deux de mes lettres que je pris, madame, la liberté de vous adresser. Je leur mandais qu'ils prissent leurs mesures de manière qu'ils pussent arriver à Madrid avant le 25 de mars; ainsi, je les crois présentement en chemin : ils nous diront bien des nouvelles de madame la duchesse de Bourgogne et des vôtres. Faites-moi l'honneur, je vous en conjure, madame, de me dire, avec votre sincérité ordinaire, si vous êtes fâchée d'avoir madame de Caylus avec vous; si cette aimable nièce ne ressent pas vos peines comme elle le doit, et comme vous pouvez les sentir vous-même. Croyez-moi, les parentes raisonnables qui se font nos amies nous aiment d'ordinaire plus tendrement que toute autre personne : le devoir, l'inclination et toute sorte d'intérêts les lient à nous, et il est très-rare de rencontrer, dans celles qui font profession d'être amies, l'union de tous ces sentiments. Je regrette très-fort madame d'Hudicourt, car elle m'a paru en tout temps vous être attachée par le cœur. Je suis très-persuadée que

vous n'en avez point qui vous soit plus dévouée que je vous le suis, ni qui voulût faire plus de choses pour vous prouver sa sincère tendresse. J'espère, madame, que vous ne laisserez pas les enfants de madame d'Hudicourt sans leur faire obtenir quelque grace du roi; je vous en demande, s'il vous plaît, quelqu'une pour l'aîné. Je l'ai fort connu à Rome : il a beaucoup d'esprit, très-divertissant, et, dans le fond, il m'a paru fort bon garçon et fort attaché au roi. Je suis ravie que S. M. ait été bien aise que le roi son petit-fils ait donné à M. le duc d'Albe une des trois premières charges de sa maison; je suis persuadée que vous n'en aurez pas eu moins de plaisir, après tout le bien que vous m'avez souvent dit de ce duc et de madame sa femme.

## LETTRE CXXXVIII.

### A LA MÊME.

(Sans date.)

Je tiens cette lettre prête, madame, par un courrier extraordinaire que dépêchera M. l'ambassadeur, dont je ne sais pas présentement le jour de départ. Le sujet qui l'oblige à le faire partir n'est pas consolant, puisqu'il s'agit de l'accommodement du pape avec l'empereur, qui est

très-fâcheux par lui-même, et qui est accompagné de toutes les circonstances les plus déshonorantes pour S. S., et les plus scandaleuses pour les gens de bien et pour les hérétiques mêmes. Les suites de ce traité, madame, seront capables de produire de très-mauvais effets si l'on montre de la crainte; mais je suis bien persuadée, au contraire, que, si l'on montre de la fermeté et du courage, comme il est absolument nécessaire de faire, la cour de Rome y perdra plus que celle-ci. Il est vrai, madame, qu'on ne saurait trop bien peser la conduite qu'on devra avoir avec le pape, et qu'il faut bien se garder de ne pas suivre plutôt la raison que le juste ressentiment qu'un tel procédé doit causer. Ce que l'on fait de sang froid est bien mieux que ce que l'on fait quand on est en colère; et une conduite sensée et suivie avec intrépidité mortifie plus nos ennemis que ne font un emportement et des invectives qui finissent d'ordinaire en fumée, ou qui mettent souvent dans de nouveaux engagements. La prudence du roi, qui ne l'abandonne jamais, sera d'un grand secours pour S. M. C., puisqu'il lui conseillera, sans doute, ce qui sera de mieux, et qu'ils agiront de concert ensemble. Je ne puis pourtant m'empêcher, madame, d'avoir l'honneur de vous dire que le roi notre maître a poussé bien loin l'excès de sa bonté, et que bien des gens en ont abusé. Comme le roi d'Espagne et M. Amelot manderont au roi ce que les ministres espagnols pensent sur l'affaire dont il est

question, je me dispenserai, s'il vous plaît, d'avoir l'honneur de vous répéter ce que vous verrez dans leurs lettres, et je vais seulement répondre à votre dernière. J'attends avec impatience des nouvelles de M. le maréchal de Bouflers. J'espère, madame, qu'après que vous m'avez fait part de sa douleur de poitrine, vous continuerez de m'avertir de l'état où il sera; je m'intéresse extrêmement à sa conservation, par toutes les merveilles que vous m'en dites et par tout ce que nous avons vu qui le confirme si fort. Je comprends facilement, madame, le besoin qu'a le roi de faire de l'exercice pour dissiper en partie ses justes chagrins; le plaisir qu'il prend à la promenade étant presque le seul auquel il soit sensible, et qui réjouit sa tête, on doit être bien fâché quand le mauvais temps l'empêche d'y aller. S. M. C. l'imite en tout, et elle se sent mal de ses vapeurs lorsqu'elle ne peut marcher assez fort et assez long-temps pour les dissiper. Si le dégel est venu, le roi aura profité de ce changement pour reprendre son train ordinaire, et j'espère que S. M. ne se sentira plus de cette pesanteur de tête que vous marquez que lui donnait sa vie sédentaire. Avec le respect que je dois à notre grande princesse, je ne puis m'empêcher de dire que le roi avait plus de raison qu'elle de vouloir qu'elle fît des bals le carnaval, car c'est une espèce de triomphe pour les ennemis de montrer de l'abattement dans nos malheurs; il me paraît bien mieux de se montrer égal en public dans la bonne

et mauvaise fortune. Ce n'est pas que la cause de la mélancolie de madame la duchesse de Bourgogne ne soit estimable en elle, puisqu'elle part d'un cœur tendre pour tout ce qu'elle doit aimer, et qu'elle souffre assez pour changer la gaieté de son naturel. Je serais bien fâchée si les peines qu'elle ressent contribuaient à entretenir la grosseur qu'elle a; c'est beaucoup qu'elle n'augmente pas, et si l'on était un peu plus tranquille et qu'elle pût aller aux eaux de Bourbonne, l'on pourrait se flatter d'une entière guérison. Non, madame, je gagerais que vous n'êtes point la dupe de cette princesse, quand vous croyez qu'elle vous regretterait si elle ne pouvait plus vous voir: son esprit et son naturel sont trop bons pour ne pas trouver en vous son goût et sa consolation, et pour ne pas reconnaître qu'elle ne rencontrerait en personne tout ce qu'elle trouve de rare et d'aimable en vous; j'espère qu'elle ne se trouvera de long-temps dans une telle disgrace.

Rien n'est plus joli ni plus surprenant que ce que monseigneur le duc de Bretagne dit à madame de Ventadour sur les deux dents qui lui étaient venues; le nôtre n'est pas moins avancé, à proportion; quoiqu'il parle peu, il ne laisse pas de faire entendre à merveille tout ce qu'il veut, et il suffit qu'il ait vu une ou deux fois quelqu'un pour qu'il le connaisse et le démêle. Il va tous les jours de lui-même dans le cabinet de la reine chercher le portrait de monseigneur le duc de Bretagne pour le baiser : c'est un signe que ces

deux cousins s'aimeront et seront unis d'intérêts.

Enfin, madame, madame de Soubise, après de longues souffrances, a fini ses jours, honorée jusqu'à la fin, et néanmoins détachée, à ce qu'on m'a mandé, des choses d'ici-bas. M. le prince de Conti, selon toute apparence, la suivra de près. Voilà bien des personnes considérables mortes depuis mon retour en ce pays-ci.

Trouvez bon, madame, que je vous rende de très-humbles graces quand vous voulez bien m'ordonner de rendre quelques services aux personnes que vous honorez de votre protection; je ferai mon devoir pour madame d'Hohora quand j'en entendrai parler.

L'officier pour la reine n'est point encore arrivé; il ne peut être que bon, puisque vous avez pris la peine de le choisir. Vos dîners avaient fort bonne mine, et, pour faire bonne chère, il faut que la maîtresse de la maison s'y entende. Une camériste de la reine est en grand danger, ayant une grosse fièvre avec une fluxion sur la poitrine qu'elle a négligée dans les commencements; un médecin espagnol, qui l'a traitée, l'a fait boire fort froid avec sa toux, et lui a fait d'autres remèdes aussi mal à propos, et fort désapprouvés du premier médecin du roi, qui n'y a été appelé que depuis deux jours. Cette fille allait se marier à un gentilhomme espagnol, exempt des gardes du corps, bien fait et honnête homme : ils s'estimaient fort tous deux, et leur état me fait pitié.

Il ne me reste plus, madame, qu'à vous répondre sur la cabale dont j'avais pris la liberté de vous dire qu'il fallait vous garder : vous dites que je dois m'en expliquer plus clairement, parce que vous n'entendez pas à demi mot ; M. l'ambassadeur l'a fait en ma place, ayant écrit une longue lettre sur ce sujet à la cour. Ces quatre ou cinq grands continuent de fort mauvais discours : ils veulent persuader en France que tout se perd ici, si l'on ne change de gouvernement ; cependant ils n'agissent que par passion et par un faux intérêt, et il y a long-temps que tout serait sens dessus dessous si l'on avait suivi leurs mauvais conseils ; ils s'assemblent le plus souvent qu'ils peuvent, et publient qu'ils ont à leur tête M. le duc d'Orléans. Les gazettes de Hollande sont remplies de toutes ces pauvretés, et l'on me demande continuellement s'il est vrai que je sois brouillée avec S. A. R., et si le roi me retire ses bonnes graces. Je réponds, madame, que je ne crois pas m'être attiré en rien de pareilles choses, et que, si je croyais que S. M. pût n'être pas contente de mon procédé, par un malheur que je n'aurais pu prévoir, je l'aurais suppliée très-humblement de trouver bon que je quittasse la place que j'ai l'honneur d'occuper. J'ai fait lire à quelques courtisans de mes amis une lettre de M. le duc d'Orléans, où S. A. R. me fait l'honneur de m'écrire le plus obligeamment du monde qu'elle me prie de m'en rapporter plutôt à vous, madame, qu'à des gens qui auraient peut-être intérêt que nous

ne fussions pas si bien ensemble, elle et moi, que nous y sommes. Ils ont été surpris que ce prince me témoignât tant d'amitié, quand on veut faire accroire à Madrid, et même en France, que je suis brouillée avec lui; et cela produira, je crois, un bon effet. S. A. R., s'il m'est permis de le dire, aurait grand tort de reconnaître si peu l'attachement respectueux et sincère que j'ai toujours eu pour elle. Vous savez mieux que personne, madame, de quelle manière je vous ai parlé de toutes ses bonnes et grandes qualités, et je n'ai pas eu deux façons de m'expliquer sur son sujet avec tout le monde. Voilà cette matière épuisée; il n'y a que ma tendresse et mon attachement pour vous, madame, qui ne s'épuiseront jamais.

## LETTRE CXXXIX.

### A LA MÊME.

Madrid, le 4 mars 1709.

J'ai reçu hier, madame, trois de vos lettres à la fois, du 10, 11 et 17 février, toutes plus tristes les unes que les autres; je n'y ai remarqué qu'une lueur d'enjouement quand vous me demandez comment je pourrai faire si les épinards me man-

quent par les gelées qui ont fait mourir tous les légumes. Je vous avoue, madame, que j'ai d'abord saisi cette plaisanterie comme un contre-poison à tout ce que je lisais d'affligeant, et propre à fléchir le cœur : je m'en suis bien trouvée; et quand je fais réflexion à tous les malheurs que vous me prédites, j'ai recours à mes épinards, et je me flatte que, malgré vos chagrins, vous n'avez pas perdu encore toute espérance. Mais, madame, pourquoi la perdrions nous? n'avons-nous plus de troupes ni de généraux? Quand M. le maréchal de Berwick gagna la bataille d'Almanza, qu'il avait résolu de ne point donner, et qu'il n'eût point effectivement donnée si les ennemis ne l'y eussent forcé, avait-il acquis auparavant la réputation de grand capitaine par d'autres actions de cette espèce? Combien y avait-il d'officiers généraux plus anciens que lui, et qui s'étaient trouvés dans plus d'occasions? Il ne laissa pas de gagner cette bataille, madame, et nous étions perdus en Espagne sans cet événement. Le comte de la Motte, qui a cru bien faire en conservant le corps qu'il commandait, a fait plus de tort, sans avoir dessein de le faire, que s'il en eût perdu la moitié en défendant avec vigueur Gaud, puisque les ennemis même confessent qu'ils eussent été obligés de se retirer s'il eût tenu quatre jours. Quand on perd des places à la vue des armées sans qu'on essaie à les secourir ou à les conserver, elles ne servent pas de grand'chose; aussi ai-je ouï dire que les vieux soldats étaient désespérés de ne point

agir. Enfin, madame, on ne saurait me persuader qu'il n'y ait plus de valeur, de mérite et de zèle dans les Français; et je crois que, quand on le cherchera bien, on le trouvera, pourvu que l'on évite de donner croyance aux gens qui ont des intérêts particuliers à détruire ou à avancer les personnes qu'ils aiment ou qu'ils haïssent, ou qui aiment assez peu la gloire du roi ou le bien de l'état pour conseiller qu'on abandonne tout pour vivre après dans la mollesse sans se soucier de la réputation. Je voudrais bien, madame, que vous me fissiez l'honneur de me parler avec votre sincérité ordinaire sur une chose qu'on a mandée de madame de Soubise; vous le pouvez faire sans aucun scrupule, elle est morte; et quand elle serait vivante, je vous proteste que cela ne m'inspirerait aucun ressentiment contre elle : c'est qu'elle était une des plus acharnées à vous vouloir persuader qu'il fallait que le roi fît la paix à quelque prix que ce fût, et qu'il devait à cet effet abandonner absolument LL. MM. CC.? Je suis très-curieuse d'en savoir la vérité, et j'espère que vous ne me la refuserez pas.

Je vous rends mille graces très-humbles d'avoir bien voulu me tirer d'inquiétude sur la maladie de M. le maréchal de Bouflers. Les hommes comme lui sont si rares, madame, qu'on ne saurait trop désirer leur conservation. Je voudrais bien que M. le Prince et M. le prince de Conti fussent en aussi bon état; mais le leur est bien différent, quoique madame la princesse, qui m'a fait l'honneur de

m'écrire, l'ordinaire dernier, fort au long, le détail de leurs maux par ordre même de M. le Prince, semble ne pas désespérer tout-à-fait de M. le prince de Conti, et se flatter que M. son mari doit guérir. J'admire la complaisance du roi d'aller exprès à Marly pour amuser madame la duchesse de Bourgogne. Comme elle est jeune, et qu'elle aime le monde et le jeu, elle sera plus distraite de ses chagrins qu'elle ne serait à Versailles, où la cour est moins ramassée. Si l'amitié vive qui était entre elle et madame la princesse d'Angleterre subsiste, madame la duchesse de Bourgogne peut avoir le plaisir de la voir souvent.

M. le Duc commence de bonne heure à être goutteux; peut-être que, si M. Fagon lui eût donné un régime sur le vin de Champagne et sur la trop bonne chère, et qu'il eût voulu l'observer, il s'en trouverait mieux : il semble que les femmes et les hommes cherchent à se tuer; ils sont pourtant au désespoir quand ils touchent à leur fin. Je comprends bien, madame, que M. le premier médecin aura bien de la peine à en trouver un tel qu'il le faudrait pour la reine; néanmoins je lui demande en grace de ne se point rebuter, parce que je ne sais ce que nous ferions tous si celui du roi d'Espagne tombait malade.

Oui, madame, je vous souhaite une vie de plus de cent quatorze ans, quand on devrait vous regarder comme un prodige. Vous y perdriez peut-être, car vous êtes lasse de tout ce que vous voyez; mais le public et vos véritables servantes

et amies y gagneraient trop pour pouvoir penser comme vous; de plus, la fortune ne serait peut-être pas si contraire; vous en pourriez jouir, vous verriez le roi plus content, et vous feriez encore quantité de bonnes œuvres. Le marquis de Mœnsera est entré dans sa centième année, gai et gaillard : j'espère que vous en ferez autant un jour.

M. de Vendôme qui s'est fait fort aimer des Espagnols, madame, va donc se retirer à Anet: ils en paraissent très-fâchés. Il y a tant de malades partout, qu'il ne faut pas s'étonner que M. le chancelier et M. de Chamillard le soient aussi, et surtout ce dernier, qui dans ses fatigues trouve peu de consolation.

Je me suis donné l'honneur de vous entretenir sur les affaires de Rome depuis que nous avons appris que le pape avait reconnu l'archiduc. Si l'on va mollir encore dans cette affaire, ce sera le moyen d'achever de tout gâter : tous les sujets bien intentionnés du roi d'Espagne voudraient qu'on fît voir de la vigueur, et en France et ici; et je crois qu'ils ont grande raison, l'abattement ne servant qu'à rendre les ennemis plus arrogants. M. l'ambassadeur est du même sentiment, et il informe le roi de tout ce qu'il croit que l'on doit faire.

Dieu veuille, madame, qu'on prenne les bons partis en ne grossissant pas le petit corps de M. le duc de Noailles! Il y aurait pourtant une belle différence entre faire sortir promptement

l'archiduc de la Catalogne, en se rendant maître de Gironne, qui l'obligerait présentement à prendre cette résolution, ou à le laisser dans Barcelone, faute de faire ce siége, et lui donner le loisir de recevoir un secours considérable d'Italie, à présent qu'on ne peut plus faire de diversion dans ce pays-là, l'empereur y donnant la loi à S. S. comme à Naples et à Milan, et les autres princes ne pouvant se dispenser de la recevoir.

Madame la duchesse de Bourgogne, ne voulant point jouer avec M. le duc de Vendôme, parce qu'elle ne croit point devoir lui faire cet honneur, ne pouvait, ce me semble, s'en dispenser plus honnêtement qu'elle a fait, et on aurait grand tort, par toute sorte de raisons, de prendre la liberté de l'en blâmer.

Sur l'exemple de madame la duchesse de Bourgogne, la reine prendra pour quelques jours le deuil de madame de Maubuisson. Je me souviens que ce fut madame la duchesse d'Uzès qui s'avisa la première de vouloir introduire cette mode à la mort d'une tante qu'elle avait, abbesse de Saint-Étienne, à Rheims : c'est, ce me semble, une mauvaise coutume, et qui ne devrait pas faire de plaisir aux bonnes religieuses, qui ne doivent pas avoir de vanité, et qui font vœu de mourir au monde. Le bruit court, madame, que ce sera le P. de la Rue qui remplira la place du P. de la Chaise. Je n'ai guère ouï de sermons plus propres à persuader que les siens; le roi catholique s'en souvient, et les loue extrêmement : ce n'est pas

une mauvaise approbation que la sienne; car outre qu'il sait parfaitement sa religion, il n'a pas moins de jugement que de goût.

Notre ambassadeur a été ravi, madame, de ce que vous m'assurez que le roi est content de lui; il fait certainement tout ce qu'il faut pour mériter l'honneur de l'estime de S. M.; son travail est infini et n'est pas infructueux. J'ai un autre ami dont LL. MM. CC. sont bien contentes; aussi rien n'est-il plus honnête que son procédé : c'est, madame, le cardinal Aquaviva, qui m'a écrit dernièrement pour me prier de dire au roi d'Espagne, de sa part, qu'il est tout prêt à se déclarer hautement, si S. M. juge que cela lui convienne : quoiqu'il ait l'honneur d'être né son sujet, il ne passe pas pour être de la faction de cette couronne tant qu'il n'a pas fait cette déclaration. Un peu avant qu'il partît de Madrid, cette éminence voulut savoir ce qui serait le plus agréable à S. M. : elle crut alors qu'il valait mieux que le cardinal la servît sourdement sans faire cet éclat. Je ne sais encore la réponse qu'elle m'ordonnera de lui faire; mais je sais bien que c'est dans des temps aussi fâcheux que celui où nous sommes que les honnêtes gens se font connaître : on trouve plus de créatures qu'on n'en veut quand la fortune nous rit, et on n'en trouve guère quand elle n'est pas propice. Toute la maison d'Ati, qui est nombreuse, a les mêmes sentiments; il est inutile, madame, que je vous parle de ceux que j'ai pour vous, puisque je ne puis assez bien exprimer jusqu'où vont ma tendresse et mon respect.

*P. S.* Je suis honteuse, madame, de joindre à une aussi longue lettre un nouvel article; mais j'avais trop d'obligations à l'archevêque d'Aix pour pouvoir me dispenser de vous recommander les intérêts de M. l'évêque de Die, son neveu : il est très-pauvre; et à la mort de M. son oncle, il n'eut aucun des bénéfices qu'il laissa. On dit que l'évêché de Marseille est présentement vacant : il serait bien heureux si en cette occasion le roi lui faisait l'honneur de se souvenir du mérite de son oncle et du sien particulier. S. M. n'a point de sujet plus zélé.

## LETTRE CXL.

### A LA MÊME.

Madrid, le 11 mars 1709.

J'eus l'honneur de vous écrire, madame, une trop longue lettre le dernier ordinaire pour que j'abuse encore de votre patience aujourd'hui. Le roi d'Espagne informe sans doute le roi du succès qu'a eu la mine qu'on a fait jouer pour faire sauter le château d'Alicante; ç'a été une chose terrible, et il faut que les Anglais qui étaient dedans méprisassent bien la vie pour ne pas vouloir recevoir la capitulation que le chevalier d'Asfeld leur a

offerte deux fois : ce chevalier ne doute pas que la garnison de la place, qu'il croit avoir souffert infiniment, ne soit enfin contrainte à demander grace. Cela serait à souhaiter, parce que tout le royaume de Valence étant par cette réduction absolument nettoyé, il ne serait pas nécessaire d'y laisser le nombre de troupes qui y est, et on pourrait en tirer la meilleure partie pour l'envoyer en Catalogne, d'où il faudrait à quelque prix que ce fût essayer de chasser l'archiduc cette campagne. Je ne crois pas que M. le duc de Noailles soit d'une opinion contraire à la mienne, puisqu'il en connaît les conséquences.

Je croyais, madame, aller à Aranjuez passer une quinzaine de jours pour changer d'air et faire de l'exercice, dont ma santé a bien besoin; mais ayant su qu'il y avait trop d'humidité dans ce lieu, où les rivières ont été débordées, j'ai changé de dessein, et j'irai demain au Retiro : la reine a bien voulu me donner cette permission; j'aurai l'honneur, pendant le séjour que j'y ferai, de lui venir faire ma cour le matin ou l'après-dînée, et de m'en retourner le soir. Je prétends me promener jusqu'à me lasser afin de me bien porter après pour mieux résister aux fatigues que j'aurai pendant les couches de S. M. Elles ne seront pas petites; car, outre les soins à avoir de la reine, et celui de donner de ses nouvelles à tout le monde, il faudra encore prendre celui de monseigneur le prince des Asturies et de l'infant ou de l'infante qu'il plaira à Dieu de nous donner. Vous m'a-

vouerez, madame, qu'il faut bien des forces pour résister à tant de différentes occupations de corps et d'esprit, principalement quand le dernier est rempli de tant de choses désagréables. La reine se porte bien. L'on croit toujours que la fonction de jurement du prince se fera le 7 du mois qui vient. LL. MM. iront passer quatre jours au Retiro pour se trouver toutes portées auprès de l'église Saint-Hiéronyme, qui tient au palais, et où l'on fait cette cérémonie. Je crois, madame, que vous ne serez pas fâchée de savoir qui seront les grandes qui auront l'honneur d'y suivre la reine : les duchesses de Frias et de Médina-Sidonia; la première, femme du connétable de Castille, grand-maître de la maison du roi; et la seconde, femme du grand écuyer; les duchesses d'Ossone et de Popoli, femmes des deux capitaines des gardes-du-corps; la marquise d'Aguiton, dont le mari commande le régiment des gardes; la marquise de Lombaye, dont le mari représente la maison de Borgia; son père, duc de Candie, est premier gentilhomme de la chambre : la comtesse de Gormas, belle-fille du marquis de Villena, vice-roi de Naples, à présent prisonnier à Milan; la comtesse d'Altamire, fille du marquis d'Astorga, de la maison de Gusman; la marquise de la Jamaïque, belle-fille du duc de Veraguas, et fille du duc de Cessa, premier gentilhomme de la chambre, et nouvellement honoré du cordon bleu; la comtesse de Cabra, femme de son fils aîné; la marquise de Solera, belle-fille du comte

d'Estevan, grand-maître de la maison de la reine; la marquise de Bedmar, qui ne vous est pas inconnue; la marquise d'Aguilar, sœur de la duchesse de Medina-Cœli, qui est aussi du nombre, et la marquise de Priégo, fille du marquis de los Balbasès, et dont le mari sera héritier du duc de Medina-Cœli. Toutes sont grandes, ou belles-filles de grands, et sont également traitées quand elles viennent au palais, c'est-à-dire, ayant *l'almohada*, ce que n'ont pas les belles-filles de nos ducs en France, qui sont debout comme les autres femmes de qualité. Toutes ces dames, madame, se préparent à avoir des habits magnifiques, à l'envi les unes des autres. Il paraît qu'elles ont été fort touchées de la distinction qu'elles viennent de recevoir; il y en a pourtant deux qui n'en ont point fait leurs remercîments : c'est la duchesse de Medina-Cœli et la marquise de Priégo, sa nièce; tout le reste m'a écrit pour me prier d'en témoigner leur respectueuse reconnaissance, jusqu'à ce que la reine leur permît de venir elles-mêmes la faire.

La nourrice de M. le prince des Asturies, que nous espérions qu'elle achèverait de nourrir, a eu l'accident qui a obligé de changer les autres : nous avons eu le bonheur que ce prince n'a fait aucune difficulté d'en reprendre une nouvelle. Je crois qu'à mesure que la raison lui vient, il connaît qu'il ne faut s'attacher à rien. Si mon humeur était aussi gaie qu'autrefois, et que je pusse badiner avec vous, j'ajouterais qu'il ne voudrait pas démentir le sang d'où il vient; mais, madame, je

n'ai garde de parler ainsi quand je pense sérieusement. En quelque état que je me trouve, je suis également à vous, madame, et plus dévouée que je ne puis avoir l'honneur de vous l'exprimer.

*P. S.* L'Inquisiteur général mourut hier soir; c'était un saint homme et très-attaché au roi son maître; cela nous le fait beaucoup regretter : cette place a besoin d'être remplie par un bon et fidèle sujet.

## LETTRE CXLI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 14 mars 1709.

Le temps continue a être si froid, madame, que je n'ai pu encore exécuter mon projet d'aller au Retiro pour y faire de l'exercice, que je sens qui m'est absolument nécessaire. D'abord que l'air sera plus doux, j'y passerai, et j'espère qu'en me promenant et n'y voyant personne, ma tête et ma santé s'en trouveront mieux. Vous êtes trop bonne d'en avoir de l'inquiétude, je vous en rends mille très-humbles graces; mais les incommodités que j'ai eues ne sont pas assez considérables pour vous donner de la peine, et je voudrais qu'il fût aussi facile de remédier à votre rhume et à la maigreur

où vous dites que vous tombez, qu'il me l'est de me rétablir tout-à-fait.

Quoiqu'on dût s'attendre à la mort de M. le prince de Conti, on n'en a pas été moins touché : tous les Espagnols qui ont été en France en ont témoigné du regret. Mon Dieu, madame, quel triste état dans lequel se trouvent les trois princesses dont vous me faites l'honneur de me parler! j'appréhende qu'elles n'y puissent résister, et que ce coup n'achève de tuer M. le Prince. Madame la duchesse de Noailles sera encore bien inquiète de la maladie de madame de Beaumanoir. Il est vrai qu'il est mort une furieuse quantité de gens depuis deux ou trois ans; je crois que je les sais presque tous; vous m'obligerez pourtant de m'en envoyer la liste. La duchesse de Béjar est morte ce matin d'un vomissement de sang à l'âge de vingt-deux ans : elle était belle-fille de celle de ce nom que la reine prit pour camérera-mayor pendant mon absence de Madrid. M. son mari, qui avait déja perdu une première femme, est un des riches seigneurs d'Espagne, sans enfants. Dom Pedro Zuniga, son frère, que S. M. C. envoya donner part au roi de la naissance du prince des Asturies, a des maximes et des manières fort différentes de celles de M. son frère : on en dit beaucoup de bien.

Il est bien fâcheux, madame, que le roi se trouve obligé de changer les dispositions qu'il voulait faire à cause du mauvais état de la santé de M. le maréchal de Bouflers. J'avoue que c'est

le pire de tous les maux de manquer d'argent; pour des hommes, je croyais qu'on en avait en quantité : il est pourtant certain, madame, que les gens d'affaires n'en ont jamais tant eu. Ce serait une étrange folie à M. de Soubise s'il épousait madame de Verrue, et qu'il ruinât MM. ses enfants par un tel mariage. Il y a plus d'un an qu'une de mes amies m'a mandé qu'elle l'en croyait capable. Vous avez raison, madame, d'admirer jusqu'où va l'aveuglement des hommes de s'attacher si fort à la vie, qui dure si peu, et pendant laquelle nous faisons souvent des projets si frivoles. Madame de Soubise qui avait toujours travaillé pour établir sa famille richement, ne l'aura peut-être fait que pour en enrichir une autre. Madame la duchesse de Ventadour aurait bien du déplaisir si cela arrivait. C'est tout ce que j'aurai présentement l'honneur de vous écrire. Quelque tristes que soient vos lettres, ne m'en privez pas, s'il vous plaît; je ne m'en saurais passer, puisque les marques de votre amitié font ma plus grande consolation.

*P. S.* Je croyais envoyer cette lettre par le courrier qui part dans quatre jours; mais M. l'ambassadeur dépêchant un courrier extraordinaire en France, je me sers de cette voie, et peut-être n'aurai-je point l'honneur de vous écrire par le dernier ordinaire, à moins qu'il n'y ait ici quelques nouveautés, parce que je suis très-occupée de la parure de la reine, de celle du prince, de ce qui

a l'honneur de les entourer, et du baptême du fils de la jeune marquise de Terrecousa, monseigneur le duc et madame la duchesse de Bourgogne nous ayant honorés, M. l'ambassadeur et moi, de la commission de le tenir en leur nom; c'est plus qu'il n'en faut pour trouver les journées trop courtes; je ferai néanmoins mon possible pour que tout aille avec dignité.

Du 15 mars.

Dans ce moment je reçois, madame, votre lettre du 4 mars : je suis ravie. J'ai lu les dispositions que le roi a faites des généraux : elles ont paru à merveilles dans cette cour à tous ceux qui désirent le bien, et j'espère beaucoup de cette campagne, malgré vos craintes. Quelle joie pour le roi, madame, si monseigneur pouvait redresser les affaires : le maréchal de Villars est heureux, et la confiance qu'il montre, malgré qu'il sache les troupes en mauvais état, me paraît d'un heureux présage. Oserais-je vous demander si M. le duc de Bourgogne est bien disposé pour M. le duc d'Harcourt, et si ce maréchal s'est raccommodé avec M. le duc de Beauvilliers, toute sa famille et ses amis. Ce n'est pas que je croie que le prince entre dans ces sortes de choses, et qu'il n'y soit supérieur; mais il est certain que, quand on est prévenu en faveur de quelqu'un, ou en bien ou en mal, on a plus de besoin d'être attentif à ce qu'on fait que quand on ne l'est pas. Je n'ai rien de plus, madame, à vous répondre.

# LETTRE CXLII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 18 mars 1709.

J'EUS l'honneur de vous dire, madame, par une lettre que j'envoyai par le courrier de M. l'ambassadeur, que vous n'en recevriez point de moi cet ordinaire à moins que je n'eusse quelque chose de nouveau à vous apprendre. Je me trouve aujourd'hui dans ce cas-là, et j'en suis bien fâchée. La reine, hier au soir, marchant doucement dans sa chambre, tomba sur les genoux : sa chute heureusement ne fut pas rude, et j'espère qu'il n'en arrivera rien de mal. S. M. eut d'abord la précaution de boire un verre d'eau et de se coucher. Elle gardera le lit neuf jours pour plus de sûreté; elle n'a pas ressenti la moindre petite douleur, et son enfant remue lentement comme à son ordinaire. Nous nous serions trouvés dans une étrange peine si la reine eût eu le malheur de se blesser dans son huitième mois, Clément n'étant point encore arrivé, et les sages-femmes n'étant point en bonne réputation à Madrid. Dieu conserve S. M., et je me flatte toujours qu'il fera quelque miracle en faveur du roi et d'elle. Cet accident retarde mon petit voyage au Retiro. Le baptême du duc

de Saint-Georges, fils de la marquise de Torrecousa, que j'eus l'honneur de tenir au nom de madame la duchesse de Bourgogne avec M. l'ambassadeur pour monseigneur, se fit hier avec toute la magnificence qui était due à de tels parrains. M. Amelot avait fait tapisser toute l'église des plus riches tapisseries qui se trouvent ici; beaucoup d'argenterie et une grande musique accompagnée de plusieurs instruments. Plusieurs grandes, qui furent invitées par les marquises de Torrecousa pour leur aider à en faire les honneurs, s'y trouvèrent; il y avait dans la chapelle un lit brodé d'or où l'enfant fut couché jusqu'à ce que nous arrivassions : c'est la coutume à Madrid d'en mettre. Il s'y trouva une furieuse quantité de monde pour voir cette fonction qu'on n'avait jamais faite en cette cour, c'est-à-dire que les personnes royales n'ont point encore fait cet honneur à personne, à ce que l'on assure. Lorsqu'elle fut finie, nous fûmes chez la mère de cet enfant où les dames et les messieurs se rendirent; on y trouva une collation somptueuse que notre ambassadeur y avait envoyée galamment; il mit aussi au cou de ce nouveau chrétien un diamant où pendait une croix de même; et enfin, madame, rien ne manqua de tout ce qui pouvait marquer l'honneur que faisaient monseigneur et madame la duchesse de Bourgogne. Les marquises de Torrecousa m'ont priée instamment de faire leurs respectueux remerciments à cette princesse. J'ai cru, madame, que vous voudriez bien vous charger des leurs

et des miens, et qu'elle en serait moins ennuyée s'ils passaient par vous, que si je me donnais l'honneur de les lui faire en forme par une de mes lettres. Je n'ajouterai rien à celle-ci, si ce n'est que mon dévouement pour vous, quelque parfait qu'il soit, ne saurait surpasser ma tendresse.

## LETTRE CXLIII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 21 mars 1709.

Ce n'est, madame, que pour ne pas laisser passer une occasion de vous écrire que je le fais aujourd'hui par un retour du courrier de M. le duc d'Albe; car celui de M. Amelot étant revenu sans m'apporter de vos lettres, je n'aurai pas grand chose à mettre dans la mienne. La reine continue à demeurer dans le lit depuis la chute qu'elle a faite il y a six jours, dont elle n'a senti aucune incommodité; elle n'a pas eu même si bon visage pendant toute sa grossesse qu'elle l'a présentement. M. Clément et madame de la Salle n'arriveront qu'au commencement de la semaine qui vient. Leur zèle pour le service de S. M. les ayant fait partir plus tôt que je ne leur avais marqué,

ils ont été obligés d'attendre les voitures qu'on leur a envoyées de Madrid jusqu'à Bayonne; ils y ont demeuré près de quinze jours : cela n'aura servi qu'à les délasser pour mieux faire le reste de leur voyage..

Notre bon archevêque de Saragosse s'est déja rendu en cette ville pour se trouver au jurement du prince; je l'ai fort connu lorsque la reine alla tenir les états en Aragon, où S. M. eut tout sujet de se louer de son zèle : c'est un très-digne prélat, d'une fidélité éprouvée et d'un attachement très-sincère pour LL. MM. CC. Il a souffert tous les mauvais traitements possibles de la fureur des ennemis lorsque ce royaume se révolta : il disait ce matin à un grand qui l'a été voir que, lorsqu'il se vit entre les mains des Allemands, il prit bientôt son parti, pensant que le pis qu'ils lui pourraient faire serait de lui couper la tête, et qu'il se serait estimé heureux si, de mauvais prêtre qu'il était, ils en eussent fait un bon martyr. Ce n'est pas le seul prélat que nous ayons en Espagne qui préfère ses devoirs à toute autre chose; nous en avons, grace à Dieu, plusieurs de même caractère qui sont fort utiles pour contenir les peuples dans l'amour qu'ils ont pour le roi leur maître.

On a su que le gouverneur d'Alicante et deux colonels ont été tués quand on a fait jouer la mine, et que tout y est dans une extrême consternation. Cependant, madame, ils ne se rendent point encore; mais le chevalier d'Asfeld prétend qu'il seront forcés de le faire bientôt. Je n'ai rien

de plus à vous apprendre de ce pays-ci; c'est où vous êtes, madame, que doivent se passer les choses considérables; de notre côté au moins nous nous soutenons, et j'ose dire assez courageusement pour mériter votre estime. Personne au monde n'en connaît mieux le prix que moi, ni n'est à vous, madame, avec une plus forte tendresse ni un plus véritable respect.

## LETTRE CXLIV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 25 mars 1709.

Votre dernière lettre du 9 mars, madame, me fournirait des matières de faire la mienne longue si je voulais traiter le chapitre qui regarde M. le duc d'Orléans; mais j'ai trop de peine à me résoudre à creuser cette affaire avec vous par plus d'une raison, et j'ai d'ailleurs les occupations de la semaine sainte, et un courrier qui part pour Rome, par lequel il faut que j'écrive. Je remets donc, madame, à l'ordinaire qui vient, à me donner l'honneur de vous entretenir un peu plus long-temps. La reine a passé ses neuf jours dans le lit, pendant lequel temps son enfant, se trouvant très à son aise, a repris une nouvelle force,

et S. M. le sent présentement bien plus souvent qu'elle ne faisait avant sa chute. Il est encore venu une dent au prince, qui fait la dixième. Je crois que Clément et madame de la Salle, qui arriveront le jeudi saint, seront surpris de toutes ses gentillesses et de l'esprit incroyable qu'il a pour son âge. Je ne sais de qui il tient; car vous savez, madame, que le roi et la reine d'Espagne sont accusés d'en manquer. Faites-moi l'honneur, madame, d'avoir toujours un peu de bonté pour moi.

## LETTRE CXLV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 1er avril 1709.

Permettez-moi de vous dire, madame, que c'est plutôt à moi qu'à vous de juger si vos lettres sont agréables, ou si elles sont ennuyeuses : elles me plaisent infiniment quelque gaies ou tristes qu'elles puissent être, quoiqu'elles me causent de différents effets; vous vous communiquez à moi dans votre naturel, et je goûte cette confiance comme une marque de votre bonté à laquelle je suis infiniment sensible.

Est-il bien possible, madame, que tous les hommes que vous connaissez vous paraissent à bout, et qu'il n'y en ait point qui imaginent de nou-

velles ressources ? c'est une marque de leur abattement qui ne leur fait pas d'honneur; car dans quelque mauvais état que soient les affaires, les grands esprits et les grands courages se roidissent davantage contre la mauvaise fortune. Dieu fait des miracles quand il lui plaît, et je lui demande présentement celui de ranimer l'espérance qui est si fort abatue dans votre cour, et de mettre l'union dans les personnes où elle est si nécessaire. J'espère, comme vous, madame, que LL. MM. CC. ne seront pas abandonnées du ciel, et que leurs vertus, malgré l'injustice des hommes et la fortune de leurs ennemis, leur en attireront les bénédictions; et quoique l'on dise qu'il faille faire la paix à quelque prix que ce soit, je me flatte que cela n'arrivera pas.

Pardonnez-moi si j'ai l'honneur de vous dire, madame, que je ne penserais pas qu'on dût consentir à une paix honteuse quand même je verrais au lieu où vous êtes ce qui s'y passe; nous disputerions bien, M. le maréchal de Bouflers et moi, avant que je me rendisse.

Je ne m'étonne pas, madame, de la fureur que montre M. le duc d'Albe quand il entend qu'on veut engager le roi son maître à céder honteusement sa grande monarchie par un traité auquel je ne crois certainement pas que S. M. consentît; cet ambassadeur est trop bon sujet pour ne pas périr plutôt avec son maître que d'approuver une action qui le déshonorerait avec toute sa nation, et que la postérité aurait peine à croire.

où vous dites que vous tombez, qu'il me l'est de me rétablir tout-à-fait.

Quoiqu'on dût s'attendre à la mort de M. le prince de Conti, on n'en a pas été moins touché: tous les Espagnols qui ont été en France en ont témoigné du regret. Mon Dieu, madame, quel triste état dans lequel se trouvent les trois princesses dont vous me faites l'honneur de me parler! j'appréhende qu'elles n'y puissent résister, et que ce coup n'achève de tuer M. le Prince. Madame la duchesse de Noailles sera encore bien inquiète de la maladie de madame de Beaumanoir. Il est vrai qu'il est mort une furieuse quantité de gens depuis deux ou trois ans; je crois que je les sais presque tous; vous m'obligerez pourtant de m'en envoyer la liste. La duchesse de Béjar est morte ce matin d'un vomissement de sang à l'âge de vingt-deux ans : elle était belle-fille de celle de ce nom que la reine prit pour camérera-mayor pendant mon absence de Madrid. M. son mari, qui avait déja perdu une première femme, est un des riches seigneurs d'Espagne, sans enfants. Dom Pedro Zuniga, son frère, que S. M. C. envoya donner part au roi de la naissance du prince des Asturies, a des maximes et des manières fort différentes de celles de M. son frère : on en dit beaucoup de bien.

Il est bien fâcheux, madame, que le roi se trouve obligé de changer les dispositions qu'il voulait faire à cause du mauvais état de la santé de M. le maréchal de Bouflers. J'avoue que c'est

le pire de tous les maux de manquer d'argent; pour des hommes, je croyais qu'on en avait en quantité : il est pourtant certain, madame, que les gens d'affaires n'en ont jamais tant eu. Ce serait une étrange folie à M. de Soubise s'il épousait madame de Verrue, et qu'il ruinât MM. ses enfants par un tel mariage. Il y a plus d'un an qu'une de mes amies m'a mandé qu'elle l'en croyait capable. Vous avez raison, madame, d'admirer jusqu'où va l'aveuglement des hommes de s'attacher si fort à la vie, qui dure si peu, et pendant laquelle nous faisons souvent des projets si frivoles. Madame de Soubise qui avait toujours travaillé pour établir sa famille richement, ne l'aura peut-être fait que pour en enrichir une autre. Madame la duchesse de Ventadour aurait bien du déplaisir si cela arrivait. C'est tout ce que j'aurai présentement l'honneur de vous écrire. Quelque tristes que soient vos lettres, ne m'en privez pas, s'il vous plaît; je ne m'en saurais passer, puisque les marques de votre amitié font ma plus grande consolation.

*P. S.* Je croyais envoyer cette lettre par le courrier qui part dans quatre jours; mais M. l'ambassadeur dépêchant un courrier extraordinaire en France, je me sers de cette voie, et peut-être n'aurai-je point l'honneur de vous écrire par le dernier ordinaire, à moins qu'il n'y ait ici quelques nouveautés, parce que je suis très-occupée de la parure de la reine, de celle du prince, de ce qui

Je ne sais pourquoi l'on accusait madame de Soubise d'avoir conseillé qu'on abandonnât le roi d'Espagne : on devrait se contenter de faire des pièces aux vivants sans en vouloir encore faire aux morts.

Ce maréchal de Villars parle et agit comme ces héros de romans qui croient porter la victoire partout où ils vont; j'aime assez ces airs-là présentement, si opposés à ceux qui nous ont jetés si près du précipice. Si M. Desmaretz soutient ce général par de l'argent, vous verrez, madame, qu'il remettra nos affaires en bon train.

Vous avez beau faire, madame, vous vivrez malgré vous, et non pas malgré moi, je vous assure. Je serais bien fâchée si nous perdions si tôt M. le cardinal de Janson.

Votre dame irlandaise, que vous m'avez fait l'honneur de me recommander, m'est enfin venue voir; il y a huit mois qu'elle est ici sans que je le sache : je lui ai promis de lui rendre tous les bons offices que je pourrai, madame, à votre considération.

M. Clément et madame de la Salle sont enfin arrivés; nous sommes très-contents de les voir; ils n'ont pas manqué, comme vous le pouvez croire, de m'apprendre toutes les bontés du roi, de madame la duchesse de Bourgogne, aussi bien que les vôtres, dont je suis pénétrée. Je voudrais répondre au reste de votre lettre du 18 mars; mais je ne le puis faire parce qu'il est trop tard, qu'il faut aller au coucher de LL. MM., et qu'on me demande mon paquet. Il ne me reste donc qu'à vous sup-

plier très-humblement de me croire également à vous.

## LETTRE CXLVI.

### A LA MÊME.

Buen Retiro, le 8 avril 1709.

Il n'est point venu de lettres de Versailles, madame, par le dernier ordinaire; on croit que c'est qu'on devait les donner au courrier extraordinaire dépêché d'ici par M. Amelot; et selon le compte, il devait arriver aujourd'hui ou demain. Je voudrais bien, madame, que le roi l'eût retenu plus long-temps, pour pouvoir apprendre à S. M. C. que l'armée se rétablit en Flandres depuis que M. le maréchal de Villars y a porté de l'argent, et la confiance qu'il a de faire une heureuse campagne. On m'a écrit que M. l'électeur et ce général voulaient vivre en bonne intelligence; ce qui serait un bonheur, puisque nous n'avons eu que trop d'exemples que la désunion gâte tout.

Ce grand jour du jurement de monseigneur le prince des Asturies est enfin venu : cette fonction se fit hier, dans l'église du Retiro, avec une joie répandue sur le visage de toutes les personnes qui vinrent le reconnaître pour successeur

du roi son père. Ce fut le cardinal Porto Carrero qui dit la grand'messe; le patriarche, qui fait la charge de grand aumônier, qui confirma le prince; et le cardinal qui eut l'honneur de lui servir de parrain, dont cette éminence fut transportée de joie. Il vous paraîtra, sans doute, extraordinaire qu'on donne la confirmation à un enfant qui ne sait ce que c'est que ce sacrement qu'il reçoit; mais c'est l'usage en Espagne, et c'était une nécessité de le faire avant d'être reconnu pour héritier. Jamais cérémonie ne s'est faite avec plus de majesté, meilleur ordre et plus de magnificence. Notre joli prince donna sa main à baiser de lui-même à tous ceux qui vinrent se mettre à genoux devant lui; et comme cela dura près de trois heures, et que l'envie de dormir et de téter lui vinrent tout ensemble, il se mit à pleurer, ne pouvant plus résister à une telle fatigue: on lui fit venir sa nourrice, et quoiqu'il fût fort occupé à son téton il ne laissa pas d'avancer sa main pour qu'on lui la baisât, de sorte qu'on fut charmé de lui. Je plaçai M. Clément et madame de la Salle dans ma tribune, où ils furent témoins de tout. Je suis sûre, madame, qu'ils trouveront tout fort beau, et que le roi et la reine représentaient dignement ce qu'ils sont lorsqu'ils passèrent du palais de Madrid pour se rendre dans celui-ci. Toutes les rues étaient pleines, et les balcons et les fenêtres, d'où l'on criait mille louanges pour LL. MM. CC. et leur prince. Cela doit persuader, madame, que l'amour que leurs

sujets ont pour elles augmente plutôt que de diminuer, et qu'il n'y a qu'un certain nombre de malintentionnés dont on ne doit faire aucun cas, si ce n'est pour leur faire sentir ce qu'ils doivent à leurs maîtres. Il y eut un de ces messieurs-là, madame, qui tomba aux pieds du prince, en venant lui baiser la main : cela nous fit faire quelques petites réflexions. Je crois qu'on retournera à la fin de cette semaine au palais. Il y aura demain ici une comédie en musique, où toutes les dames auront l'honneur de suivre la reine. S. M. se porte fort bien, et Clément ne croit pas qu'elle accouche avant le commencement de mai; elle nous assure que ce sera le jour de Saint-Philippe, et que ce sera un infant qu'elle aura. Je le voudrais de tout mon cœur, car vous ne sauriez croire le bon effet que cela produira dans l'esprit des Catalans, qui prennent tout à augure. Je n'ai rien à ajouter, madame, à ce que je viens d'avoir l'honneur de vous mander, puisque LL. MM. et M. l'ambassadeur écrivent sur tout ce qui a rapport aux affaires. Je suis, comme je dois, la plus tendre et la plus respectueuse de vos servantes.

*P. S.* Il ne faut pas que j'oublie, dans ma succincte relation, que M. le cardinal de Porto Carrero recevait le jurement, et M.. le duc de Medina-Cœli l'hommage qu'on rendait au prince; que M. le duc de Medina-Sidonia tenait l'épée nue au côté du roi, honneur qui était autrefois

dans la maison du comte d'Oropesa; et que le jeune comte d'Aguilar, capitaine des gardes, eut celui de porter la queue de la reine en ma place, tenant celle de gouvernante du prince. Ce qui fit que le roi choisit le comte d'Aguilar, ce fut pour ôter l'embarras de donner cet honneur à des grandes, qui auraient eu de la jalousie de la préférence que l'on aurait faite : ce fut M. l'ambassadeur, madame, qui proposa cet expédient, qui fut fort approuvé.

## LETTRE CXLVII.

### A LA MÊME.

Buen Retiro, le 14 avril 1709.

C'est du plus loin qu'il me souvienne, madame, d'avoir reçu de vos lettres, l'ordinaire dernier ne m'en ayant point encore apporté. Je pourrais craindre que vous m'eussiez oubliée, si je vous croyais moins parfaite que vous n'êtes; mais vous n'êtes pas capable de changer, ni même de diminuer vos bontés pour une servante et une amie qui vous est aussi dévouée que je vous le suis. Cependant, madame, comme les marques de l'honneur de votre souvenir me soutiennent dans tous les chagrins que me cause la situation

présente, continuez, je vous en conjure, à m'en donner le plus souvent qu'il vous sera possible.

La colique qui est revenue au roi, quoique, grace à Dieu, elle ne soit pas dangereuse, ne laisse pas de me donner de la peine, sachant par expérience que les douleurs qu'elle cause sont très-vives. M. le duc d'Albe a mandé ici qu'on avait fait à S. M. une saignée qui l'avait entièrement guérie. Il ne s'est rien passé de considérable en cette cour depuis ma dernière lettre. Le roi et la reine se sont si bien trouvés au Retiro, depuis la grande fonction qu'on a faite du jurement au prince, qu'ils ne sont point retournés encore au palais. LL. MM. se promènent dans cette maison, où les jardins sont commodes, étant de plain-pied des appartements. M. Clément approuve que la reine fasse de l'exercice : il ne croit pas qu'elle accouche que dans les commencements du mois de mai.

Enfin, madame, nous avons perdu M. le prince. Quoiqu'on ne pût guère se flatter, après une aussi longue maladie que la sienne, qu'il dût en revenir, sa mort n'a pas laissé de m'affliger : il m'avait honorée de ses bontés en tout temps et en toutes occasions, et c'est assez pour que je le regrette toute ma vie. Madame la princesse et madame la princesse de Conti sont, je crois, dans un étrange état ; je ne sais comment M. le prince d'aujourd'hui en usera avec elles : il me semble que madame sa mère l'a toujours beaucoup aimé, mais cela ne suffit pas quelquefois.

Je me réjouis avec vous, madame, des millions que les vaisseaux français ont rapportés des Indes. Il serait à souhaiter pour le roi d'Espagne que son vice-roi, le marquis de Castel-los-Rios, le servît mieux qu'il ne fait. On me paraît peu content de lui en cette cour, parce qu'il devrait avoir envoyé à S. M. C. beaucoup plus d'argent qu'il n'a fait, n'ignorant pas l'extrême besoin qu'elle en a; cependant ce sujet lui doit sa grandesse et sa fortune, que les Espagnols lui ont toujours enviée. Il est vrai que ce fut par la protection du roi, auprès duquel il a eu l'honneur d'être ambassadeur, que le roi son maître lui accorda tout ce qu'il lui a donné; il ne devrait pas néanmoins manquer de reconnaissance. A propos de vice-royautés des Indes, je crois, madame, devoir me donner l'honneur de vous rendre compte de deux lettres que j'ai reçues de madame d'O, sur un Espagnol nommé M. de Ménécez. Elle me marquait désirer fortement qu'il succédât au marquis de Castel-los-Rios ou au duc d'Alburquerque, me disant que cela ferait beaucoup de plaisir à madame la duchesse de Bourgogne, et m'envoyant une lettre de cette princesse pour la reine; j'eus l'honneur de la lui présenter : elle priait S. M. de demander cette grace au roi, son mari. La reine n'en fit que rire, voyant bien que les personnes qui avaient engagé madame sa sœur à lui faire une telle prière ne connaissaient guère l'importance de tels emplois, ou qu'elles avaient été trompées par celui qui le demandait, qui se donnait

pour un homme plus considérable qu'il n'est. En effet, madame, cette prétention est à peu près la même chose que si la reine demandait à madame la duchesse de Bourgogne d'accorder sa protection, auprès du roi, à un simple gentilhomme français, pour qu'il obtînt le gouvernement de Bourgogne ou celui de Bretagne; ce n'est pas la peine d'en parler. Je n'ai osé faire voir à madame d'O que, malgré son bon esprit, elle était entrée dans une affaire de cette espèce, et c'est ce qui m'a empêchée de lui faire réponse. Je serais cependant bien fâchée qu'elle ne fût pas contente de moi; elle pourrait s'informer du duc d'Albe si M. de Ménécez, quoique fort honnête homme, et dont le père avait autrefois si bien défendu Valenciennes, doit être préféré aux plus grands seigneurs de la monarchie, qui vont volontiers dans ces pays éloignés. Je suis, madame, avec les sentiments les plus tendres et les plus dévoués, entièrement à vous.

# LETTRE CXLVIII.

## A LA MÊME.

Buen Retiro, le 17 avril 1709.

Dieu soit béni, madame! Un courrier de mon ami M. de Pontchartrain m'a apporté vos lettres du 24 et du 31 mars. Quoiqu'elles ne soient guère plus gaies que la réflexion que fait faire la liste des morts que vous y avez jointe, je ne laisse pas de les recevoir agréablement, puisqu'elles m'assurent de la santé du roi et de monseigneur, car je ne me fie qu'à vous sur une chose qui m'est si sensible. J'espère que cette fâcheuse colique ne reviendra plus, pourvu que S. M. veuille prendre un peu de soin d'elle.

Vous me paraissez trop flatteuse, madame, par tout ce que vous me dites sur la fête dont j'ai eu l'honneur de vous donner la description, pour une personne qui ne voit que des malheurs de toute sorte de côtés, et qui a perdu toute espérance de les voir finir. Vous ne voulez pas même vous permettre de demander à Dieu qu'il fasse des miracles; je ne comprends point en cela, madame, quel est votre scrupule. Voulez-vous borner son pouvoir? Plus tout se rend difficile, plus il est digne de lui de faire connaître son pou-

voir. Je suis bien différente de vous à cet égard; je le prie, et je le fais prier par de meilleures ames que la mienne de tout changer en notre faveur, et je ne désespère pas (résignée pourtant à tout ce qu'il lui plaira d'ordonner) qu'il ne veuille enfin écouter nos demandes, et protéger la justice de notre cause si fort oppressée.

La reine m'envoie chercher, et, le courrier devant partir dans un moment, je ne puis avoir l'honneur de vous entretenir plus long-temps; je finis donc, madame, malgré moi, en vous assurant de ma tendre amitié.

## LETTRE CXLIX.

### A LA MÊME.

Buen Retiro, le 22 avril 1709.

Après avoir eu l'honneur de conduire au palais de Madrid le prince des Asturies, qui suivait LL. MM. CC., je suis revenue ici, madame, passer trois jours pour me purger; j'ai pris médecine ce matin, et je m'en vais demain pour ne plus sortir du tout de l'appartement de la reine, si ce n'est pour achever tout ce qu'il faut pour recevoir l'infant ou l'infante qui viendra, et pour régler sa petite cour. La cinquième nourrice étant tombée

malade, on vient de prendre la résolution de sevrer le prince; comme il est robuste, et mange de tout ce qu'on veut lui donner, on croit que c'est le meilleur parti.

La nouvelle de la reddition du château d'Alicante arriva hier soir, ce dont tout le monde témoigne beaucoup de joie. On ne saurait assez bien représenter celle que tout Madrid montra quand le roi et la reine ont passé dans cette ville samedi dernier. Les grands qui étaient à pied autour de la chaise de cette princesse, toute la maison du roi qui est magnifique, les rues toutes tapissées, les balcons remplis de dames parées, et la grande quantité de peuple, qui tous paraissaient ravis, c'était, en vérité, un spectacle admirable, et qui mérite que vous suspendiez un moment vos chagrins pour goûter le plaisir de savoir LL. MM. CC. si aimées de leurs sujets. Ce que j'ai l'honneur de vous dire, madame, est constant, et je ne vous déguiserai jamais la vérité. J'attends avec une impatience extrême l'arrivée de l'ordinaire de cette semaine, vous en savez la raison; je loue Dieu de tout mon cœur de la bonne santé du roi et de la vôtre : c'est tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire présentement.

# LETTRE CL.

## A LA MÊME.

Madrid, le 28 avril 1709.

Vos lettres deviennent trop rares, madame; je n'en ai point reçu par le dernier ordinaire, et je ne me vois jamais privée de cet honneur sans en être affligée; ce n'est donc point pour vous répondre que je vous écris par celui-ci, c'est pour vous communiquer mes sentiments sur [illegible] qui m'est le plus important, puisqu'il s'agit de mériter la continuation des bontés dont le roi m'honore, et sans lesquelles je me trouverais la personne du monde la plus malheureuse. La paix qu'on mande de toute part que S. M. traite, et dont on publie les conditions, rend la situation où je me trouve aussi désagréable qu'épineuse. Je ne sais point quelle conduite je dois garder dans une si fâcheuse conjoncture; je sais seulement que je suis bonne française, que mon attachement respectueux pour le roi est infini, et que ma reconnaissance pour ses graces est proportionnée à toutes celles que j'en ai reçues; ainsi, madame, permettez-moi de vous supplier très-humblement de me faire savoir comment je dois me comporter, afin que le roi puisse mieux connaître par toutes mes actions

combien mon cœur lui est dévoué. Son ambassadeur, dont le zèle égale l'esprit et l'application, ne lui laissera rien ignorer de ce qui se passe en cette cour, et de la ferme résolution où est S. M. C. de n'abandonner sa couronne et ses sujets qu'avec la vie; c'est pourquoi je ne vous en mande rien puisque ce ne serait que répéter la même chose. Je n'aurai donc que l'honneur de vous protester, madame, qu'on ne peut vous aimer ni vous respecter plus que je ne fais.

Du 29 avril.

J'ai enfin reçu ce matin, madame, par le retour du courrier de M. l'ambassadeur, une de vos lettres datée du 15 avril; j'attendrai pour y répondre que M. Amelot en envoie un autre, ce qu'il m'a dit qu'il fera au premier jour.

Monseigneur le prince des Asturies est, grace à Dieu, sevré, et jouit d'une santé parfaite. Nous attendons l'heure de l'accouchement de la reine.

# LETTRE CLI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 6 mai 1709.

J'ai reçu, le dernier ordinaire, madame, une lettre de M. le baron de Capres, qui m'envoya celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour me recommander ses intérêts en cette cour; la manière dont vous me faites cette recommandation est en vérité bien pressante, puisque vous me marquez qu'il faut bien que vous fassiez ce que veut madame la maréchale de Noailles, connaissant la tyrannie qu'elle exerce sur vous. Permettez-moi de vous dire, madame, qu'elle en userait avec plus d'humanité à votre égard, si vous étiez moins inhumaine que vous n'êtes avec elle et avec toutes les autres personnes qui ont l'honneur de vous appartenir. Je tâcherai d'y suppléer en rendant au baron de Capres tous les bons offices qui dépendront de moi, et avec autant de vivacité que vous avez de froideur, aimant mes amies véritablement, et connaissant de plus en plus par mon expérience, madame, que certaines beautés d'ame dont vous vous piquez, et dont je me suis aussi piquée depuis huit ans, ne font

aucun honneur, et ne servent qu'à faire des ennemis.

Vous aurez vu, madame, par ma dernière lettre, mes sentiments sur tout ce qui se passe, l'extrême désir que j'ai d'aller au devant de tout ce qui peut plaire au roi, et la situation fâcheuse et délicate où je me trouve. J'avais pensé d'abord à prendre la liberté d'écrire moi-même au roi pour le supplier très-humblement de me prescrire la conduite que je devais tenir; mais après y avoir fait réflexion, j'ai cru mieux faire de m'adresser à vous, madame, pour apprendre les intentions de S. M., et que vous auriez la bonté de me les expliquer plus en détail; trouvez bon, je vous supplie, que je vous demande encore aujourd'hui la même grace. La reine, jusqu'à présent, ne sent aucune douleur pour accoucher; cela fait croire à M. Clément qu'elle pourrait bien aller jusqu'au 15 ou 20 de ce mois. Tous les peuples se font un grand plaisir par avance que S. M. leur donne un infant ou une infante; et il paraît que leur amitié redouble pour leur maître depuis qu'ils craignent de le perdre, ce qui augmente aussi celle du roi et de la reine pour de si bons sujets.

Je suis bien étonnée, madame, que M. le maréchal de Villars ait trouvé les troupes en bien meilleur état et en meilleure volonté qu'on ne le disait à Versailles; il semble que presque tout le monde conspire à vouloir décourager le roi : l'intérêt de ce général serait plutôt d'augmenter les maux que de les diminuer, pour n'être pas chargé

des fâcheux événements, et pour avoir la gloire de ce qu'il pourrait faire d'avantageux. Cependant il a raison de croire qu'il ne pourra rien faire avec cette armée si elle n'est pas payée. Combien y a-t-il de temps, madame, que l'on crie dans votre cour qu'il n'y a ni argent ni hommes, et qu'il faut tout sacrifier pour faire une paix! vous en avez vu pourtant la fausseté la dernière campagne; et si les généraux eussent été unis, vous eussiez eu occasion de mieux remarquer encore qu'on se désespérait pendant qu'on avait des ressources. Je ne veux pas pousser ces sortes de discours plus loin, puisque cela ne servirait qu'à vous chagriner et moi aussi; mais certainement, madame, il me semble que, si je pouvais avoir l'honneur de vous ouvrir mon cœur tête-à-tête, je vous ferais remarquer bien des choses qui nous jettent dans l'abîme, et que je crois qu'on aurait pu prévenir ou auxquels il eût été possible de remédier. Je veux toujours espérer quelque coup du ciel en notre faveur. M. le cardinal de Porto-Caréro ne serait pas du tout d'accord avec vous sur la mort; il se fait un grand plaisir de voir naître un infant ou une infante, et de revenir de Tolède où il est, pour assister aux couches de la reine.

Madame de Courcillon est dans un étrange état, d'avoir les douleurs pour accoucher, et de n'en pouvoir venir à bout; ce serait un grand dommage qu'une si jolie femme périt, et je plaindrais bien les deux familles qui la perdraient. Je n'entends plus parler de madame de Saint-Géran de-

puis que vous m'avez appris qu'elle s'était retirée dans un couvent à Paris, à cause qu'elle était malade. Je voudrais qu'elle fût guérie et retournée à Versailles; elle est de bonne compagnie, et sa conversation gaie ne laisserait pas de vous amuser un peu : vous en avez besoin dans l'état où vous vous trouvez, qui certainement est terrible; je ne le ressens guère moins que vous, partageant vos peines comme la personne du monde qui entre le plus vivement dans ce qui vous touche, et qui vous est, madame, la plus dévouée.

## LETTRE CLII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 10 mai 1709.

Permettez-moi, madame, de ne point répondre aujourd'hui à vos deux lettres des 26 et 29 avril; elles contiennent des choses trop tristes pour les mêler avec la joie que nous sentons de la nouvelle que le roi d'Espagne vient d'apprendre du gain d'une bataille que ses troupes ont gagnée contre les Portugais. Le marquis de Bay a fait voir ce qu'il savait faire en cette occasion si importante et si glorieuse pour les sujets de S. M. C.: ce général a pris dix-sept pièces de canon, tout le

bagage et trois bataillons anglais, le comte de Saint-Jean prisonnier, qui est officier-général, avec plusieurs autres officiers. On croit que les ennemis ont perdu plus de quatre mille hommes, sans les prisonniers. Cette affaire aura apparemment encore des suites avantageuses pour nous. J'espère, madame, qu'elle dissipera un peu de vos chagrins.

Tous les grands et le peuple sont accourus au palais pour montrer leur satisfaction; et de l'heure que j'ai l'honneur de vous parler, toute la place est encore pleine de gens. Plût à Dieu que M. le maréchal de Villars pût faire aussi parler de lui de son côté! Ayez la bonté, je vous supplie, de faire mon respectueux compliment au roi, à madame la duchesse de Bourgogne, et à toute la maison royale, à laquelle je ne prends point la liberté d'écrire crainte de les importuner. Souffrez, madame, que je vous embrasse de tout mon cœur.

*P. S.* Le marquis de Bay donne des louanges infinies au marquis de Caylus, auquel il a vu faire des merveilles en cette rencontre; dites-le, je vous supplie, à madame votre nièce, qui n'en sera pas fâchée. Je le suis fort que madame la duchesse de Noailles ne soit pas grosse.

# LETTRE CLIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 19 mai 1709.

Les dernières lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, madame, ont été faites avec tant de précipitation, que je relis les vôtres pour y répondre un peu plus au long. Ce qui m'y paraît de plus important, c'est la bonne santé du roi, de madame la duchesse de Bourgogne, et la vôtre, qui, grace à Dieu, se conserve au milieu de tant d'agitations qui pourraient bien faire du mal sans le secours d'une telle protection. J'en tire un bon augure pour l'avenir, et je ne saurais croire que les malheurs où nous sommes puissent long-temps durer, et qu'il ne parte pas du ciel quelque coup imprévu pour nous consoler tous. Je doute pourtant que ce soit le voyage de M. de Torcy qui nous en fasse apercevoir; cette nouvelle a fort inquiété les bons Espagnols qui s'imaginent qu'il est allé en Hollande pour faire une paix toute contraire à leurs désirs; nous verrons bientôt apparemment, madame, ce qui en sera. Rien n'est plus terrible que la famine; elle est presque partout également; cependant il y a des blés dans la Morée autant qu'on en veut, et les princes d'Italie

en envoyent chercher et en rapportent. Pourquoi n'en fait-on pas autant en France?

Serait-il possible, madame, que les moyens manquassent assez pour ne pas donner de subsistance aux troupes que M. le maréchal de Villars trouve si belles et de si bonne volonté? Je suis persuadée que ce général fera parler de lui pour peu qu'on lui en donne les moyens.

Madame la princesse et M. le duc m'ont fait l'honneur de m'écrire en m'envoyant des lettres pour LL. MM. CC. Cette princesse me témoigne être pénétrée de douleur; je n'en suis pas surprise, connaissant la bonté de son cœur comme je fais. Je me souviens qu'allant lui rendre mes devoirs, je la trouvai seule dans son entre-sol de l'hôtel de Condé, pleurant amèrement une religieuse de Maubuisson, qui était sœur de M. Fagon. J'en fus si touchée, que je la pleurai fort aussi, quoique je ne l'eusse jamais connue; c'est ce qu'on appelle être une assez sotte femme. La même chose m'arriva pour le marquis de Nesle, que je ne connaissais guère davantage, en pensant au désespoir où je croyais qu'allait être madame sa femme, qui ne faisait que rire, dit-on, dans son lit, après qu'on lui eut annoncé la perte qu'elle faisait. Je pourrais, si je voulais, madame, vous raconter bien d'autres impertinences de ma façon; mais je craindrais à la fin de m'attirer votre mépris, et je veux votre estime. Madame la princesse de Conti consolée est une étrange chose. Au reste, madame, je me repens bien de m'être donné l'honneur de

vous faire part de l'affaire où madame d'O est entrée, par la crainte que j'ai que cela ne lui fasse tort auprès de vous. Il arrive souvent que les personnes qui ont de l'esprit et du mérite sont plus simples que les autres, et on ne doit pas diminuer de la bonne opinion qu'on a d'elles, quand elles auraient cru trop facilement.

Mon cher ami M. de Pontchartrain a beaucoup d'ennemis. Pour moi, madame, je lui ai toujours connu un bon procédé pour moi.

C'est très-bien fait de découvrir la châsse de sainte Geneviève et d'avoir recours aux saints. Il y a déja long-temps qu'on fait faire des prières publiques en ce pays-ci; les fruits de la terre y paraissent admirables, mais l'on craint que quantité de sauterelles qu'on voit ne fassent autant de mal qu'elles en firent l'année passée.

Non, madame, il n'est point du tout nécessaire que vous me recommandiez M. le duc de Noailles, puisqu'il m'est tout au moins aussi cher qu'il vous l'est; je suis fâchée comme vous qu'un homme aussi dévoué au roi que lui, et qui aime autant la personne de S. M., s'en éloigne; mais c'est pour le servir, et certainement on a tout lieu d'espérer, si l'on paie les troupes de France qui sont en Catalogne, que la campagne qu'il fera sera aussi glorieuse que profitable, puisque l'archiduc est trop faible, et que les Catalans se trouvent fort embarrassés de l'avoir.

Madame la duchesse a bien la mine d'accoucher sans M. Clément, puisque la reine ne sent point

encore de douleurs; on a jugé à propos de la saigner à cause qu'il lui montait des douleurs à la tête. S. M. eut quelques faiblesses le lendemain à la messe, dont elle revint avec de l'eau de la Reine : elle se porte bien présentement. L'état de la pauvre madame de Courcillon est pitoyable; Clément espère pourtant que son enfant se remettra dans la situation où il faut qu'il soit pour venir au monde. Si mademoiselle de Sery trouve mauvais, madame, comme vous me faites l'honneur de me le mander, la grossesse de madame la duchesse d'Orléans, je crois que la princesse ne le trouve guère meilleur, et que S. A. R. est au moins d'accord avec cette personne en cela. La blessure de M. le duc d'Orléans a été si fâcheuse, que je crains qu'il ne s'en ressente souvent. Je suis bien aise que madame de Saint-Géran soit assez bien remise pour retourner à Versailles; elle a l'esprit gai et amusant, et elle vous fera passer des moments moins tristes. Je suis tout-à-fait affligée de ce que madame la duchesse de Noailles soit blessée, quoiqu'elle soit encore assez jeune pour donner des héritiers dans la maison où elle est.

Vous voyez, madame, que mes prétendues bontés ne sont pas si fort diminuées pour vous que le sont mes lettres; celle-ci, quoique très-longue, ne laisse pas de me paraître courte, parce que je n'ai point de plus sensible satisfaction que lorsque j'ai l'honneur de vous entretenir. Nous gronderions bien, si je le faisais de plus près; mais ce qui

est certain, c'est que l'une de nous deux se rendrait à la raison si elle avait tort, et rien ne pourrait m'empêcher de vous aimer et de vous honorer.

## LETTRE CLIV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 26 mai 1709.

Comme je n'ai point eu de vos nouvelles le dernier ordinaire, madame, je n'ai celui-ci qu'à vous parler de notre cour. La reine n'étant point accouchée, et ne sentant aucunes dispositions, on commence à croire que ce ne sera que pour le mois qui vient; j'en suis bien fâchée, je voudrais fort la voir hors de cette fâcheuse affaire, quand les publiques ne nous promettent rien de bon pour l'avenir; mais comme Dieu est le maître de cela comme du reste, il faut bien se soumettre à ce qu'il lui plaira d'en ordonner. On a fait cette après-dînée une grande procession; on a porté la châsse de saint Isidore et celle de sa femme qui est béatifiée. Ce saint était laboureur, et ces peuples-ci ont une grande confiance dans sa protection pour les fruits de la terre : ils paraissent admirables; mais nous avons à craindre la grande quantité de sauterelles qui ont accoutumé de couper

les blés. Tous les paysans en prennent le plus qu'ils peuvent, et on leur donne de l'argent de chaque boisseau qu'ils apportent. Il y a des provinces où ces misérables animaux ne vont point, comme l'Andalousie et l'Estramadure, qui produisent beaucoup de grains.

Le marquis de Bay, madame, agit vivement pour tirer le fruit de la victoire qu'il a remportée sur les Portugais; il a passé la Caya pour les aller chercher; mais la crainte qu'ils ont eue d'être battus les a fait retrancher assez fortement pour qu'on n'ait pas voulu hasarder de les attaquer. Ce général s'en est dédommagé en quelque façon en se rendant maître du pont d'Olivença qu'on n'a presque pas défendu. Si cette place n'est pas mieux munie que le bruit en court, il ne serait pas impossible qu'on ne la prît, et ce serait une chose très-importante, étant la meilleure qu'ait le roi de Portugal sur la frontière. Monseigneur le prince des Asturies a achevé de pousser une grosse dent; nous attendons présentement les œillères, qui, j'espère, lui viendront sans de fâcheux accidents.

Vous voyez, madame, que nous ne sommes pas malheureux en tout; quelque disgrace qu'il puisse m'arriver je me trouverai toujours heureuse pourvu que vous veuilliez bien me continuer votre amitié, puisqu'elle fait un des plus grands bonheurs de ma vie.

# LETTRE CLV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 3 juin 1709.

Vous n'avez donc eu, madame, aucune joie en apprenant la nouvelle de la victoire remportée sur les Portugais; peut-être vous a-t-elle même donné du chagrin, craignant que les progrès que l'on fait en Espagne ne confirment S. M. C. à vouloir s'y défendre à quelque prix que ce soit, et que cela n'apporte quelque embarras à une paix si désirée. Si néanmoins on battait encore les ennemis en ce pays-ci, vous ne laisseriez pas de trouver ceux avec qui M. de Torcy traite moins fiers et moins injustes. Mais on n'a pas envoyé M. le maréchal de Besons pour de pareilles expéditions; et je suis persuadée que, quand même nous trouverions ici des expédients pour faire subsister cette campagne les Français qu'il commande, il ne les mettrait pas en mouvement pour profiter de la faiblesse de l'archiduc en Catalogne. Il faut avouer que c'est un grand malheur pour les deux rois qu'on ne veuille pas prendre les mesures qui leur seraient si avantageuses. Je crains bien qu'on ne s'en aperçoive trop tard. Un courrier

dépêché par M. le duc d'Albe m'a assuré qu'il avait vu dans toute sa route les blés, qui venaient fort bien; si la récolte paraît devoir être bonne, la famine doit cesser; l'on vous fait craindre de plus, madame, le scorbut et la peste; comment n'y ajoute-t-on pas que le ciel tombera? Je conviens que toute sorte de disgraces peuvent arriver; mais pourquoi s'affliger par avance de celles qui ne paraissent pas encore? Si les soldats croyaient mourir de faim, ils n'auraient pas tant de courage qu'ils en ont; et les officiers et M. le maréchal de Villars se contentant de manger du pain noir ou d'avoine, je ne saurais croire qu'on n'en trouve pas pour leur donner, et qu'on ne puisse point profiter de tant de bonne volonté. Pardonnez-moi, je vous supplie, madame, si je ne me rends pas sur la nécessité que vous trouvez à soumettre tout aux lois que la ligue veut imposer au plus grand monarque du monde; je ne puis me représenter le chagrin mortel qu'il aura après les avoir subies, sans ressentir une douleur inconcevable, car je ne sais presque ce qui pourrait arriver de pis. J'ai su aujourd'hui que M. de Besons rassemble toutes ses troupes; et comme on sait qu'il ne retire pas tout ces Français-là du lieu où ils étaient pour chercher l'ennemi, cela irrite les Espagnols, et peut produire de terribles effets dont les suites deviendraient peut-être funestes. Si le roi avait la bonté de faire part de ses desseins à son ambassadeur, on tâcherait, en suivant ses volontés, de prendre des mesures convenables, et nous ne nous

trouverions pas exposés au caprice de la fortune.

Certainement, madame, LL. MM. CC. sont dans une étrange situation; je suis déja préparée au besoin que j'aurai de votre protection, et M. Amelot aussi, puisque nous avons fait un crime en servant bien le roi d'Espagne, et par l'union parfaite où nous avons toujours été. C'est cependant, madame, ce que le roi nous ordonna en partant de Marly; il faut que j'y joigne encore la déférence et la tendresse que le roi et la reine n'ont pas cessé d'avoir pour S. M.; ce sont des torts qu'on ne nous pardonnera jamais, et qui seraient capables de nous anéantir tout-à-fait, si vous n'aviez la bonté de nous soutenir. Je croyais recevoir les ordres du roi, comme je vous avais suppliée de les lui demander, sur la manière dont je devais me comporter; je les attends avec grande impatience; je m'imagine, madame, qu'on n'a pas voulu m'en donner jusqu'à ce que M. le marquis de Torcy eût tout conclu ou tout rompu.

Les coliques de madame la duchesse de Lude lui reviennent trop souvent, et c'est un grand bonheur pour elle que M. Fagon lui applique des remèdes si à-propos; je serais bien fâchée que nous perdissions une aussi bonne et aussi aimable personne qu'elle; il ne serait pas facile de remplir sa place. J'aurais peur que madame la duchesse ne se tînt trop long-temps au lit pour s'empêcher d'accoucher, si elle voulait attendre le retour de M. Clément, puisque la reine ne le renverra pas apparemment sitôt, S. M. s'étant trompée et ne sentant aucune douleur.

Je ne savais pas, madame, que le fils de M. le comte de Brionne épousât mademoiselle de Duras; c'est un furieux parti qu'une fille de sa qualité avec deux millions. M. le Grand a raison d'en être bien aise.

M. le duc de La Rochefoucauld prend le parti le plus sage; dans le mauvais état de sa santé, je crois même, madame, qu'on ferait encore mieux de vivre éloigné des cours que d'y passer sa vie; je n'en saurais douter, puisque vous dites que rien ne convient mieux à un grand veneur que de se retirer au chenil, quoique cet applaudissement soit très-tendre.

Je commence à croire que la grossesse de madame de Courcillon n'aboutira à rien, ou que ce ne sera point un enfant; quoi qu'il en soit, j'en suis très-inquiète.

L'expédient ne peut être meilleur, madame, pour que madame la duchesse de Mantoue ne préjudicie point à son rang de souveraine, et qu'elle n'en embarrasse personne, que celui que vous avez trouvé, qu'elle aille chez vous pour faire sa cour au roi; ce ne serait pas chose impossible que cette princesse, étant aimable, causât de l'envie; j'espère, madame, qu'elle trouvera une bonne amie en vous. Voilà une longue lettre pour une femme qui n'est pas tranquille, et qui ne vous en honore pas moins.

*P. S.* Madame la comtesse de Soissons, qui est à Lyon, m'a fait prier, par un gentilhomme qui a

eu l'honneur de l'y voir, de lui rendre auprès de vous de bons offices; je ne me suis engagée à rien pour vous laisser toujours maîtresse de faire ce qu'il vous plaira sans donner de négative. Elle souhaiterait très-fort que le roi eût la bonté de lui permettre de se mettre dans un couvent à Paris, tel qu'il plairait à S. M. Comme je ne sais point pourquoi on a voulu qu'elle restât où elle est, je n'ai garde d'en raisonner; si les intentions pouvaient être soupçonnées, elle serait bien plus à portée de faire du mal sur les frontières que quand on l'aurait sous sa vue. Vous me ferez l'honneur, madame, de me répondre ce que vous jugerez à propos; je l'ai vue bien belle; sa beauté l'a rendue bien malheureuse, mais elle n'en a pas été moins sage: c'est la meilleure recommandation auprès de vous.

## LETTRE CLVI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 10 juin 1709.

Il est certain, madame, que nous n'avons pas présentement des matières bien agréables à traiter; cependant je suis encore bien plus fâchée quand vos lettres me manquent, qu'en lisant tous

les malheurs où se trouve la France, et tous ceux que vous prévoyez encore qui pourront lui arriver, parce que votre silence me fait plus de peine que vos plaintes, sachant que vous portez vos idées au-delà de tout ce qu'on pourrait s'imaginer de pis, et que vous êtes ingénieuse à vous tourmenter. J'avoue pourtant, madame, que nos disgraces sont bien grandes, et que vous n'avez présentement que trop de raisons de vous affliger, si la paix se fait aux conditions terribles que veulent imposer les ennemis; il nous en revient des choses si affreuses, que je ne comprends pas qu'on la puisse acheter à ce prix, et que les sujets du roi ne sacrifient pas tout ce qui peut dépendre d'eux, pour éviter une telle honte à la France, et un si cruel déplaisir à un aussi bon maître. Il n'y a personne en Espagne qui ignore les terribles prétentions de la ligue, et l'abandon qu'elle veut qu'on fasse de cette monarchie. Je vous laisse à penser quel effet tout cela y peut produire, et l'état où se trouvent LL. MM. CC.; ce que j'en trouve d'admirable, madame, c'est qu'elles y sont très-sensibles sans en être abattues, et que le roi est tout occupé du soin de se défendre seul, au cas que le roi son grand-père lui retire les secours dont il l'a assisté, et sans lesquels il sera bien difficile de conserver l'Espagne. Vous m'invitez, madame, à y rester, croyant que je n'y serais pas inutile à LL. MM., et la reine ayant besoin de quelqu'un qui la console. L'élévation de son ame et son bon esprit

lui suggéreront mieux que je ne pourrais faire tout ce qui pourra adoucir ses chagrins, et je croirais lui en causer de nouveaux par la défiance qu'auraient les Espagnols, me voyant si honorée de la confiance de LL. MM., dépendante du roi comme je le suis; ils prendraient prétexte, quand tout n'irait pas à leur gré, de se plaindre que ce serait toujours l'esprit de la France qui gouvernerait par mes insinuations : ainsi, madame, je prévois qu'il faudra leur ôter toute sorte d'ombrage. La tendresse que j'ai pour une princesse et pour un prince qui m'honorent de tant de bontés ne me permettent pas de ne pas préférer leur service à toute autre raison. J'aurai l'honneur, madame, de m'expliquer encore plus amplement avec vous sur cette matière, après que vous nous aurez instruits du succès de la négociation de M. de Torcy. Je suis d'accord avec vous, madame, sur ce que vous croyez que le roi et la reine peuvent voir bien des révolutions; jeunes comme ils sont, les apparences y sont même; car la maison d'Autriche n'est pas assez nombreuse pour pouvoir espérer conserver l'empire longues années, et cette monarchie tout ensemble; mais ce sont de faibles consolations que les espérances de voir revenir une couronne que l'on perd.

M. le maréchal d'Harcourt est trop habile homme pour n'avoir pas obtenu tout ce qu'il lui fallait avant que de partir. Je voudrais que M. le maréchal de Villars en eût autant, la paix s'en ferait moins mauvaise.

Je ne sais comment madame de Courcillon peut être grosse de douze mois, en croissant et en embellissant; c'est trop d'efforts tout à la fois; vous verrez, madame, qu'on découvrira à la fin qu'elle ne l'a point été.

Je ne puis m'empêcher d'être surprise que madame la princesse de Conti soit moins affligée que madame la Princesse, quoique je me sois aperçue que le monde est incompréhensible. Les rangs qui brouillent tous les princes et princesses du sang ne laissent pas que d'être des choses fâcheuses; et il serait à désirer que tout le monde se réunît pour ne songer uniquement qu'à remédier aux maux présents, et à éviter de nouveaux dégoûts pour le roi, qui n'est déja que trop accablé. Il ne serait pas le dernier certainement, madame, à savoir ma sortie de Madrid, s'il m'arrivait d'en sortir. Tous les seigneurs me gracieusent plus qu'ils n'ont encore fait, et il n'a point été question de cela en aucune façon. J'aurai soin de ne vous laisser rien ignorer; mon devoir m'y oblige et mon cœur m'y engage. Vous me trouverez toujours, madame, avec un entier dévouement, absolument à vous.

# LETTRE CLVII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 12 juin 1709.

Enfin, madame, les ennemis ont fourni eux-mêmes les moyens au roi de ne point conclure de paix, pour avoir voulu imposer des lois tyranniques et indignes, et auxquelles il est impossible que d'aussi bons sujets que sont les Français eussent jamais pu consentir; de pareils procédés doivent bien ranimer leur courage et leur zèle. Que deviendraient-ils tous si on cessait la guerre, et quel serait leur avilissement? J'espère que Dieu punira l'orgueil de ceux qui ont voulu nous accabler.

LL. MM. CC. semblent redoubler leur tendresse pour le roi leur grand-père, en considérant tout ce qu'il souffre pour avoir voulu maintenir LL. MM. sur le trône; elles comprennent bien le besoin qu'il a de ses troupes d'Espagne pour s'en servir dans son royaume, où elles lui seront nécessaires; cependant, madame, elles supplient S. M. T. C. instamment de vouloir bien leur laisser une vingtaine de bataillons en Aragon, des cinquante qui y sont qui seront à leur solde, et qu'elles garderont seu-

lement jusqu'à ce qu'on ait pu mettre de l'infanterie de ce côté-là, qui manque absolument, parce que S. M. C. se reposait sur l'armée que commande M. le maréchal de Besons. Je ne doute pas, madame, que vous ne leur accordiez vos bons offices en cette rencontre; elles font grand fonds sur votre amitié.

J'ai vu la bonté avec laquelle le roi dans la dépêche de son ambassadeur me laisse la maîtresse de demeurer ici ou de m'en retourner; persuadé néanmoins que mes services seraient utiles à LL. MM. CC., mais que c'est à moi d'en juger. Après avoir bien réfléchi lequel pourrait être le meilleur pour leur service, j'ai conclu, madame, qu'il valait mieux m'éloigner, crainte que les Espagnols, me voyant auprès du roi et de la reine dans la confiance dont ils m'honorent, se prendraient à ma conduite de tout ce que LL. MM. ne feraient pas à leur fantaisie, et que ce serait un prétexte pour couvrir leurs intentions et la jalousie qu'ils ont les uns des autres, qui n'est que trop naturelle dans les cours. Je n'ai encore rien dit de mon dessein qu'à M. l'ambassadeur; l'état où est la reine présentement fait que j'ai de la peine à lui annoncer; ce sera encore pis quand elle sera en couche, où les chagrins peuvent faire du mal, et je ne puis douter qu'elle n'en eût. Je vous confierai même, madame, qu'après avoir appris ce que le roi mandait à M. Amelot sur mon sujet, cette princesse et le roi, étant seuls dans leur chambre, me firent l'honneur de me témoigner, les larmes

aux yeux et en m'embrassant, combien ils se trouveraient malheureux si je venais un jour à les quitter. Vous comprendrez aisément l'effet que cela produit dans mon cœur; mais, madame, plus il est rempli de tendresse pour LL MM., et plus je dois ménager leurs intérêts; je crois que vous ne désaprouverez pas cette délicatesse de sentiments, vous qui croyez être obligée d'avoir au moins la fièvre quand vous faites réflexion aux disgraces des rois. Je prendrai les mesures que je croirai les meilleures pour faire consentir LL. MM. CC. à mon départ.

La mort de M. de la Trémoille est venue bien promptement. Madame a mandé à la reine que les médecins l'avaient tué à force de le saigner. Nous n'avions point d'amitié fort particulière ensemble; je le respectais comme l'aîné de ma maison, et l'endroit par où il me plaisait davantage était l'attachement qu'il avait pour le roi. Je suis bien aise, madame, que le prince de Tarente ait aussi l'honneur d'être domestique de S. M., et je suis très-sensible à celui que vous me faites par votre compliment sur ce sujet.

Il faut que le roi ait autant de force d'esprit qu'il en a, pour ne se pas laisser abattre et soutenir sa santé; c'est presque la seule consolation que nous ayons présentement. Conservez la vôtre, madame, le plus qu'il vous sera possible, et ne cessez point un seul moment d'aimer une femme qui vous admire et qui vous est toute dévouée.

# LETTRE CLVIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 16 juin 1709.

Je me donnai l'honneur, madame, de vous écrire par l'ordinaire et par l'extraordinaire, et je le fais aujourd'hui par le retour d'un courrier de M. le duc d'Albe, que le roi d'Espagne dépêche plus tôt qu'il n'aurait fait, afin de réitérer la prière qu'il a faite au roi de vouloir bien lui laisser vingt bataillons, qu'il prendra à sa solde pour s'en servir cette campagne contre les troupes de l'archiduc, qui, ne trouvant point de défense que de la cavalerie espagnole, après que ces cinquante bataillons français seraient retirés, entreraient librement en Aragon, et viendraient jusque dans la Castille. S. M. C. et M. Amelot s'expliquent si bien sur les malheurs qui s'ensuivraient pour elle et pour la France, qu'il ne m'est pas permis de douter que le roi n'accorde ce secours au roi son petit-fils; c'est pourquoi il est inutile que je raisonne sur cette matière, je vais donc passer à une autre qui ne me paraît guère moins importante.

Lorsque M. l'ambassadeur demanda son retour,

il avait pour fondement qu'on ferait la paix en abandonnant l'Espagne, et, en ce cas, que LL. MM. CC., n'ayant plus d'autres ressources qu'en la fidélité de leurs sujets, voulaient absolument s'y livrer, et leur ôter tout prétexte de ne pas bien faire par la jalousie qu'ils ont contre le gouvernement français, ou plutôt par désir de commander; car du reste, madame, ils conviennent généralement que Charles-Quint n'avait pas tant de troupes à lui qu'il y en a à présent, et qu'ils croient rêver quand ils pensent à tout ce qu'ils voient qu'on a fait pour soutenir ce pays-ci. Cet ambassadeur doit donc changer de sentiment quand on continue la guerre, et quand il connaît lui-même que ses avis sages et désintéressés doivent être plus utiles et plus nécessaires au roi d'Espagne qu'ils ne l'ont été jusqu'à présent; ainsi, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous dire qu'il me paraît de la dernière conséquence que le roi lui laisse la liberté de rester en cette cour autant que le roi d'Espagne et lui en verront le besoin. Il faut en user de bonne foi les uns envers les autres sans se flatter, ni se décourager; ce sera le moyen de mettre des bornes à notre malheur et de rendre notre fortune meilleure. Le cardinal Porto Carréro me disait encore ce matin, en présence de LL. MM., qu'on ne pourrait faire pis que de changer de gouvernement dans la conjoncture où nous sommes; il y a des grands qui me l'ont confirmé, et ce sont ceux qui se sont déclarés le plus ouver-

tement en cette rencontre pour être bien intentionnés. Vous serez peut-être surprise de me voir changée depuis ma dernière lettre, madame; mais j'ai fait des réflexions sérieuses : je ne crois point me tromper, et j'ai encore moins envie que le roi s'embarque dans des choses qui pourraient lui donner du déplaisir, puisque sa satisfaction fera toujours la mienne, et qu'il ne peut avoir une sujette plus fidèle ni plus zélée, ni vous, madame, une servante très-humble sur laquelle vous puissiez avoir un pouvoir plus absolu que celui que vous avez sur moi.

## LETTRE CLIX.

### A LA MÊME.

Madrid, le 24 juin 1709.

Vous m'avez appris une grande nouvelle, madame, et je ne m'étonne pas que le changement de M. Chamillard, remplacé par M. Voisins, ait mis votre cour dans un grand mouvement. Vous louez le ministre exilé d'être un bon homme et d'aimer le roi; ce ne sont pas, ce me semble, des endroits par où il pût mériter davantage. Comment eût-il pu s'empêcher d'aimer son roi et un si bon maître? et s'il n'a-

vait que sa bonté en partage, était-ce assez pour tout ce qu'il avait à faire pour gouverner la France et les finances pendant tant d'années, où les meilleures têtes du monde auraient eu peine à résister sur le tout dans un temps aussi terrible que celui où il a eu part au ministère? Je prends la liberté, madame, de vous demander là-dessus quelque explication un peu plus intelligible, pourvu néanmoins que vous le puissiez faire, car je ne suis pas assez mal apprise pour en désirer davantage.

Comme il est très-ordinaire d'accabler les gens dont la faveur est baissée, il n'y a sorte de fautes que l'on n'impute au pauvre M. de Chamillard, tant sur le mécompte de plusieurs millions dont il n'a pu faire voir l'emploi, que des magasins ou autres choses qu'il disait qu'on trouverait, et qu'on n'a point trouvés, joint à toutes les troupes qui étaient mécontentes de lui. Les Espagnols, qui prétendent qu'il a voulu plus que personne qu'on abandonnât l'Espagne et qu'on en ôtât toutes les troupes, sont ravis de sa chute, et n'ont de regrets que parce qu'il n'est pas tombé plus tôt. Pour moi, les malheureux sans malice me font toujours pitié. J'ai ouï dire beaucoup de bien de M. et madame Voisins; je suis bien aise, madame, qu'ils aient l'honneur d'être autant de vos amis que vous me le marquez. Il est heureux, quoi qu'il puisse arriver, que le roi ait fait choix d'un homme qui ait l'approbation générale, mais il est bien fâcheux qu'il trouve tout gâté.

Je ne suis pas étonnée, madame, que le sang français se soit fait sentir dans une occasion qui l'aurait avili, puisqu'il est certain qu'une paix aussi affreuse que celle que les ennemis voulaient eût déshonoré la France. L'on dit pourtant que c'est plutôt le peuple qui en a été irrité que la plupart des seigneurs. Mais, madame, pouvons-nous effectivement nous promettre que l'on continuera la guerre? et n'y aurait-il point quelque mystère sous cette apparente résolution de la soutenir? A la vérité, l'abandon où on jette le roi d'Espagne pourrait le faire craindre, puisque, sans cela, il ne paraît pas vraisemblable qu'on veuille l'exposer au péril qu'il va courir, après que le maréchal de Besons aura ramené les troupes du roi. Outre ce malheur, les frontières de France, du côté de l'Espagne, seraient bientôt couvertes d'ennemis, outrés du mauvais traitement qu'ils auraient reçu à l'heure où ils s'y attendaient le moins et qu'ils le méritaient si peu. M. Amelot s'est sans doute étendu sur toutes les réflexions que cela lui a fait faire dans les lettres qu'il a écrites au roi. Toutes les personnes qui ont envoyé des premières et de si bonne grace leur vaisselle à la monnaie sont bien estimables, et S. M., l'est encore plus de donner de si bons exemples, en se retranchant elle-même, et voulant engager les pierreries de la couronne : qu'est-ce qu'on ne doit pas sacrifier pour lui? Madame la duchesse de Bourgogne, qui n'a pas l'ame moins noble que la reine sa sœur, ne fait pas consister sa grandeur

dans celle de ses parures : elle est parée naturellement de sa vertu et de ses charmes; et elle n'a pas besoin de l'éclat des diamants pour être aimable; elle est assez brillante par ses yeux, je ne crois pas qu'il y en ait de plus beaux au monde.

M. le chevalier de Saint-Georges ne saurait prendre un meilleur parti que de rester dans l'inaction. Quelqu'un m'a dit que le roi de Suède était touché de son état, et qu'il pourrait bien aller trouver S. M. Suédoise, parce que S. M. Britannique, par le traité de paix, ne pouvait plus demeurer en France, et qu'elle était contrainte de se jeter entre les bras d'un roi hérétique. Quelle malheureuse destinée, madame, s'il était possible que cette nouvelle ait quelque fondement! Je n'y vois pas beaucoup d'apparence; j'en vois davantage que cette famille royale traîne ses disgraces avec elle dans quelque pays catholique, où elle puisse vivre jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de changer sa situation; j'ai tant de respect et d'attachement pour elle, que, toutes les fois que j'y pense, je suis pénétrée de douleur : j'aurai, peut-être, bien d'autres sujets de l'être encore.

Il ne faut pas prendre la peine de relever les pauvretés de quelques misérables, qui disent que le roi vend les blés pour s'enrichir en les vendant bien. Il est bien capable d'une telle bassesse! Les sauterelles commencent à partir d'ici pour aller en Égypte, apparemment; au moins n'en voit-on plus guère qu'autour de Madrid, où elles sont en petite quantité et sans faire que peu de dé-

gâts. J'aimerais mieux qu'elles allassent visiter les magasins des Anglais et des Hollandais. Les vœux que vous faites, madame, pour que le roi d'Espagne se soutienne tout seul, peuvent être bons; mais je les croirais plus sûrs, si vous en faisiez afin que les bataillons français que nous vous demandons, en se joignant aux Espagnols, pussent battre l'archiduc.

Vous m'avez fait grand plaisir, madame, en me faisant l'honneur de m'apprendre que madame de Courcillon n'était plus grosse, quoique je n'aie pas trop cru qu'elle le fût : c'est une si jolie personne, qu'on ne peut s'intéresser médiocrement à ce qui la touche.

Vous avez beau faire, madame, vous ne mourrez pas, et j'espère que vous vivrez plusieurs années en santé, si la fortune se lasse de vous tourmenter.

Je ne sais pourquoi vous aimeriez mieux l'état de M. Chamillard que celui de M. le maréchal de Villeroy; pour moi, à laisser à part les dignités du dernier, j'aimerais beaucoup mieux être en sa place que dans celle du premier; je ne saurai trouver la mienne mauvaise tant que vous voudrez bien m'honorer, madame, de votre amitié.

# LETTRE CLX.

## A LA MÊME.

Madrid, le 1er juillet 1709.

Il ne tient qu'à vous, madame, de m'apaiser et de m'empêcher de gronder. Que le roi ait la bonté de laisser en Espagne les vingt bataillons que S. M. C. lui demande, nous serons contents. S'il voulait envoyer les trente autres à M. le duc de Noailles, ce serait perfectionner la grace; car, avec l'augmentation de ces troupes, il pourrait former une armée assez considérable pour entrer en Catalogne; et cette diversion, dans un pays où l'on est bien las d'avoir l'archiduc, déterminerait ce prince, qui ne s'y plaît point du tout, à abandonner l'Espagne. Ne voulez-vous point comprendre, madame, de quelle utilité il serait pour la France que cela arrivât? Il semble qu'on y ait toujours regardé comme un obstacle à la paix que le roi catholique fût affermi sur son trône, et que, par cette raison, on n'ait jamais voulu faire tout ce qu'il fallait pour finir cette affaire. Cependant, madame, vous eussiez bientôt vu les ennemis moins fiers, et ne pas avoir l'insolence de demander au roi des choses si énormes que celles qu'ils

veulent exiger : et ce ne sera pas certainement par le parti de montrer notre faiblesse qu'on les réduira à la raison : plus ils nous verront abattus, et plus ils en augmenteront d'orgueil. Je ne puis m'empêcher, madame, de sentir mon sang bouillonner de colère, quand je fais réflexion à l'état où l'on veut réduire la France, et quand je pense que tout l'argent qui y est parmi les gens d'affaires ne se montre point pour subvenir aux besoins de l'état. Je veux espérer que la dureté de leurs cœurs s'amollira.

Je fais grand cas, madame, d'un général qui ne se décourage point, quoique inférieur en force. M. le maréchal de Villars, qui aime son métier et la gloire, se flatte qu'il pourra avoir le même bonheur que plusieurs autres qui ont commandé des armées moins fortes, et qui n'ont pas laissé de gagner des victoires. Pourquoi cela ne lui arriverait-il pas ?

Ne vous repentez point, je vous supplie, madame, de l'article de votre dernière lettre, où vous me faites l'honneur de me marquer la manière dont nous avons vécu, M. l'ambassadeur et moi. Quoique vous y ajoutiez que vous ne savez pas pourquoi vous avez traité cette matière, je serais très-fâchée que vous ne l'eussiez pas fait, puisque ce m'est une grande consolation de savoir par vous, madame, que le roi est content de ma conduite; je tâcherai de mériter toute ma vie l'honneur de son estime. S'il était possible que vous me vissiez agir de près, j'ose me flatter que tout

ce que je fais depuis le matin jusqu'au soir serait de votre goût, et augmenterait encore les bontés et l'amitié dont vous m'honorez, et pour lesquelles mon cœur sera rempli, toute ma vie, d'une reconnaissance au-delà de toute expression.

J'entre, madame, dans les raisons que vous m'alléguez pour que madame la comtesse de Soissons n'aille point à Paris, comprenant très-bien qu'elle n'y ferait pas une assez bonne figure pour que madame la duchesse de Bourgogne n'en ressentît pas quelque peine. Je crois même qu'étant glorieuse, elle doit mieux aimer cacher plus loin sa misère que de la venir montrer près d'une cour où elle s'est vue dans des états différents. Il me paraît même que cette princesse ne devrait point se trouver mal à Lyon dans un beau couvent; je ne sais cependant si elle n'en préférerait pas quelqu'un qui fût plus proche de Paris, si on voulait bien lui permettre.

M. Amelot écrira aujourd'hui le changement que le roi a fait dans son *despacho*, avec toutes les circonstances; voilà M. l'ambassadeur libre de toute sorte d'affaires, s'étant démis entièrement de la guerre et des finances. Le roi et la reine, par rapport au roi leur grand-père, et par la satisfaction que LL. MM. ont de son ambassadeur qui les a si bien servis, ont voulu qu'il continuât à entrer dans le *despacho* tout le temps qu'il demeurerait ici : personne ne l'a désapprouvé, à ce qu'il paraît. Il soutient tout ce qu'il fait avec une sagesse, une honnêteté et une fermeté qui

lui font mériter des louanges des gens même qui n'aiment pas à en donner à ceux de notre nation, et on le regarde comme un ministre que le roi son maître peut employer partout hardiment. Je ne sais, madame, si on en juge de même où vous êtes; je voudrais qu'on l'y connût aussi bien que j'ai l'honneur de le connaître.

## LETTRE CLXI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 2 juillet 1709.

La reine vient d'accoucher, madame, avec beaucoup plus de peine que la première fois; l'enfant ne nous paraît point à terme, il ne s'est point aidé, et Clément, en un mot, doute qu'il vive: nous attribuons ce malheur à l'agitation où a été S. M. depuis hier au soir qu'on s'aperçut que le prince des Asturies avait la petite-vérole. S. M. n'a écouté que sa tendresse en cette occasion; et quoi que nous ayons pu dire, elle n'a pensé ni à elle ni à ce qu'elle devait à l'enfant dont elle était grosse. C'était cependant sans beaucoup de raison; car la petite-vérole de M. le prince est légère, et n'est accompagnée d'aucune circonstance qui puisse donner la moindre crainte. Je suis si saisie des

douleurs violentes que je viens de voir souffrir à la reine, que je ne puis, madame, ni faire cette lettre plus longue, ni même me donner l'honneur d'écrire au roi. Je vous supplie très-humblement de vouloir bien représenter mon état à S. M.

## LETTRE CLXII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 5 juillet 1709.

Vous avez eu le soin, madame, de me faire part, par votre lettre du 24 juin, de la résolution que le roi avait prise de retirer toutes ses troupes d'Espagne, et vous n'avez pas pris la peine de me mander qu'il avait changé cette résolution, et qu'il y laissait vingt-cinq bataillons, que S. M. C. lui avait demandés comme une chose qui lui était de la dernière conséquence; je ne saurais vous soupçonner, madame, malgré votre silence, de n'avoir pas été bien aise que le roi ait donné cette marque de bonté au roi son petit-fils, quoique vous m'ayez assurée que vous désiriez le voir détrôner, et que nous n'ignorons pas ici qu'il y a long-temps qu'on fait où vous êtes tout ce qu'on peut pour porter le roi à l'abandonner absolu-

ment. Pardonnez-moi, je vous supplie, madame, de ne vous point croire lorsque vous dites que vous souhaitez qu'on arrache la couronne à LL. MM. CC.; la générosité de votre cœur et la bonté de votre esprit ne vous peuvent inspirer de tels sentiments; vous m'avez parlé, comme vous l'avez fait sur ce sujet, comme des personnes qui, se trouvant dans le malheur, disent : Je voudrais être morte! sans penser qu'elles seraient très-fâchées si elles voyaient approcher la mort. Je vous déclare donc, madame, que, si vous continuez à me tenir un si terrible langage, je n'y ajouterai aucune foi, pas plus qu'à cette heure. J'ai eu l'honneur de vous écrire l'accouchement de la reine et le peu d'espérance que nous avions que l'infant pût vivre; nous sommes présentement changés, et il y a apparence que ce petit prince ne mourra pas, parce qu'il tette et dort fort bien, et fait toutes ses autres fonctions. Monsieur son frère est presque guéri de sa petite-vérole quoiqu'il en ait assez considérablement. Le médecin du roi et le chirurgien de la reine sont enfermés dans son appartement; je m'y serais mise aussi si je n'eusse été nécessaire auprès de la reine, parce qu'elle se fût trouvée toute seule. S. M., madame, se porte aussi-bien qu'il est possible; la joie qu'elle a eue de ce que le roi laisse de ses troupes a fort contribué à sa santé. Elle n'ose, dit-elle, demander qu'on lui apporte l'infant pour le voir, de crainte de l'aimer et de le perdre : il est très-joli, et surtout la bouche est d'une petitesse étonnante. Je me

donne l'honneur, madame, d'écrire à madame la duchesse de Bourgogne des nouvelles de la reine sa sœur, et je prends la liberté de lui adresser mes lettres pour mesdames les duchesses royales, comme je fis, dans les premières couches de S. M., en suivant vos conseils. Nous avons été bien heureux que M. Clément et madame de la Salle aient été ici pour servir S. M., car elle avait grand besoin de gens aussi habiles qu'eux. Je vais, madame, la retrouver dans sa chambre; je crois ne pouvoir vous plaire davantage qu'en remplissant mes devoirs.

## LETTRE CLXIII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 9 juillet 1709.

Le rayon d'espérance que nous avions de la vie de l'infant a bientôt disparu; des convulsions lui sont venues cette nuit, et ce petit ange est allé au ciel un peu devant midi. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'espérance qu'il pût surmonter sa faiblesse et guérir de la tumeur qu'il avait, on avait quelque lieu de se flatter tant qu'on le verrait aussi bien téter qu'il faisait; mais Dieu a voulu donner encore cette nouvelle mortification au roi

d'Espagne, qui a reçu ce coup avec une fermeté chrétienne, quoiqu'il en soit touché jusqu'au vif; car vous ne sauriez croire, madame, la tendresse qu'il a pour ses enfants; celle qu'il ressent pour la reine lui fait prendre sur lui de lui cacher sa douleur, et j'ai admiré la violence qu'il s'est faite de paraître aussi gai devant elle que si rien n'était arrivé de fâcheux. Il est vrai que j'avais eu l'honneur de représenter à S. M. que ce serait donner la mort à la reine, le sixième jour de ses couches, que de se montrer devant elle avec un visage mélancolique qui la ferait juger du sujet de notre affliction. J'ai pris toutes les mesures possibles pour qu'elle ne sût point la perte qu'elle a faite, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de péril à la lui annoncer; mais je crains les imprudences, et S. M. n'a que trop montré sa sensibilité. Le prince va toujours de mieux en mieux de sa petite-vérole. Je ne puis, madame, me donner l'honneur de vous entretenir plus long-temps sur ces tristes sujets. Je n'aurai point celui d'écrire au roi, à monseigneur le dauphin, ni à madame la duchesse de Bourgogne dans cette occasion. Vous aurez la bonté, madame, de leur dire tout ce que vous jugerez à propos, et vous le ferez bien mieux que je ne pourrais le faire moi-même.

# LETTRE CLXIV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 24 juillet 1709.

Je ne me donnai point l'honneur de vous écrire, madame, il y a trois jours par l'ordinaire, parce que je crus pouvoir le faire par le retour d'un courrier que M. le duc d'Albe avait dépêché au roi d'Espagne, qui devait repartir à tout moment, et qui ne l'est pas encore; je tiens cette lettre prête pour lui donner quand il s'en ira. J'eus l'honneur de mander à madame la duchesse de Bourgogne la douleur sensible que ressentit la reine après qu'on lui eut annoncé la mort de l'infant; elle n'est pas si diminuée que je voudrais, et qu'il me semble qu'elle devrait l'être, en considérant que le prince que S. M. regrette si fort n'aurait été qu'un objet d'affliction pour le roi et pour elle, comme vous le saurez, madame, par M. Clément. L'affliction de la reine nuit à sa santé, et elle a perdu en quatre jours tout ce qu'elle avait acquis de bon pendant les commencements de sa couche; cela vous persuadera, madame, que nos deux princesses ont le cœur trop tendre pour être heureuses. Il est vrai que ce n'est pas

seulement par cet endroit qu'elles sont à plaindre, chacune n'a que trop de sujets de peine; mais vous m'avouerez, madame, que celles qu'a madame la duchesse de Bourgogne sont soulagées par des amusements, des divertissements, et par les bontés du roi, sans compter vos soins. La reine n'a d'autre consolation que l'amitié du roi son mari, et sa vertu, car du reste elle ne sait plus ce que c'est que la joie; et si S. M. n'était née avec une gaieté naturelle et de la fermeté dans l'esprit, je crois qu'elle ne pourrait vivre au milieu de ce qu'elle voit arriver de si étrange et de si désolant.

M. le maréchal de Bouflers prétend donc, madame, que M. de Chamillard n'est point un bon homme, parce qu'il est la cause de la ruine de l'état : vous n'en tombez point d'accord, et vous rejettez seulement ses fautes sur son incapacité. Quoi qu'il en soit, le voilà hors du ministère, et il n'y a qu'à désirer que son successeur continue aussi-bien que vous dites qu'il commence; le temps où il y entre n'est pas favorable pour lui.

Ne serait-il point possible, madame, si l'on défend bien Tournay, que M. le maréchal de Villars profitât de quelque occasion favorable pour entamer un peu les ennemis? Je suis persuadée qu'une action de quelque éclat serait capable de produire de bons effets, parce qu'ils connaîtraient que le courage des Français n'a point dégénéré, et qu'ils sont redoutables quand ils sont bien menés.

Du 18 juillet.

J'ai reçu votre gros paquet hier par l'ordinaire, où je trouve la lettre de M. le maréchal de Villeroy avec la vôtre. J'y ai vu, madame, qu'il pense comme vous sur l'état où est la France, et sur la nécessité de faire la paix : je n'ai rien à répliquer à cela, quand le pain et l'argent manquent aussi absolument que vous me le marquez; je voudrais être seulement éclaircie sur le second. Prétendez-vous, madame, qu'il n'y en ait point : ou ne trouve-t-on pas le moyen de le faire circuler? S'il n'y a plus d'espèces, je n'ai rien à dire, et il n'y a qu'à se soumettre aux plus dures lois des ennemis; mais si au contraire les gens d'affaires sont plus riches qu'ils n'ont jamais été, je ne saurais passer qu'on ne tire pas leurs trésors pour les employer à la conservation du bien public. Peut-on vous laisser ignorer, madame, toutes les prodigieuses sommes que les Français ont apportées des Indes? Je ne saurais croire que le roi en ait eu connaissance, cependant il est constant. Qu'est devenu cet argent? A-t-on pour cela diminué les impôts que l'on fait payer au peuple, et S. M. en a-t-elle eu une partie du profit? Je suis persuadée que ce sont les particuliers, et que cela n'a servi qu'à aliéner les Espagnols de notre nation. Quant aux blés, on prétend que l'année dernière en avait fourni plus qu'il n'en fallait pour celle-ci, si on n'en eût pas laissé passer une grande quantité en pays étranger : c'est ce qui me paraît le plus fâcheux, par la difficulté d'y remé-

dier. Je ne saurais, non plus, madame, vous pardonner de désirer que LL. MM. CC. soient détrônées; vous avez cent souhaits à faire sans celui-là, et vous pourriez, ce me semble, faire des vœux pour qu'elles conservassent leur couronne, malgré l'entier abandon où le roi croirait être obligé de laisser son petit-fils. Il n'en fera pas moins sa paix avec ses ennemis, quand ils connaîtraient qu'il ne lui donne aucune assistance, et que ce ne serait pas sa faute s'il ne pouvait obliger le roi d'Espagne à se couper la gorge, en renonçant à une monarchie où il a régné neuf ans, et où ses sujets le veulent à quelque prix que ce soit. Je ne crois pas, madame, que le roi puisse avoir une sujette plus fidèle, plus zélée et plus soumise que je le suis; mon cœur est rempli d'une reconnaissance, si je l'ose dire sans manquer au respect, qui m'obligerait à donner ma vie, si elle pouvait faire son bonheur. Mais permettez moi d'avoir l'honneur de vous confier, madame, que je la perdrais sans hésiter, plutôt que de donner au roi et à la reine un conseil contre ce qui me paraîtrait de leur gloire. Je suis bien éloignée de vous en vouloir faire un mystère, ni à personne; je ne veux rien avoir à me reprocher, et je suis incapable d'abuser de la confiance dont LL. MM. CC. m'honorent, et des bontés du roi mon maître. Avec de pareils sentiments, madame, ne fais-je pas bien de prendre le parti de me retirer de ce pays-ci, quoique S. M. m'ait fait la grace de me permettre de faire ce que je ju-

gerais à propos. J'ai déja eu l'honneur d'en parler au roi d'Espagne, qui n'y consentira pas volontiers; je n'ai osé encore en faire la proposition à la reine dans l'état où elle est. Cependant, madame, ma résolution est prise, après avoir bien pesé tout ce qui en pourrait arriver. Je vous supplie de n'en parler qu'au roi et à notre ami, dont vous m'avez envoyé la lettre; il est sage et secret, et j'ai des mesures à prendre avant que mon dessein n'éclate. Je vous ferai dans quelque temps, madame, le plan de la vie que je me propose lorsque je quitterai ce climat; j'espère qu'il aura votre approbation, sans laquelle je le croirais mauvais; car je vous suis trop dévouée et j'ai une trop bonne opinion de votre esprit et de votre cœur, pour ne vous pas regarder comme une généreuse amie, qui doit conduire mes pas pour m'empêcher de glisser.

Comme la reine écrira elle-même des nouvelles à madame la duchesse de Bourgogne, je m'abstiendrai d'avoir l'honneur de lui en mander. S. M. n'a pu tenir davantage contre l'envie d'embrasser le prince; le roi n'a pas été moins aise qu'elle de le voir; il est maigri de la petite-vérole et de ses dents; le fond de son teint est bon; il mange de de bon appétit et il se porte bien.

Le chancelier de Milan, que madame de Caylus honore de sa protection, et pour lequel vous vous intéressez avec cette vivacité que je vous connais, a gouverné les finances autrefois à Madrid: on les lui ôta; on les a données à un autre nouvelle-

ment. Ainsi, madame, il serait absolument inutile de parler en sa faveur; j'ai été toujours disposée à lui rendre de bons offices, le croyant honnête homme, et étant persuadée que quelque ennemi que je lui connais agissait plutôt par passion contre lui que par zèle pour le service du roi. Si j'étais en sa place, je vivrais en repos jusqu'à ce que les affaires de cette cour fussent finies; alors il y aurait bien des changements, et il pourrait peut-être trouver quelque place qui rendrait sa fortune meilleure.

Vous savez présentement, madame, ce que c'est que la cabale et leurs projets; je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois; vous êtes juste et bonne, c'est assez pour moi et pour M. l'ambassadeur.

Du 28 juillet.

Je rouvre ma lettre, madame, car je ne vous cache rien, pour vous dire que la reine fut debout hier tout le jour, occupée des gentillesses de M. le prince des Asturies. S. M. se coucha à neuf heures du soir, avec un mal de tête; il a fort augmenté, et elle a passé le reste de la nuit avec une fièvre violente et des lassitudes dans les jambes, et a sué deux ou trois fois. S. M. a encore le pouls fort fréquent, quoique moins dur; M. le médecin espère que ce sera une fièvre éphémère: cela ne laisse pas d'être inquiétant, après une couche et des afflictions qui ont abattu S. M. J'ai cru, madame, n'en devoir rien mander à madame la duchesse de Bourgogne, dans la lettre

que je me donne l'honneur de lui écrire; je lui dis seulement que la reine a la migraine, qui l'empêche qu'elle ne puisse elle-même lui donner de ses nouvelles.

Du 29 juillet.

Je rouvre une seconde fois ma lettre, madame, pour vous tirer de l'inquiétude que vous auriez eue en apprenant la grosse fièvre qu'a eue la reine; elle est très-diminuée ce soir à 7 heures, et S. M. en sera tout à fait délivrée incessamment; cela me fait un peu respirer.

## LETTRE CLXV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 5 août 1709.

J'ai bien cru, madame, que vous entreriez dans la douleur du roi et de la reine, puisqu'elle est très-juste, et qu'un aussi bon naturel que celui qu'ont LL. MM. vous les rend encore plus estimables. Grace à Dieu, elles commencent à connaître qu'il leur a fait un bien, en prenant pour lui un prince que le roi et la reine n'auraient pu voir d'une figure imparfaite sans en être affligés. Ils se rendent toujours à la raison, car elle a un grand pouvoir sur leur esprit.

Je vous ai trop témoigné, madame, par ma dernière lettre, ma sensibilité sur les désirs que vous aviez que LL. MM. fussent détrônées, pour vous en parler encore; vous ne me l'avez que trop bien expliqué dans une de vos lettres; j'en copierais, si vous me l'ordonniez, l'article, qui n'est pas équivoque. Mais, madame, il ne faut plus approfondir cette matière; vous avez eu vos raisons, et l'état pressant de la France vous oblige à tout sacrifier, dans l'espérance que vous avez que c'est le seul moyen pour l'empêcher de périr. Vous êtes certainement à plaindre; je ne souffre pas moins de vos peines que vous-même, mais j'ai de plus celles d'un roi et d'une reine dont je connais mieux les vertus que vous ne les connaissez, et que j'aime certainement plus que personne ne les peut aimer. Au reste, madame, je ne suis pas assez incrédule pour douter de ce que vous me faites l'honneur de me dire; je sais que personne dans le monde n'est plus véritable que vous, et que vous aimez mieux vous taire que de déguiser même ce que vous pensez, quand vous ne pouvez le dire; et quand il m'est arrivé de paraître résister à ce que vous vouliez que je crusse, ce n'est pas que je me défiasse ni de votre discernement, ni de vos intentions, qui sont également droites, mais seulement pour essayer de ranimer par mes raisons, bonnes ou mauvaises, les cœurs abattus de tant de gens qui vous entourent, qui croient tout perdu quand il y avait encore plusieurs ressources; et l'on ne peut nier

que, si la dernière campagne n'eût pas été si déplorable, tout eût changé de face. Madame la duchesse de Bourgogne fait très-prudemment de garder le lit par précaution, et je suis bien aise que M. Clément se trouve auprès d'elle; nous vous renverrons bientôt madame de la Salle.

Quelque changement que puisse avoir madame la Duchesse, rien ne pourra l'empêcher de plaire, puisque son esprit, sa grace et ses manières aimables lui resteront.

Je suis bien fâchée, madame, que vous ne puissiez me communiquer tout ce que la prudence vous oblige de me cacher; car il me serait fort nécessaire de le savoir, m'imaginant bien sur quoi cela peut rouler. M. et madame la duchesse d'Albe distinguant tout leur zèle passionné pour LL. MM. CC., elles en sont très-persuadées, et elles leur donneront en toutes occasions des marques de leur estime et de leur gratitude.

Puisque vous me faites l'honneur de m'assurer, madame, que vous accompagnez de votre amitié l'estime dont vous m'honorez, rien de ce que je vois, ni de ce que je puis craindre, ne peut abattre mon courage et me rendre aussi malheureuse que je me le trouverais, sans un bien aussi précieux et aussi délicieux que celui-là l'est pour moi.

# LETTRE CLXVI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 11 août 1709.

De la manière, madame, dont vous me faites l'honneur de me parler, dans votre lettre du 29 juillet, du siége de Tournay, il ne pourra pas durer aussi long-temps qu'il serait nécessaire pour occuper les ennemis jusqu'à la fin de la campagne. On écrit de ce pays-là qu'ils ne laisseront pas d'y perdre bien du monde, par la bonne défense qu'on y fait, et par la quantité de mines que craignent fort les assiégeants. On ne loue pas moins la conduite de M. le maréchal de Villars, et la bonne volonté des soldats de l'armée qu'il commande, et l'on regarde comme ce qu'il y avait de moins mauvais pour la France que M. de Marlborough ait pris le parti d'attaquer Tournay. M. le maréchal de Berwick ne me paraît pas craindre les entreprises de M. le duc de Savoie; par tous les ordinaires j'en reçois des nouvelles. Les Allemands ne feront pas grand mal, je crois, à M. le duc d'Harcourt. Ainsi, madame, la guerre va mieux qu'on ne le croyait; et on pourrait se flatter de remettre les choses sur un

meilleur pied, si l'on ne manquait pas aussi fort d'argent que vous me le représentez; mais si l'on ne peut point en avoir, et qu'on manque si fort de blé, je ne comprends pas quel remède on y peut apporter, et en ce cas j'entre avec douleur, comme vous-même, dans tous les malheurs qui en doivent suivre, et je me garderai bien de résister à vos justes raisons.

L'on sait à Paris le déchaînement que l'on a contre moi, fondé sur la prison de Flot et de Renaud; plusieurs m'en ont avertie, et d'autres l'ont écrit en cette cour à leurs amis. Il faut avouer, madame, que c'est une étrange destinée que la mienne, de me voir toujours l'objet des passions de ceux qui en veulent à LL. MM. CC., parce que je leur suis fidèle, et que mon zèle pour elles et pour le roi me font considérer comme un obstacle à leurs injustes desseins. Ces deux prisonniers ont imprudemment entretenu tant d'Espagnols de ce qu'ils devaient se cacher à eux-mêmes, que cela ne me justifierait que trop si j'avais besoin de l'être. Mais, madame, je suis trop glorieuse pour manquer au profond respect que je dois; et n'ayant rien, graces à Dieu, à me reprocher, principalement à cet égard, je demeurerai comme je suis, observant un silence profond, et me contentant seulement d'avoir l'honneur de vous représenter, madame, qu'oppressée comme je me vois, sans me l'être attiré, il me paraît que je puis espérer de l'extrême bonté du roi, aussi-bien que de sa justice, qu'il

impose silence sur mon sujet, et qu'il veuille bien faire connaître par quelques discours favorables pour moi, où S. M. les saura bien placer, que je ne mérite en rien tout ce qu'on veut bien m'attribuer. Je me flatte, madame, que vous me rendrez là-dessus les bons offices que je dois attendre d'une si généreuse amie qui m'honore de son amitié, et sans laquelle je ne croirais pas pouvoir supporter tant de différents malheurs qui veulent m'accabler partout où je me trouve. Je n'aurai pas l'honneur de vous en dire davantage.

*P. S.* Madame de la Salle partira dans trois jours; elle vous rendra compte de l'état de la reine et du prince, et de mille particularités, madame, qui seraient trop longues à écrire. S. M. n'est pas moins contente de la manière dont elle l'a servie dans cette seconde couche, qu'elle l'a été dans la première.

## LETTRE CLXVII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 19 août 1709.

Je crois, madame, que la raison qui est cause que madame la duchesse de Bourgogne et vous n'avez point reçu de mes lettres par un ordinaire, c'est parce que je les donnai à peu près dans le

même temps à un courrier extraordinaire que le roi d'Espagne envoyait à Paris; car je n'avais garde de manquer à vous donner des nouvelles de la reine, et à me servir d'une si favorable occasion pour avoir l'honneur de faire ma cour à madame sa sœur. Cette princesse a bien voulu m'honorer d'une réponse toute gracieuse, et telle, si je l'ose dire, que le mérite le tendre et respectueux attachement que j'ai pour elle. Quelque envie que j'aie qu'elle donne un frère à M. le duc de Bretagne, je ne puis m'empêcher de la plaindre de sa grossesse, de l'appréhension qu'elle a de se blesser, et de la contrainte que cela lui donne, allante et vive comme elle est. Je ne souhaite point, madame, que la reine se trouve sitôt dans le même état; S. M. est délicate; et si elle n'avait le temps de rétablir sa santé, je craindrais fort qu'elle ne s'en ressentît ou qu'elle ne nous donnât qu'un enfant faible, qui la mettrait en péril de perdre la vie, comme elle y a été, et comme elle me fit une furieuse frayeur. S. M. commence à se rétablir tout doucement. Après-demain toutes les dames viendront en deuil pour témoigner leur déplaisir de la perte de l'infant; je tâcherai de faire en sorte que cette audience soit courte, afin d'en rappeler la mémoire le moins qu'il se pourra, étant bon d'éviter les sujets de tristesse, dont nous n'avons que trop; on en cache une partie, madame, par un effort de sagesse et de complaisance; mais on ne les ressent pas moins dans le cœur, et la plaie sera dif-

ficile à guérir. Le prince des Asturies, si l'on peut se servir de ce terme, est adoré; sa physionomie paraît heureuse et montre quelque chose de grand. Je ne sais à quoi Dieu le destine.

On croyait, ce me semble, madame, que Tournay durerait plus long-temps qu'il n'a fait; vous n'avez pas bonne opinion de la défense qu'on fera dans la citadelle : on mande pourtant de Flandre qu'il n'y manque rien; cela est aussi étonnant que la cherté dont est le pain, malgré la quantité de blé que vous dites, madame, qui est à Paris. Vous craignez une paix pire encore que celle que l'on proposait, dont pourtant tous les gens de bien étaient indignés; vous avez une armée de cent mille hommes de bonne volonté, commandée par un général hardi jusqu'à l'audace; vous comptiez que, si l'on pouvait se soutenir jusqu'au mois d'août, l'argent ne manquerait pas: j'avoue, madame, que ce sont choses incompréhensibles, et que je n'ai pas assez d'esprit pour pénétrer tant de dérangements. Nous perdrons donc bientôt M. l'ambassadeur; le roi et la reine se flattaient qu'on le leur laisserait, du moins autant que resteraient les troupes françaises; et en effet, madame, trouvez bon que j'aie l'honneur de vous dire que c'était le droit du jeu. Ce ministre fera une grande faute au bien des affaires de LL. MM. CC.; tous les gens de bien qui leur sont attachés le regretteront: il n'a rien négligé pour soutenir la guerre en ce pays-ci, dans le désir pourtant qu'on fît une bonne paix. Si son

exemple eût été suivi en France, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous dire, madame, que vous n'en seriez pas où vous êtes, et que nous nous en trouverions beaucoup mieux. Je m'aperçois que mes discours ne sont pas plus gais que les vôtres; il n'est pas juste de les continuer, quand je voudrais me charger encore de la meilleure partie de vos peines, ne désirant rien avec plus de passion, madame, que la satisfaction et la conservation de la plus estimable et la plus aimable amie que j'aie jamais connue.

*P. S.* Pardonnez-moi, madame, je vous supplie, si j'ai oublié à vous faire mes très-humbles compliments sur l'ordre de la Toison, que le roi d'Espagne a accordé à M. de Listenay; quoique j'aie souvent pris la liberté de vous reprocher votre sécheresse pour les personnes qui ont l'honneur de vous appartenir, je ne puis juger assez mal de vous, pour vous soupçonner d'être entièrement indifférente aux distinctions qu'elles peuvent avoir, quand principalement vous n'y avez eu aucune part que celle d'être ce que vous êtes, et de mériter si fort qu'on considère vos proches. Je ne sais si madame de Mailly aura reçu une de mes lettres sur ce sujet, sur lequel je me réjouissais avec elle.

# LETTRE CLXVIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 26 août 1709.

Le sacrifice est fait, madame, et j'ai eu le courage d'annoncer à la reine qu'il fallait m'arracher d'elle pour ôter tout prétexte aux Espagnols de ne pas faire tout ce qu'ils doivent pour aider le roi à se maintenir sur le trône, étant persuadée que, tant que j'aurais l'honneur de rester auprès [illegible], leurs sujets rejetteront sur moi, quand [illegible] aura plus d'ambassadeur, tout ce qui ne [illegible] plairait pas. Elles ont reçu ma proposition [illegible] la manière dont je l'avais prévu, c'est-à-dire qu'elles m'ont encore mieux fait connaître la bonté de leur cœur. Je me garderai bien, madame, de vous redonner tout ce que le roi et la reine m'ont fait l'honneur de me dire et de me répéter en cette occasion; je vous attendrirais trop, et vous n'avez pas besoin de nouveaux sujets de vous affliger, ni de plaindre une princesse aux malheurs de laquelle vous êtes si sensible, et qui daigne regarder comme un des plus grands malheurs qui lui pût arriver de ne me plus voir à ses pieds. Je commence, madame, à ne plus cacher ma résolution, quoiqu'elle ne soit pas en-

coré tout-à-fait publique; mais elle le sera au premier jour; j'ai quelques amis qui en seront fâchés, quelques grands qui en seront bien aises, et quelques-uns qui ne sauront s'ils doivent s'en réjouir ou s'en attrister. On se donnera un grand mouvement à la cour pour placer une *camerera-mayor* et une gouvernante; je crois qu'il est à propos de remplir au moins cette première place d'une grande qui puisse aussi faire l'autre charge, comme j'ai eu l'honneur de le faire, afin que le palais ne soit pas sans une personne de représentation et d'autorité, et qu'on ne puisse croire que j'y reviendrai. La difficulté, madame, sera de faire un bon choix : malgré le mérite des dames qui peuvent prétendre à cet honneur, il ne laissera pas d'être difficile. Je voudrais au moins une femme qui s'attachât sincèrement à la reine et à la conservation d'un prince dont la vie est aussi précieuse que l'est celle de son cher enfant, et qui n'eût point d'autres intérêts que ceux de LL. MM. Je lui passerais d'ailleurs les défauts qu'elle pourrait avoir; pourvu néanmoins qu'elle ne fût pas aussi ennuyeuse, ni avec les petites dévotions extérieures qu'avait feu la duchesse de Béjar, qui n'entrait jamais dans la chambre de la reine que LL. MM. ne désirassent qu'elle en sortît : ses discours tristes et remplis de politesses donnaient des vapeurs au roi, qui n'y est que trop sujet, et faisaient venir la migraine à la reine. M. l'ambassadeur, madame, avec un air grave, ne laissait pas d'égayer les affaires, et de rire

quand il avait fini d'en parler, ou qu'il se présentait une matière moins sérieuse.

Pour moi, madame, ma gaieté naturelle se retrouvait souvent; et LL. MM. et moi nous ne laissions pas de passer encore des moments avec quelque plaisir : la reine ne compte plus en avoir, ce dont je suis très-fâchée; je lui fais, pour l'en dissuader, des projets agréables, et je lui représente surtout que sa grande jeunesse et son esprit merveilleux lui ouvriront des chemins pour arriver à des bonheurs auxquels elle ne s'attend pas. Le roi d'Espagne et cette princesse se trouvent dans un furieux embarras en perdant M. l'ambassadeur, ne sachant sur qui ils doivent jeter les yeux pour remplacer tout ce qu'il faisait : il est décisif et expéditif, prend peu de repos pour lui, et n'en donne guère davantage aux autres; et l'on peut dire, sans le flatter, qu'il a conservé l'Espagne, depuis qu'il a exécuté les ordres de S. M. C. sur toutes les affaires les plus importantes : aussi verrez-vous, madame, par une lettre que le roi d'Espagne écrit au roi, la reconnaissance qu'il a des services essentiels que lui a rendus cet ambassadeur, et la marque éclatante que S. M. souhaite de lui en donner, en conférant la grandesse à celui qui épousera sa fille, qu'il aime extrêmement, ne pouvant revêtir de cette dignité M. Amelot, qui d'ailleurs est d'une modestie sur toute sorte de distinctions, qui augmente l'estime qu'on a pour lui, et donne encore plus d'envie d'honorer sa famille. Je suis incapable, madame, de faire de

mauvaises finesses, et suis assez glorieuse pour croire que je ne pense rien que je ne puisse communiquer aux personnes que j'honore le plus; ainsi je ne ferai aucune façon de vous confier que c'est moi qni ai proposé au roi et à la reine le comte de Chalais, mon neveu, pour profiter de la grandesse dont il est question. C'est un garçon d'une vertu et d'une sagesse qui me l'ont toujours fait aimer et m'ont fait désirer son avancement; sa naissance n'est nullement inférieure à tous les grands que le roi a demandé au roi d'Espagne de faire. Les aînés de sa maison, dont il se trouve le chef, peuvent se vanter de n'avoir jamais fait de mésalliance, et je crois qu'il n'y a guère de gens de qualité en France qui puissent mieux que lui prouver son ancienneté, ni faire voir par des partages que ses ancêtres paternels ont été comtes de Périgord et d'Augoumois du temps de Hugues Capet. Vous savez trop bien, madame, l'histoire de nos rois, pour ignorer quelle figure faisaient alors ces comtes, qui par une ambition trop démesurée s'étaient rendus souverains de ces provinces, et ne laissaient pas de s'allier à des têtes couronnées. Je me serais bien gardée d'exalter un nom que j'ai porté, s'il ne s'agissait d'une affaire où il est essentiel, ce me semble, que le roi sache que mon neveu n'est pas indigne de l'honneur que LL. MM. CC. veulent lui faire. Je vous avoue, madame, que j'y serai infiniment sensible, et que, dans la conjoncture où je me trouve, les bontés du roi me seront d'une grande consolation;

j'ose les espérer si vous voulez bien faire valoir mes raisons : ne me refusez pas, je vous supplie, cette nouvelle preuve de l'amitié dont vous m'honorez, et croyez que vous ne pouvez obliger personne qui vous soit attaché avec plus de tendresse que moi.

*P. S.* Tout ceci est déja si long que, crainte de vous importuner, je remets à l'ordinaire prochain à vous entretenir plus long-temps sur le plan que j'ai fait de ce que je deviendrai en sortant d'Espagne, et du temps à peu près que je pourrai partir. Je ne dois pas oublier d'avoir l'honneur de vous faire remarquer qu'une fluxion de poitrine, qui a fort incommodé M. de Chalais, est cause qu'il n'a pu servir dans la marine, où il est capitaine de frégate, et dans lequel service il a été dès son enfance ; il se porte mieux présentement, et se pourra marier à une fille qu'on m'assure être très-bien élevée dans les filles de la Visitation à Paris, et n'être pas moins aimable.

# LETTRE CLXIX.

## A LA MÊME.

Madrid, le 30 août 1709.

Je continue, madame, dans la résolution de m'en aller, pour ne pas donner aux Espagnols le moindre soupçon que LL. MM. CC. puissent me faire l'honneur de demander mes avis. Il faut leur ôter tout prétexte de ne pas bien faire leur devoir, et que, quelque chose qui puisse arriver, le public ne puisse reprocher qu'une Française ait retenu la bonne volonté des sujets par des maximes différentes des leurs. LL. MM., madame, ont toujours peine à consentir à ma retraite; je les ai suppliées de me permettre au moins présentement que j'aille à Aranjuez quand M. l'ambassadeur sera parti, afin de ne me trouver point mêlée dans tous ces commencements où il y aura des nouveautés : je verrai un peu, pendant ce temps-là, quel train ceci prendra, et je serai plus à portée de faire ce que je croirai de mieux. Je voudrais bien, madame, que ce commencement d'absence pût accoutumer LL. MM. à croire qu'elles se peuvent passer de moi. Voici un temps bien critique pour elles; cependant, madame, il n'est pas impossible de voir des miracles; mais

je ne sais si vous aurez la foi pour les croire, ni si vous en voulez profiter. Le retour du courrier que le roi d'Espagne dépêche ce soir nous en éclaircira. Souvenez-vous, je vous en conjure, madame, qu'il n'est pas permis de négliger les graces de Dieu. Je ne m'en expliquerai pas davantage, s'il vous plaît.

Tous les honnêtes gens ici regrettent M. Amelot, parce qu'il s'est attiré leur estime; les autres ne laisseront pas de le regretter aussi, quand ils ne pourront s'ajuster ensemble, et que tout n'ira pas à leur fantaisie. Il connaît si fort mes sentiments, madame, et sait si bien ce que je pense en tout, qu'il vous le pourra mieux expliquer que je ne le ferais moi-même : permettez-moi donc, je vous supplie, que je m'en remette à lui, et surtout quand il aura l'honneur de vous dire jusqu'où vont ma reconnaissance, ma tendresse et mon dévouement pour vous. De l'humeur dont j'ai l'honneur de vous connaître, si vous voulez approfondir son mérite, vous en serez très-contente; et je ne crains point de me repentir de vous annoncer que je crois peu d'hommes dans le monde qui joignent tant de bonnes qualités que je lui en ai trouvé depuis plus de quatre ans que j'ai été témoin de tout ce qu'il a fait de merveilleux en ce pays-ci, sans se démentir un moment. Je n'ai donc à souhaiter pour lui que le roi juge de M. Amelot par expérience, et qu'il ne se gâte point dans une cour où vous m'assurez que les hommes sont si défectueux. Cepen-

dant il s'en trouve dont les cœurs ne le sont pas; notre ami dont vous me faites l'honneur de me parler est de ce nombre : son attention pour moi m'est aussi sensible que je le dois. Mais, madame, il faut avouer qu'il est bien dur que les personnes qui s'intéressent à ce qui me touche se croient obligées à vous exciter, pour vous prévenir contre ce qu'on peut inventer d'aussi injuste que faux contre moi, vous, madame, des bontés infinies de laquelle on ne peut douter et qui savez si bien tout ce qui s'est passé : c'est une marque que le venin est si subtil, qu'on appréhende qu'il n'attaque les parties les plus nobles. Ce qui me rassure, c'est que vous trouveriez en vous-même le contre-poison pour y opposer, et je vis en repos quand vous me faites l'honneur de me promettre que rien ne vous peut faire changer à mon égard.

*P. S.* J'envoie, par ce courrier, un mémoire à M. le maréchal de Villeroi, que l'auteur a voulu qu'on lui adressât : il contient un moyen par lequel il prétend que messieurs les ministres pourront trouver tout l'argent dont le roi a besoin pour continuer la guerre pendant plusieurs années sans fouler les peuples. Je n'ose vous dire, madame, qu'il me paraît très-solide; mais le roi, qui se l'est fait lire, pense de même, et M. Amelot, après l'avoir examiné, est d'opinion qu'il peut réussir si l'on entre bien dans toutes les vues de l'auteur. Il y a long-temps que nous attendons des miracles; peut-être en est-ce un que

Dieu veut faire en notre faveur. J'ai reçu, par le dernier ordinaire, une lettre qui n'est point signée, dont je vous envoie la copie : elle m'a paru assez curieuse pour que vous la vissiez.

Copie d'une lettre écrite à madame la Princesse des Ursins.

MADAME,

LE respect et l'attachement extrême que j'ai toujours eus pour vous m'engagent à vous avertir que la principale cause de ce beau projet de M. d'Orléans que vous avez si heureusement découvert a été sa maîtresse : elle n'a point cessé de l'y pousser avec violence, irritée contre vous, madame, parce qu'elle croit que vous seule avez empêché qu'elle ne fût dame d'atour de la reine d'Espagne; elle a cru et voulu s'en venger par là; ajoutez à cela sa vanité naturelle, et l'envie de jouer un grand rôle en Espagne, en y gouvernant absolument et avec hauteur M. d'Orléans, comme elle le fait ici. Comme c'est une chose que je sais certainement, j'ai cru, madame, devoir vous en informer, afin qu'avec votre pénétration ordinaire vous en fassiez l'usage que vous jugerez le plus à propos pour prévenir les malheurs qui pourraient encore arriver. Je vous supplie, madame, d'être persuadée que personne ne rend plus de justice à un mérite aussi rare que le vôtre, et ne vous honorera plus parfaitement que je le ferai toute ma vie.

# LETTRE CLXX.

## A LA MÊME.

Madrid, le 8 septembre 1709.

Il me semble, madame, par la dernière lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, du 25 août, que vous êtes assez contente de ce qui se passe en Flandre, et que vous n'avez que de légères inquiétudes du côté où commande M. le duc d'Harcourt; j'en ai d'autres plus grandes, fondées sur cette terrible paix qu'on prétend qui est prête à se conclure, et sur les différents périls où le roi d'Espagne est allé s'exposer. Il y en a de certains que je passerai sous silence, madame, quoique je ne laisse pas de les envisager avec honneur. Nous saurons bientôt, à Madrid, comment la nouvelle du départ de S. M. aura été reçue de M. le maréchal de Besons. Une infinité d'officiers espagnols, et quelques-uns français, que je me garderai bien de nommer pour ne leur pas faire tort, ont écrit et dit qu'ils étaient honteux et scandalisés de ce que les troupes françaises avaient fait contre l'honneur des deux nations, et si préjudiciable à LL. MM. CC., puisqu'il n'a tenu qu'à elles de leur affermir la couronne sur la tête, et qu'elles l'ont ébranlée en laissant pren-

dre aux ennemis, de propos délibéré, des avantages. Comment peut-on, madame, quand on aime la gloire de nos rois, n'avoir pas le cœur aussi pénétré que je l'ai?

On veut donc que S. M. C. dépérisse tous les jours par sa grande maigreur, que le prince des Asturies soit extrêmement délicat, et que la reine ait tout au moins le goître? Je ne m'étonne pas qu'une famille royale, avec si peu de santé et de pareils défauts, soit comptée pour si peu de chose, et qu'il soit permis de faire des vœux pour qu'elle soit détrônée, puisque ce n'est avancer leur mort que de peu de temps. En vérité, madame, ces pauvres princes sont bien persécutés, et vous avez grande raison de ne pas tomber d'accord de ce qui leur est désavantageux. Le roi d'Espagne est un des hommes les plus sains qu'il y ait; et s'il ne rompt pas un fer de cheval, comme fait le roi Auguste, il n'en a pas moins de force, mais peut-être un peu moins d'adresse : il est infatigable de corps et d'esprit, et je souhaiterais, madame, que tous les princes de la maison de France promissent une si longue vie que fait S. M. Je voudrais néanmoins qu'elle eût le joues remplies d'une partie de la graisse que M. le duc de Berry a dans les siennes; ces deux frères en auraient tous deux le tour du visage plus beau. Je ne sais cependant, madame, si le roi en paraîtrait mieux à la reine; je sais, du moins, qu'elle ne l'en aimerait pas davantage, puisque son amitié va au-delà de toute expression. Cette princesse n'a que des glandes

qui sont gonflées plus ou moins selon ses inquiétudes, et que l'on voit diminuer à vue d'œil quand elle peut faire de l'exercice, et qu'elle a quelque lueur d'espérance que les affaires iront mieux. Vous me direz, sans doute, madame, qu'elle devrait se promener; et vous serez surprise quand j'aurai l'honneur de vous répondre que cela lui est très-difficile. Il n'y a qu'un très-vilain jardin dans ce palais, qu'on appelle le Prieuré, et il faut descendre, pour y aller, quelque cent trente marches. J'ai fait un peu accommoder une terrasse qui est moins basse, où S. M. va quand le soleil est couché, parce qu'il n'y a aucune ombre. Le roi et elle avaient résolu d'aller passer six semaines au Retiro, où les jardins sont plus commodes et plus étendus : ils avaient fort balancé à se donner ce petit divertissement, à cause que l'on paie à de bas domestiques plus qu'on ne fait quand on est dans cette maison-ci, et que LL. MM. s'épargnent jusqu'aux moindres bagatelles qui leur feraient quelque plaisir, pour maintenir les troupes et donner un bon exemple à leurs sujets. Ce n'est pas seulement en cela, madame, qu'elles le donnent; elles remplissent parfaitement leurs devoirs à l'égard des hommes, et elles tâchent de le faire envers Dieu. La reine est tout occupée des uns et des autres; vous en jugerez par le détail que je vais vous faire de la vie qu'elle mène depuis qu'elle est régente pour la troisième fois. J'ai l'honneur de coucher dans sa chambre : elle se lève à six heures; après avoir fait ses prières et écrit

au roi, elle va chez le prince, et revient déjeuner à huit. Il arrive souvent des courriers à ces heures, qui apportent des nouvelles de plusieurs endroits : les deux secrétaires du *despacho* m'en avertissent, et ils viennent porter les lettres qu'ils ont reçues. S. M. en confère avec eux, et leur ordonne de les envoyer aux ministres qui sont commis pour les choses qu'elles contiennent; elle va après s'habiller promptement : pendant qu'on la coiffe, elle lit des papiers. Elle entend la messe, souvent la grande, et va tenir le *despacho*, qui dure ordinairement jusqu'à midi. Quand on avertit S. M. que le couvert est mis, et qu'il y a des gens qui demandent audience, ce que la reine ne refuse point, avant de se mettre à table elle les écoute avec patience, et leur répond très-gracieusement, selon leur mérite et leur naissance. Le dîner ne dure pas une petite demi-heure. J'ai l'honneur de l'y servir. Elle entre après dans son appartement, où dom Joseph Grimaldo et dom Manuel Badillo, secrétaires des dépêches, lui apportent une infinité d'affaires à examiner : elle résout une partie de celles qui vont leur cours ordinaire, et les autres sont réservées pour les consulter avec les ministres. Les quarante-heures sont souvent dans la chapelle qui touche presque à la chambre de S. M. Elle ne manque pas d'y assister, non plus qu'aux vêpres qui se disent, en ce pays-ci, la veille des fêtes. A cinq heures elle fait une très-légère collation; les dames, quand elle est finie, viennent lui faire leur cour deux

fois la semaine; le mardi, toutes celles qui ont l'entrée au palais; et le vendredi, S. M. ne reçoit que celles qui se distinguèrent par leur zèle en la suivant à Burgos : elles y demeurent environ une heure et demie. Si le temps est beau, la reine descend avec le prince sur la terrasse : il revient souper à sept heures un quart ou sept heures et demie; on revient avec lui, et on assiste à son souper. La reine va faire le sien, donne encore des audiences à qui en veut. Outre tout cela, il y en a une publique pour le peuple et d'autres personnes d'un autre étage; et le vendredi matin, il y a consulte, c'est-à-dire le conseil de Castille qui a à sa tête le président : après avoir fini de dire en présence des vieux conseillers qui le composent ce qu'il faut que la reine sache, ce président, qui est dom Francisco Rouquillo, passe seul dans une autre pièce avec S. M., pour lui dire en secret tout ce qui se passe, et afin de remédier à beaucoup de choses importantes. La reine a très-souvent des lettres du roi, où vous croyez bien, madame, qu'elle répond : la soirée ne se passe point sans plusieurs ordres qu'elle donne. Après dix heures, la reine se retire dans son cabinet pour lire des livres de dévotion, puis fait ses prières et se couche : ses nuits ne sont pas toujours aussi tranquilles que je le voudrais. Voilà, madame, un récit très-fidèle, mais peu divertissant; j'ai cru, cependant, que vous ne seriez pas fâchée d'apprendre les occupations d'une princesse qui n'a pas encore vingt

et un ans, née pour les agréments de la vie, et qui sait pourtant se réduire, pour remplir ses devoirs, à faire tout ce qu'il y a de plus ennuyeux. Cela est bien différent des amusements qu'on peut prendre avec les cinq jolies dames dont vous m'avez fait le portrait.

N'y aurait-il pas de moyen, madame, que je pusse savoir sur quoi on se déchaîne contre moi? comment et pourquoi puis-je être nommée dans une pareille histoire? Sans le respect que je dois, j'aurais de bons moyens de me défendre, et je vous assure qu'il faut bien prendre sur soi pour se taire quand on se voit sacrifier, et qu'on pourrait, en parlant, se montrer plus blanche que la neige. Je n'ai pourtant pas assez bonne opinion de ma vertu pour oser me flatter que je continue à être toujours la souffrante des fautes que commettent les autres, et je crains, si on continue à me persécuter, quand vous savez, madame, que j'ai si fort mérité le contraire, que la patience ne m'échappe. Je sais aussi-bien que personne jusqu'où je dois porter mon profond respect à qui j'en dois; mais je n'ignore pas aussi que Dieu ne m'a pas fait naître pour ne me pas plaindre quand on veut déchirer ma réputation et mon honneur. Le roi est le maître de tout le reste, et c'est aussi de lui, aux pieds duquel je m'humilie, dont j'attends la consolation que mérite une sujette aussi fidèle, aussi zélée et aussi soumise que je l'ai toujours été. Je vous proteste, madame, que, si S. M. pouvait douter un instant que j'eusse une

ombre de tort dans ce qui s'est passé, j'en serais si affligée, que je renoncerais à tout pour me retirer en quelque coin du monde, qui m'éloigne de l'injustice des hommes. Vous me trouverez, madame, peut-être trop hardie en vous parlant comme je fais; mais je sais jusqu'où va la bonté dont vous m'honorez, et que je ne hasarde rien en vous ouvrant les plus secrets replis de mon cœur. Vous n'en trouverez point de meilleure, ni qui vous soit plus dévouée.

*P. S.* Il arriva hier ici un officier, que M. le duc de Noailles a envoyé en cette cour avec des dépêches pour le roi : il m'a fait l'honneur de m'écrire le sujet de ce voyage qui serait d'une extrême conséquence, et qui me paraît très-bien fondé et concerté. Mais, madame, cette paix qu'on veut où vous êtes, à quelque prix que ce soit, vous fera fermer les yeux à tout le reste, quelque avantage qu'on en pût tirer. La reine envoie à S. M. C. les lettres de M. votre neveu, afin qu'elle lui réponde ce qu'elle jugera à propos; nous l'aimons tous ici tendrement, et on l'estime de même.

Je crois m'être donné l'honneur de vous mander, madame, qu'il n'entre aucun Français chez moi, et que, par cette raison, j'ai prié M. de Blecourt de n'y plus venir, afin qu'on ne me regardât pas comme une femme qui lui rendrait compte de ce qu'elle pourrait savoir. Je n'entre ni dans les grandes ni dans les petites affaires; je ne me suis résolue à obéir au roi et à la reine

qu'à condition que je me retirerais de tout : je m'en trouve très-bien, parce que je suis plus en repos.

Du 9, après midi.

Nous venons, madame, d'avoir des nouvelles du roi, qui est en parfaite santé. Les Aragonais ont été ravis de le voir, et la ville de Saragosse envoya supplier S. M. de vouloir bien s'arrêter dans cette ville pour y dîner : ce que le roi a accordé après avoir été dans l'église de *Nuestra Senora de Pilar*, qui est une grande dévotion en ce pays-là.

## LETTRE CLXXI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 15 septembre 1709.

Vous m'avez fait l'honneur, madame, de me mander par le comte du Bourg, la défaite de M. de Mercy, qui a été entière, et qu'on prétendait trouver des preuves de quelque trahison dans sa cassette qui a été apportée au roi. Quoique cet avantage soit considérable et qu'il fasse connaître dans les troupes la même valeur qui faisait autrefois trembler toute l'Europe, la joie que j'en ai est très-diminuée par la crainte que cela ne serve

vous avoue, avec ma franchise ordinaire, que je ne le voudrais pas, pour qu'il eût des enfants de celle qui me succéderait : l'idée de penser qu'il m'aurait assez oubliée pour en aimer une autre suffirait pour que je ne lui en laissasse pas la liberté, et pour que sa maison eût un autre héritier; je me garderais bien de me sacrifier. Il faut faire cas de son nom, quelque bon qu'il soit, jusqu'à un certain point; le plus me paraît une chimère dont on ne doit guère se soucier. Le pauvre M. le cardinal de Porto-Carrero finit hier son rôle; il avait entretenu le comte de Paluce, son neveu, jusqu'à minuit; il ne paraissait plus aucun reste de sa maladie qu'un érésipèle à la jambe qui commençait à s'en aller peu à peu; deux heures après il appela pour quelque besoin un de ses gens, et s'endormit. A six heures un de ses valets de chambre ouvrit son rideau comme il avait accoutumé, et il le trouva mort. Quoiqu'il passât quatre-vingt-un ans, il paraissait si robuste, qu'on lui eût donné encore plusieurs années de sa vie; il est fort regretté des pauvres parce qu'il les assistait. LL. MM. le regrettent aussi, quoiqu'il ne les secourût en rien. Les affaires de la cour de Rome avec celle-ci embarasseront extrêmement à cause des bulles, et il sera difficile de faire un bon choix pour nommer un nouvel archevêque de Tolède. Le roi d'Espagne, madame, n'avait pas besoin de cette peine; il en a assez d'autres.

Je suis bien fâchée que madame de Caylus soit sujette à la colique néphrétique; je voudrais qu'elle

se portât toujours bien, et qu'elle n'eût que des sujets d'être contente. Si mes souhaits étaient exaucés, madame, vous le seriez plus que personne du monde, et je me flatte que vous n'en doutez pas.

## LETTRE CLXXII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 16 septembre 1709.

Je suis trop accoutumée, madame, à la confiance que vous avez bien voulu me permettre que j'eusse en vous, pour que je ne continue pas à me prévaloir de cette grace, qui m'a été jusqu'ici d'une si grande consolation dans toutes mes peines, et dont je n'ai jamais eu tant de besoin. Vous avez eu la bonté, madame, de m'assurer de temps en temps que le roi était content de ma conduite, et que vous n'aviez pas conçu le moindre nuage; je me suis reposée sur un tel témoignage entièrement et j'ai continué d'agir comme j'avais commencé. J'ai eu l'honneur de vous mander, il y a déjà long-temps, prévoyant que le roi d'Espagne serait abandonné, que je croyais qu'il fallait ôter toute sorte de prétextes à ses sujets de jalousie d'une Française, et qu'ils

ne crussent pas que la confiance de LL. MM. CC. fût partagée entre eux et moi, et qu'ainsi je jugeais devoir m'en aller; je vous ai souvent répété ces discours, madame; et vous m'avez répondu quelquefois qu'il ne fallait pas penser à cela; d'autres, si j'aurais le courage d'abandonner une princesse à laquelle vous me croyez si nécessaire; que je pouvais mieux juger que personne si cela convenait à son service, et que le roi me laissait maîtresse de faire ce que je croirais le mieux; que je le servais en servant LL. MM. CC., et vous concluïez, madame, en ajoutant qu'il fallait que je restasse près d'elles jusqu'à ce que les Espagnols ne pussent plus me souffrir. Malgré tout cela, j'ai persisté dans mon dessein; j'ai tâché, par tout ce que j'ai pu représenter de plus fort au roi et à la reine, qu'ils ne s'y opposassent pas; ils n'y ont point consenti, et m'ont fait parler par tous mes amis et par M. Amelot pour m'engager à rester. Je suppliai LL. MM. qu'elles me donnassent au moins la permission d'aller à Aranjuez pendant qu'on changerait le gouvernement et qu'on donnerait ou ôterait des emplois nouveaux, afin qu'on ne crût pas que j'y eusse part. Le roi et la reine, madame, me l'accordèrent, et je me préparai à partir pour cette maison de campagne, à sept lieues de Madrid, où j'avais déclaré que je ne voulais voir ame vivante. Lorsque S. M. prit le parti de passer en Aragon, elle témoigna, dans son *despacho*, l'inquiétude et le chagrin qu'elle aurait si je ne demeurais pas auprès de la reine

et du prince, et raconta tout ce qu'elle m'avait fait l'honneur de me dire d'obligeant pour m'y engager, sans m'avoir persuadée. Ses ministres lui conseillèrent de me le commander absolument, comme elle le fit. Cela produisit son effet, et je crus que j'étais obligée d'obéir, surtout dans une conjoncture aussi terrible que celle où nous sommes. Y a-t-il quelque chose dans tout mon procédé qui ait pu déplaire au roi? J'ai lieu de craindre ce malheur, puisque je suis avertie par une personne de considération et dont S. M. fait cas, qu'elle et ses ministres m'imputent tout ce qui peut déplaire, et que je serai très-blâmée de tout le monde si je ne m'en vais pas au plus tôt. Comment serait-il possible, si le roi pense effectivement ainsi sur mon compte, qu'il ne me donne pas un ordre positif de me retirer, moi qui sais si bien obéir à S. M.? je lui en serais bien plus obligée que de savoir indirectement et moins certainement ses sentiments. J'ose donc supplier très-humblement le roi, par votre moyen, madame, de m'envoyer un ordre par écrit de ce qu'il veut que je devienne. Je l'exécuterai de point en point, et il me servira pour qu'on ne puisse point me reprocher d'avoir abandonné la reine dans ses malheurs, en oubliant tout ce que je lui dois et tout ce que je me dois à moi-même, ou de n'être pas cause, en y restant, des événements fâcheux qui pourraient arriver. Je ne crois pas, madame, que ma demande vous paraisse déraisonnable; je crois même qu'il y aurait de la dureté à me la

refuser, quand je me soumets de si bon cœur, et avec tant de respect, à tout ce que le roi mon maître peut désirer de votre très-humble et très-obéissante servante.

## LETTRE CLXXIII.

### A LA MÊME.

(Articles de lettres du comte de Bergheist écrites à la princesse des Ursins en différents temps.)

Paris, le 13 juillet 1709.

Il n'y a que les propres sujets du roi qui le puissent maintenir sur le trône par une paix particulière, et il convient aujourd'hui à la France et à l'Espagne d'afficher une séparation entière, et même dans l'extérieur une grande animosité contre la France. Il faut que S. M. pour cela s'abandonne entièrement aux Espagnols et se gouverne par leurs seuls conseils; que M. Amelot n'y intervienne plus, mais qu'il ait la charité d'instruire ceux à qui S. M. confiera les affaires, afin que son éloignement dérange le moins qu'il se peut. Je sais combien utilement M. Amelot a servi le roi. S. M. T. C. m'a paru aussi contente de lui que l'est le roi notre maître. Il convient encore

que S. M. T. C. retire tous les Français qui y sont dans les affaires, mais il doit paraître dans l'extérieur que c'est le roi qui les renvoie; on est ici dans le même esprit. Le roi m'a fait aussi l'honneur de me parler de vous; je lui ai représenté que, comme vous étiez sans aucun caractère de sa part, attachée dès le commencement à la reine, il me paraissait qu'on ne devait pas vous comprendre parmi les autres, mais laisser cela au bon plaisir de LL. MM.; et S. M. T. C. en est convenue.

Du 25 juillet 1709.

Il convient à S. M. C. d'affecter une séparation entière des deux couronnes avec une animosité extérieure.

Versailles, le 12 août 1709.

Les affaires pressent à présent, et il faut que l'on m'aide; j'espère, madame, que vous ne croirez pas que ma pensée soit de vous éloigner de LL. MM.; je vous proteste que cela est tout-à-fait éloigné de mes intentions : je suis droit et vrai, et vous devez me croire sur tout ce que j'ai l'honneur de vous dire; quand j'aurais cette vue, je n'y voudrais pas être connu; il m'aurait été aisé de la conduire par une autre voie, j'en condamnerais jusqu'à la pensée, et tout le cours de ma vie a été un chemin droit. Si vous trouvez bon, madame, de faire le sacrifice de quelques mois d'absence, au cas que cela devienne décisif, il conviendrait que vous vous servissiez d'un motif

qui fît croire au public que c'est sans retour. Tout se décidera, selon les apparences, bientôt, et au plus tard dans l'hiver; il n'y a rien jusqu'à présent qui presse, et peut-être ne sera-t-il pas nécessaire que vous fassiez ce sacrifice : j'en serai mieux informé par la réponse, etc. — Je souhaiterais que vous fissiez, en attendant, entendre que vous êtes résolue de vous retirer de la cour par le motif qui vous paraîtrait le plus plausible à le pouvoir faire croire, affectant le secret et faisant emballer quelques meubles; cela fera plus discourir. Je connais l'esprit de la nation : il seroit fort convenable que le bruit pût en venir à La Haye, où l'on est fort bien informé de tout ce qui se passe à Madrid; que vous conseillassiez au roi de se confier entièrement à ses sujets les plus attachés, et que vous vous retirassiez absolument des affaires, autant que le service du roi pourra le permettre. Je crois que vous comprenez en cela une vue qui est de détruire l'impression qui s'oppose toujours à la négociation, parce qu'on doit prouver aux ennemis une indépendance et séparation entière des intérêts de la France.

Mons, le 31 août 1709.

Vous pourrez comprendre par ce que j'ai l'honneur d'écrire au roi qu'il n'a rien à espérer que dans la fidélité et la fermeté de ses sujets, et que les ennemis ne pourront prendre aucune confiance dans ce qu'on pourra leur proposer sans leur faire voir auparavant une entière séparation

de la France, même avec animosité; je vous prie d'y vouloir faire une sérieuse attention, parce qu'on ne peut compter que sur cela, et on ne le saurait exécuter trop tôt. S. M. T. C., ses ministres et toutes les personnes affectionnées le comprennent comme moi : ainsi vous serez même blâmée de tous, si vous le faites différer; vous êtes assez informée que l'on vous attribue tout. J'espère que vous agréerez ma liberté. Quand il s'agit d'une affaire de cette conséquence, on ne peut rien cacher; vous savez bien que je n'y prends d'autre intérêt que celui d'avoir l'honneur de bien servir le roi, et de mériter de plus en plus vos graces, par la grande idée que j'ai de votre mérite, etc.

Article d'une lettre du même au roi d'Espagne.

Versailles, le 12 août 1709.

Il me paraît, Sire, après le compte que je viens d'avoir l'honneur de vous rendre du sentiment où sont vos ennemis, que V. M. doit prendre pour première maxime d'affecter avec animosité une séparation entière de ses intérêts avec ceux de la France, et de n'employer dans les affaires de son gouvernement que ses sujets, et se confier entièrement dans leur fidélité et zèle pour V. M., et gouverner ses états par elle-même, confiant et employant dans les affaires ceux que V. M. y jugera les plus capables, et que V. M. croira lui être les plus attachés; et pour répondre plus pleinement

à la confiance qu'elle témoigne avoir dans mon zèle et attachement, et n'avoir jamais à me reprocher la moindre omission dans l'attention que je suis pour cela plus obligé d'avoir aux intérêts de V. M., j'ose m'avancer à lui représenter que, si madame des Ursins était bien au fait de la présente situation, je n'ai pas lieu de douter qu'elle prierait, de son propre mouvement, V. M. de lui permettre de se retirer pour un temps d'Espagne, du moins jusqu'à la paix. Je suis, Sire, très-dévoué à madame la princesse des Ursins, et j'ai beaucoup de reconnaissance de ses bontés; je sais aussi, Sire, qu'elle est attachée, il ne se peut pas plus, à V. M., et que cet éloignement lui fera une peine infinie; et c'est pour cette raison qu'elle devrait faire ce sacrifice et prendre ce parti promptement avec joie, si elle comprend bien combien il est nécessaire, et qu'il pourrait être décisif dans cette situation pour les intérêts de V. M., à cause que ses ennemis croiront toujours que le même esprit de la France gouvernera l'Espagne aussi long-temps qu'elle sera à Madrid; et cet éloignement, Sire, ne sera pas pour long-temps : cela doit se décider dans l'hiver prochain au plus tard; elle retournerait à la paix avec le plaisir d'avoir fait ce sacrifice de son affection si à propos. Mais il convient, Sire, que cet éloignement paraisse dans le public sans retour, pour en tirer le fruit que l'on se propose. C'est le sentiment, Sire, de S. M. T. C., de tous les ministres, et de toutes les personnes de la première distinction de cette cour, qui m'en

ont parlé et qui se témoignent les plus affectionnés à V. M.

---

*P. S.* En voilà, ce me semble assez, madame, pour vous faire voir que je suis très-maltraitée, et que tout ce que j'ai eu l'honneur de vous marquer dans ma lettre est bien fondé. J'attends votre réponse, et j'ose me flatter que, si le roi continue à vouloir mon départ, il aura la bonté de m'envoyer un ordre positif, afin que dans les suites on ne puisse rien m'imputer de tout ce qui pourra arriver quand je n'y serai plus; je suis trop lasse d'être la martyre de tout le monde, quand je n'ai rien à me reprocher sur la droiture de mes intentions.

## LETTRE CLXXIV.

### A LA MÊME.

Du 26 septembre 1709.

La sanglante bataille qui s'est donnée en Flandre, madame, m'afflige par rapport aux pauvres gens qui y ont été tués ou blessés, et à la désolation que cela cause dans leurs familles; du reste, on doit bien plutôt se réjouir que s'attrister; les ennemis étaient bien plus forts que nous, et nous

avons perdu beaucoup moins de monde qu'eux. Ils sont détrompés de la mauvaise opinion qu'ils avaient des Français, et ils ne compteront plus de pouvoir pénétrer impunément, en leur présence, dans la France, comme ils s'en vantaient; c'est un miracle, madame, que Dieu a voulu faire en notre faveur, que vous n'osiez espérer, non plus que la victoire du comte de Bourg en Allemagne, et les avantages qu'a eus, en Catalogne, M. le duc de Noailles. Comment pourrez-vous dire après cela, madame, qu'on voit visiblement que ce serait s'opposer clairement à la divine volonté de ne pas faire la paix que d'y résister davantage? Il me paraît que vous pourriez y donner une interprétation plus juste, qui serait de profiter de ses graces : si Dieu nous avait voulu perdre, il n'aurait pas fait tant de choses pour nous, et je suis persuadée qu'il vous punira si vous n'allez à lui quand il vous tend la main. Vous voyez, madame, qu'en cette occasion je suis bien éloignée de penser comme vous; je ne suis pas la seule à le faire; on a regardé ce qui s'est passé en Flandre comme un bien, et on en a fait, en cette cour, des feux de joie, et tout le peuple a crié *Vivat*. Je ne veux pas continuer plus long-temps ce discours, ni passer à d'autres, quoique la matière ne me manque pas; mais il ne faut pas toujours que vous receviez à feu et à sang de mes lettres, que vous me reprochez avec une douceur qui me fait taire, quoiqu'elle échauffe ma bile encore davantage. Je connais, par cette modération, que vous vous sentez

coupable de vouloir nous couper la gorge. Vous ne me l'avouerez pas, madame, malgré toute votre bonne foi ; vous n'oseriez le faire; vous n'en aurez cependant ni honneur ni profit, et nous serons tous malheureux, sans que ce soit la faute de LL. MM. CC., dont on fait trop peu de cas. Je n'ai plus qu'à finir ; ces reproches me mèneraient plus loin que je ne voudrais : pardonnez-les moi, je vous en supplie, s'ils vous déplaisent ; je vous en ferai peut-être davantage une autre fois, et vous en êtes quitte aujourd'hui à bon marché avec une femme qui a le cœur ulcéré, et qui ne laisse pas de sentir qu'elle est plus à vous qu'à elle-même, et que rien ne la peut empêcher de vous être tendrement dévouée.

*P. S.* Que je plains madame la maréchale de Noailles et madame la duchesse de Guiche des blessures qu'ont eus MM. de Guiche et de Coëtquen ! je prends grande part aussi à celle de M. de Courcillon, pour l'affection qu'en auront madame sa femme, madame de Dangeau, et madame de Pompadour. Si j'osais, je vous supplierais très-humblement, madame, de vouloir bien leur en faire mes sincères compliments ; j'ai eu l'honneur d'écrire aux deux premières.

# LETTRE CLXXV.

## A LA MÊME.

Madrid, le 6 octobre 1709.

Voila, madame, le roi d'Espagne qui revient sans avoir pu chasser les ennemis de Balaguer, où M. le maréchal de Besons avait eu la complaisance de les laisser avancer, quoique très-supérieur à eux, et sans avoir, dites-vous, madame, d'autres ordres que ceux que le roi laisse d'ordinaire à ses généraux, savoir, de ne pas hasarder ses troupes mal à propos. S. M. C. a eu bien de la peine à persuader à ce général de faire les mouvements qu'elle a faits, en marchant en avant et s'approchant du comte de Staremberg de deux lieues, afin de lui présenter une bataille qu'il n'a pas voulu accepter, se sentant trop faible pour n'en pas craindre le succès; ce mouvement n'a pas laissé d'être honorable pour S. M. C., et l'on voulait encore lui ôter. Cependant, en laissant M. de Besons à la tête de son armée pour prendre des quartiers comme il lui plaira, elle ajoute à cette confiance la Toison qu'elle lui a donnée, dont je ne puis m'empêcher de vous dire que j'ai été très-surprise. Il ne nous est pas permis de pénétrer dans les secrets de nos maîtres, et les rois

ne pensent pas souvent comme les autres hommes. La reine partira d'ici mercredi prochain pour aller au-devant de S. M. à Guadalaxara, et reviendra vendredi 11 de ce mois ; je serai privée d'avoir l'honneur de la suivre, demeurant pour avoir soin de M. le prince des Asturies. Je me trouve toujours mieux de ma retraite, et je la continuerai : je crois que j'en ferais de même, si j'étais en France : tant je suis lasse de voir de la fausseté, de l'intérêt et de l'ingratitude dans la plus grande partie des gens ! Comment puis-je m'empêcher, madame, par de telles épreuves, d'être aigrie et de vous le témoigner, quand je vous connais avec des qualités si opposées à ces défauts-là, et que vous me paraîtriez toute parfaite, si vous ne désiriez pas passionnément une paix pour laquelle vous voulez sacrifier absolument LL. MM. CC.? Vous ne vous joignez pas ouvertement avec leurs ennemis pour leur faire la guerre, pour ne pas faire une action énorme et qui ternirait pour toujours la gloire du roi ; mais on se sert d'un autre moyen qui n'est pas moins nuisible, qui est de tenir à la solde du roi d'Espagne trente-sept bataillons qui achèvent de le ruiner, qui désolent ses provinces, dont il ne tire d'autre avantage que de reculer devant ses ennemis, et qui l'auraient fait encore plus si S. M. C. n'eût été elle-même l'empêcher. Osez-vous dire en bonne foi, madame, que ce que j'ai l'honneur de vous marquer ne soit pas vrai, et trouvez-vous que j'aie tort de vous reprocher une telle conduite ? je ne hasarde

point de me brouiller avec vous en vous parlant librement : vous m'en avez donné la permission, et je vous dirai peut-être comme disait le cardinal Mazarin : *Laissons-les parler pour qu'ils nous laissent faire.* Il vaudrait mieux consentir que M. le duc de Noailles exécutât son projet : vous prenez pour prétexte qu'on ne le peut, parce que toutes sortes de moyens vous manquent; je vous réponds que c'est au roi d'Espagne, à qui il doit demander des sommes qu'on s'efforcerait de lui donner, et qu'il ne vous coûterait que le regret de voir M. votre neveu chasser l'archiduc de Catalogne, après avoir pris Girone et s'être joint avec M. de Besons, qui en ce cas devrait avoir d'autres ordres de la cour que ceux qu'il a eus jusqu'à cette heure. Vous vous apercevriez bientôt après cet événement que les prétentions des ennemis seraient plus raisonnables, surtout venant d'éprouver que notre nation n'a pas moins de courage qu'eux, et qu'elle n'a cédé qu'à une force fort supérieure. Je me souviens, madame, que ces pauvres Français avaient perdu beaucoup de votre estime, et que vous appréhendiez qu'ils ne pussent empêcher ces redoutables ennemis de venir jusqu'à Versailles. Graces à Dieu! ils n'en sont pas si près; et si les courtisans voulaient cesser de tenir des discours lamentables, il ne serait pas impossible que tout ne reprît une nouvelle vigueur, et que l'argent ne recommençât à circuler. J'avoue que la disette est une cruelle chose; mais songez, madame, que, lorsqu'il n'y

en avait point, ils parlaient de même, et qu'il y a plus de cinq ans qu'ils disaient que tout était perdu, si on ne jetait au plus vite à la tête des ennemis toute la monarchie d'Espagne, avec une grande partie des places du roi, pour qu'ils eussent la bonté de ne pas engloutir le reste.

Vous voyez des miracles qui commencent à se faire en notre faveur, et vous désespérez d'en voir davantage; votre confiance est trop bornée : la mienne s'étend bien plus loin, puisque je suis persuadée que le ciel continuera à nous favoriser, pourvu que, connaissant les graces que nous avons reçues de Dieu pendant cette campagne, nous tâchions de mériter, en ne négligeant rien de ce qui dépend de nous, qu'il nous fasse encore mieux sentir sa toute-puissance. Après tous ces raisonnements, j'ai bien peur que vous n'en fassiez ni plus ni moins.

Il faut donc, madame, que je souffre patiemment tout le mal qu'on dit de moi, et que je sois chargée des fautes des autres. Cela est en vérité tout à fait agréable et très-juste; je ne comprends rien du tout à cette règle, et je ne sais pourquoi je suis toujours en butte à toutes les personnes qui veulent faire de mauvaises actions où je n'ai pas la moindre part. Si j'étais vindicative, j'aurais bien de quoi me venger; je gagnerais plus pour ce monde-ci, mais je perdrais davantage pour l'autre; et tout bien considéré, j'aime mieux prendre le parti que je prends.

M. Amelot me mande, madame, qu'il a eu

l'honneur de vous entretenir une heure et demie: il m'en paraît charmé, et je ne m'en étonne pas; il m'assure que je ne saurais trop compter sur l'honneur de votre amitié, et je le crois comme lui : c'est ce qui me fait soutenir les amertumes de ma vie. Je me doutais bien que M. Amelot vous représenterait la reine aussi parfaite que je vous le disais, et que vous ne vouliez pas croire: il est bon connaisseur; et comme il est rempli de sentiments et de lumières, il sait mieux juger qu'un autre de l'esprit et du mérite solide de S. M., dont il m'a paru pénétré. Le roi a fait un grand tort en le retirant au roi son petit-fils; c'est peut-être même le motif qui l'y a obligé pour que ses affaires fussent moins bien gouvernées qu'elles ne l'étaient quand M. Amelot s'en mêlait. Vous voyez, madame, que rien n'est perdu avec moi. Vous seriez bien attrapée si, malgré toutes ces mesures pour perdre l'Espagne, elle se conservait à Philippe V. Que ne donnerais-je point pour que cela fût! pourvu pourtant que la France n'en souffrît pas trop; car je ne l'aime pas moins que vous l'aimez, madame, quoique j'aie tant d'ardeur pour ce qui regarde LL. MM. CC.

---

## LETTRE CLXXVI.

### A LA MÊME.

Madrid, le 14 octobre 1709.

Vous avez reçu dans un même paquet deux lettres que j'ai eu l'honneur de vous écrire, madame, et j'en ai reçu les deux réponses le dernier ordinaire du 29 et 30 septembre. Vous me grondez dans l'une et dans l'autre sans que je l'aie méritée, puisque j'ai des armes en main pour vous confondre : ce sont, madame, des copies de lettres du comte de Bergheist dont je garde les originaux, et qui vous feront voir si j'avais tort de vous porter mes plaintes, lorsque je vous témoignais que vous me mandiez des choses d'une façon, quand ce ministre me les écrivait toutes différentes, et qu'il m'assurait que le roi voulait que je sortisse d'ici; il en a mandé autant au roi d'Espagne, et il a trop bon esprit et sait trop le respect que l'on doit aux rois pour s'avancer à dire des faussetés. Je vous avoue, madame, que je ressens vivement de n'être pas assez bien connue, pour que l'on croie qu'il faille prendre des détours pour m'engager à prendre des partis qu'on désire que je prenne; je croyais avoir donné assez de preuves de mon obéissance, de mon

attachement et de mon zèle pour qu'on crût que j'obéirais au moindre signe du roi, et je connais avec une extrême douleur que je ne puis me flatter que S. M. me regarde comme une sujette honorée de son estime et de son affection. Cela me fait appréhender, madame, qu'il ne lui soit resté encore quelques idées des mauvaises impressions que la malice avait su lui donner contre moi, et que les quatre ans que j'ai eu depuis l'honneur de passer avec LL. MM. CC. au milieu de l'envie, des fatigues et des peines de toute sorte de manière, m'aient plutôt fait démériter auprès du roi que m'acquérir de nouveaux mérites. Vous savez cependant, madame, si mon dessein n'était pas alors de retourner à Rome, me croyant justifiée, et si ce ne fut pas par une soumission entière que je me résolus de revenir en cette cour, où tout était si fort sens dessus dessous, que l'on disait à M. Amelot et à moi qu'on nous verrait bientôt à Paris avec le roi et la reine d'Espagne. Nous y avons pourtant vécu pendant ce temps-là, et LL. MM. seraient bien établies sur leur trône si on eût voulu, comme il était facile aux troupes de France, chasser l'archiduc de la Catalogne; ce n'a pas été notre faute, madame; nous avons écrit assez souvent ce que nous pensions là-dessus, et M. le duc de Noailles aussi.

Il est question, présentement, du dernier article de votre lettre, où vous me faites l'honneur de me dire qu'il faudra peut-être m'arracher le

cœur, parce que vous appelez ainsi ma séparation d'avec la reine. Vous ne vous trompez pas, madame; ma tendresse est si grande pour cette princesse, que ce sera un coup de poignard que je me donnerai; mais je ne laisserai pas de le faire courageusement, quand je croirai qu'il ira de son service et de la satisfaction du roi notre maître. J'attendrai donc ses ordres, et je m'y préparerai tout doucement. Il ne servirait plus de rien de répondre à tous les articles où vous me parlez de la nécessité de faire la paix; cela ne servirait qu'à nous aigrir l'une contre l'autre, et n'aboutirait à rien; vous la voulez à quelque prix que ce soit, et vous croyez mettre l'honneur à couvert en la faisant à des conditions odieuses, en disant que c'est une nécessité, et qu'on voit visiblement que Dieu le veut. Vos interprétations et les miennes sont très-opposées; je souhaite que les vôtres soient les meilleures, et que votre condition le devienne par la fin de la guerre; car je ne veux pas moins que vous la conservation de la France, dont je déplore les malheurs présents et ceux de l'avenir; au reste, mes donneurs d'avis ne sont pas si mauvais, qu'ils ne m'aient prédit il y a déja long-temps d'étranges catastrophes où nous touchons, et ils n'en ont que trop bien jugé.

Il me paraît, madame, que vous avez envie de savoir quel plan je m'étais fait lorsque je croyais me retirer d'Espagne. Je ne vous en fis point de part à cause que le roi d'Espagne m'ordonna de

qu'en a une amie aussi estimable que madame d'Angeau, et que vous aimez tant.

Le cardinal de Porto Carréro était fort en état de servir le roi son maître, s'il l'eût voulu; il avait beaucoup de blé et beaucoup d'argent qu'il aurait pu employer en partie pour secourir les troupes, mais il ne le mettait pas à un aussi bon usage. M. Amelot pourra vous faire connaître de cette éminence ce que vous n'en auriez point cru.

Que je suis aise, madame, de l'agréable figure que fait mon amie, et de ce que le roi a donné un guidon dans la gendarmerie à M. son fils, parce qu'il s'est distingué dans la bataille, quoique à peine soit-il hors de l'enfance! De l'humeur dont j'ai l'honneur de la connaître, rien ne pouvait la flatter davantage. Si les ministres n'étaient entourés que de personnes qui eussent d'aussi bonnes intentions qu'elle, ils seraient plus unis qu'ils n'ont accoutumé de l'être. Il y a long-temps que j'ai eu l'honneur de vous dire que vous ne pourriez trop l'approcher de vous et de madame la duchesse de Bourgogne.

Quoique je ne me mêle plus d'aucune affaire, il me paraît que vous pourriez révoquer l'ordre que vous avez donné de n'en entendre plus parler, et que vous feriez mieux de ne les pas perdre de vue, puisque vous n'êtes pas, dites vous, indifférente à ce qui touche LL. MM. CC. Je vous plains extrêmement, madame, d'avoir perdu un si saint évêque, qui avait toute votre confiance

depuis plusieurs années : c'est une grande consolation d'avoir un ami sûr et auquel on peut ne rien cacher.

Le roi d'Espagne est revenu jeudi, 10 de ce mois, en bonne santé : il a trouvé la reine de même et le prince. Madrid a fait de grandes réjouissances à son retour, et les peuples allaient en foule dans les chemins pour lui donner mille bénédictions.

LL. MM. ont une passion l'une pour l'autre qu'on ne peut assez bien exprimer; je leur ai obéi en restant jusqu'à la fin de ce voyage. Je suis prête à obéir au roi sur ce qu'il lui plaira de m'ordonner, et je ferai de mon mieux pour remplir mes devoirs partout. Voilà, madame, la situation de mon esprit et de mon cœur, dont vous ferez l'usage qu'il vous plaira, me livrant entre vos mains entièrement.

---

## LETTRE CLXXVII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 21 octobre 1709.

J'ai eu l'honneur de vous écrire une si longue lettre la dernière fois, madame, que je devrais

rester quand il alla en Aragon; ç'aurait été une chose prématurée; à cette heure elle ne me le paraît pas, et le soin que vous avez de me le demander me le confirme : voici donc mon dessein. La situation où je laisserai LL. MM., si je pars, ne me permet guère d'espérer qu'elles puissent se maintenir contre tant d'ennemis, quand le roi en augmente encore le nombre. Ne trouvez pas mauvais, je vous prie, que je m'en explique si clairement avec vous, lorsque j'ai vu, dans une lettre du roi à son petit-fils, qu'elle serait obligée de se joindre à ses ennemis pour faire la paix, si S. M. C. résistait à quelque chose qu'elle voulait exiger d'elle. Ce sont ces préliminaires, madame, qui ont fait horreur à ceux-mêmes qui les imposaient, et auxquels pourtant on se soumettra. Cela devant donc arriver, je veux m'éloigner le moins qu'il me sera possible de la reine, pour être plus à portée de lui rendre les tristes soins dont elle et le prince des Asturies auront besoin. Pour cet effet, après avoir repassé les Pyrénées, je m'arrêterai dans quelque petite ville qui en soit la plus proche, d'où je pourrai avoir souvent des nouvelles de ce qui se passera en faveur ou contre LL. MM. Ce sera peut-être Pau que je choisirai, qui, quoique autrefois le lieu où Henri IV tenait sa cour, est un assez vilain endroit dans les montagnes, où on gèle l'hiver : ce sera le moindre de mes maux. Je n'y aurai aucune commodité; les maisons un peu propres y étant rares, on n'y trouve point de meubles à louer : je n'ai point

d'argent pour en acheter, et je n'y trouve de remède que de me servir de mon lit de camp, et de faire faire actuellement une tapisserie de nattes pour couvrir les murailles de ma chambre et la rendre un peu plus chaude. C'est une belle demeure, madame, pour une femme à qui vous avez si souvent dit qu'elle jouait un grand rôle. J'ai eu quelque envie de vous faire présent d'une semblable tapisserie et à mademoiselle d'Aumale, pour vous récompenser l'une et l'autre des lettres que vous lui dictez et qu'elle prend la peine d'écrire : cette récompense, madame, est plus proportionnée à la simplicité de Saint-Cyr qu'au prix de ce que vous me faites l'honneur de me mander, car je respecte jusqu'à vos injures. Voilà, madame, ce projet qui vous a donné de la curiosité ; j'en fais d'autres pour le reste de ma vie, que je réserve pour moi seule, et que, par conséquent, vous ne saurez pas. Je vous supplie de me mander si le roi approuve mon dessein. Ce serait une grande perte si M. le maréchal de Villars mourait, les hommes comme lui étant rares partout. Par le récit que vous me faites des sentiments généreux que témoignent les officiers et les soldats, il n'est pas le seul qui conserve du courage, et vous voyez qu'on lui faisait une grande injustice quand on jugeait autrement. Je voudrais bien que M. de Courcillon fût guéri de sa furieuse blessure ; je comprends, madame, combien vous entrez tendrement dans la peine

régiment : ainsi vous voyez, madame, qu'ils n'ont rien oublié pour marquer leur zèle, et pour tâcher de mériter les bontés du roi. Je ne dis rien sur ce qui me regarde; car la vie pénible que je mène ici, en me ruinant de toutes manières, ne mérite pas apparemment qu'on y fasse attention. Ne trouvez pas mauvais, je vous supplie, que je vous ouvre mon cœur avec tant de franchise et de confiance, puisque vous êtes la seule avec qui je le puisse faire, et que c'est pour moi une espèce de soulagement que je ne puis me refuser. Je suis inquiète sur votre santé, depuis que vous m'avez fait l'honneur de me mander que vous aviez des incommodités qui vous obligeaient à garder souvent le lit : il est difficile de se bien porter quand on a de perpétuelles agitations. Je loue Dieu, madame, de ce que la blessure de M. le maréchal de Villars paraît moins dangereuse qu'on ne l'avait cru dans les commencements; et je suis très-aise que celle de M. de Courcillon commence à bien faire espérer de lui ; je m'imagine la joie que toute sa famille et vous, madame, aurez de le revoir. Ce serait dommage qu'une aussi parfaite personne qu'est madame sa femme, de toutes manières, fût demeurée veuve si jeune. Tout le monde convient, ce me semble, que les ennemis ont eu trente mille hommes tant tués que blessés; il serait à désirer qu'après que leur armée aurait été encore affaiblie devant Mons, la nôtre l'obligeât à en lever le siége; ce serait le moyen d'abaisser leur orgueil et de les réduire à

une paix raisonnable : il ne faut jamais désespérer de rien. Je suis plus tendrement et plus respectueusement à vous que je ne puis vous l'exprimer.

## LETTRE CLXXVIII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 4 novembre 1709.

Il faut bien, madame, que je croie que vous seriez bien aise d'être attrapée en voyant le roi d'Espagne conserver sa couronne, puisque vous m'assurez que cela vous ferait plaisir; car je ne vous ai point encore prise sur le fait en disant le contraire de la vérité. Je sens pourtant bien quelquefois que vous êtes obligée de ne pas dire ce que vous pensez, et vous passez sous silence fort lestement sur certaines choses, quand vous ne voulez pas me faire connaître que j'ai raison. Je demeure dans mon idée qu'il n'est pas impossible que LL. MM. CC. se soutiennent, malgré tout ce que vous faites pour les perdre, pourvu néanmoins que leurs sujets ne démentent point le zèle qu'ils témoignent (nous en serons éclaircis avant qu'il soit quelques mois), et qu'on puisse comp-

ter sur le nombre de troupes qu'on lève et qu'on pourra entretenir.

Il est vrai, madame, que je triomphe du courage qu'ont montré les Français; s'ils vivent dans leur camp, qui est si près de Mons, comment ne vont-ils point le secourir? M. le maréchal de Berwick est heureux; quelle gloire serait-ce pour lui de rendre un si grand service à l'état! malheureusement, vous me paraissez bien éloignée de ces espérances. Ne voilà-t-il pas, madame, que vous avez déja communiqué à M. Amelot une partie de vos mélancolies; il ne me parle plus que de l'état pitoyable où il a trouvé la France, de la disette de blé et d'argent qui ne roule plus, et de la nécessité de faire la paix. Je conviens avec vous et avec lui qu'elle est désirable, mais qu'il serait beaucoup mieux de ne la pas faire pour soutenir la guerre, et on ne saurait nier qu'il n'y ait beaucoup d'argent. Vous ne me parlez point, madame, sur le mémoire que vous a montré mon amie, qui m'a mandé qu'il avait été fort approuvé.

M. le duc de Noailles facilite tellement ses projets, que je ne comprends pas pourquoi on ne veut pas le seconder; vous en verriez pourtant bientôt des avantages très-considérables; mais c'est se donner la tête contre les murs que d'essayer à vous le persuader.

M. le maréchal de Bouflers est admirable dans tout ce qu'il fait : ce sont de ces hommes qui font honneur à leur siècle. Le roi a grande raison,

madame, d'être content de la campagne qu'a faite M. le maréchal de Berwick en Dauphiné.

Puis-je vous dire sans vous offenser, madame, qu'on ne pense pas toujours bien juste dans le pays où vous êtes, puisque vous me faites l'honneur de me mander que personne n'y doute que les Espagnols n'appellent l'archiduc, d'abord qu'ils verront le roi leur maître abandonné par S. M. T.-C. : ils en sont piqués. Cela augmente la haine qu'ils ont naturellement contre notre nation; mais il paraît qu'un tel procédé leur fait croire qu'ils sont encore plus dans l'obligation d'être fidèles à leur véritable maître. Ainsi, madame, les courtisans de Versailles vont trop vite en besogne. J'avoue que ma situation n'est ni tranquille, ni heureuse. Vous faites cependant la plus grande partie de mes chagrins, et vous ne voulez pas les adoucir.

Que pouvez-vous me dire qui me plaise davantage que les assurances que vous voulez bien me donner de votre amitié? Vous en pourriez étendre les effets plus loin; je serais plus contente de vous que je ne le suis, madame, quoique je ne vous en fusse pas plus tendrement attachée.

*P. S.* Les glandes de la reine diminuent fort; je crois avoir déja eu l'honneur de vous l'écrire. La pauvre madame de Saint-Géran me fait grand'pitié d'avoir à souffrir l'opération. Au nom de Dieu, madame, conservez votre santé le plus qu'il vous sera possible : elle est plus nécessaire que vous ne croyez pour les gens de bien.

# LETTRE CLXXIX.

## À LA MÊME.

Madrid, le 17 novembre 1709.

Je n'ai point reçu de lettres de vous, madame, si triste que celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Marly, le 4 de ce mois. Il y a un fonds de mélancolie et un dégoût de toutes choses qui m'afflige si fort, que je ne puis y répondre de crainte de vous entretenir encore davantage dans la noirceur de vos pensées. Il me semble néanmoins, madame, qu'il est de votre bon esprit de chercher quelque consolation en vous-même, où vous la trouverez plutôt que dans les hommes, et de penser surtout que tout ceci n'est qu'une comédie remplie de mauvais acteurs qui ne méritent guère notre attention, et qu'il y a un autre objet plus sérieux qui doit faire notre bonheur. Je vous plaindrais bien davantage et moi aussi, madame, si nous n'avions ce point de vue; car il n'y a ni rime ni raison dans tout ce qui se passe, et il semble que le bon sens, la sagesse et l'honneur soient bannis de ce monde. Ce que l'on prépare, dites-vous, madame, pour brouiller les généraux ensemble cet hiver, en est une preuve évidente. Je ne sais comment on ne punit pas les

personnes qui pourraient être convaincues si elles avaient mis à exécution un si pernicieux dessein : ce sont des pestes dans les cours qu'il faudrait éloigner de tout commerce ; il y aurait plus de rigueur à les souffrir qu'à les châtier, vu le mal qu'elles sont capables de faire. Je ne trouve qu'une seule raison, madame, qui pût vous faire appréhender que je me retrouvasse dans cette chambre obscure où j'avais l'honneur de vous entretenir, et où vous vouliez bien le faire avec confiance; il eût fallu que la fièvre que j'avais alors eût été encore plus violente qu'elle n'était pour en être occupée quand je jouissais d'une aussi délicieuse conversation que la vôtre, et elle me faisait apercevoir que ce que goûte l'esprit diminue fort les douleurs du corps. J'ose me flatter que si jamais je me rencontrais dans le même lieu, j'éprouverais, madame, vos mêmes bontés, et que vous épancheriez votre cœur avec une amie qui n'en ferait pas un mauvais usage, et qui y serait plus sensible qu'une autre. Il est bien difficile de prévoir ce qui peut arriver, et nos jugements sont si incertains, qu'on n'y doit pas faire de fonds solide; il n'y a, madame, que sur mon dévouement pour vous et ma reconnaissance infinie que vous deviez compter.

Copie d'une lettre de monsieur de Pontchartrain à madame la princesse des Ursins.

Versailles, le 14 octobre 1709.

Je me flatte, madame, que vous ne désapprou-

verez pas que j'aie l'honneur de vous avouer que je ne puis m'empêcher d'avoir un véritable chagrin, par rapport au zèle que vous me connaissez depuis long-temps pour LL. MM. CC., de ce que les ministres d'Espagne ont inspiré à la reine de demander le retour en France de M. d'Aubenton, dont la présence lui aurait été certainement de quelque utilité, surtout dans la conjoncture présente. Je dois aussi vous témoigner que, lorsque j'en ai rendu compte au roi, sur la lettre que j'en ai reçue de M. de Blécourt, S. M. a paru très-surprise et en même temps fâchée d'un retour si contraire à l'union des deux nations, et de ce que M. d'Aubenton qui, par la seule qualité de Français, devrait avoir toute liberté de demeurer en Espagne, y étant d'ailleurs employé pour son service et par ses ordres, soit obligé de repasser en France sur des soupçons aussi peu solides. Comme vous l'honorez depuis long-temps de votre approbation et de vos bontés, et que vous avez eu pour agréable de me marquer qu'on ne pouvait rien ajouter à son mérite, à sa probité, à sa sagesse, et à son zèle à toute épreuve pour le service de LL. MM. CC., je suis persuadé que vous ne le verriez point partir sans quelque répugnance, et que vous souhaiteriez avec moi que son départ ne devienne point, dans la suite, aussi préjudiciable à leurs intérêts qu'on le croit aujourd'hui avantageux. J'ai l'honneur d'être pour toute ma vie, etc.

# LETTRE CLXXX.

## A LA MÊME.

Madrid, le 24 novembre 1709.

J'ai cru, madame, honorée comme je le suis de votre amitié, qu'il m'était permis de raisonner avec vous de toutes sortes de manières, et que l'ironie même que vous trouveriez dans mes lettres ne vous pourrait paraître offensante, venant d'une personne que vous ne pouvez douter qui ne vous soit toute dévouée, et qui vous parle tantôt sérieusement, quelquefois en badinant, et toujours avec confiance. Vous me faites sentir, dans votre dernière lettre du 10 novembre, que j'ai passé les bornes que je devais; j'en profiterai à l'avenir, et je vous supplie seulement, madame, d'oublier le passé s'il a pu vous déplaire; j'aimerais mieux que ma complaisance pour vous allât jusqu'à la fadeur, que vous pussiez m'accuser davantage de pousser trop loin ma façon libre de parler; je tâcherai pourtant de ne pas tomber dans le défaut d'être fade, de crainte de vous faire mal au cœur; car il me semble que cela n'est pas de votre goût, et que vous aimez mieux qu'il y ait une petite pointe de sel. Je suis bien fâchée, madame, que nous n'ayez de part dans

les affaires que pour vous en affliger; nous n'aurions peut-être pas tant sujet de l'être si vous vous en mêliez plus que vous ne faites.

« Quand on a mis un prince de France sur le « trône d'Espagne, on a dû prévoir comme au- « jourd'hui que les ennemis ne l'y laisseraient pas « tranquillement. » Permettez-moi d'avoir l'honneur de vous dire, madame, que c'était alors qu'il fallait faire ces réflexions-là, et qu'à présent il ne faudrait plus songer qu'à chercher les moyens de l'y maintenir. Je sais qu'il y a long-temps que cette idée a paru aussi chimérique en France que vous le dites, mais je n'ignore pas que, sans tous les malheurs qui sont arrivés, le roi d'Espagne serait paisible dans ses états, et le roi son grand-père dans les siens. Personne au monde, madame, n'a tant désiré et ne désire plus que moi une union parfaite entre Leurs Majestés Très-Chrétiennes et catholique. Je n'ai point dû, graces à Dieu, de ce côté-ci, donner lieu à l'aigreur que vous craignez, puisqu'on ne s'est point écarté de tout ce qu'on doit, et j'espère, madame, qu'on n'aura rien à reprocher à LL. MM. CC. à cet égard.

Je ne connais que trop l'état de la France, qui me paraît affreux; il suffit, madame, que vous me l'ayez représenté plusieurs fois, et je n'ai pas besoin des témoignages de M. le maréchal de Villeroy et de M. Amelot, qui me l'ont souvent mandé, pour y ajouter foi.

J'aurais eu peine à croire autrefois que je me fusse intéressée à la conservation de l'archiduc; ce

qui, apparemment, suivrait après sa mort, me fait souhaiter qu'il vive.

Que vous avez bien fait, madame, d'avoir obtenu de madame la duchesse de Bourgogne qu'elle s'habillât et se parât pour recevoir M. l'électeur! Elle dut vous en savoir bon gré, puisqu'elle parut aux yeux de ce prince avec sa majesté ordinaire, accompagnée de tous ses charmes. Je ne suis pas surprise qu'il l'ait démêlée dans le salon de Marly, au milieu de toutes les femmes de la meilleure mine : la sienne surpasse celle des autres, et on connaîtra toujours cette grande princesse pour ce qu'elle est. La description que vous me faites de son habit et de ses belles couleurs me réjouit l'imagination, et je vous en rends mille très-humbles graces. S. A. É. sera partie, sans doute, bien contente des honnêtetés du roi et de toute sa cour, mais je ne sais s'il ne regrettera point d'y avoir fait un si petit séjour : il trouvera bien de la différence à celui de Namur. Toutes les nouvelles que vous avez la bonté de me mander me font beaucoup de plaisir; ne vous lassez donc point, je vous supplie, madame, de continuer à le faire. Le mal qui vient à mademoiselle de Navaille (il me semble qu'elle s'appelait ainsi autrefois) arriva bien mal à propos la veille de sa profession. Je connais la vivacité de madame la duchesse d'Elbœuf, et la ferveur qu'elle a de voir mademoiselle sa fille dans une condition plus sûre, pour faire son salut, que celle d'être mariée, et ce serait une grande satisfaction pour elle

d'espérer de se trouver mère d'une sainte : elle passera de mauvaises heures, si je ne me trompe, jusqu'à ce qu'elle la voie dans le bon chemin.

Je suis très-aise de ce que M. et madame d'Angeau aient ramené M. de Courcillon en aussi bon état qu'il peut l'être après une si cruelle blessure.

Madame la princesse aura de grands chagrins, bonne mère comme elle est, si elle voit M. le duc et les princesses ses sœurs plaider ensemble.

Je prends grande part, madame, à la joie que vous aurez de revoir vos illustres amis, M. le maréchal de Bouflers et M. le maréchal de Villars : ce sont deux hommes bien estimables. Me croyez-vous, de bonne foi, assez détachée de vous pour que je ne m'intéresse plus à votre santé, et est-ce par cette raison que vous ne m'en parlez pas? Je juge mieux de vos sentiments : vous n'avez pas voulu, madame, m'apprendre que vous aviez la fièvre-quarte, de crainte de me causer de l'inquiétude; vous avez raison de penser que je suis infiniment sensible à tout ce qui vous regarde; vous ne pouvez trop croire jusqu'où va ma tendresse pour vous. Elle est un peu plus modérée entre nous, pour les ministres; mais comment cela pourrait-il être autrement, puisqu'ils ont voulu perdre depuis tant d'années le roi et la reine d'Espagne. On vient de s'apercevoir, en ce moment, que le prince des Asturies a percé une grosse dent, presque sans douleur; ce prince, madame, que l'on estimerait bien heureux où vous êtes si on pouvait lui conserver quelque pe-

tit pouce de terre où il pût régner un jour, a une si belle physionomie et est si parfait en tout, que je ne saurais croire que Dieu ne le destine à quelque meilleure fortune.

Il ne me reste plus qu'à répondre à l'article de votre lettre qui regarde le mémoire que M. le maréchal de Villeroy vous a communiqué, que je doute, madame, qu'on ait bien compris, puisqu'on le rejette pour une raison qui devrait plus que toute autre persuader d'en faire usage. On dit que celui qui l'a inventé ne sait pas encore l'extrémité où la France est réduite, et je vous assure qu'il ne l'a proposé que parce qu'il s'attend à ce qu'il y a de plus funeste, si on ne s'applique pas au plus tôt à rétablir le crédit en renonçant aux maximes qui l'ont fait perdre. Si on est résolu en France à ne profiter d'aucun bon avis, vous avez raison de souhaiter la paix ; mais je crains bien que nous ne l'ayons pas, tant que notre découragement donnera à nos ennemis de plus grandes facilités pour nous anéantir. Ne croyez pas, madame, que j'ignore le péril où est le royaume : mon sentiment ne diffère du vôtre qu'autant que je suis persuadée qu'il y a plusieurs moyens d'y remédier, et que nous nous perdons par notre seule faute.

Je suis bien fâchée que vous n'ayez pas lu ce mémoire : il n'avait rien d'obscur, ni qui passât la portée de notre sexe.

# LETTRE CLXXXI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 2 décembre 1709.

Je suis ravie, madame, que M. le maréchal de Bouflers soit revenu aussi engoué des Français que vous me le marquez. Vous savez ce que j'ai toujours eu l'honneur de vous mander sur la bonne opinion que j'avais des troupes quand elles seraient bien commandées, et cela parce qu'il nous est revenu par une infinité de gens que les soldats et les officiers subalternes étaient au désespoir qu'on ne les menât pas au combat, et quand ils voyaient faire des fautes. Ceci doit vous persuader, madame, qu'au lieu d'oublier ma nation, je ressens vivement qu'on la veut avilir; je l'aime comme une bonne mère fait de sa fille, qui ne la flatte pas dans ses défauts, et qui se complaît dans ses bonnes qualités : je crois que c'est ainsi qu'il faut faire, et qu'il ne faut point blâmer ou louer selon la haine ou la tendresse qu'on peut avoir.

Il faut que j'aie bien de la complaisance pour tomber d'accord avec vous, madame, que si, vous eussiez eu de l'argent, le projet de M. le duc de

Noailles n'aurait pas manqué. Si je me laissais aller à mon penchant, je jugerais que, le roi voulant abandonner l'Espagne, S. M. n'a pas voulu qu'on tourmentât l'archiduc par le Roussillon, de crainte que ce ne fût un obstacle à la paix; mais il faut que j'aie tort, puisque vous pensez différemment. Ce sera un grand bonheur, si M. le maréchal de Villars est assez bien guéri de sa blessure pour pouvoir servir la campagne qui vient, si on est forcé d'en faire une, puisqu'il a montré aux ennemis ce qu'il sait faire.

Madame d'Angeau a grande raison d'être affligée du malheur de M. son fils, qui est grand; cependant, madame, je ne comprendrai point avec elle que la mort soit moins affreuse que son état. Celui d'être demeuré aveugle à dix-sept ans, comme l'est M. le duc de Noirmoutier, est encore bien pis : il n'a vu la lumière qu'autant qu'il a fallu pour regretter d'en être privé; il a manqué pendant plusieurs années des choses presque nécessaires, sans aucune espérance de fortune; cependant ni lui ni ses proches n'ont cru que la mort fût moins affreuse que sa situation. M. le marquis de Courcillon a, de plus, l'avantage d'avoir acquis de la réputation, et c'est beaucoup pour lui et pour les personnes qui l'aiment.

Les glandes de la reine continuent à diminuer : nous avons tout lieu d'espérer, madame, que S. M. guérira.

La mortalité s'est bien mise dans la maison de la Tremoille; je n'aime point une fièvre qui dure

trois mois à un jeune homme qui naturellement est délicat.

Madame la duchesse d'Aumont est bien à plaindre de n'avoir plus qu'un œil, qu'on dit qu'elle perdra; si ce dernier malheur lui arrive, elle aura besoin de toute sa dévotion pour le soutenir.

Nous avons ici le plus beau soleil du monde, depuis un mois; je voudrais bien, madame, que vous le sentissiez de même : le roi s'en promènerait plus agréablement, et vous seriez moins incommodée de l'hiver. Vous voyez que je ne vous souhaite pas encore tant de mal que vous pourriez bien croire. Je voudrais n'être pas plus mal avec vous, madame, que vous l'êtes avec moi : je ne sais si j'ose m'en flatter.

## LETTRE CLXXXII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 16 décembre 1709.

En vérité, madame, j'ai été très-mortifiée que vous ayez pu soupçonner qu'il y eût de l'ironie dans le remercîment que je vous ai fait sur le repos d'esprit que vous m'aviez procuré; en conciliant les lettres de M. de Bergheist avec les intentions du roi, elle aurait été très-grossière, et

il faudrait que vos bontés m'eussent bien gâtée pour être si peu respectueuse avec vous. Je vous ai dit avec sincérité, madame, l'embarras où j'étais; vous avez pris la peine de me dire votre sentiment et de dissiper mes inquiétudes : qu'y a-t-il de plus naturel que de vous en marquer ma reconnaissance? N'ayez plus si mauvaise opinion de moi, je vous en supplie, puisque je suis certainement très-incapable de la mériter jamais par un si vilain endroit.

Quoique je sois entièrement déterminée à suivre vos conseils, je ne laisse pas que d'être encore inquiétée par tout ce que M. de Bergheist continue à m'écrire. Je voudrais ne vous en point parler, parce qu'il me semble que cela vous fait de la peine; mais comme je n'ai que vous, madame, que je puisse consulter, et que je voudrais toujours agir pour le mieux, permettez-moi, au moins, de vous communiquer ce qu'il me mande.

Il me dit en propres termes que je ne suis pas au fait, quoiqu'il ait fait de son mieux pour m'y mettre; que tout ce qu'il m'a écrit a été suivant les intentions du roi, et même de son conseil; que je ne dois rien attendre de positif de la cour de France, et que je dois uniquement regarder ce qui convient aux intérêts de LL. MM. CC.; que l'on a fort approuvé à Versailles la séparation entière entre les deux nations, à cause que l'union fait tout l'obstacle à la paix avec l'Espagne; qu'il faut suivre ce principe rigidement sans s'en écarter; qu'il a déja fait valoir la sortie de M. Amelot

et de tous les Français, mais qu'on lui a d'abord répondu que j'y étais restée; que j'avais un pouvoir absolu sur l'esprit de LL. MM. CC.; et qu'étant entièrement dévouée à la France, le roi ferait faire tout ce qu'il voudrait au roi son petit-fils par une seule lettre qu'il me ferait l'honneur de m'écrire. Tout cela est assez clair, comme vous voyez, madame; et quoique je sois sûre de ne rien faire contre la volonté du roi en restant ici, je ne dois pas moins craindre qu'on me reproche, en certains cas, que j'aurais pu prendre un parti beaucoup plus convenable au service de LL. MM. Je vous avoue qu'il y a bien peu de moments dans le jour que cela ne fasse des impressions bien vives sur mon esprit.

Ne regrettez point, madame, de n'oser montrer ma lettre : je ne l'ai risquée que pour vous persuader qu'en sollicitant la guerre je suis peut-être encore meilleure Française qu'aucune autre; dès qu'elle n'a pas produit cet effet-ci, elle n'est plus d'aucun mérite.

Tant mieux si on n'aime pas en France que les femmes parlent d'affaires; nous aurons bien des choses à reprocher aux hommes, puisque nous n'y aurons point eu de part. Le mal est que certaines femmes ont plus d'honneur qu'eux, et que leurs fautes nous rendent martyres de ce monde. Je trouve cependant que l'esprit de la cour a bien changé depuis que je suis sortie de France, car le roi ne me paraissait point de ce sentiment lorsque j'avais l'honneur de l'entretenir; ne se-

rait-ce pas cela la cause de tous nos malheurs? Passez-moi, s'il vous plaît, cette mauvaise plaisanterie.

Vous seriez bien étonnée, madame, si je vous disais que c'est uniquement par la faute des hommes que le pain s'est vendu plus de quatre sous la livre du plus beau à Paris, et plus de deux sous et demi dans le reste du royaume.

Mon donneur d'avis le prouve de manière qu'on ne sait que lui répliquer : il a au moins pour lui que le blé n'a point encore manqué à qui a eu de l'argent pour le bien payer, et qu'il diminue aujourd'hui, quoiqu'il dût augmenter, s'il était vrai qu'il n'y en eût point assez dans le royaume pour aller jusqu'à la prochaine récolte.

Je sais par ma propre expérience, madame (car personne n'est dans un pire état que moi), qu'on sera malheureux en France tant que les dettes et les bienfaits du roi ne seront point payés : c'est pour cette raison aussi que je suis bien fâchée qu'on ne donne pas plus d'attention au mémoire qu'on vous a présenté. Il ne demande aucun changement dans les finances, et le succès de ce projet ne dépend point de trouver cinq cents hommes assez riches pour fournir au roi les sommes qui lui manquent. Il est vrai que l'auteur souhaite que quatre-vingt-dix-neuf familles fassent ce que la sienne offre de faire; mais il prend aussitôt une autre route, parce qu'il se défie du cœur des hommes bien plus que de leurs bourses. Rien n'est plus vrai, madame, qu'il est toujours plus

sage de laisser décider de ces choses ceux que leur place rend les arbitres de nos destinées; quoi qu'il arrive, on a au moins la consolation de mourir dans les formes.

Il est encore sorti une grosse dent à M. le prince des Asturies, et il ne lui en manque plus que deux qu'on a lieu d'espérer qui viendront avec la même facilité : il commence à parler fort joliment français et espagnol, et je suis bien trompée s'il n'a un jour beaucoup d'esprit : tous les Espagnols l'aiment tendrement. La reine a eu un gros rhume accompagné d'un peu de fièvre qui ne lui a duré que deux jours : j'en ai eu ma bonne part aussi. L'air est si subtil à Madrid et les vents si pénétrants, qu'on y souffre souvent cette incommodité. On y prépare, pour le jour de la naissance du roi d'Espagne, des comédies, genre de divertissement qu'on aime avec passion. M. le duc d'Ossone a fait bâtir un théâtre chez lui, et un autre chez une chanteuse qu'il honore, dit-on, de ses bonnes grâces : on y jouera un opéra, dont la musique est italienne et des meilleures. L'orchestre sera bon, mais les voix seront pitoyables : presque toutes ces malheureuses femmes qui font une vie honteuse sont en si mauvaise santé, qu'elles perdent absolument leurs voix. Madame la duchesse d'Ossone m'a témoigné une grande envie que j'allasse voir son théâtre, pour que j'y dise les défauts que j'y pourrais trouver. LL. MM. n'ont pas jugé que je dusse sortir du palais pour une chose qui n'est pas nécessaire, la caméréra

mayor n'ayant pas accoutumé d'aller sans la reine, à moins que ce ne soit pour son service. On prétend, madame, que ce théâtre et la salle sont d'une grande magnificence, et qu'elle ne se ressent pas du tout de la misère que cause la guerre.

J'ai appris, avec beaucoup de peine, que M. le duc d'Harcourt a eu un accident très-fâcheux; je prends grande part, madame, à la juste inquiétude que vous en aurez : on en a de toute sorte de manières dans la vie; mais celles qui nous sont les plus sensibles, ce me semble, c'est la crainte de perdre ce que nous aimons. Conservez-vous donc, madame, je vous en supplie, autant qu'il vous est possible dans l'état où vous vous trouvez.

## LETTRE CLXXXIII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 19 décembre 1709.

Je n'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui, madame, que pour vous dire que je ne répondrai point à votre lettre du 25 novembre. Ce n'est pas qu'elle ne méritât de longs entretiens, mais j'ai quelques raisons qui m'obligent à remettre cela à une autre occasion; je me contenterai donc seulement, madame, de vous supplier de me con-

tinuer vos bontés, et de croire que vous n'en pouvez avoir pour personne qui vous soit plus tendrement dévouée que, etc.

## LETTRE CLXXXIV.

### A LA MÊME.

Madrid, le 23 décembre 1709.

Il n'y a guère d'articles dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire de Saint-Cyr, le 8 décembre, madame, sur lesquels je ne puisse répondre, en y opposant quelque raison qui me paraît très-bonne; car je ne puis convenir, sans trahir ce que je pense, d'une partie de ce que vous me faites l'honneur de me mander sur l'impossibilité de prendre des routes nouvelles pour ne plus suivre celles qui nous conduisent si près du précipice qu'on peut éviter. Mais, madame, je ne me sens nullement d'humeur aujourd'hui à disputer avec vous; j'aime mieux gagner sur moi de me taire, que de parler peut-être mal à propos : il y a certains temps et certaines conjonctures dans la vie où il faut bien être sage, et on serait bien heureux si on pouvait l'être toujours. Je voudrais bien, madame, que la santé de MM. les

maréchaux de Boufflers et d'Harcourt donnât autant d'espérance d'être aussitôt rétablie qu'en donne celle de M. le maréchal de Villars; ce serait un grand bien pour le service du roi, et une grande consolation pour leurs amis. Je les honore fort tous deux, et j'ai beaucoup d'obligations à M. d'Harcourt. Il m'écrivit une lettre pleine de bontés, un peu avant que S. M. m'ordonnât de sortir de Madrid, lorsque personne n'osait le faire, et que la meilleure partie de ceux sur qui, naturellement, je devais compter, ne nommaient mon nom que pour me charger d'opprobres, croyant par-là se mettre plus à la mode à la cour. Je me pique de n'être point ingrate; je le serais, madame, si je ne répondais aux sentiments de bonté et de confiance que M. le duc de Noailles m'a toujours fait l'honneur de me témoigner; aussi l'aimé-je de tout mon cœur : le sien est tout plein de noblesse et de vertus, et il a d'ailleurs toute sorte de qualités aimables. Vous ne sauriez donc, madame, le trop estimer, et vous ne sauriez croire le plaisir que vous m'avez fait en me parlant de lui, et l'appelant votre duc de Noailles. Je ne sache point de rang trop élevé pour lui. Nous en avons parlé cent fois, M. Amelot et moi, de la même manière; et un des motifs qui nous faisait désirer que le roi le mît à portée d'agir du côté du Roussillon était que nous ne doutions pas qu'il n'eût fait des merveilles qui auraient mis S. M. dans la nécessité de le récompenser par une distinction qu'il a déja mieux

méritée, avec votre permission, que quelques autres qui en jouissent.

Permettez-moi de vous reprocher, madame, que vous êtes assez mauvaise parente; vous me reprocherez peut-être que je la suis trop bonne: nous avons bien la mine, vous et moi, de demeurer chacune dans notre maxime. Je me représente le grand air du duc de Guiche assez ressemblant à un héros de roman; son héroïne mérite bien de le posséder uniquement : elle a assez travaillé pour y parvenir. Je suis bien fâchée, madame, que le rang de madame la duchesse de Mantoue lui fasse des ennemis et cause de la peine à madame sa mère; il me semble qu'on devrait être disposé à vivre avec une souveraine, quand ce ne serait que parce que feu M. son mari, par son attachement pour nos deux rois, perdit tous ses états. C'est montrer un très-mauvais exemple aux vivants que d'avoir peu de considération pour une veuve qui, d'ailleurs, est respectable par elle-même, et qui est peut-être assez aimable pour s'attirer de l'envie. Votre santé ne serait pas si chancelante qu'elle est si vos voyages, madame, pouvaient se réduire de Versailles à Saint-Cyr et de Saint-Cyr à Marly. Le repos contribue certainement à se bien porter : je l'éprouve par moi-même, me trouvant bien mieux depuis que je ne sors de mon cabinet que pour aller dans les appartements de la reine et du prince, qui ne sont guère plus froids les uns que les autres. Quand LL. MM. sortent, c'est pour aller à Atocha. J'ai

l'honneur de les suivre dans mon carrosse de Caméréra-Mayor, qui est vitré, et où je suis seule selon l'étiquette; j'y suis à l'abri des vents, et ma poitrine ne se dessèche point, parce que je n'y parle pas. Quelquefois, quand il fait beau, nous nous promenons dans les jardins du Retiro, et quelquefois dans ceux du palais. Depuis que je ne suis plus exposée aux mauvais discours des courtisans qui entraient dans le Quarto-Chico, et où je sentais un grand froid dans cette saison, ou beaucoup de chaud l'été, je ne souffre presque plus d'un rhumatisme douloureux; tous vos vents coulis vous en donneront de terribles, madame, si vous n'y prenez garde, et je ne sais pourquoi vous ne prenez pas une bonne résolution une fois pour toutes, de ne plus braver les saisons. Je sais bien que vous ne vous souciez pas de la vie, mais peut-être craignez-vous un peu la mort, et il est bon de s'y apprivoiser peu à peu, en poussant notre carrière le plus loin que nous pouvons. Je suis incapable, madame, de changer pour vous; continuez-moi donc l'honneur de vos bonnes graces, et donnez-moi, je vous supplie, de vos nouvelles le plus souvent qu'il vous sera possible.

## LETTRE CLXXXV.

### A LA MÊME.

Sans date.

Voici des copies de lettres, madame, que je ne saurais me dispenser de vous communiquer, mes embarras augmentant tous les jours ; ou, pour mieux dire, le temps est venu, ce me semble, que j'ai absolument besoin des ordres du roi, puisque le comte de Bergheist croit et écrit que les alliés, me regardant comme une personne toute dévouée à la France, ne se détermineront point à traiter séparément avec l'Espagne tant que je serai en cette cour. Il veut même, comme vous le verrez, que je m'éloigne de la frontière, pour qu'ils ne s'imaginent pas que je compte y retourner après la paix, et, selon lui, je ne puis assez tôt faire ce sacrifice ; ma peine n'est pas à le faire, madame, car je me sacrifierais moi-même pour avancer la paix aux conditions qu'il espère : mais LL. MM. CC., ne trouvant encore aucune solidité dans ses idées, paraissent très-éloignées de m'accorder la permission de me retirer. Le roi lui a même écrit une lettre qui me fait trop d'honneur, puisque S. M. m'y représente comme un

domestique absolument nécessaire à la reine et au prince son fils, et dont la perte ne saurait être comparée avec des espérances si incertaines. Dans cette situation, je supplie très-humblement le roi de m'ordonner ce que je dois faire. Si S. M. juge qu'il convient que je sorte d'Espagne, j'emploierai la confiance dont LL. MM. CC. m'honorent à leur en faire comprendre la nécessité; mais, en ce cas, je supplie très-humblement le roi que mon rappel ne paraisse pas dans le monde une seconde disgrace. Mon état, je vous assure, madame, ne se peut pas représenter : nuit et jour je pense mille fois successivement à ce que je dois à LL. MM. CC. et à ce que m'écrit M. de Bergheist; mon cœur et ma raison sont toujours d'accord sur l'un et sur l'autre, mais c'est justement ce qui m'embarrasse, parce que je ne sais point démêler quel est le bon parti, vu qu'il ne m'appartient pas de décider sur les vues de M. le comte de Bergheist. Vous me faites l'honneur de m'écrire que vous savez qu'il prétend que je fais grand tort à LL. MM. CC., mais que vous êtes persuadée que je les quitterais bientôt si je pensais comme lui, et qu'on peut s'en rapporter à moi qui vois les choses de près. Je mérite certainement, madame, que vous ayez cette bonne opinion de mon zèle; mais il n'est pas question de ce qui se passe ici; les Espagnols ont assez fait connaître que je ne leur suis pas désagréable en conseillant au roi de me retenir, quand je demandai à me retirer avec M. Amelot. Ce sont les

alliés qui me croient trop bonne Française, et c'est là tout le mal que M. de Bergheist prétend que je fais au roi et à la reine; comme je n'ai rien à répondre là-dessus, c'est au roi seul, ce me semble, que je dois prendre la liberté de m'adresser pour savoir ce que j'ai à faire. Il me reste à vous parler de deux autres choses, madame, sur lesquelles je vous demande vos conseils et vos bons offices : la première regarde le lieu où je dois aller en sortant d'ici, et la seconde, le mauvais état de mes affaires. Avant que M. de Bergheist ne me signifiât qu'il était très-essentiel que je ne m'arrêtasse point à la frontière, je comptais de passer à Pau ou à Toulouse le temps qu'il plaira encore à Dieu de nous affliger par une si cruelle guerre, fondée sur l'impossibilité où je me trouve de fournir aux dépenses qu'il me faudrait faire pour un nouvel établissement à Paris. Me voilà absolument dérangée par cette dure nécessité d'aller à Rome en droiture : j'épargnerais, à la vérité, ce qu'il m'en coûtera partout où je m'arrêterai. Mais comment y passer? et quelle répugnance ne dois-je point avoir à me rendre dans un lieu où les Allemands sont aujourd'hui les maîtres, et où mon frère, qui est peut-être plus malheureux que moi encore, se sert de ma maison et de mes meubles, qu'il faudra nécessairement que je lui reprenne; à aller aussi à Paris où je n'ai quasi de bien que les bienfaits du roi? et comme on n'y paie personne, comment ferai-je pour subsister, dans un temps où les choses les

plus nécessaires à la vie y sont d'un prix si excessif? Dites-moi, je vous prie, madame, ce que vous pensez sur tout cela. Les bons offices que je vous demande regardent M. Desmaretz. Depuis trois ans je n'ai reçu que 5000 livres, sur 60,000 qui me sont dues pour trois années de ma pension; je dois horriblement, et je n'ai pas le premier sou pour faire mon voyage. Priez-le, je vous supplie, madame, qu'il me tire de cette misère. Ce n'est pas sans beaucoup de peine que je vous parle d'argent, lorsque je vois que les ministres en France ne savent pas en trouver pour sauver l'état; mais, dans la situation où je me trouve, c'est l'unique ressource qui me reste. En vérité, je croirais voler sur l'autel si j'en recevais du roi d'Espagne. Il m'est dû trois années et demie de la pension que S. M. C. eut la bonté de me donner lorsque j'étais en France : je les dois moi-même, et cependant je n'ai pas le courage d'en solliciter le paiement. M. Amelot, quelques mois avant son départ, touché du mauvais état de mes affaires, et ne voyant pas d'autres moyens de me secourir, fit ordonner à M. de Pontchartrain de me payer, sur le produit de l'indult mis en faveur du roi d'Espagne sur les derniers vaisseaux venus des Indes, environ deux années de ce qui m'était dû. Mais cet ordre est devenu inutile par les chicanes de M. de Pontchartrain : il a répondu d'abord que tout ce produit avait été porté à la Monnaie, et qu'il ne savait pas quand et comment M. Desmaretz le paierait, comme si ce qui

appartient au roi d'Espagne devait être exposé à de pareilles discussions. Enfin il a prétendu que, tous les frais payés, il ne lui restait rien entre les mains; et, aujourd'hui que M. Amelot lui a fait voir par ses propres comptes qu'il a de quoi me payer, et plusieurs autres sommes que l'Espagne a données à prendre sur lui, il dit que les frais de cet armement montent beaucoup plus haut qu'il n'a lui-même accusé. De tels procédés font voir, madame, qu'on vit en France au jour la journée, et qu'on ne pense point au lendemain; car ils aigrissent les Espagnols contre nous plus que je ne puis dire; et pour un rien présent nous perdons tout crédit avec eux.

Je ne m'adresse qu'à vous, madame, parce que je ne compte que sur vos bontés : c'est aussi de vous seule que j'attends toute la consolation dont j'aurai besoin dans les suites, et à qui j'en demanderai, quelque parti que je prenne, si le roi approuve que je sorte d'Espagne. Mon étoile est assurément bien bizarre : on me rappela d'Espagne, il y a cinq ans, comme une mauvaise Française; aujourd'hui les alliés m'en font sortir comme une femme toute dévouée à la France, et qui, sur le moindre ordre du roi, ferait faire, à ce qu'ils disent, tout ce qu'on souhaiterait à LL. MM. CC. Je ne sais ce que mes anciens ennemis pourraient dire en cette occasion : ils ne tariront pas cependant; et j'en suis si sûre, que je ne crains rien tant que de m'exposer à leurs noirceurs en me présentant à la cour. Que vos conseils m'y

raient nécessaires! Et qu'il est heureux pour moi, madame, de pouvoir compter si solidement sur l'honneur de votre amitié.

Copie d'une lettre écrite à S. M. C. par le comte de Bergheist le 16 décembre 1709.

SIRE,

COMME j'ai reçu ici un avis de Hollande, du pensionnaire de la ville de Gouda, intime ami et confident du pensionnaire Henzius, et qui a le premier commercé avec moi sur la paix, l'an 1705, par ordre des états-généraux, par lequel il me mande que l'on n'a pu rien penser de mieux que la séparation et l'indépendance de la France pour parvenir à la paix avec l'Espagne, mais qu'il y restait toujours un grand ombrage, et qu'il serait difficile de persuader aux Anglais que cette indépendance est vraie et sincère, et qu'elle subsistera long-temps, quand madame la princesse des Ursins reste à la cour de V. M.; et qu'ils appréhendent que l'union reprenne, par son moyen, aussitôt que la paix serait faite; que l'union avait été le seul objet de la guerre et la raison qu'elle avait tant duré; qu'ils craignaient qu'il n'y eût point de sûreté pour eux, si long-temps qu'un prince de la maison de France serait sur le trône des Espagnes; et que ceux de leur république qui étaient le plus attachés aux Anglais se servaient de ces raisons pour porter les autres à

continuer la guerre; que les Anglais étaient plus animés qu'eux contre V. M.; que je savais bien que la plupart d'entr'eux n'avaient pas été d'opinion de détrôner V. M.: cet avis, Sire, m'a donné un grand scrupule de l'avoir omis dans la relation que j'ai faite à V. M. du siége de Mons par ma lettre du 5 novembre passé, dans l'article de ce qui regarde la conversation que j'ai eue avec milord Marlborough, parce que j'ai cru que ce n'était qu'un discours en passant, et qui aurait pu faire de la peine à V. M. J'ai pour cela raccourci cet article en termes généraux, que j'avais répondu à milord tout ce qui convenait aux intérêts de V. M. Mais, Sire, cela devenant par cet avis, à ce qui me paraît, si essentiel, et que cette entière indépendance l'est beaucoup plus que la force des armes pour parvenir à la paix, je n'ai pas cru qu'il m'était permis de le cacher plus long-temps à V. M., mais que je suis obligé, et en devoir et en conscience, dans une affaire de cette importance, de dire à V. M. qu'ayant répondu à milord Marlborough sur l'union que l'Espagne était déja entièrement séparée de la France par le départ de M. Amelot et la sortie de tous les Français qui avaient eu quelque part aux affaires, il me dit qu'ils en étaient informés, mais que madame la princesse des Ursins y était restée; qu'elle était entièrement dévouée à la France, et avait un empire absolu sur l'esprit de V. M.; et qu'ainsi, il n'y pouvait avoir de sûreté aussi long-temps qu'elle y resterait, et que l'esprit de

la France y gouvernerait toujours tant qu'elle y serait. Je lui répondis, Sire, tournant la chose en raillerie : Il est étonnant, milord, qu'une femme vous puisse donner de l'ombrage, quand le gouvernement est entre les mains des Espagnols. Les femmes ont eu de tout temps et auront presque dans toutes les cours quelque part à la distribution des graces des princes. Il me dit qu'il en convenait, et qu'ils n'en seraient pas en peine si elle était Espagnole, mais qu'elle était Française. Je l'ai écrit, Sire, dans ces termes à madame la princesse des Ursins, passé trois ou quatre ordinaires; je le lui répète par celui-ci avec toutes les circonstances; mais je ne lui dis rien de l'avis que j'ai reçu de la Haye, parce que ma lettre etait écrite avant de l'avoir reçu, etc.

Autre article d'une lettre écrite à S. M. C. par le comte de Bergheist, du 30 décembre 1709.

..... Madame la princesse des Ursins m'ayant sommé, par sa lettre du 16, de lui parler clairement sur son sujet pour les intérêts de V. M., je prie V. M. de permettre que je puisse me remettre à la réponse que je lui fais par cet ordinaire, la priant de la lire à V. M.; et il me paraît, Sire, être devenu plus essentiel encore par un avis que j'ai vu hier de Hollande, et qui peut être apparent, etc.

Article d'une lettre écrite à madame la princesse des Ursins par le comte de Bergheist, le 16 décembre 1709.

Je vous prie de bien comprendre que l'on est fort attentif, à Londres et à la Haie, si la séparation et indépendance de la France est sincère et vraie; que cette indépendance est plus essentielle pour parvenir à la paix que la force des armes, quoique l'indépendance doive être soutenue par la force des armes; l'on ne saurait trop faire pour cela, ni avoir trop d'attention. Comme ils sont sur cela dans une grande défiance, le moindre pas contraire pourrait leur faire reprendre leur animosité contre le roi. Ils m'ont déclaré qu'ils n'ont rien contre les Espagnols; qu'ils les veulent délivrer de cette dépendance et oppression, et réunir la monarchie; et ils sont parfaitement bien informés de tout ce qui se passe à la cour de Madrid; vous devez compter sur cela, etc.

Autre lettre écrite à madame la princesse des Ursins par le comte de Bergheist, le 30 décembre 1709.

J'ai reçu, madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 de ce mois, par laquelle vous me faites celui de me demander si ce que je me suis donné l'honneur d'écrire à V. Ex. regarde son départ d'Espagne, et vous demandez que je parle clair, et que je fasse entendre au roi que cela est absolument nécessaire. Sur quoi j'aurai l'honneur de vous dire avec une entière

liberté, que vous avez bien pu comprendre, et S. M. aussi, par ce que j'ai eu l'honneur de lui écrire le 16 de ce mois, et à V. Exc. de Senlis, ayant communiqué à S. M. l'avis que j'avais sur cela, le 15 au soir, par Namur; j'ai cru aussi lui devoir rendre compte, à cette occasion, de ma conversation avec milord Marlborough, que je n'avais touchée qu'en termes généraux par ma relation du siége de Mons. J'envoie ici à V. Ex. copie dudit avis, qu'une personne de confiance a portée à Mons à mon premier secrétaire, de qui il est connu, par lequel vous pouvez bien juger combien votre éloignement est devenu essentiel pour l'affermissement du roi et pour parvenir à la paix; combien il convient que vous l'exécutiez au plus tôt, pour que j'en puisse faire usage avant la campagne, et que le lieu que V. Ex. choisira pour s'établir soit si éloigné de l'Espagne, qu'il ne paraisse pas aux ennemis un dépôt pour y retourner à la paix. Il est difficile de leur persuader, en quatre jours, la séparation et indépendance de la France, après la conduite que l'on a tenue jusqu'à présent; et l'on ne peut pas douter que les deux puissances maritimes continuent la guerre, pour ainsi dire, éternellement, pour le commerce, si long-temps qu'on ne pourra pas bien leur faire comprendre que cette indépendance est réelle et sincère, parce que le commerce est tout le fondement de leurs états, et que les Français leur avaient coupé par la racine, de manière qu'ils s'en sont seuls emparés, à l'exclusion même des Es-

pagnols. Milord Marlborough m'a aussi dit dans la conversation, à ne vous rien cacher, que le départ de M. Amelot et des autres Français ne le rassurait pas plus qu'auparavant, que tous ceux-là n'avaient pas eu d'autres pouvoirs que ceux que V. Exc. leur avait fait donner, et qu'il était aisé de les faire revenir à la paix, ou d'autres à leur place, quand V. Ex. y restait, et plusieurs autres choses que je trouve inutile d'écrire, roulant toutes sur votre dévouement à la cour de France. Mais je crois, madame, que, si vous prenez le parti de faire ce sacrifice, il est également important de le faire le plus promptement, afin que je puisse voir à en tirer quelque fruit encore avant l'entrée de la campagne, parce qu'ils ne laissent pas d'être aussi pressés de leur part par la grosse dépense qu'ils sont obligés de faire pour soutenir la guerre, et qui les pourra porter à écouter les offres avantageuses que le roi a fait faire, aussitôt qu'on pourra les persuader de la sûreté par une conduite suivie. J'ai été d'opinion, dès le mois de décembre de l'année passée, que, dans l'état où étaient parvenues les affaires, le roi ne pouvait se maintenir sur le trône que par une paix séparée, parce que la France avait pour la seconde fois offert toute l'Espagne pour parvenir à la paix, et que S. M. pouvait plutôt parvenir à cette paix séparée par une entière indépendance de la France et une réconciliation avec les deux puissances maritimes que par la force des armes. J'ai été assez heureux pour faire en-

trer S. M. T.-C. et son conseil dans mon sentiment : ils le croyaient, à la vérité, également impossible; mais j'ai, en suite des ordres du roi, suivi ce plan et cette idée sans m'en écarter d'un seul pas; ainsi, j'ai lieu d'espérer que les ennemis y peuvent avoir pris quelque confiance; mais il faut sentir cette même conduite à Madrid, et ne s'en pas écarter pour tout ce que l'on puisse dire, se plaindre et écrire d'ici. Le roi T.-C. approuvera ce que S. M. fera pour se conduire à cette fin; et il me paraît, madame, que l'on en peut espérer un bon succès si l'on tient une conduite suivie sur ce plan. Si V. Ex. prend le parti de s'éloigner de Madrid, je la prie de me faire la grace de m'en informer aussitôt, afin que je puisse tâcher d'en tirer le fruit par mes insinuations à Milord, et à la Haie, à cause que les moments sont précieux dans l'avant de la saison. Je n'en écris que quatre mots au roi, et je me remets à la lettre que j'écris à V. Exc.; et quoique j'aie eu l'honneur d'écrire la plupart de ces choses à S. M., elles sont si importantes pour ses intérêts, que je vous prie de lire toute ma lettre à S. M. J'oserais bien répondre à V. Exc. que S. M. T.-C. approuvera fort le parti qu'elle croit fort essentiel pour les intérêts du roi son petit-fils, et même aux siens. S. M. m'en a parlé dans la dernière audience qu'elle m'a donnée, dans laquelle je ne lui ai point caché la conversation avec milord Marlborough. S. M. avait déja été de ce sentiment au mois de juillet, et elle voulait même alors en

écrire au roi si je ne l'en avais détourné, parce que je ne le jugeais pas encore alors si nécessaire; je crois même alors en avoir insinué quelque chose à S. M. et à V. Ex., mais je suis toujours resté dans l'incertitude sur cela : vous aurez pu le voir par mes lettres, n'osant pas me déterminer à parler plus clair sans y être forcé. V. Ex. ne devra pas être surprise, etc.

Article d'une autre lettre écrite à madame la princesse des Ursins par le comte de Bergheist, le 6 janvier 1710.

J'ai cru devoir communiquer au roi très-chrétien la lettre que j'ai écrite au roi sur l'avis que j'ai reçu de Hollande, qui regarde la lettre que vous m'avez écrite le 16 octobre, et la réponse que j'ai eu l'honneur de vous faire. S. M. s'est souvenue d'abord de ce qu'elle m'avait dit sur cela au mois de juillet passé, a approuvé tout ce que j'ai écrit, et a jugé votre éloignement très-essentiel et nécessaire pour les intérêts du roi et de la France. S. M. commence, comme aussi le ministre, à croire qu'ils ne parviendront à la paix que par celle avec l'Espagne, etc.

# LETTRE CLXXXVI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 30 décembre 1709.

L'ORDINAIRE de France, madame, je ne sais par quel hasard, n'est point arrivé la semaine passée; c'est pourquoi je ne me donnerai l'honneur de vous parler que du peu de nouvelles qu'il y a en cette cour. La venue de M. d'Iberville est une grande matière de raisonnement pour ces gens-ci, qui sont bien curieux de savoir le sujet de son voyage; il a eu l'honneur, madame, d'avoir une audience de trois heures avec LL. MM. CC. J'étais pendant ce temps-là dans la chambre du roi, où je m'apercevais que l'on comptait tous les moments, et que la conversation paraissait très-longue. Le roi d'Espagne avait fait dire à cet envoyé qu'auparavant qu'il lui donnât audience, il souhaitait qu'il vît M. le duc de Médina-Cœli, ministre des pays étrangers. Il dit qu'il ne le pouvait faire, ses ordres étant précis de ne communiquer qu'au roi et à la reine l'affaire dont il était chargé. S. M. lui fit répondre qu'elle voulait bien lui donner cette satisfaction par la complaisance qu'elle avait pour le roi son grand-père; mais qu'il n'en tirerait aucun fruit, parce qu'aussitôt

qu'elle aurait fini avec lui, elle ferait part de tout à ses ministres, auxquels elle s'était livrée de confiance, entièrement comme elle devait le faire, principalement se voyant abandonnée du roi son grand-père. J'ai fait voir ce matin à M. d'Iberville monseigneur le prince des Asturies, qui n'était pas d'aussi bonne humeur que je l'aurais voulu, à cause que sa dernière grosse dent est prête à sortir; il n'a pas, ce me semble, laissé de lui paraître aimable et en très-bonne santé : celle de la reine est parfaite, et ses glandes continuent à diminuer. Voilà, madame, en quoi consiste tout ce que je puis avoir l'honneur de vous apprendre; je voudrais bien que l'hiver fût aussi beau à Versailles qu'il l'est à Madrid; la gelée ne vous incommoderait pas. Je voudrais, madame, que vous n'eussiez aucune incommodité, et que votre esprit fût tranquille autant qu'il est possible; car je crois qu'il n'y a personne qui n'ait ses peines dans quelque situation où l'on puisse se trouver. En quelque état que puisse être la mienne, il dépendra de vous, madame, d'adoucir mes souffrances : vous n'avez qu'à m'aimer autant que je vous suis dévouée; cela vous sera-t-il bien difficile?

*P. S.* Je viens de recevoir votre lettre du 22 décembre; comme il n'y a rien qui presse pour y répondre, et qu'il est l'heure qu'on a accoutumé d'envoyer les paquets à la poste, je vous supplie de me permettre d'attendre à le faire à lundi prochain.

## LETTRE CLXXXVII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 25 octobre 1711.

Après neuf jours de marche, madame, me voici à Madrid, où j'aurais voulu être plus tôt pour diligenter les réparations qu'on fait dans ce palais pour rendre les appartements décents et commodes pour le roi et pour la reine; si j'y avais été présente, ils seraient tous finis et ajustés présentement, et LL. MM. auraient pu dès à présent les habiter. Ils sont encore trop frais pour cela; c'est pourquoi elles ont pris le parti de faire une pause à Aranjuez, qui est la saison où on jouit des belles promenades qui y sont; ce qui me fâche le plus de ce délai, c'est que ces peuples meurent d'envie de les revoir, et ils me savent le meilleur gré du monde d'être venue auparavant, et d'assister moi-même partout pour que les ouvriers travaillent plus vite. Plusieurs grands et autres ont pris la peine de venir au devant de moi jusqu'à Guadalaxara. Toute la ville voulait venir me visiter; je me suis excusée de recevoir toutes ces honnêtetés pour ne pas perdre un moment; j'en ai pourtant excepté M. le comte de Bergheist, que le roi et la reine m'avaient fait l'honneur de m'or-

donner d'entretenir sur beaucoup de choses. J'ai été fort aise de voir ce ministre rétabli d'une fièvre obstinée qu'il avait eue, où il ne laissait pas de fatiguer pour mettre ordre aux finances et au paiement régulier des armées de Catalogne et d'Estramadoure. Ce ministre, madame, espère venir à bout d'y mettre une bonne règle; et je n'ai pas lieu de me repentir d'avoir toujours désiré, depuis la perte de la Flandre, qu'il vînt servir le roi son maître, qui avait besoin de son habileté et de son zèle. Il va demain le trouver pour raisonner avec LL. MM. touchant ce qu'il croit que M. le duc de Vendôme devrait faire pour conserver l'armée, étant persuadé, ce me semble, avec grande raison, qu'on ne saurait avoir une conduite trop retenue dans la circonstance délicate où nous nous trouvons, le principal but devant être la paix, sans néanmoins, madame, négliger de faire de nouveaux efforts pour soutenir la guerre en cas qu'elle ne pût réussir, dont je serais très-affligée. Je ne veux point pénétrer dans les motifs que vous dites qu'on ne peut traiter dans une lettre, et que vous espérez que nous ne traiterons jamais, qui sont plus forts encore que ceux qui frappent tout le monde, puisque je borne ma curiosité à ce qu'il vous plaît, et que mon dévouement pour vous n'est qu'un effet de la grande confiance que j'ai dans les bontés dont vous m'honorez, et d'un cœur qui vous est tendrement attaché; si cela suffit, madame, pour vous donner aussi bonne opinion de moi que vous assurez

l'avoir, je ne refuse pas vos louanges; mais si vous les prenez par d'autres endroits, vous me rendriez honteuse ou trop vaine. Querellez-moi tant qu'il vous plaira, madame, pour peu que vous en eussiez d'envie, je saurai bien me défendre; ce ne serait pas votre colère que je craindrais, ce serait votre indifférence. Je tombe d'accord avec vous que rien n'est plus grand pour le roi que d'avoir mis son petit-fils sur le trône, et de l'y maintenir malgré toute l'Europe; c'est ce qui me faisait mourir de déplaisir quand je faisais réflexion qu'il était prêt d'en descendre, si Dieu et sa fermeté ne l'eussent soutenu. Je me souviens très-bien, madame, de la peinture que vous m'avez faite de S. M. T. C.; elle ne saurait être plus avantageuse ni en même temps plus juste, et il est certain qu'à son air de hauteur, de fierté douce, de bonté et de politesse, il est au-dessus des autres hommes, de quelque âge qu'ils puissent être. Quant à madame la dauphine, je crois que sa figure n'est pas moins aimable que toutes ses qualités sont rares et estimables. Je reconnais en cette princesse des traits de gaieté et de feu qui sont dans la conversation de la reine sa sœur, avec laquelle on ne saurait rien désirer, quand on a le bonheur de l'entendre, que de ne point finir de l'écouter. Ce n'est pas seulement en France que l'on croit la princesse Anne bien disposée pour nous et pour le roi son frère. Quel excès de joie n'aurions nous point, madame, si cette vertueuse reine et le roi son fils retournaient triomphants

à Londres? Mais que deviendra, madame, la princesse d'Angleterre, et quel mari lui destinez-vous quand vous lui ôtez celui qui lui convenait? Le désir que les officiers généraux témoignent de retourner à Paris, ne serait pas l'endroit par où je les estimerais davantage. Comme je dois supposer, madame, que les prétentions de M. le duc de Chevreuse pour le duché de Chaulne étaient bien fondées, je suis fort aise que le roi les ait fait valoir.

Il ne saurait y avoir trop de dames et de messieurs à Marly, si cela divertit le roi et madame la dauphine, et je voudrais qu'on y en pût compter, en un voyage, cent au lieu de cinquante.

Une princesse qui est fille de madame la duchesse, petite ou grande, ne saurait, ce me semble, que plaire, pourvu que madame sa mère lui ait communiqué quelqu'une de ses graces.

Il est certain, madame, que je n'ai point de plus solide ami que M. le maréchal de Villeroi, ni vous de serviteur plus fidèle; mais quand finirez-vous cette espèce de froideur avec un homme qui mérite si fort d'être distingué, et qui aime sincèrement son maître? J'en suis, je vous l'avoue, très-impatientée; vous le serez peut-être de ma liberté; je ne me repens pourtant point, car je ne puis ni ne veux rien vous cacher de ce que je pense. Comment se porte, madame, mon amie madame de Caylus?

# LETTRE CLXXXVIII.

## A LA MÊME.

Madrid, le 2 novembre 1711.

J'AI une si grande joie, madame, d'avoir appris, par le courrier que l'on a dépêché à M. de Bonac, que les plénipotentiaires de France et d'Angleterre sont nommés pour une paix qui doit faire finir les inquiétudes du roi et affermir LL. MM. CC. sur leur trône, que je ne puis presque vous parler d'autre chose cet ordinaire. Le roi et la reine d'Espagne apprirent cette agréable nouvelle quand ils étaient dans leur premier sommeil, sans gronder certainement de ce qu'on les avait éveillés : ce fut par un courrier que je leur envoyai à la prière de M. de Bonnac, qui eut l'honnêteté de vouloir qu'elle passât par mes mains. Il rendra compte au roi, madame, du voyage qu'il fit le lendemain avec M. le comte de Bergheist à Aranjuez, dont ils me parurent tous deux fort contents à leur retour. J'espère que LL. MM. CC. le seront du succès qui est si bien commencé, et que nous n'aurons plus qu'à nous donner des marques réciproques de la tendresse et de la confiance qui est si nécessaire pour maintenir une parfaite union

entre nos deux rois, et que personne au monde n'a jamais plus désiré que moi. Les ennemis ont fait depuis peu une entreprise sur Tortose, qu'ils voulaient surprendre. Le chevalier de Glimes, flamand, qui en est gouverneur, très-bon officier, les a repoussés si vigoureusement, qu'ils ont perdu plus de mille hommes tant, tués que prisonniers : ils voulaient aller brûler nos magasins qui sont sur le bord de la mer; mais ils se sont retirés après avoir si mal réussi dans leur premier projet. On achève d'accommoder tous les appartements de ce palais, dont l'envoyé de France m'a paru si content, que nous sommes tombés d'accord d'en faire faire un plan pour que le roi le vît et eût la bonté de me faire savoir ce qui lui en paraîtra. Je ne sais, madame, si ce n'est pas que je me complais peut-être trop dans mes œuvres, que je le trouve si beau; mais il me paraît qu'il y a peu de princes en Europe qui puissent être logés plus noblement et plus commodément que LL. MM. CC. Il y manque cependant encore beaucoup de choses pour la magnificence; il faut la remettre à des temps plus heureux. Le roi et la reine profitent des beaux jours qu'il fait à Aranjuez, où je me prive d'avoir l'honneur de leur aller faire ma cour, pour qu'ils puissent faire plus tôt leur entrée dans Madrid, qui pourra être, je crois, au commencement de la semaine prochaine au plus tard.

Si j'ai raison, madame, pour compter M. le maréchal de Villeroi pour le meilleur de mes amis,

vous n'en avez pas moins pour le croire le plus sûr des vôtres. Je sais qu'homme du monde ne rend plus de justice à votre mérite que lui, ni ne vous loue par des endroits qui soient plus capables de vous attirer plus de respect et d'amitié. Il n'y en a point de plus sincère que celle que j'ai pour vous, madame.

## LETTRE CLXXXIX.

### A LA MÊME.

Madrid, le 9 novembre 1711.

Il n'y a pas d'apparence, comme vous le dites fort bien, madame, que M. de Staremberg, étant aussi resserré qu'il l'est, puisse jamais chasser Philippe V et troubler les négociations de la paix si souhaitable et si désirée. Souvenez-vous, s'il vous plaît, madame, que les gens qui veulent juger toujours sinistrement disaient que la mort de l'empereur ne servirait de rien pour l'avoir : on voit le contraire à présent; et cela doit nous apprendre que nous sommes mauvais juges de l'avenir. Vous n'eussiez pas cru pouvoir aimer si tendrement la reine Anne, ni savoir la délicatesse de la conscience de M. le duc de Savoie, qui l'engage à vouloir réparer le mal qu'il a fait à ceux

qu'il a ruinés. S. A. R. n'en a pas moins fait, aux deux princesses ses filles, en contribuant de son mieux à faire descendre du trône la reine, et pour rendre malheureuse madame la dauphine: il faut espérer que ce prince ne sera pas un des derniers à se réunir avec elles en devenant ami de la France et de l'Espagne. Les glandes de la reine ne sont point adhérentes. M. le marquis de Bonac pourra avoir l'honneur d'assurer le roi qu'elle est en parfaite santé, à Aranjuez, et très-gaiement. Le roi et elle, madame, ont profité du beau temps de jouir de ce lieu. Tout ce palais sera prêt pour les recevoir quand il plaira à LL. MM., n'ayant pas perdu un moment pour le faire accommoder. J'ai reçu le paquet que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, à quoi je ne manquerai pas de faire réponse, le premier ordinaire. Je vous avoue que je commence à ne plus comprendre pourquoi le roi ne veut plus rapprocher de lui M. le maréchal de Villeroi, ou pourquoi ce maréchal ne fait pas ce qu'il faut pour rentrer dans l'honneur des bonnes graces de S. M. Je doute fort que, si le roi soutient les jésuites, M. le cardinal de Noailles vienne à bout de les chasser. Il faut avouer qu'il se passe des choses bien extraordinaires à la cour où vous êtes. L'état de M. le comte de Toulouse est bien affligeant, et doit faire une extrême peine à madame la duchesse d'Orléans, qui, me semble, a été très-unie avec lui d'amitié et dès l'enfance, et qui mériterait de n'avoir que des sujets de satisfaction. Le roi d'Espagne a

déclaré ses plénipotentiaires : le premier est M. le duc d'Ossone, un des plus grands seigneurs du royaume, des plus riches et d'un attachement pour LL. MM. CC. qui n'a jamais varié; le second, dont vous ne serez pas surprise, est le comte de Bergheist; et le dernier est le marquis de Monteléon. Cette nomination paraît approuvée du public, et ce n'est pas peu. Je vous laisserai en repos, madame, jusqu'à ce que la guerre générale soit finie, pour en faire une particulière avec vous. Elle ne diminuera rien de la tendresse respectueuse qu'a pour vous, etc.

## LETTRE CXC.

### A LA MÊME.

Madrid, le 22 novembre 1711.

Je crois n'avoir pas moins souffert, madame, de l'impossibilité de vous écrire, que de la maladie qui m'en a empêchée, et dont je ne commence qu'à me remettre. Il y a aujourd'hui treize jours que la fièvre me prit avec une bile échauffée, qui me tourmentait par plus d'un endroit, et qui m'empêchait de garder aucune nourriture. Vous croyez bien, madame, que c'était plus qu'il n'en fallait pour affaiblir un tempérament encore plus fort que le mien. J'eus recours à un médecin fla-

mand, ceux de LL. MM. n'étant point ici; le remède qu'il m'a donné m'a ôté la fièvre net, et ne m'a laissé aucune incommodité. Il en a fait autant au comte de Bergheist, au prince de Belmont, un de mes neveux, et à plusieurs autres. Ce médecin se nomme Verof; et M. le marquis de Bedmar prétend qu'étant abandonné de tous ceux de Bruxelles, celui-ci le tira d'affaire en moins de vingt-quatre heures. C'est M. de Bergheist qui l'a amené à Madrid, et qui prétend ne pouvoir trop bien payer un homme qui a des secrets si sûrs. Vous n'aurez pas de peine à croire, madame, que je fus bien mortifiée de ne pouvoir avoir l'honneur de recevoir le roi, la reine et leur charmant prince, dans leurs appartements; mais ma bonne volonté était plus grande que ma force, et LL. MM. daignèrent m'en venir consoler par leur présence, en entrant dans ma chambre pour me faire l'honneur de m'assurer qu'elles étaient contentes de mes soins. Je le fus extrêmement du bon état de la grossesse de la reine, son visage n'ayant jamais été plus blanc, ni plus incarnat. Elle avait toujours désiré ne devenir grosse qu'en temps de paix; Dieu a exaucé ses vœux, au moins si les apparences ne sont pas trompeuses, comme je l'espère, et que les Anglais persistent dans leurs résolutions; car pour les Hollandais, s'ils continuent à faire les méchants, il y aura moyen de les réduire à la raison, et peut-être serait-ce un bonheur pour la France. J'espère que le roi aura été content des plénipotentiaires qu'a nommés

S. M. C. Je suis très-aise que l'opération qu'on a faite à M. le comte de Toulouse ait été heureuse; je comprends l'inquiétude qu'en avait le roi et toute la cour, ce prince y étant aussi estimé et aimé qu'il le mérite. Je m'imagine madame la dauphine toute brillante au milieu de la foule dont elle est entourée, qui l'admire depuis le matin jusqu'au soir. Quel bonheur pour tout le monde, madame, d'avoir une princesse si accomplie, et qui sait si bien se faire aimer et respecter! Il ne m'en revient que des biens infinis qui font grand plaisir à la reine sa sœur. J'en ai un extrême de voir leur tendresse réciproque s'augmenter à vue d'œil. La joie de part et d'autre ne contribue pas peu à la maintenir; on est de bonne humeur quand tout va bien. Nous nous trouverons, madame, dans cet état heureux, et nous le goûterons bien davantage après avoir essuyé tant d'orages.

Vous me ferez enfin tourner la tête avec M. le maréchal de Villeroi: comment voulez-vous que je croie qu'il recule quand on avance? Il faut qu'il y ait quelque malentendu que vous ne m'expliquez pas, et qui m'impatiente au dernier point; mais ce ne sera pas la première fois qu'il y aura eu des choses dans la vie qui m'ont échauffé le sang. Je suis, madame, entièrement dévouée à vos volontés, pourvu que vous n'attaquiez pas mes amis quand ils n'ont pas de tort.

# LETTRE CXCI.

## A LA MÊME.

Madrid, le 30 novembre 1711.

LL. MM. CC., madame, n'ont point reçu de lettres de la cour de France le dernier ordinaire, et j'ai été privée aussi de celles que vous me faites l'honneur de m'écrire tous les huit jours. M. de Bonnac soupçonne que c'est parce que l'on voulait bientôt dépêcher un courrier. Par des lettres particulières nous avons appris que les Hollandais continuent d'être fort irrités, et la reine Anne à être ferme dans sa résolution, ce qui fait un grand plaisir. Vous en aurez, madame, de savoir que la reine continue dans sa grossesse très-heureusement, et que S. M. C. et notre précieux prince se portent fort bien. LL. MM. n'ont fait autre chose, depuis qu'elles sont à Madrid, que de donner des audiences à tous les conseils, et à mille autres gens qu'elles ont gracieusés. Pour moi, madame, ma maladie, dont je me remets assez bien, n'a pas laissé de m'empêcher d'avoir l'honneur d'assister aussi régulièrement que je l'aurais voulu à ces fonctions, parce qu'il fait un air froid et pénétrant qui n'est pas bon pour une convalescente. M. le duc de Vendôme a donné

part à S. M. C. de la prise de la ville de Cardone, et qu'il espérait dans peu d'emporter le château, ce qui resserrera beaucoup le prince de Staremberg; il n'y a rien d'ailleurs en cette cour digne de votre curiosité. Je prends la liberté, madame, de vous adresser une lettre pour M. le maréchal de Villeroi, en réponse à celle que vous m'avez envoyée de lui; je désire continuellement les vôtres, étant plus sensible que je ne puis vous l'exprimer aux assurances que vous voulez bien m'y donner de votre amitié.

## LETTRE CXCII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 20 juin 1714.

Par un malentendu, madame, vous n'êtes point encore informée du sujet du voyage de M. de Chalais, et ce n'est que d'aujourd'hui que le roi d'Espagne lui fait savoir, par un courrier qu'il lui dépêche, qu'il doit demander une audience au roi pour avoir l'honneur de lui dire sa commission. S. M., aussi modeste que vos jeunes demoiselles de Saint-Cyr, voudrait passionnément cacher à tout le monde, le plus long-temps qu'il se pourrait, ce que sa seule conscience l'oblige à faire, et

qu'il n'y eût que le roi et vous qui fussiez dépositaire de son secret. Cependant si S. M. T. C. jugeait à propos que le cardinal del Giudice et M. de Torcy le sussent, S. M. C. vous prie que ce soit mon neveu qui leur en fasse part, afin qu'ils ne puissent croire que ce soit par défiance qu'on leur cache cette affaire, et qu'on ne puisse savoir mauvais gré à mon neveu de leur avoir fait un mystère de ce qu'il devait taire pour obéir.

M. l'abbé de Mornay arriva hier, et m'a fait l'honneur de venir dîner ce matin avec moi en fort bonne santé. Celle de toute cette famille royale est de même, et je suis toujours, madame, la servante la plus dévouée que vous puissiez avoir.

## LETTRE CXCIII.

### A LA MÊME.

Madrid, le 20 juin 1714.

Je ne puis m'accoutumer, madame, à ce que vous voulez que je croie que vous n'êtes pas maîtresse de votre conduite; et je serais plus disposée à croire qu'aimant autant que vous faites à vivre retirée, vous vous servez de ce prétexte pour ne pas voir les gens quand il vous plaît;

néanmoins vous êtes trop vraie pour dire le contraire de ce que vous pensez, surtout à une amie sur laquelle vous pouvez exercer votre empire; c'est pourquoi je conclus que mon neveu est bien malheureux de ne pouvoir avoir l'honneur de vous faire sa cour, et moi privée de la satisfaction que j'aurais eue qu'il eût pu vous entretenir sur plusieurs matières qu'il est impossible de mettre dans une lettre. Vous pouvez, madame, sans courir aucun risque, me faire des reproches, me gronder et m'aimer, puisque je ne suis pas immanquable, que je souffrirai sans murmurer, et que je ne vous en aimerai pas moins. Souffrez aussi, s'il vous plaît, que j'en use avec la même confiance. Notre commerce deviendrait fade s'il n'était mêlé de tout ce qui nous passe par la tête de différent, et je craindrais que vous vous dégoûtassiez du mien si je n'étais que votre complaisante.

M. le maréchal de Berwick va donc enfin faire la conquête de Barcelone; il y a long-temps qu'elle serait réduite si vous l'aviez voulu. Le roi d'Espagne a écrit à ce général très-obligeamment à Perpignan; nous serons très-aises de lui faire des remercîments à Madrid, après cette conquête, qui n'est pas le seul service important qu'il ait rendu à cette couronne. Il pourra me dire tout ce qu'il jugera à propos; je l'écouterai volontiers, et je lui répondrai le mieux qu'il me sera possible. Vous êtes trop bien informée, madame, des grandes affaires, pour ignorer tout ce qui s'est

passé sur celle de ma souveraineté; ainsi il serait inutile de vous répéter tout ce qui s'est fait, et surtout lorsqu'on assura le roi d'Espagne qu'aussitôt qu'il se serait désisté de la garantie des Hollandais, je serais mise en possession de cette souveraineté; mais par malheur pour moi, S. M. C. ne l'eut pas plus tôt fait, qu'on n'en parla plus, et on a laissé venir insensiblement le traité de Radstadt pour me renvoyer à celui de Bade, où, à vous dire confidemment, madame, mes amis ne croient pas que je doive avoir grande espérance. L'éloignemeut fait grand tort en beaucoup de choses, et je pense comme vous à cet égard.

Graces à Dieu, vous rendez justice à madame de Caylus, et êtes touchée de son mérite : elle n'a rien de fardé, et est d'ailleurs aussi aimable par l'esprit que par la figure. Je regarde comme un bonheur pour vous, madame, qu'elle ait l'honneur d'être votre nièce, et que vous ne hasardiez rien en lui ouvrant votre cœur, puisqu'elle ne saurait vous manquer sans se manquer à elle-même. Je m'attends que le prince de Chalais en sera charmé, et je le louerai de son bon goût. M. le marquis de Caylus est né recommandé auprès de moi; et je puis avoir l'honneur de vous assurer, madame, que je lui rendrai tous les bons offices qui me seront possibles. Je serai fort aise qu'un fils de madame de Caylus vienne à Madrid, je m'imaginerai que ce sera le mien, surtout s'il veut bien me regarder comme sa seconde mère. Défaites-vous, je vous conjure, de cette petite fièvre

qui vous affaiblit; elle ne laisse pas de m'importuner, quoiqu'elle ne soit pas dangereuse.

On a mandé ici, madame, la sédition qu'il y a eu à Lyon, et que M. le maréchal de Villeroy irait pour y pacifier tout; il est fâcheux que sa goutte le retienne chez lui, sa présence ne pouvant produire que de bons effets partout où il paraîtra.

Quelquefois le changement d'air fait du bien; celui de Rambouillet, étant différent de celui de Marly et de Versailles, peut vous guérir de vos incommodités. J'ai vu cette maison autrefois, et je me souviens d'y avoir disputé avec feu M. le duc de Montausier, ce qui ne vous étonnera pas. Ces disputes étaient accompagnées, comme vous savez, madame, de la politesse de l'hôtel de Rambouillet, où le tabac n'était point connu, non plus que d'autres modes qui se sont introduites depuis, qui n'y auraient pas été admises.

M. l'abbé de Mornay n'est pas assez vieux pour y avoir pu profiter de cette politesse; mais il a suivi d'autres exemples qui font connaître qu'il a été en bonne école. Il a eu l'honneur de voir LL. MM. CC. et les trois princes; il m'a semblé qu'il en était assez content; je le suis extrêmement de lui; je lui laisse le soin, madame, de vous apprendre s'il l'est de moi. Il m'a dit qu'il était pressé de se mettre en chemin pour Lisbonne pour le baptême du prince dont le roi doit être le parrain, à cause que la reine de Portugal sera inquiète jusqu'à ce qu'il soit fait. La mauvaise mode est établie dans ce pays-là de n'y point ondoyer

les enfants. J'ai prédit, madame, à cet ambassadeur qu'il ne se divertirait pas dans cette cour; j'en ai des relations qui m'en font juger. La nôtre est toujours au Pardo, où elle se trouve bien, et où vous avez une respectueuse servante entièrement à vous.

## LETTRE CXCIV.

### A M. LE CARDINAL ACQUAVIVA.

( Par extraordinaire. )

Du 20 juin 1714.

Le roi d'Espagne, monsieur, sur tout le bien que vous m'avez mandé de madame la princesse de Parme, qui lui a été confirmé par plusieurs endroits non suspects, a résolu de donner à cette princesse la préférence pour la mettre sur le trône; et comme S. M. souhaite que son mariage soit fait avec promptitude, elle m'ordonne, monsieur, d'avoir l'honneur d'écrire à votre éminence de vous tenir tout prêt pour l'aller traiter à Parme, d'abord que S. M. vous redépêchera un second courrier : elle n'attend pour cela que le consentement du roi son grand-père auquel elle a envoyé exprès pour l'avoir. On vous enverra, monsieur, par ce second courrier, toutes vos instructions bien clairement, afin de ne vous laisser aucun

doute. Ainsi S. M. vous prie, comme je viens de le marquer à V. Exc., de vous préparer secrètement pour vous rendre à Parme, ne voulant pas perdre un moment à conclure cette affaire.

Je suis, monsieur, etc., etc.

*P. S.* Toute cette famille royale est en parfaite santé.

## LETTRE CXCV.

### A M. LE PRINCE DE CHALAIS.

Du 20 juin 1714.

J'ai reçu vos deux lettres du 4 juin après que le courrier qu'on a dépêché à M. le cardinal de Giudice a été parti, et j'ai vu avec chagrin que ma lettre que vous avez reçue par M. Duvivier, n'était pas assez claire, et que dans le doute où elle vous laissait, vous n'avez pas cru devoir demander votre audience. Je vous envoie donc un courrier à toutes jambes pour vous dire de la part de S. M. C. de l'aller demander au roi et à madame de Maintenon, pour déclarer à S. M. T. C. la nécessité où S. M. se trouve de se remarier, par les raisons que je vous ai marquées de sa part. Vous aurez donc l'honneur de leur dire que S. M. C. trouve que mademoiselle la princesse de

Parme lui convient plus que tout autre, ayant de très-bonnes relations de sa sagesse, de sa figure et de sa santé, et qu'elle la supplie d'y donner son approbation, n'ayant pas voulu, par le respect et la tendresse qu'elle a pour le roi son grand-père, faire aucun pas dans cette affaire sans savoir si elle lui était agréable.

Si S. M. T. C. n'approuvait pas absolument, par des raisons qu'on ne saurait prévoir, le mariage de cette princesse, le roi d'Espagne vous ordonne de proposer la petite-fille de la reine de Pologne, qui est à Rome, dont la mère est de la maison Palatine et nièce de l'impératrice première douairière, de la reine d'Espagne et de madame l'électrice de Bavière.

Je vous envoie une lettre tout ouverte pour madame de Maintenon, où vous verrez que par modestie et non par défiance, S. M. C. désirerait que personne ne sût le mariage qu'il va traiter; et vous vous règlerez, mon cher neveu, sur la réponse qu'elle vous donnera à ce que je lui mande en cette lettre. Vous nous dépêcherez ensuite de votre audience le même courrier pour nous en apprendre le résultat, S. M. C. ne voulant pas perdre un moment pour faire venir madame la princesse de Parme, qui, comme je viens de vous le dire, lui paraît beaucoup plus convenable qu'aucune autre princesse pour lui et pour ses sujets.

Je n'ai rien, mon cher neveu, à ajouter à tout ceci, que les assurances de la véritable amitié que j'ai pour vous.

# LETTRE CXCVI.

## A MADAME LA PRINCESSE DE PIOMBINO.

Du 23 juin 1714.

Depuis que j'ai l'honneur de vous connaître, ma chère nièce, j'ai conçu tant d'estime pour vous, que j'ai toujours désiré de vous en donner des preuves; et c'est avec bien de la joie que je me donne aujourd'hui l'honneur de vous écrire pour vous faire mon très-humble compliment sur le choix que le roi a fait de V. Ex. pour l'honorer de la commission de conduire en Espagne la princesse que le roi a résolu de mettre sur son trône; j'ai eu l'honneur de l'assurer qu'elle ne pouvait trouver personne de votre mérite, de votre rang, et de votre zèle, qui fût si capable que V. Ex. de se bien acquitter de cet important emploi, et je n'ai point craint de me trop avancer en disant cette vérité. Vous recevrez, ma chère nièce, votre instruction que le roi m'a ordonné d'envoyer au cardinal Acquaviva pour vous la remettre, en vous recommandant, à l'un et à l'autre, le plus de secret qu'il sera possible de garder, souhaitant que son mariage ne se sache qu'à la dernière extrémité. Je me prépare toute la satisfaction avec laquelle je suis

capable de vous embrasser à votre débarquement à Valence, ou à Alicante, et je regarderais comme un bonheur pour moi si je pouvais, en cette cour, vous être bonne à quelque chose, vous suppliant de croire que vous n'avez pas de parente ni d'amie qui soit avec plus de passion que je suis de V. Exc. la très-humble et très-obéissante servante.

## LETTRE CXCVII.

### A M. LE CARDINAL GUALTERIO.

Du 23 juin 1714.

C'est avec toute la satisfaction dont je suis capable, monsieur, après le malheur d'avoir perdu la reine, dont la douleur me devient tous les jours plus sensible, que je vois, par la lettre dont le roi honore V. Em., l'estime particulière qu'elle fait de son mérite, et qu'elle a de son talent et de sa probité, puisqu'elle lui confie de traiter le second mariage que S. M. lui explique, et dont par conséquent il n'est pas nécessaire que j'aie l'honneur de l'entretenir. Je me contenterai donc, monsieur, d'assurer V. Em. que S. M. et les trois princes qu'elle m'a fait celui de confier à mes soins jouissent, graces à Dieu, d'une aussi parfaite santé que nous pouvons le désirer; je vous en souhaite de tout

mon cœur une pareille, continuant d'être la plus véritable amie que puisse jamais avoir V. Em., et sa très-humble et très-obéissante servante.

## LETTRE CXCVIII.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 24 juin 1714.

Je vous rends mille graces, monsieur, des informations que vous m'avez données de M. de Schlieben; car il est bon de connaître les gens qui veulent s'attacher dans les cours, où, d'ordinaire, les aventuriers ne viennent guère que pour en tirer quelque grace; celui-ci vient en demander, et la reine douairière paraît fort s'y intéresser, l'ayant fort recommandé au roi d'Espagne, et m'ayant fait l'honneur de m'en écrire mille biens. A propos de cette reine, monsieur, elle faît son compte que M. le duc de Saint-Pierre ne songe plus à revenir la servir, et elle a prié le roi, son neveu, de lui former une cour, n'ayant plus personne d'aucune représentation chez elle, ce qui ne convient ni à cette princesse, ni à S. M., qui m'a fait l'honneur de m'ordonner de vous le faire savoir, à cause que vous aviez souhaité que M. votre beau-frère, qui était alors à Savone, remplît les charges de

mayordome mayor et de grand écuyer, qui étaient vacantes chez la reine douairière: et que vous sussiez aussi bien que lui qu'elle n'aurait pas songé à lui donner des successeurs, si M. le duc de Saint-Pierre eût témoigné avoir envie de continuer ses très-humbles services à la reine, sa tante. Faites-moi donc l'honneur, je vous supplie, monsieur, de me faire une réponse que je puisse montrer à S. M. C.

M. l'abbé de Mornay est venu au Pardo où le roi a été bien aise de le voir et de l'entretenir. Cet ambassadeur l'a assuré de la parfaite santé du roi, qui est la plus grande consolation qu'on puisse avoir après tant de malheurs réitérés. Je souhaite, monsieur, que vous n'ayez que des sujets de satisfaction, et ce m'en sera une véritable, si vous êtes bien persuadé, comme je vous en supplie, de la parfaite estime que j'ai pour vous.

## LETTRE CXCIX.

### A M. LE CARDINAL DEL GIUDICE.

Du 25 juin 1714.

J'AI eu l'honneur de remettre au roi, monsieur, la lettre que vous avez mise dans mon paquet, et qui contient à peu près la même chose que ce

que V. Em. me mande. Vous aurez rendu justice au prince de Chalais en jugeant qu'il n'a fait qu'exécuter ponctuellement les ordres du roi catholique, qui l'avait destiné à la commission dont il est chargé avant que vous partissiez de cette cour, et qui lui a recommandé un secret inviolable par des raisons que V. Em. saura un jour, et que je puis lui assurer qui ne sont nullement contraires à l'estime et à la confiance si bien fondées que le roi a pour vous. Ne croyez donc point qu'il ait pour V. Em. aucune réserve qui puisse partir de méfiance, et si vous voulez me faire l'honneur de m'en croire, monsieur, moi qui suis votre plus véritable servante et votre plus solide amie, ne vous arrêtez point à de certaines apparences qui blessent votre délicatesse par le zèle infini que vous avez pour le roi votre maître, et qui néanmoins ne vous sont nullement préjudiciables. Vous n'ignorez pas, monsieur, non plus que M. le cardinal de la Tremoille, que les rois disent et taisent tout ce qui leur plaît, et que nous autres sujets sommes nés pour leur obéir aveuglément; trop heureux encore qu'ils daignent agréer notre entière soumission, étant des déités en terre qui ne nous permettent pas d'entrer dans leurs desseins. Tout ce discours se réduit à tâcher de vous faire connaître que vous ne devez point vous inquiéter, puisque vous devez être sûr des bonnes graces de S. M. C. J'y ajouterai, s'il vous plaît, que vous ne devez pas non plus, monsieur, faire l'injustice à mon neveu de lui savoir mauvais gré

qu'il vous fasse un mystère malgré lui : il en est peut-être plus fâché que vous; et sachant combien je vous honore, il se ferait un extrême plaisir de vous marquer qu'il est en tout dans les mêmes sentiments. Vous m'obligerez fort, quand vous verrez madame la duchesse d'Elbœuf et madame la princesse d'Épinay, de leur rendre mille très-humbles graces d'avoir bu à ma santé chez M. Voisin : il y a long-temps que je me flatte que je ne lui suis pas tout-à-fait indifférente, non plus qu'à M. le maréchal de Tessé et à M. le duc de Frêmes. Je suis toujours plus aise de savoir la haute réputation que vous vous acquerrez en France, par la part que je prends à tout ce qui touche V. Em., dont je suis plus que personne la très-humble et très-obéissante servante.

*P. S.* Le roi et les princes se portent parfaitement bien.

## LETTRE CC.

### A M. LE PRINCE DE CHELAMARRE.

Du 25 juin 1714.

Ne doutant pas, monsieur, que M. le baron de Capres n'ait reçu, il y a déja long-temps, toutes ses instructions et des ordres du roi confor-

mes à ce que vous êtes tombés d'accord ensemble dans les juntes que vous avez tenues chez M. d'Aubigny, je ne répéterai rien sur ce sujet. S. M. aurait fait passer, dès à présent, M. le marquis de Montéléon à Londres, où vous croyez unanimement qu'il serait nécessaire pour animer cette cour à soutenir fortement les engagements qu'elle a pris avec celle-ci sur ce qui me regarde. Si le roi eût jugé qu'il eût pu partir d'Utrecht sans y conclure la paix de Hollande et celle de Portugal, que S. M. ne veut pas qui souffre la moindre dilation; la première, parce qu'elle veut donner cette marque de sa déférence à son grand-père; et l'autre, parce qu'il lui convient de n'avoir plus de guerre en Espagne.

Je ne saurais assez vous faire de remercîments, et à M. le cardinal, de toutes vos attentions, dont je ne suis toutefois point surprise, comptant aussi solidement que je fais sur l'honneur de l'amitié de V. Exc. et sur la sienne : c'est ce qui m'a obligé, monsieur, à lui répondre avec la liberté d'une véritable servante et amie sur sa dernière lettre que j'ai eu l'honneur de rendre au roi. La connaissance que j'ai du cœur et de l'esprit de ce prince m'a engagé à parler à M. le cardinal avec la confiance que je fais, prétendant par-là lui faire connaître l'humeur du roi afin qu'il s'y conforme sans la moindre peine et sans la moindre inquiétude. Faites-vous, s'il vous plaît, montrer sa lettre et ma réponse, et comptez entièrement, monsieur, tous deux, je vous sup-

plie, sur mes parfaites intentions, étant plus que qui que ce puisse être entièrement à vous, et votre très-humble et très-obéissante servante.

## LETTRE CCI.

### A Mme DE MAINTENON.

Du 2 juillet 1714.

La paix de Hollande me paraît finie présentement, madame; ainsi il n'en faut plus parler.

Il ne fallait pas une grande pénétration pour m'apercevoir que vous étiez un peu refroidie pour moi; mais il faudrait en avoir beaucoup plus que je n'en ai pour connaître par où je m'étais attiré ce malheur, n'ayant rien à me reprocher, mon obéissance et mon zèle pour le roi ne s'étant jamais démentis au milieu de tant d'événements extraordinaires que la bizarrerie de mon étoile m'a fait trouver.

Je ne sais, madame, pourquoi M. le maréchal de Villeroi aurait trouvé mauvais que vous m'eussiez fait la confidence de vos tentations; que hasarderiez-vous à me les faire? cela ne pourrait produire au contraire qu'un très-bon effet, puisque je sais garder les secrets, et que nous nous serions éclaircies sur des points qui font entre nous des mal-entendus dont je souffre. Je crois,

madame, que la présence de ce maréchal dans son gouvernement, où il est révéré et aimé, ne pourra produire qu'un très-bon effet. Il y trouvera l'archevêché de Lyon vacant : aurait-on le courage de n'y pas placer M. l'abbé de Villeroi, dont cette famille est en possession depuis si long-temps, et où elle a si bien servi le roi? Vous, madame, qui ne voulez vous mêler de rien, ne prendrez vous point sur vous-même en cette rencontre d'en faire ressouvenir le roi? Si j'avais l'honneur d'être auprès de vous, je prendrais la liberté de vous reprocher votre timidité, quand il s'agit principalement des intérêts de vos serviteurs et amis. Vous en avez un qui est venu prendre congé de S. M. C. pour aller en Portugal. Nous nous sommes entretenus tête à tête plusieurs heures, et je souhaite qu'il ait été aussi content de ma conversation que je l'ai été de la sienne. Il se prépare à passer une vie assez mélancolique à Lisbonne, et je crois qu'il ne se trompe pas. Vous croirez aisément, madame, que la plupart de nos discours ont roulé sur votre sujet. Il est certain qu'on ne s'accoutumera point à toutes les pertes que l'on a faites dans la maison royale, et qu'il est très-fâcheux que madame la duchesse de Berry étant grosse, n'ait pas donné un prince; s'étant blessée d'une princesse, l'affliction en aura été moindre. Tous ceux qui avaient acheté des charges chez feu M. le duc de Berry sont dignes de compassion si le roi n'a pitié d'eux, comme il y a lieu de l'espérer de sa générosité.

Je serais bien fâchée que la fièvre de M. le maréchal de Berwick l'empêchât de partir promptement; on écrit de l'armée qu'il ne tiendra qu'à lui, d'abord qu'il y sera, d'ouvrir la tranchée, tout étant prêt pour cela.

Monsieur l'abbé Mornay m'ayant demandé très-honnêtement si dans son peu de séjour à Madrid il devait faire quelque visite, j'ai répondu qu'il ferait bien d'en rendre aux grands qui l'avaient vu et aux autres personnes considérables, et de demander aussi aux maris s'ils trouveraient bon qu'il vît mesdames leurs femmes, qui étaient en petit nombre. La marquise de Bedmar en était; et je lui prescrivis une veuve (1), que vous auriez trouvé fort mauvais, madame, qu'il n'eût pas distinguée, puisque vous l'honorez de vos bonnes graces; je ne pense pas que vous m'en désapprouviez.

Si vous êtes attachée au roi d'Espagne, je puis vous assurer qu'il le mérite par l'estime et la véritable amitié qu'il a pour vous. Il me fait l'honneur de me le témoigner souvent, et S. M. se garderait bien de le faire si elle ne le sentait.

Dieu conserve le roi et monseigneur le dauphin dans la bonne santé où vous me représentez qu'ils sont, et qu'il rétablisse la vôtre, madame, pour longues années: c'est ce que je désire avec ardeur!

---

(1) Apparemment la duchesse d'Albe.

# LETTRE CCII.

## A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 2 juillet 1714.

Il y a long-temps, monsieur, que je n'ai reçu de vous de lettres dont j'aie été plus contente que de votre dernière du 18 juin, parce que j'y ai trouvé, ce me semble, les mêmes sentiments de confiance dont vous m'avez honorée autrefois, quelque sujet que j'aie cru avoir en plusieurs rencontres de crainte que vous ne fussiez plus autant de mes amis que vous l'étiez. Je n'ai point cessé de vous aimer et de souhaiter le retour de votre amitié; ainsi vous n'avez pas de peine à me persuader que vous en avez; car on se flatte aisément de ce qui peut être agréable, et je vous assure que je suis fort sensible à ce que vous me mandez à cet égard, d'autant plus que, renouvelant une liaison plus étroite entre nous, je suis persuadée que cela ne peut être que bon pour le service du roi et celui de S. M. C. Toutes sortes de raisons, monsieur, doivent nous y porter, et j'ai eu encore l'honneur de dire à ce prince, l'autre jour qu'il discourait avec moi sur le présent et sur l'avenir, que je ne connaissais aucune

personne si capable que vous de servir utilement le roi son grand-père et lui, et par conséquent la France et l'Espagne, puisque vous avez, monsieur, tout l'esprit, la prudence et la discrétion nécessaires en semblable occasion. S. M. C. en convint, et la conversation s'acheva en me faisant l'honneur de me dire que je lui ferais plaisir de vous faire part de la bonne opinion qu'elle a de vous. Je conviens que tout ce qui ne sera pas dicté par le roi ne sera que chimères, et que ce ne sera que de sa volonté qu'il y aura des réalités; s'il arrivait quelque malheur à quoi on ne saurait songer sans trembler, vous avez l'honneur d'être auprès de lui, monsieur; vous aimez sa gloire, la famille royale, la justice et votre patrie, et il n'y a qu'à se reposer sur les soins d'un ministre attentif à remplir ses devoirs et ceux d'un honnête homme. Vous devez être satisfait de ma confiance, qui va bon train; vous ne le serez pas moins de la vérité avec laquelle vous me trouverez toute ma vie entièrement à vous, si vous vous confiez, comme je vous en supplie, absolument à moi, et comme vous n'aurez jamais lieu de vous en repentir.

M. l'abbé de Mornay vint prendre congé hier, pour partir demain. Le roi d'Espagne lui a fait l'honneur de lui donner une longue audience, et de lui parler sur plusieurs matières différentes dont il a été bien aise qu'il fût informé. Cet ambassadeur, monsieur, m'a semblé en être fort content, comme S. M. l'a été de lui : il ne man-

quera pas apparemment de vous en rendre compte, et par devoir et parce qu'il vous est très-attaché personnellement; aussi il serait très-inutile de vous le répéter.

M. le cardinal del Giudice nous paraît charmé des bontés du roi, de ses distinctions, et des honnêtetés qu'il reçoit de toute la cour. Tout le monde les écrit dans celle-ci, et cela lui fait beaucoup d'honneur. Vous voyez, monsieur, que S. M. C. sait faire de bons choix, et l'on doit se flatter que cette Émin. contribuera fort à la parfaite intelligence entre le grand-père et le petit-fils, qui est si désirable.

J'ai lu la réponse des états-généraux à M. le marquis de Châteauneuf touchant ma souveraineté. Cette affaire, monsieur, entre vos mains, doit avoir un favorable succès, appuyée avec autant de force que vous me marquez de l'honneur de la protection du roi, et cette obligation sera aussi grande que la grace singulière de S. M. C. en ma faveur.

# LETTRE CCIII.

## AU MÊME.

Du 10 juillet 1714.

Vous ne m'avez point fait l'honneur de m'écrire par le dernier courrier, monsieur; vous eussiez pu pourtant le faire, et me faire entendre deux mots sur une affaire dont vous avez sans doute connaissance, et dont vous ne devez savoir aucun mauvais gré à ceux qui vous l'ont cachée. Vous en conviendrez dans quelque temps, monsieur, et vous seriez injuste si vous ne le faisiez pas. M. le comte de Ribera, que vous connaissez, menera madame sa femme, qu'on dit être belle et aimable. J'ai eu l'honneur de présenter cet ambassadeur au roi d'Espagne et aux princes : il m'en a paru content, il n'a point oublié le français, ni sa politesse; il demeurera une quinzaine de jours à se reposer. Je voudrais que M. l'abbé de Mornay ne sentît pas plus de chaud en passant en Estramadoure que nous en avons ici; on ne s'aperçoit pas qu'on soit en été. Mes nouvelles, monsieur, sont bien courtes. Je vous honore parfaitement.

Du 11 juillet.

Un courrier extraordinaire, arrivé ce matin, m'a apporté, monsieur, votre lettre du 2 juillet, qui me dédommage un peu de n'en avoir point eu par le dernier ordinaire : je rouvre la mienne pour répondre aux principaux articles que la vôtre contient. J'ai bien cru que vous ne seriez pas indifférent à la manière dont le roi d'Espagne pense sur votre sujet, non plus qu'au soin que j'ai eu de vous apprendre le plaisir que j'en ressens : cela vous doit confirmer dans le dessein que vous avez de lever, autant qu'il vous sera possible, tous les embarras qui pourraient obscurcir la bonne intelligence qui doit être entre nos deux rois, comme je ferai, de mon côté, tous mes efforts pour empêcher que la malice et les artifices, qui ne sont que trop communs dans les cours, ne fissent naître quelques soupçons dans l'esprit de S. M. C. Si les effets sont conformes à ma bonne volonté, il n'y aura rien à craindre de ce côté-ci ; et vous et moi, monsieur, aurons la satisfaction d'avoir parfaitement rempli nos devoirs de bons sujets et de bons serviteurs ; et par conséquent, quelque chose qu'il puisse arriver dans les suites, nous jouirons d'une tranquillité d'ame qui ne serait point sujette à la bizarrerie des événements. Malgré toute votre éloquence, vous ne me persuaderez point que je ne doive pas avoir pour objet une honnête retraite ; tout me flatte dans cette idée, et je vois assurément que je la

souhaite plus que jamais. Je sacrifierai néanmoins encore quelque temps dans cette cour avant d'exécuter mon dessein, parce que le roi m'en refuserait la permission, surtout dans une conjoncture que vous n'ignorez pas, et que S. M. voudrait pouvoir se cacher à elle-même, se rappelant à la mémoire très-vivement la seule chose du monde qu'elle a cru capable de la rendre heureuse. Cependant, monsieur, se voyant forcée à un second liéu, elle me fait l'honneur de croire qu'elle a quelque besoin de moi pour mettre quelque ordre dans ce nouvel établissement, dont les commencements sont importants. Ce prince a imposé un secret impénétrable au petit nombre de gens à qui il l'a confié, voulant que cette affaire n'éclate que quand on ne pourra plus l'empêcher : c'est ce qui a fait que le prince de Chalais s'est trouvé très-mortifié d'être obligé à se taire jusqu'à ce qu'il eût reçu ses ordres, quoiqu'il se sente très-honoré d'une pareille commission. Ne lui sachez donc point mauvais gré de son silence : il est trop honnête homme pour manquer à son devoir, et pour ne pas desirer de s'attirer votre estime. L'amitié que j'ai pour lui m'engage à vous prier de l'en vouloir honorer. Je vous informerai à l'avenir de cette affaire, que M. le cardinal Acquaviva est chargé de traiter lui-même. Les contemplatifs de Madrid n'en ont pas la moindre connaissance ; ainsi, elle sera conclue avant que le bruit s'en épanche. Je crois aisément, monsieur, que les Allemands auront le procédé que vous

prévoyez, et que le traité de Rastadt les mettra en sûreté de tout.

Le rang et les dignités de M. le cardinal del Giudice, joints à ses talents, ne pourront le rendre suspect, puisque, quand il aura achevé ce qu'il a si bien commencé, S. M. C. le rappellera pour le mettre en usage auprès de lui, et il ne donnera aucun ombrage. Vous lui confierez, quand il vous plaira, ce qui vous paraît si délicat, dont il ne fera qu'un très-bon usage. Je conviens qu'il faut conserver la paix et éviter de donner de la jalousie ; mais, monsieur, il ne faut pourtant pas perdre de vue ce qui échapperait si l'on laissait tout aller sans y faire attention. C'est m'expliquer avec vous assez intelligiblement pour que vous puissiez me comprendre ; vous comprendriez des choses plus difficiles, pénétrant comme vous êtes.

## LETTRE CCIV.

### A M. DE COURSON, INTENDANT A BORDEAUX.

Du 16 juillet 1714.

Je savais, monsieur, par M. le prince de Chalais, qui fait un grand fonds sur l'honneur de votre amitié, l'envie que vous aviez de lui procurer un mariage désirable par toutes sortes d'endroits, et

je vous en aurais témoigné ma reconnaissance par l'intérêt que je prends à tout ce qui regarde sa maison et sa satisfaction particulière, si l'extrême malheur que j'ai eu de perdre la reine m'avait pu permettre de penser à autre chose qu'à adoucir la douleur de S. M. C., et conserver les trois précieux princes que cette admirable princesse nous a laissés pour éterniser sa mémoire. Présentement je vais répondre, monsieur, à ce que vous me faites l'honneur de m'écrire touchant l'établissement dont il est question. Quand la naissance, les biens; et l'aimable figure dont on me représente mademoiselle d'Aubijoux, ne la rendraient pas un si bon parti qu'elle l'est, je compterais pour beaucoup la sagesse de sa conduite et la douceur de son humeur, étant ce qui contribue le plus au bonheur d'un mari; celui que vous et moi lui destinons est très-honnête homme, plein des sentiments d'un homme de sa qualité, honoré de l'estime de S. M. C. et fort aimé de moi. Il donnera un rang à madame sa femme, qu'il est bien juste qu'elle ait, et elle aura l'honneur d'être une des dames du palais qui jouissent de dix mille livres de pension et d'un logement. Elle aurait des compagnes qui ne lui feraient point de honte, qui sont toutes grandes. Ainsi, monsieur, si elle s'éloignait de France pour venir en cette cour, elle y trouverait de quoi s'y consoler. Vous pouvez donc continuer à agir sur ce pied-là dans cette affaire pour la perfectionner; je vous en serai très-obligée, et je vous supplie de croire que je serai

fort aise d'avoir cette obligation à une personne de laquelle je suis déja très-véritablement très-humble servante.

*P. S.* S. M. C. ayant des mesures à prendre avec le roi son grand-père, comme elle a accoutumé quand elle veut honorer de la grandesse un Français, je vous prie, monsieur, que cet article soit secret; mais vous pouvez être sûr que le roi d'Espagne m'a déja ordonné de faire savoir au prince de Chalais qu'elle lui fera l'honneur de lui donner cette dignité, et que cette grace sera publique d'abord que S. M. T. C. l'aura approuvée.

---

## LETTRE CCV.

### A Mme DE MAINTENON.

Au Prado, le 20 juillet 1714.

Le roi d'Espagne apprit hier, madame, que la tranchée a été ouverte le 12 devant Barcelone, et que M. le maréchal de Berwick avait renvoyé, avec un noble mépris, deux tambours avec des lettres pour lui qui venaient d'un nommé Villaroel, espagnol, et un des plus obstinés traîtres; ce général faisant dire à ces tambours de les reporter, ne voulant pas entendre parler des rebelles à moins que ce ne soit pour implorer la

souhaite plus que jamais. Je sacrifierai néanmoins encore quelque temps dans cette cour avant d'exécuter mon dessein, parce que le roi m'en refuserait la permission, surtout dans une conjoncture que vous n'ignorez pas, et que S. M. voudrait pouvoir se cacher à elle-même, se rappelant à la mémoire très-vivement la seule chose du monde qu'elle a cru capable de la rendre heureuse. Cependant, monsieur, se voyant forcée à un second [illegible] l'honneur de croire qu'elle a [illegible] pour mettre quelque ordre [illegible] établissement, dont les commencements sont importants. Ce prince a imposé [illegible] au petit nombre de gens [illegible] voulant que cette affaire n'é[illegible] ne pourra plus l'empêcher : [illegible] que le prince de Chalais s'est [illegible] d'être obligé à se taire jusqu'à ce qu'il eût reçu ses ordres, quoiqu'il se sente très-honoré d'une pareille commission. Ne lui sachez donc point mauvais gré de son silence : il est trop honnête homme pour manquer à [illegible] devoir, et pour ne pas désirer de s'attirer [illegible] estime. L'amitié que j'ai pour lui m'engage à [illegible] prier de l'en vouloir honorer. Je vous [illegible] à l'avenir de cette affaire, que M. le cardinal [illegible] est chargé de traiter lui-même. [illegible] templatifs de Madrid n'en ont pas la [illegible] connaissance [illegible] le bruit s'en [illegible] que les [illegible]

riez qui conviendrait à S. M. qu'elle fît depuis le matin jusqu'au soir pour avoir l'approbation de tout le monde, comme elle le désirerait. Vous vous souviendrez, s'il vous plaît, madame, que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire avant qu'elle vînt au Pardo, que je tenais le roi à la campagne enfermé, dans le temps qu'il était à Madrid, chez le duc de Médina-Cœli; qu'il n'y avait que des étrangers dans ses conseils, et qui fussent admis dans le palais. Je vous répondis alors qu'il n'y en avait aucun dans ses conseils, et que les courtisans qui avaient l'honneur de venir jouer les soirs avec lui étaient de toutes nations, et dans des emplois à son service; vous pouvez demander à M. le cardinal del Giudice si j'avance rien qui ne soit vrai. Le roi d'Espagne est très-éclairé et très-bon, et sait parfaitement bien à qui, et jusqu'où il doit pousser ses bontés et sa confiance, ayant une connaissance entière de ses sujets; néanmoins, madame, il a une si grande envie d'avoir une entière approbation du roi, et par conséquent de vous, que je crois qu'il n'oubliera rien pour se l'attirer. Je serai bien aise que M. le maréchal de Villeroi, après avoir apaisé le tumulte de Lyon, retourne auprès du roi; les hommes comme lui n'y sauraient trop être.

Madame la duchesse de Berry, se trouvant la première princesse à représenter, sera obligée, à Fontainebleau, d'être moins retirée qu'elle ne le projette, et elle aura une grosse compagnie chez elle quand il lui plaira.

Si le cardinal del Giudice parlait aussi bien français qu'il fait de sa langue naturelle, son esprit en brillerait encore davantage. Il ne cesse, et le prince de Chelamare son neveu, d'admirer la bonne santé du roi, de même que la magnificence et les divertissements qui règnent dans sa cour. Dieu l'en fasse jouir des siècles, madame, et vous inspire de m'honorer toujours de votre amitié.

---

## LETTRE CCVI.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 22 juillet 1714.

Quand vous ne m'eussiez pas priée, monsieur, de faire connaître au roi d'Espagne à quel point vous avez été sensible aux égards qu'il a pour vous, je n'eusse pas manqué de me donner l'honneur de lui en rendre compte, désirant comme je fais de confirmer S. M. dans les sentiments d'estime dont elle vous honore; ils l'engageront à ne prendre aucune résolution sur ce qui regarde M. le duc de Saint-Pierre, jusqu'à ce que vous m'ayez mandé s'il est absolument résolu à se retirer d'auprès de la reine douairière. Cette princesse a prié S. M. C. de régler tout ce qui regarde ses intérêts, à quoi elle à répondu qu'elle

concourrait avec plaisir, n'y ayant rien de plus juste, et qu'il convenait de part et d'autre de nommer quelque personne pour en prendre connaissance. Cette reine paraît l'avoir fort agréé, et, en faisant ses remercîments au roi, elle ajoute qu'il suffit pour elle que S. M. C. charge quelque ministre d'en prendre connaissance; ces commencements ne peuvent être plus honnêtes de part et d'autre. Après cela, monsieur, il faudra considérer le testament de Charles II, et tâcher de traiter cette affaire à l'amiable. La volonté ne saurait être meilleure qu'elle l'est de ce côté-ci. Le siége de Barcelone s'avance fort, et les rebelles n'en sont pas moins obstinés. M. le maréchal de Berwick en écrit un long détail au roi d'Espagne, et ce général me mande qu'il espère les réduire bientôt à leur devoir; je ne doute pas qu'il n'en rende au roi un compte exact.

Je suis très-fâchée, monsieur, d'avoir appris le risque où a été madame votre femme de se blesser, et que vous avez une fluxion au pied qui vous empêche de marcher; je ne voudrais pas que vous ressemblassiez par cet endroit à feu M. votre père; il me suffit que vous ayez hérité de toutes ses bonnes qualités pour que je vous honore.

# LETTRE CCVII.

## A M. LE PRINCE DE CHELAMARRE.

Du 22 juillet 1714.

Vous recevez, monsieur, avec tant de politesse et de docilité les conseils que je me suis ingérée de vous donner, que vous m'encourageriez à prendre avec V. Exc. de pareilles libertés à l'avenir, si je croyais que vous en eussiez besoin; mais vous ne courrez pas ce risque, votre conduite en tout secondant votre zèle et l'envie de plaire à un maître qui vous honore d'une estime si bien fondée et d'une affection auxquelles un sujet comme vous ne peut être qu'infiniment sensible. Je puis avoir l'honneur de vous assurer que je n'ai d'autre but que celui de contribuer par ma perpétuelle attention à vous conserver des distinctions si précieuses, et que, quand j'ai une fois promis mon amitié, je ne suis occupée qu'à en donner des marques et à prévenir ce que mes amis pourraient souhaiter d'elle. S. M., monsieur, a lu ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire du 9 juillet, qui lui a fort plu. Elle a su qu'il y avait peu d'apparence qu'on rendît justice à M. le duc de la Mirandole sur l'usurpation de ses états; et comme elle plaint très-fort ce pauvre prince et

qu'elle sait ce qu'il vous est, elle s'est déterminée à lui donner la charge de son grand-écuyer, s'il croit qu'elle lui convienne; et elle m'a ordonné de le faire savoir à V. Exc., afin que vous preniez là-dessus les mesures que vous jugerez à propos. Vous me manderez, s'il vous plaît, si nous aurons quelque chose à faire de ce côté-ci. Le roi prévoit que ce choix sera envié en ce pays-ci, et que peut-être il n'aura pas une entière approbation ailleurs; mais sa générosité est au-dessus de tous ces égards, et il faudrait, s'il vous plaît, que M. le cardinal et vous fissiez comprendre dans la cour où vous êtes les motifs qui ont obligé S. M. C. à donner cette grande charge à un prince étranger. Cette affaire est jusqu'à présent dans un entier secret; c'est pourquoi, monsieur, vous la ménagerez comme vous jugerez à propos, en suivant votre prudence ordinaire. Je crois que le roi, ayant ouï dire beaucoup de bien du chevalier Maffei, pourra lui faire l'honneur de le prendre pour être précepteur de monseigneur le prince; nouvelle raison de crier sans que ce soit la faute du roi. Si les Espagnols s'appliquaient davantage, avec l'esprit que Dieu leur a donné, à toutes les sciences qui conviennent pour l'éducation d'un si grand prince, je suis persuadée, monsieur, que S. M. C. n'irait pas chercher des hommes ailleurs; ainsi, son fils lui étant plus cher que certain applaudissement, elle croit devoir aller au bien. Comptant que V. Exc. et M. le cardinal del Giudice ne font qu'un, je m'en remets à vous de

l'instruire de tout ceci, vous suppliant, monsieur, de me croire entièrement à l'un et à l'autre.

## LETTRE CCVIII.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

(En réponse à sa lettre du 23 juillet)

Du 4 août 1714.

Votre excuse était trop légitime, monsieur, pour ne pas différer à répondre à la lettre que je m'étais donné l'honneur de vous écrire, puisqu'il s'agissait des soins que vous rendiez à madame votre femme, qui en est si digne, et dont je ne désire guère moins que vous la conservation. Je vous rends mille graces de m'avoir tirée d'inquiétude sur le péril où elle a été, en m'assurant que vous n'aviez plus de sujet d'en avoir sur l'accident qui avait fait appréhender pour elle.

Laissez-moi le soin, monsieur, de faire votre apologie, je vous rendrai justice naturellement; et s'il était nécessaire d'y ajouter quelque trait de ma façon pour la rendre plus parfaite, je serais bien aise que vous m'en eussiez plutôt l'obligation que si vous le deviez à la bonne éducation que vous avez eue dans vos premières années. Il entre peut-être un peu d'amour-propre dans ce

discours, mais il n'y a pas moins de vérité; elle se rencontre tout entière en vous répétant que je ne souhaite rien tant que de voir entre le roi et S. M. C. une tendresse réciproque à l'épreuve de la plus artificieuse malice et exempte de toutes sortes de soupçons. Vous me faites un plaisir extrême en m'assurant que vous désirez y contribuer autant de votre côté que je le ferai du mien; et je puis vous avancer que le roi d'Espagne vous regarde comme un ministre rempli de bonnes qualités, et auquel il sera bien aise de devoir la bonne intelligence qu'il espère avoir à l'avenir avec le roi son grand-père.

La résolution qu'a prise S. M. C. de continuer à vivre saintement redonnera une nouvelle reine à sa cour, qui pourra causer peut-être des événements différents du passé. Je suis persuadée que rien n'était si parfait que ce que nous avons perdu, ni si propre à être maîtresse d'un cœur qui ne s'assujétit que par la tendresse. Je voudrais que la princesse qui sera en droit de l'acquérir par la sienne pût y réussir; mais, monsieur, je ne sais si deux passions fortes peuvent succéder promptement l'une à l'autre; la plaie est encore bien vive; et comme la raison a plus de part à ce second engagement que l'inclination, j'appréhende que cette reine ne sente dans les commencements qu'elle succède à une qui faisait seule les délices et la consolation du roi. Il me fait l'honneur de croire que je pourrai contribuer à lui inspirer les moyens de lui plaire, et S. M. voudrait, si ma

santé peut me le permettre, que j'allasse la recevoir quand elle entrera en Espagne avec sa maison; je ne sais encore, monsieur, ce que je pourrai faire là-dessus, n'aimant point à perdre de vue nos trois princes pour un temps considérable. Je crois comme vous qu'il sera difficile que le mariage ne fasse pas de bruit. M. le cardinal Acquaviva, qui en est chargé, a eu la prudence de s'informer si le bruit qui a couru sur le compte du prince de Piémont était fondé, avant que de partir. Il a trouvé que M. le duc de Parme était en pleine liberté, et nous avons su d'ailleurs que ce prince n'avait aucun engagement, et qu'il tiendrait à grand honneur de faire une telle alliance. Ce cardinal, monsieur, a assuré le roi son maître que, d'abord que nous lui dépêcherons le courrier qui lui porterait l'approbation que S. M. T. C. aurait donnée à cette affaire, il se mettrait en chemin sans différer un moment; de manière que, suivant notre calcul, il sera présentement arrivé à Plaisance, où demeure la cour de Parme. Je ne m'étonne pas que celle de Toscane n'ait pas d'envie que la maison de Savoie augmente sa puissance en Italie; ainsi M. le comte de Gergy vous a donné une bonne information. On croit à Madrid que M. le comte d'Albert et moi traitons pour la fille de M. l'électeur, et on ajoute que je le fais par intérêt, voulant pour récompense avoir ma souveraineté. La douleur que vous ressentez par le peu d'espoir que vous avez que M. le baron de Capres puisse réussir à Bade, quoiqu'il soit

# LETTRE CCIX.

## A M. LE CARDINAL ACQUAVIVA.

Du 8 août 1714.

Comme je suppose maintenant V. Éminence à Parme, et que le roi y dépêche ce courrier, je profite volontiers de cette favorable occasion pour me donner l'honneur de vous écrire et vous faire mon compliment par avance, monsieur, d'avoir si bien répondu à la grande confiance dont S. M. vous a honoré dans une affaire si importante pour lui et pour la consolation de ses sujets. On ne saurait être plus satisfaite que S. M. C. l'est de V. Éminence, et elle espère qu'elle concluera aussi promptement qu'elle le désire l'affaire qui vous a conduit à la cour de Parme. Nous avons en celle-ci M. l'abbé Albéroni, de la conduite duquel le roi est très-satisfait, s'étant trouvé dans des conjonctures délicates, et où il a fait voir son esprit et sa prudence; c'est ce qui oblige S. M. à m'ordonner de vous en informer pour que vous insinuiez à M. le duc de Parme que ce sujet lui sera plus agréable que tout autre, puisqu'il ne pourrait avoir d'autre but que d'entretenir une union parfaite entre le roi d'Espagne et le prince

son maître, qui sera si nécessaire pour le bonheur de la nouvelle reine, qu'on ne manquera pas à Madrid de vouloir troubler. C'est par cette raison, monsieur, qu'on ne saurait trop prendre de précautions pour l'empêcher. Vous avez été témoin de l'amour réciproque qui a toujours duré entre notre admirable reine et notre grand et saint roi. Ils n'avaient rien de caché l'un pour l'autre. Il faut que cette même maxime, dont ils se trouvaient si bien, soit suivie dans un second engagement. Le moyen d'y parvenir est d'établir dans les commencements tout ce qui y peut porter, et qu'une princesse se donne tout entière au mari auquel elle veut plaire, sans avoir de petits confidents ou confidentes de domestiques, qui d'ordinaire croient se faire valoir par des rapports capables de gâter l'esprit d'une jeune princesse, surtout quand elle en amène avec elle. La feue reine m'a fait l'honneur de m'avouer plus d'une fois qu'on avait fort bien fait de renvoyer de Perpignan tous les Piémontais et Piémontaises qui l'avaient accompagnée depuis Turin. Nous attendons, monsieur, avec impatience, le courrier que vous dépêcherez après votre arrivée près de M. le duc de Parme; nous en avons beaucoup aussi de savoir la prise de Barcelone qui ne peut tarder, et que nous apportera [illegible] Alexandre Lanty. M. le duc d'Atry se porte très-bien, et est fort exact à profiter de l'honneur que le roi lui fait de l'admettre dans ses parties de plaisir particulières; il joue à l'ombre, et gagne si souvent S. M., qu'il s'attire

par là des reproches d'elle qui toutefois ne le corrigent point. C'est un neveu, monsieur, qui mérite toute la tendresse que vous avez pour lui; et moi la continuation de l'amitié de V. Éminence, que vous ne pouvez refuser à la mienne, non plus qu'à la sincérité avec laquelle je suis votre très-humble et très-obéissante servante.

## LETTRE CCX.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

(En réponse à la sienne du 29 juillet.)

Du 12 août 1714.

J'ai lu avec l'attention que je devais, monsieur, tout ce que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, dans votre lettre du 29 juillet, touchant la bonté avec laquelle le roi n'a point voulu se désister, ni ne veut se désister à l'avenir, des engagements qu'il a pris pour ma souveraineté dans les traités d'Utrecht; il eût été à désirer que S. M. m'eût fait l'honneur de faire une pareille déclaration aux Hollandais, lorsqu'ils la demandèrent pour établir ma souveraineté avant que le roi d'Espagne eût fait sa paix avec eux. Vous avez su, monsieur, apparemment par M. le maréchal de Berwick, qu'il a pris le chemin couvert, et que

les brèches étaient déja grandes le premier de ce mois; nous n'avons rien appris de plus depuis ce temps-là.

Le courrier que M. le duc de Parme a dépêché à son envoyé pour donner part au roi de l'ordre que le roi d'Espagne avait donné à M. le cardinal Acquaviva d'aller traiter le mariage de la princesse de Parme l'a appris à Madrid, la chose ayant été ici si fort ignorée, qu'on y discourait de madame la princesse de Bavière, de l'infante de Portugal, et d'une archiduchesse, chacun suivant son imagination ou sa politique. Beaucoup de courtisans ont voulu m'en faire des compliments que je n'ai pas cru devoir recevoir, jusqu'à ce que le cardinal Acquaviva ait donné part à S. M. C. du succès de sa commission, ce qui ne se sait point encore par lui : nous attendons de ses nouvelles de jour en jour. S. M. a été bien aise, monsieur, que vous m'ayez fait l'honneur de m'écrire du bien de madame la princesse de Parme, et qu'il vous parût que c'était le meilleur choix qu'on pût faire. L'estime qu'elle a pour vous lui fait croire que vous êtes capable de juger solidement de tout.

M. d'Aubigny est enfin arrivé depuis quatre jours; il vint hier ici, et m'entretint quelques moments, n'oubliant pas de me représenter le fond solide que je devais faire sur votre amitié. Il s'en est retourné à Madrid pour écrire plus à son aise apparemment, tout le monde s'empressant pour le visiter; il reviendra demain, et nous re-

parlerons plus au long. Il m'a fait un grand plaisir en m'assurant de la parfaite santé du roi et de monseigneur le dauphin, dont madame la duchesse de Ventadour a soin très-obligeamment de me donner des nouvelles.

J'ai eu l'honneur de rendre compte au roi catholique de ce que vous me mandez sur le sujet de la reine douairière. Il m'a ordonné, monsieur, de vous répondre qu'il dépendra de cette princesse de demeurer en quelque ville d'Espagne quand on y sera en repos, et qu'il tâchera de la rendre la plus heureuse qu'il sera possible, et de régler tout ce qu'elle peut prétendre avec une commune satisfaction. Cette reine m'a fait l'honneur de me témoigner toujours tant de confiance et d'amitié, que je ferai tout de mon mieux pour lui en marquer ma respectueuse reconnaissance. Je vous supplie, monsieur, de me croire entièrement à vous.

## LETTRE CCXI.

### A M. LE PRINCE DE CELAMARRE.

Au Pardo, le 13 août 1714.

Par la lettre de V. Exc. du 24 juillet, j'apprends, monsieur, toutes les mesures que vous avez prises

et toutes celles que vous prévoyez qu'il faudra prendre pour faire réussir mon affaire à Bade, ou aux conférences qui se tiendront en Flandre, à quoi il me semble qu'il n'y a rien à ajouter. Je crains que M. le baron de Capres n'ait rien à faire de mieux dans ce premier endroit que la protestation que vous avez bien voulu prendre la peine de former pour cet effet. M. le marquis de Torcy paraît m'y préparer par ses lettres consécutives. Dans sa dernière, il m'assure que le roi très-chrétien donnera une déclaration par laquelle ses ministres feront connaître qu'il ne s'est point désisté des engagements qu'il a pris dans les traités faits à Utrecht. Il me paraît que cette déclaration m'aurait pu être plus utile si elle eût été faite avant la paix de Hollande, comme je lui mande. Il faudra pourtant tâcher d'en profiter dans une autre conjoncture, et je suis persuadée que M. le cardinal et vous en saurez tirer tout l'avantage possible.

J'ai déja eu l'honneur de vous avertir qu'il est à appréhender que la cour de France désapprouve que S. M. C. donne une des grandes charges de sa maison à un prince italien. On dit déja que ceux de cette nation sont bien favorisés; le mariage du roi avec une princesse italienne augmentera fort la jalousie contre cette nation. Personne que vous, monsieur, n'a été informé jusqu'à présent de la pensée de S. M. C., et elle m'ordonne de vous mander que vous fassiez des réflexions sur les conséquences que cela pourrait

porter; elle a songé d'ailleurs que M. le duc de la Mirandole, étant souverain, devait prétendre un titre que vous savez que les grands du royaume ont évité de donner, et que, voulant faire plaisir à monsieur votre beau-fils, cela pourrait peut-être lui attirer des désagréments; votre sagesse et votre bon esprit vous feront sans doute peser toutes choses en cette rencontre, et c'est ce que vous ferez, s'il vous plaît, m'expliquant avec toute sorte de liberté votre sentiment.

A l'égard de M. de Maffei, M. le cardinal de la Tremoille m'en mande du bien, mais il prétend qu'il lui manque les qualités nécessaires pour avoir l'honneur d'être précepteur de M. le prince; ainsi, monsieur, il faudra jeter les yeux sur quelque autre.

Tout Madrid sait à présent la démarche qu'a faite l'envoyé de Parme près de M. le marquis de Torcy, et que ce mariage est public en France; ce ministre m'en avertit : il avait été caché en notre cour jusque-là. On m'en a voulu faire des compliments, que je n'ai point reçus, parce que le roi n'a point encore avis de M. le cardinal Acquaviva de son arrivée à Parme; on attend un courrier de moments à autres. J'ai cependant le portrait de la princesse, que l'abbé Alberoni m'a donné; si elle n'est point flattée, elle paraîtra bien, et S. M. en est contente. La réduction de Barcelone est longue à venir après le chemin couvert que nous avons pris; nous avons eu le bonheur de n'y perdre que peu de gens; Dieu veuille que

la fin de ce siége soit aussi heureuse! Toute la famille royale est en parfaite santé; celle de M. le duc de Jovenaisse me parut bonne hier qu'il me fit l'honneur de venir dîner chez moi pour s'aller acquitter, comme ambassadeur de M. le cardinal del Giudice, de ce qu'il avait à dire au prince, qui le reçut très-bien. Je suis, monsieur, plus que personne, votre très-humble, etc.

---

## LETTRE CCXII.

### A M. LE CARDINAL ACQUAVIVA.

Du 15 août 1714.

Nous avons appris, monsieur, par votre courrier, votre heureuse arrivée à Parme, et le mariage arrêté du roi, qui l'attendait avec impatience. Le secret, comme vous me faites l'honneur de me le mander, et comme je l'avais prévu dès le commencement, était aussi nécessaire que la vigilance avec laquelle vous vous êtes rendu en cette cour. S. M. ne peut être plus contente qu'elle l'est du zèle et de la conduite de V. Éminence; et sans prétendre vous louer, je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous dire qu'il était impossible de mieux faire que vous n'avez fait. On vous envoie, monsieur, tout ce qui se

passa dans le mariage de la feue reine, pour que vous puissiez mieux prendre vos mesures. Le roi veut bien que ce soit M. le marquis de Maidalchini qui ait l'honneur de servir de mayordome à la nouvelle reine, comme le fit le comte Scotti, puisque madame la princesse de Piombino et V. Éminence le désirez. Quand il sera débarqué en Espagne, il s'en retournera sur les mêmes vaisseaux avec cette princesse, si elle ne veut pas venir jusqu'à Madrid; et si elle y vient, il l'y accompagnera pour s'en retourner avec elle, puisque sa compagnie lui sera agréable pour le voyage. Il me paraît que la princesse de Piombino pourrait aller jusqu'à Parme, et entrer seule avec la reine dans le carosse de S. M., se mettant sur le devant comme faisant fonction de camarera-mayor afin d'éviter les embarras qu'il pourrait y avoir si S. M. allait avec mesdames les duchesses de Parme et de Modène, pour les places qu'elles tiendraient dans son carrosse; car V. Éminence sait que la reine de Sicile et madame la reine mère, et grand'mère de la feue reine, avaient les traitements royaux, ce qui fait une différence. La camarera-mayor a toujours sa place sur le devant, suivant ce que je viens de vous marquer; et si ces deux princesses étaient dans le carrosse, il faudrait de nécessité que madame la duchesse de Modène fût à ses côtés; je ne sais comment tout cela s'ajusterait. Il serait donc plus aisé que mesdames les duchesses de Parme et de Modène, après avoir dit adieu à la reine dans le palais, lui

fissent *una finezza* en se trouvant dans le lieu où vous vouliez qu'elles allassent, et qu'elles fissent en pied avec la princesse de Piombino leurs tendres embrassements : tout ceci est approuvé du roi. Cependant, monsieur, S. M. laisse à votre bon esprit à juger ce que vous croyez le plus convenable. Je suis fort aise que M. et madame la duchesse de Parme aient la satisfaction de voir partir de leurs états la princesse leur fille une si grande reine; et je comprends qu'ils ont eu raison par les exemples qui ont été en Italie en semblables rencontres.

Le portrait a paru fort bien, et j'espère que l'original plaira encore davantage. Le roi écrit à madame la princesse de Parme une lettre qui m'a paru fort galante, et que vous ne serez point fâché de lui présenter. Je vous suis très-obligée, monsieur, d'avoir assuré cette princesse de l'envie que j'aurais d'avoir l'honneur de lui plaire, en lui témoignant mon respect. Je vous supplie aussi de faire connaître à M. le duc et à madame la duchesse de Parme que je tâcherai de mériter d'être honorée de leur estime et de leur confiance. Je voudrais fort que M. le cardinal de Gualterio fût nommé pour légat *à latere;* il s'acquitterait parfaitement de cette fonction, et le roi a fort approuvé que vous lui ayez fait savoir qu'il désirait qu'il eût été chargé de votre commission si vous n'eussiez pu la faire vous-même.

Madame la princesse de Piombino donne une nouvelle preuve de son attachement pour S. M. C.,

en acceptant avec joie d'accompagner la reine en Espagne, sa santé étant délicate, et mesdemoiselles ses filles demeurant à Rome sans elle pendant son absence. Je serai ravie de pouvoir lui être bonne à quelque chose. Je crois que cette princesse, venant à Madrid, voudra profiter de l'occasion de l'escadre de la reine; et comme elle ne serait pas à son aise pour le logement dans le vaisseau de S. M., on pourra la mettre dans un autre; aussi bien si elle était dans celui de S. M., elle causerait trop d'embarras pour la reine et pour elle. Si la princesse Pio a l'honneur de la voir devant son embarquement, il faudra lui donner l'*almohada*, parce que vous n'ignorez pas que M. le prince Pio est grand d'Espagne. Je crois n'avoir plus rien à ajouter à ceci, si ce n'est l'assurance de la vérité avec laquelle j'honore V. Éminence.

*P. S.* Depuis ma lettre écrite, l'abbé Alberoni est venu au Pardo pour me prier de représenter au roi l'extrême désir que M. le duc de Parme a d'avoir l'honneur de manger avec la reine, ce qui a obligé le roi de reparler d'un autre cérémonial que celui que je vous ai marqué; il vous le fait écrire, monsieur, par D. Joseph de Grimaldi, et je crois que M. l'abbé Alberoni en rend compte à son souverain. Tous ces cérémoniaux sont assez pleins de difficultés, et vous aurez besoin de toute votre habileté si vous pouvez contenter tout le monde sans préjudicier à la majesté du roi; néanmoins,

j'ai une si grande idée de votre savoir faire, que j'espère que vous en viendrez à bout. Quant à notre amie le princesse de Piombino, son cérémonial est tout réglé, puisque au pis aller elle n'aura qu'à aller attendre la reine où la cour de Parme la quittera, et alors faire sa fonction de conductrice, s'asseoir sur un *almohada* ou tabouret sans dos, et manger à la table de S. M., coucher dans sa chambre, lui donner sa chemise et la servir dans tout ce qui est honorable, laissant faire le reste aux domestiques de la reine; c'est ce que je fis depuis Nice jusqu'en Espagne, et je prends garde d'aussi près à ce qui la touche que je l'aurais fait pour moi-même.

---

## LETTRE CCXIII.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 19 août 1714.

Toutes les graces du roi, monsieur, me touchent si sensiblement, que vous comprendrez aisément que je n'ai rien de plus pressé à mettre dans cette lettre que la très-respectueuse reconnaissance que j'ai de celle qu'il m'a faite en permettant au prince de Chalais d'accepter la grandesse dont le roi d'Espagne veut bien l'honorer.

Je vous supplie, monsieur, de me faire l'honneur d'en faire mon très-humble remercîment au roi, et comme un ami qui saura bien mieux que moi-même faire connaître à S. M. ce que je pourrais moins bien lui exprimer de ma sensibilité pour ses bontés. Monsieur le comte du Luc m'a confirmé, monsieur, tout ce que vous m'avez mandé de l'entier éloignement où lui et M. de Saint-Contest ont trouvé les ministres de l'archiduc de me rendre justice sur ma souveraineté. Je n'en ai point été surprise, et il y a long-temps que je me suis aperçue qu'elle prenait un mauvais tour. Je vous suis cependant très-obligée, monsieur, du chagrin que vous m'en faites paraître, puisque vous comprenez parfaitement l'importance dont il était pour moi que je possédasse l'état que S. M. C. m'a fait l'honneur de me donner. Vous auriez trop souvent à me remercier si vous le faisiez toutes les fois que je voudrais vous donner des preuves de ma sincère amitié; contentez-vous donc, je vous prie, en l'agréant d'y répondre par la vôtre; bannissons-en, monsieur, les compliments, et comptez bien solidement sur la bonne foi avec laquelle je suis à vous.

Je suis très-fâchée d'apprendre le dangereux état où est M. le duc de Beauvilliers; je plains fort sa femme, que j'ai toujours honorée. Oserais-je vous supplier, monsieur, de vouloir bien me faire savoir si une nouvelle que le secrétaire d'Angleterre vient de m'apprendre a quelque fondement? c'est que M. Prior est chargé d'un pou-

voir de la reine de la Grande-Bretagne, pour proposer une ligue défensive entre la France, l'Espagne, la Sicile et l'Angleterre, et si vous croyez qu'elle plaise à l'archiduc et aux Hollandais. Le siége de Barcelone fait perdre beaucoup de gens, et c'est une triste chose.

S. M. C., voulant qu'un homme de représentation allât porter la *joya* à la princesse qui arrivera reine, a choisi M. le duc de Médina-Cœli pour se trouver à son débarquement, qui sera apparemment à Vinaros ou à Alicante; ce duc a paru fort sensible à cet honneur.

---

## LETTRE CCXIV.

### A Mme DE MAINTENON.

Du 27 août 1714.

On aurait grand tort, madame, si on m'accusait de m'ingérer de donner au roi d'Espagne des conseils qui fussent déraisonnables et qui pussent déplaire au roi; ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'aperçois que j'ai le malheur de n'en être pas bien connue. Ce serait me donner de la tête contre le mur que de prétendre de si loin vous faire connaître la vérité, que je vous ai tant de fois expliquée, et dont vous m'avez paru dans des temps

être persuadée. Il faut donc que je prenne le parti, quoique avec déplaisir, de trouver ma seule consolation dans la rectitude de ma conduite, et que j'attende de la bonté de Dieu d'imprimer dans les cœurs la vérité que lui seul pénètre, les hommes étant si sujets à être trompés. Voilà, madame, la réponse que je fais à l'article de votre lettre du 12 août, où vous me faites l'honneur de me marquer, en me parlant de la ratification de la paix de Hollande, que c'est de moi que l'on se plaint à cause des retardements de cette paix.

De la manière dont vous me dépeignez M. Voisin, je ne m'étonne pas, madame, que le roi l'ait choisi pour chancelier, pour ministre de la guerre, et pour être honoré de sa confiance, puisque les hommes qui ont autant de bonnes et grandes qualités qu'il a sont trop rares pour ne s'en pas servir dans les emplois les plus importants. Je me souviens de toutes les louanges que les officiers lui donnaient, et à feu madame sa femme, lorsqu'il était intendant en Flandre. On avait fait courir le bruit, un peu avant la mort de madame Voisin, que sa faveur était diminuée auprès de vous, madame; je m'imagine que c'est un conte.

Je ne savais pas, madame, que M. le chancelier de Pontchartrain fût janséniste, et je croyais seulement qu'il aurait demandé à se retirer comme l'avait fait M. le Pelletier, pour mieux penser à son salut. Toutes les richesses que vous m'assurez qu'il a, s'il n'avait point d'autre occupation, seraient bien employées à faire de bonnes œuvres,

et lui seraient par conséquent plus profitables que la liberté qu'il aura d'entretenir à son aise les beaux-esprits que vous dites qui sont de son parti. Le mien est si médiocre, que je vous avoue, madame, que je m'accommoderais mieux des gens qui en ont de moins subtils, qui ne servent souvent qu'à jeter dans des labyrinthes d'où on a bien de la peine à sortir.

Je plains fort madame la duchesse de Beauvilliers; je m'attends que vous me ferez l'honneur de m'apprendre la première que M. le maréchal de Villeroi aura eu la place de M. son mari dans le conseil. Les nouvelles publiques assurent que l'abbé de Villeroi a été nommé archevêque de Lyon; toutes ces graces dans leur famille me paraissent parfaitement placées, et je m'en réjouis avec vous, qui y auriez sans doute eu bonne part, si le roi eût été moins bien disposé pour ces messieurs. Je voudrais que ce maréchal fût déja près de S. M.; je lui écris aujourd'hui pour lui faire mes compliments, car bon sang ne saurait se démentir. Il serait bien à souhaiter que M. le chancelier pût ajuster les affaires de l'église; on a fait courir le bruit que MM. les cardinaux d'Estrées et de Polignac s'étaient rangés du côté de M. le cardinal de Noailles, et que M. le cardinal de Rohan était moins bien avec le roi.

Madame la duchesse de Lorraine m'a fait l'honneur de m'écrire la mort subite de madame de Vaudemont, dont elle me paraît très-fâchée; je le suis aussi, parce que depuis plusieurs années

elle m'avait témoigné de la confiance et de l'amitié, et qu'elle avait beaucoup de mérite. Madame d'Épinoy, qui ne manque à rien, a, ce me semble, très-bien fait d'aller chercher M. le prince de Vaudemont pour le conduire à Paris, où son affliction se dissipera plutôt qu'à Commercy. Le mariage de mademoiselle de Verchin est très-convenable avec M. le prince de Soubise; on en dit un autre, qui peut-être n'est pas si sûr, du marquis de Villeroi ou d'Alincourt avec mademoiselle de Rohan; tout cela est bien assorti.

Madame la duchesse de Berri, jeune, grande, rouge et fort gaie, comme vous me la représentez, tenant le premier rang avec un bien assez considérable pour le soutenir, fera une grande figure, et s'attachera plusieurs personnes considérables; ce qui fera plaisir au roi, qui lui en a donné les moyens en la faisant sa petite-fille, et lui laissant avec sa générosité ordinaire et très-bien placée ce que S. M. lui avait donné du vivant de monsieur son mari.

Je crains, madame, que les bruits qui courent au sujet de la reine d'Angleterre ne soient que trop fondés; je chasse comme de mauvaises pensées tout ce que je prévois de fâcheux pour l'avenir, n'y pouvant remédier, et étant trop sensible à tout ce qui peut avoir rapport aux événements fâcheux que j'envisage en plusieurs endroits.

Nous sommes ici dans la frayeur de savoir le succès d'un assaut général que M. le maréchal de Berwick a averti S. M. C. qu'il était prêt à don-

nêr; on attend cette terrible action pour faire partir la flotte qui doit aller chercher madame la duchesse de Parme, ne pouvant laisser les trois princes pour long-temps, et ne devant aller qu'à la moitié du chemin. Le roi d'Espagne a nommé madame la marquise d'Aytonne pour accompagner la reine depuis son débarquement à Vinaros jusqu'à l'endroit où j'aurai l'honneur de la trouver. C'est une des plus grandes dames qu'il y ait, et M. son mari, qui est un très-bon sujet, commande le régiment des gardes espagnoles.

M. le marquis de Santa-Cruz est aussi nommé pour grand-maître de la maison de la reine; sa naissance ne cède à aucune autre de ce royaume. Sa grandesse lui vient de Charles V, qui est ce qu'il y a de plus ancien; il n'est ni vieux ni jeune, d'une assez belle représentation, bon castillan, sans haine pour les étrangers, gentilhomme de la chambre, descendant d'ancêtres qui se sont distingués pour le service de leurs maîtres, et qui de plus, madame, s'est distingué lui-même en faisant à ses dépens un régiment de cavalerie, qu'il amena au roi quand S. M. C. avait besoin de troupes après sa première sortie de Madrid. Cela fait connaître qu'elle sait récompenser les bonnes actions, qui en cette espèce ont été fort rares. Le comte de Saint-Estevan, qui avait cette charge, était absolument incapable de l'exercer, étant comme un enfant et s'évanouissant à tout moment. Ceux qui avaient envie d'être honorés de cette charge sont les seuls qui peuvent ne pas ap-

prouver ce qu'on a fait en faveur du marquis de Santa-Cruz. On conserve au comte de Saint-Estevan les prérogatives et les appointements qu'il avait. Mon attachement sincère pour vous, madame, ne saurait plus augmenter ni diminuer, étant dans le point de sa perfection.

## LETTRE CCXV.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 27 août 1714.

Quoiqu'il n'y eût pas d'apparence de compter sur une longue vie pour de la reine d'Angleterre, dont les incommodités étaient souvent répétées, on n'en sera pas moins fâché, monsieur, si sa mort est véritable, les suites en pouvant devenir très-préjudiciables. Cependant il est si difficile de juger des événements, et on y est si souvent trompé, que je crois qu'il est de la sagesse de tâcher de prendre les meilleures mesures qui dépendent de la prudence humaine, et de remettre le reste entre les mains de Dieu. Je me souviens d'une chose qui m'y confirme et que vous n'aurez pas oubliée; c'est qu'on regardait en France pour un grand malheur que le prince d'Orange eût monté sur le trône parce qu'il était de nos ennemis. J'ai

ouï dire à gens qui le connaissent particulièrement qu'il aurait cessé de l'être, et qu'il fût devenu de nos amis pour s'y maintenir, son autorité étant si fort diminuée, qu'il était presque honteux de se voir réduit au seul titre de roi. La désunion des lords d'Oxfort et Bollimbrock, qui leur était si préjudiciable et à leur parti, fait bien connaître que les hommes sont incompatibles, et que leurs maîtres en souffrent. Il est certain, monsieur, que rien ne serait plus utile et plus doux que d'être en paix avec tout le monde; j'ai toujours été de cette opinion, quoiqu'on m'ait souvent accusée du contraire, j'en suis encore; le roi d'Espagne le sait bien, et, si l'on ne me rend pas justice là-dessus, ce n'est pas moi qui ai tort; cela est un peu dur à digérer, et je ne puis m'y accoutumer. S. M. C. vous fera savoir ses raisons et ses intentions; j'ai toujours l'honneur de l'assurer de la bonté des vôtres; je ne la trompe point, parce que je suis persuadée que vous me parlez sincèrement, et que vous continuerez à le faire.

M. le maréchal de Villars aura bientôt fait à Bade, puisqu'il n'y va, dites vous, que pour signer la copie du traité fait à Radstadt. Quelque paix qu'on pût faire avec l'archiduc, il est difficile de me donner l'espoir qu'il me rende justice sur ma souveraineté : ce prince s'est trop expliqué sur la répugnance qu'il y avait, et par des termes trop injurieux pour qu'il puisse changer. Cela n'empêchera pas, s'il convient à S. M. C. de s'a-

juster avec lui, que je prenne la liberté de lui conseiller d'être la première à le faire.

Nous sommes ici, monsieur, dans l'impatience et la crainte de savoir le succès d'un assaut général que M. le maréchal de Berwick a mandé qu'il devait donner. La quantité d'honnêtes gens qu'on a accoutumé de perdre dans ces sortes d'actions fait trembler. D'abord que Barcelone sera forcé, le roi d'Espagne fera partir les vaisseaux qui iront chercher la reine. Comme je ne pourrai, monsieur, aller jusqu'à Vinaros, où cette princesse débarquera, parce que je ne saurais trop m'éloigner long-temps des trois princes, S. M. a nommé madame la marquise d'Aytonne, dont vous connaissez la naissance et le rang, pour l'accompagner depuis ce lieu jusque dans celui où j'aurai l'honneur d'aller au devant de la reine. M. le marquis de Santa-Cruz, qui est un des meilleurs sujets que le roi ait, a été nommé pour *mayordome-mayor*, parce que le comte de Saint-Estevan n'était plus en état de remplir cette place. On laisse néanmoins à ce dernier les honneurs et les appointements de cette charge. Soyez toujours bien persuadé, monsieur, je vous prie, de la vérité avec laquelle je vous honore.

# LETTRE CCXVI.

## A LA REINE.

Du 30 août 1714.

S'IL m'était possible de m'éloigner pour longtemps des princes que le roi m'a fait l'honneur de me confier, l'empressement que j'ai de faire ma cour à V. M. ne m'aurait pas permis de n'aller qu'à quatre journées au devant d'elle, et j'aurais compté pour rien la peine d'un long voyage pour avoir le plaisir et l'honneur de me trouver au débarquement de V. M., et la féliciter la première sur le bonheur qu'elle aura de recevoir la couronne d'un des plus grands et plus aimables monarques du monde, qui ne songera qu'à rendre V. M. heureuse. Je le serais trop, madame, si, me trouvant auprès d'une princesse aussi parfaite que la renommée publie V. M., je pouvais me flatter qu'elle daignât recevoir mon attachement avec quelque bonté. J'ose supplier très-humblement V. M., madame, de croire que je n'omettrai rien de tout ce qui pourra dépendre de mes soins pour mériter cet honneur, et qu'elle ne rencontrera jamais personne qui soit avec plus de soumission et de respect que je suis, de V. M. la

très-humble, très-obéissante et très-dévouée servante.

## LETTRE CCXVII.

### A M. LE CARDINAL DEL GIUDICE.

Du 5 septembre 1714.

Le dernier courrier que V. Éminence a dépêché au roi arriva hier ici, et je reçus la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire avec celle qui était pour S. M., qui contenait des matières assez importantes pour qu'elle lui fût remise en main propre. Vous ne pouviez, monsieur, répondre avec plus de prudence ni d'esprit que vous l'avez fait, quand on vous a fait savoir à la cour de France que votre séjour y donnait de l'inquiétude; et il me semble que S. M. vous a donné en cela une entière approbation. Je voudrais, monsieur, qu'elle eût cru pouvoir en faire de même dans une autre occasion où elle est très-sensible, et sur laquelle elle vous fera apprendre ses sentiments. Elle a choisi pour cet effet le prince Pio, qu'elle sait être fort de vos amis, et d'une distinction qui vous fera connaître l'estime et la considération qu'elle a pour V. Éminence. Je souhaite de tout mon cœur qu'il vous trouve dans les dis-

positions que le roi désire d'un aussi bon sujet que vous, et que vous me fassiez la justice de croire qu'il n'y a personne au monde qui prenne une plus véritable part que je prends à tout ce qui vous touche; j'ai supplié M. le prince Pio de vous rendre compte d'une longue conversation que nous avons eue ensemble, qui vous le confirmera. Je me flatte qu'elle n'aura pas de peine à vous en convaincre, et que V. Éminence me fera l'honneur de me croire sa très-humble, etc.

---

## LETTRE CCXVIII.

### A M. LE PRINCE DE CELAMARRE.

Du 5 septembre 1714.

J'HONORE trop M. le cardinal del Giudice et vous, monsieur, pour ne pas être affligée véritablement de voir que M. votre oncle ait donné matière au roi d'être mécontent d'avoir fait un pas que S. M. croit si opposé à son autorité royale, quand elle a d'ailleurs tant de preuves de son zèle et de son attachement. J'aurai l'honneur d'avouer à V. Exc., monsieur, que j'en ressens un sensible chagrin, et que je reconnais en cette rencontre combien je m'intéresse en tout ce qui touche la gloire et la satisfaction de toute votre

très-humble, très-obéissante et très-dévouée servante.

## LETTRE CCXVII.

### A M. LE CARDINAL DEL GIUDICE.

Du 5 septembre 1714.

Le dernier courrier que V. Éminence a dépêché au roi arriva hier ici, et je reçus la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire avec celle qui était pour S. M., qui contenait des matières assez importantes pour qu'elle lui fût remise en main propre. Vous ne pouviez, monsieur, répondre avec plus de prudence ni d'esprit que vous l'avez fait, quand on vous a fait savoir à la cour de France que votre séjour y donnait de l'inquiétude; et il me semble que S. M. vous a donné en cela une entière approbation. Je voudrais, monsieur, qu'elle eût cru pouvoir en faire de même dans une autre occasion où elle est très-sensible, et sur laquelle elle vous fera apprendre ses sentiments. Elle a choisi pour cet effet le prince Pio, qu'elle sait être fort de vos amis, et d'une distinction qui vous fera connaître l'estime et la considération qu'elle a pour V. Éminence. Je souhaite de tout mon cœur qu'il vous trouve dans les dis-

positions que le roi désire d'un aussi bon sujet que vous, et que vous me fassiez la justice de croire qu'il n'y a personne au monde qui prenne une plus véritable part que je prends à tout ce qui vous touche; j'ai supplié M. le prince Pio de vous rendre compte d'une longue conversation que nous avons eue ensemble, qui vous le confirmera. Je me flatte qu'elle n'aura pas de peine à vous en convaincre, et que V. Éminence me fera l'honneur de me croire sa très-humble, etc.

## LETTRE CCXVIII.

### A M. LE PRINCE DE CELAMARRE.

Du 5 septembre 1714.

J'HONORE trop M. le cardinal del Giudice et vous, monsieur, pour ne pas être affligée véritablement de voir que M. votre oncle ait donné matière au roi d'être mécontent d'avoir fait un pas que S. M. croit si opposé à son autorité royale, quand elle a d'ailleurs tant de preuves de son zèle et de son attachement. J'aurai l'honneur d'avouer à V. Exc., monsieur, que j'en ressens un sensible chagrin, et que je reconnais en cette rencontre combien je m'intéresse en tout ce qui touche la gloire et la satisfaction de toute votre

maison. M. le prince Pio, qui ne s'y intéresse pas moins que je le fais, et qui est ami particulier de V. Exc., vous exprimera mieux que je ne pourrais faire quels sont mes sentiments. J'ai été bien aise que S. M., par la confiance qu'elle a en lui, l'ait choisi pour aller trouver S. Éminence à Bayonne, puisque c'est une marque de l'estime qu'elle conserve pour S. Éminence. Il a bien voulu me promettre, monsieur, de vous marquer celle que j'ai pour vous, et le fond que vous devez faire sur la plus véritable amie que vous puissiez jamais avoir, et qui est avec passion votre très-humble, etc.

---

## LETTRE CCXIX.

### A Mme DE MAINTENON.

Du 7 septembre 1714.

Je ne pus, madame, le dernier ordinaire, me donner l'honneur de répondre à votre lettre du 19 août, parce qu'elle me fut rendue trop tard. Je voudrais les avoir dans le même instant que la poste arrive pour satisfaire mon impatience et celle de S. M. C., qui les lit et les relit avec moi, avec autant d'attention que de plaisir, ayant beaucoup de goût, et trouvant dans ce que vous me

mandez, madame, de quoi contenter son esprit; je puis vous assurer aussi qu'elle n'est nullement indifférente à l'amitié que vous lui témoignez par la haute estime qu'elle a pour vous, et qu'elle regarde les assurances que vous m'en donnez pour une preuve certaine de la tendresse que le roi son grand-père a pour elle, à quoi elle est très-sensible.

Je ne vous demande point que vous me confiiez des secrets; je sais par expérience qu'on les doit garder religieusement: mais je crois être en droit d'exiger de votre bonté à mon égard de me dire vos sentiments sur une infinité de choses, de même que je vous expliquerais les miens avec la liberté que vous me permettez, puisque c'est ce qui rend les commerces agréables; c'est ce qu'il faut dans le nôtre, et se bien garder de l'interrompre; il ne fait mal à personne, et, en un besoin, il n'y en a point qui ne pût voir ce que nous nous écrivons.

Je suis bien lasse de tous les différents du cardinal de Noailles et du mauvais effet que produit la désunion des deux partis; le juste chagrin que tout cela donne au roi m'afflige, et je me représente le déplaisir que vous en avez. Est-il possible que quelque personnage savant et zélé ne puisse pas faire voir la raison à celui qui s'en écarte? ce serait un grand bonheur et une égale mortification pour les ennemis de la France, qui voudraient allumer le feu en dedans lorsque la paix doit l'éteindre au dehors. Si les meilleurs

théologiens, qui s'y sont employés jusqu'à cette heure, n'ont fait que blanchir, je ne sache plus que mon amie madame de Cailus capable d'en venir à bout; car il faut en changer, étant presque impossible qu'ils ne soient aigris, et elle est plus propre que tout autre à y insinuer de la douceur.

M. le cardinal del Giudice regrettera en s'en allant la noblé et bonne compagnie qui l'admettait dans ses parties de divertissements; c'est dommage de perdre un si bon courtisan, qui ne se scandalise pas des opéras, et qui au contraire les trouve très-bons pour instruire la jeunesse, parce que le vice y est toujours condamné. Il était accoutumé à Rome à des pièces de théâtre moins modestes, approuvées néanmoins de tout le sacré collége, et où les religieux les plus sévères aux yeux des papes ne font nulle difficulté d'être spectateurs; ainsi on ne doit pas être surpris que cette Éminence leur ressemble. Je me souviens d'avoir ouï chez moi des disputes entre des abbés français et romains sur le chocolat, et ceux-ci y être prêts à accuser les premiers d'hérésie, à cause qu'ils soutenaient que cette boisson rompait le jeûne, quand les italiens assuraient qu'on en pourrait même prendre trois ou quatre fois par jour sans contrevenir aux commandements de l'église. On est dans cette opinion en Espagne, et on n'a pas le moindre scrupule de suivre cet usage.

Dieu veuille, madame, que les espèces de con-

vulsions qu'a eues M. le Dauphin, et qui ont dû faire trembler, viennent des grosses dents qu'il a à percer! Depuis que j'ai eu l'honneur de voir son portrait si ressemblant à feu madame sa mère, j'en suis encore plus vive pour sa conservation. Le gouvernement d'Angleterre vient de donner part au roi d'Espagne de la mort de leur reine. S. M. a reçu copie de la représentation que ce gouvernement a faite au roi au sujet des Catalans, avec la réponse que S. M. T. C. y a fait faire, qui est digne de sa sagesse, de sa justice et de sa tendresse pour le roi son petit-fils. Je ne saurais vous exprimer, madame, combien il en est satisfait; quand il l'aurait dictée lui-même, elle n'aurait pu être mieux. Je suis ravie quand je suis témoin de ce qui peut de plus en plus lier nos deux rois. M. le maréchal de Berwick fait espérer par un courrier venu hier au soir qu'il s'achemine à donner enfin un assaut général qu'on désire et que l'on craint. Je ne sais comment il est possible qu'ayant été prêt d'épouser mademoiselle de Monaco, on se rabaisse à épouser de l'argent sans naissance. Je ne suis pas surprise que vous l'ayez été du mariage du fils de M. le comte de Roucy; je ne croyais pas madame sa mère capable de tomber de si haut. Pour M. le chancelier, je ne lui pardonnerais de prendre un second engagement qu'avec madame votre nièce, parce qu'elle le confirmerait dans les bons sentiments où il est, s'il en avait besoin. Je conviens qu'il fera mieux de donner tous ses soins au service du roi, et à

ceux de sa famille. Vous me le faites très-fort estimer, et je suis même trompée si je ne l'aime.

Les personnes qui ont si bon esprit que madame de Cailus prennent rarement des entêtements; mais quand il arrive par hasard qu'elles en ont, elles s'en défont bientôt, et au lieu d'avoir honte de les avouer, elles se font gloire de confesser qu'elles ont eu tort. J'ai un neveu qui est charmé d'elle et de ses politesses, qui est M. de Chalais; je vous supplie de la remercier des manières obligeantes qu'elle a eues pour lui, me flattant d'y avoir eu quelque part.

Vous n'ignorez pas que le roi a bien voulu consentir que le roi son petit-fils l'honorât de la grandesse avec des conditions qu'il y met, et auxquelles le prince de Chalais se soumet avec le respect et l'obéissance qu'il lui doit. J'ai déja prié M. le marquis de Torcy d'en faire mes très-humbles remercîments au roi, et je vous supplie encore, madame, de me rendre le même bon office.

M. le maréchal de Villeroi me rend justice en vous répondant pour moi de mes parfaites intentions, puisque j'embrasserai avec empressement toutes les occasions d'unir de plus en plus nos deux rois, lorsqu'on me fera savoir tout naturellement de quoi il pourra être question. Je suis bien aise, madame, que la vivacité de ce maréchal ne se soit point ralentie; j'avoue que j'ai été en colère contre lui; mais comment faire autrement quand on veut me faire connaître quel est l'attachement que je dois avoir pour le roi, lorsque

je prétends être en droit de n'avoir rien à apprendre là-dessus? Qu'est-ce que M. d'Antin a de mieux à faire que de vous mettre à votre aise dans votre chambre? je gagerais que c'est votre faute et non la sienne si vous y gelez de froid par la grande et disproportionnée fenêtre par où entrent tous les vents. Il aime trop le roi pour vouloir vous tuer.

Je remets à juger du mérite de la nouvelle reine quand j'aurai l'honneur de la voir; il en revient de toutes parts des merveilles.

Je suis de votre avis, madame; les enfants sont bien mieux avec des jaquettes qu'avec des chausses, si ce n'est quand ils sont parvenus à six ou sept ans; c'est pour cela que j'ai attendu que monseigneur le prince des Asturies eût cet âge; elles lui vont à merveille.

Je me serais bien doutée, par certaines raisons, qu'on attendait que la cour fût partie de Versailles pour faire le mariage de M. le prince de Soubise, et c'est très-bien fait. Madame la princesse d'Épinoy me paraît bien fâchée de n'avoir pu engager M. le prince de Vaudemont à retourner à Paris; il y serait cependant beaucoup mieux qu'en Lorraine, où sa juste affliction ne se dissipera pas aussi promptement qu'elle ferait dans un pays où il n'est pas permis de regretter les morts au milieu des vivants. Vous avez donc, madame, une grande idée du courage des hommes en certaines rencontres; j'en connais cependant qui en montrent partout hors dans certaines per-

tes, malgré les apparences, qui quelquefois sont trompeuses. Si le public ne leur pardonne pas, Dieu leur en sait bon gré, et c'est un sacrifice qu'on lui fait, quoi qu'il en coûte.

Vous me dépeignez la cour à Fontainebleau médiocrement divertissante, puisque chacun tire de son côté; les princesses qui la forment ont des caractères différents; mais toutes s'efforceront apparemment d'amuser le roi, et c'est ce qu'on peut demander d'elles. C'est une jolie chose d'avoir des maisons de campagne; j'entre très-fort dans ce goût-là; ainsi je ne suis pas surprise qu'on y coure quand on en a. Je connais une partie de celles que vous me faites l'honneur de me marquer; je connais le désert de madame la duchesse; il y avait un fameux moulin qui était devenu une laiterie; je ne sais si on y a conservé ce magnifique édifice. Cette princesse me faisait l'honneur de m'y mener quelquefois; je n'ai pas oublié celui que j'ai eu d'y faire collation avec le roi, vous, madame la feue comtesse de Gramont et la pauvre madame d'Hudicourt, et que S. M. y était de très-bonne humeur, faisant de ces railleries fines dont on se sentait toujours obligé. Mille pardons, madame, de la longueur de ma mauvaise lettre.

# LETTRE CCXX.

## A M. LE COMTE DE BERGHEIST.

Du 7 septembre 1714.

Comme vous avez pris la peine de me donner part, monsieur, que vous partiez pour Namur, où vous alliez accommoder vos affaires, j'ai voulu vous y laisser arriver auparavant de remercier V. Exc. du soin obligeant qu'elle a bien voulu prendre de m'informer de la bonne réception qu'on lui a faite à la cour de France. Je suis très-aise de la justice qu'on y rend à votre mérite, et que vous ayez tant de sujets de vous louer de toutes les bontés dont S. M. T. C. vous honore. Je ne suis pas surprise que, pour lui en marquer votre respectueuse reconnaissance, V. Exc., établissant son séjour à Valenciennes, aille deux ou trois fois l'année à Versailles pour la lui marquer; et je crois que cela vous conviendra davantage que cette retraite que vous vouliez faire dans un couvent, que vous méditiez depuis tant d'années, pour laisser, disiez-vous, de l'espace entre la vie et la mort. Le bon exemple qu'une personne d'un mérite aussi distingué que le vôtre doit donner dans le monde y doit faire plus de bien qu'une solitude ne serait profitable; et vous aurez d'ail-

leurs des occasions de pouvoir faire connaître votre zèle et votre attachement pour un aussi grand roi et aussi bon maître qu'est le vôtre, ce qui vous causera sans doute une extrême satisfaction. J'espère, monsieur, que vous me ferez l'honneur de me donner quelquefois de vos nouvelles et de celles de toute votre famille, y prenant un intérêt particulier, et étant votre très-humble et très-obéissante servante.

## LETTRE CCXXI.

### A Mme DE MAINTENON.

Du 15 septembre 1714.

J'ai écrit en droiture à Lyon, madame, à M. le maréchal de Villeroi, pour me réjouir avec lui sur l'archevêché qu'a M. son petit-fils. Dans l'incertitude où je suis s'il y est encore ou s'il est en chemin pour Fontainebleau, je prends la liberté de vous adresser une seconde lettre, puisque vous ne rejetez pas, dites-vous, l'honneur de ma confidence. Je lui marque combien je suis sensible à la nouvelle preuve de la bonté du roi à son égard, qui vient de lui donner la place de M. de Beauvilliers, qui, me semble, ne pouvait être mieux remplie par toutes sortes de raisons. Je

vous en fais donc mon très-humble compliment, madame, après avoir ressenti toute la joie dont une véritable amie est capable; ce qui n'est pas une petite preuve de l'intérêt que je prends à ce qui le touche dans un temps où je suis agitée de plusieurs choses différentes. Le siége de Barcelone, madame, dure trop; nous y perdons trop d'honnêtes gens, et la fin en sera trop désastreuse pour n'en être pas affligée par avance. Les nouvelles du 8 de ce mois, de M. le maréchal de Berwick, sont qu'il donnera l'assaut, et que les Catatans ont encore refusé avec mépris et insolence la clémence du roi leur maître, dont S. M. C. leur avait donné des preuves réitérées. Permettez-moi, madame, de vous demander justice sur ce que vous dites qu'on accuse ce saint prince de trop de sévérité où vous êtes; ses bons sujets en jugent bien différemment, l'ayant souvent blâmé d'avoir eu trop d'indulgence pour ces rebelles qui sont cause de tous les maux dont cette monarchie est affligée depuis tant d'années : les dépenses immenses qu'on fait pour les réduire et la mort cruelle de tant de braves gens auraient irrité tout autre monarque moins bon que S. M. C.; cependant, au lieu de lui donner les louanges qu'elle mérite, on la blâme. Quand cessera-t-on de lui donner des torts qu'elle n'a point, et quand commencera-t-on à admirer et aimer les qualités qui sont en elles, qui devraient produire cet effet? Oui, madame, je suis prête quelquefois à me désespérer de l'injustice du monde, qui se trouve

partout, et même parmi les personnes qui semblent s'être sacrifiées à Dieu, et qui ne lui sacrifient pas leurs passions. J'ai eu l'honneur de vous supplier de m'envoyer une liste de celles que l'on croirait en votre cour capables de gouverner celle-ci sans sortir de la nation espagnole; je vous répondrais, je vous proteste, sans aucune prévention, en vous marquant ce qu'elles auraient de bon et de mauvais, m'étant appliquée à les connaître depuis quatorze ans que je les vois agir. Je regarderais comme un bonheur pour S. M. C. de n'avoir point besoin d'autres secours; mais, madame, j'ai voulu cent fois savoir d'eux à qui l'on pourrait donner des charges qui fussent bien exercées, sans pouvoir les déterminer, n'étant nullement d'accord si ce n'est pour critiquer le roi et son gouvernement, et faire revenir adroitement en France qu'ils sont méprisés; n'est-ce pas, madame, un procédé bien agréable? Je voudrais que vous vinssiez à Madrid, accompagnée de vos amis les plus éclairés, pour choisir des ministres de toute espèce, pour mettre les affaires du roi en bon état : alors, madame, vous vous apercevriez qu'on juge fort différemment de loin que de près, et vous me plaindriez davantage. Je vous proteste que je donnerais très-volontiers la place où j'ai l'honneur d'être à une femme qu'on en jugerait digne, et qu'on ne saurait être plus lasse que je le suis de jouer ce grand rôle que l'on m'envie tant. L'intégrité, l'esprit et la prudence de M. Ancelot ne vous sont pas inconnus; LL. MM. CC.

l'ayant prié, quand le roi le rappella, de leur chercher des seigneurs pour entrer dans le *Despacho*, il le fit après y avoir réfléchi; ils n'ont pas eu néanmoins plus d'approbation que ceux qui y ont été depuis. Nous croyions faire des merveilles d'avoir engagé à y venir le comte de Bergheist, qui se fit fort tirer l'oreille pour quitter la Flandre; il n'y fut pas plus tôt, qu'il devint suspect en France; je m'en aperçus par les coups de pate qu'on lui donnait en m'écrivant, et encore plus par l'aigreur qui était entre M. de Bonac et lui, que je tâchais d'adoucir; cet envoyé dira la vérité si on veut la savoir, car il s'est souvent passé dans mon cabinet des scènes très-vives et qui pouvaient aller plus loin sans mes soins. Je ne finirai pas, madame, sur de pareilles matières, si je n'appréhendais de vous importuner, et de vous faire repentir des bontés dont vous m'honorez. Pourquoi, madame, n'est-il pas permis de chercher le repos? je vous proteste que si je pouvais en envisager en quelque part que, ce pût être, j'irais le goûter, lasse et fatiguée au dernier point de la vie que je mène. Je suis ravie que ce que le roi a fait en faveur des princes légitimés ne fasse plus de bruit, et que ce soit par leur mérite qu'ils aient forcé le public à approuver la distinction que S. M. leur a donnée. Le roi d'Espagne les estime et les aime, et cela me paraît bien placé.

Je me remets les beautés de Fontainebleau; c'est de toutes les maisons royales la plus majes-

tueuse et la plus magnifique ; portez-vous y bien, madame.

Le cardinal del Giudice n'aura pas fait un assez long séjour dans cette maison de campagne pour en remarquer toute la beauté, et il n'y a point d'étranger qui n'en soit charmé; je continuerai jusqu'au dernier moment à l'être de vos bontes.

---

## LETTRE CCXXII.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

(En réponse à la sienne du 3 septembre.)

Du 16 septembre 1714.

Ne vous attendez pas, monsieur, que les lettres que je me donne l'honneur de vous écrire soient aussi remplies que je le voudrais; ma tête l'est trop du siége de Barcelone, qui ne finit point, et qui nous fait perdre tant de braves gens, pour que je puisse avoir l'esprit libre. Nous attendons la nouvelle d'un assaut général qui nous coûtera bien cher, et qui diminuera bien la joie de la prise de cette place. Je vous rends mille graces d'avoir bien voulu vous acquitter de ce que je vous avais prié de dire au roi de ma part, ne desirant rien avec tant d'ardeur que de marquer à S. M. en

toute rencontre ma respectueuse reconnaissance et mon entier dévouement à ses volontés. Je ne suis pas étonnée, monsieur, que les Allemands aient montré le même éloignement à me rendre justice sur ma souveraineté à Bade, qu'ils l'avaient fait à Radstadt.... Vous avez bien de la bonté d'en être fâché; gardez-la moi, je vous en conjure, dans une conjoncture plus favorable : si on le veut bien dans votre cour, il ne sera peut-être pas impossible de la trouver, et je me flatte de pouvoir le mériter. Ce que vous me mandez, monsieur, sur le procédé de M. le cardinal del Giudice, à l'égard du roi, et du roi son petit-fils, est très-conforme au jugement que j'en avais fait, et que j'eus l'honneur de communiquer à S. M. C. Ce procédé est étonnant, et, si on n'en prévenait les suites comme on le fait, il pourrait causer de très-fâcheux accidents; vous ne sauriez croire la peine que cela me fait, ayant toujours été de ses amis, et d'une attention continuelle à lui rendre de bons offices dans toutes les graces qu'il a reçues personnellement et sa maison du roi son maître. C'est une chose étrange que les travers dont les plus honnêtes gens sont quelquefois capables, et rien ne fait plus connaître la faiblesse humaine. Je souhaite de tout mon cœur, monsieur, que le repentir de cette Éminence suive de près sa faute. Nous saurons bientôt ce qu'aura produit auprès d'elle l'envoi de M. le prince Pio à Bayonne. Tous les bons sujets de S. M. C. sont indignés de sa conduite, et se

figurent qu'il y a qnelques raisons cachées qu'on ne saurait comprendre.

La mort de M. le duc de Beauvilliers ne m'a pas surprise; mais j'en suis très-fâchée par rapport à madame sa femme, que j'honore fort, et pour le déplaisir, monsieur, qu'elle vous aura causée.

Il serait fâcheux que la ligue défensive en faveur de l'Italie fût troublée par les mauvaises intentions d'un parti des Anglais qui voudrait peut-être recommencer la guerre. Si le nouveau roi qui va régner veut y être le maître, il ne sera pas du même sentiment, et il me semble que c'est un mauvais personnage à faire, à un prince qui porte la couronne, d'être le complaisant de ses sujets. J'aimerais mieux, monsieur, que vous devinssiez le mien, et je vous proteste que je ne vous en blâmerais pas. Je ne sais si tout le monde aurait autant d'indulgence pour vous.

---

## LETTRE CCXXIII.

### A Mme DE MAINTENON.

Du 22 septembre 1714.

Je suis bien aise, Madame, que vous tombiez d'accord qu'on ne peut s'éclaircir de si loin; on s'écrirait des volumes inutilement, et le meilleur est de se reposer sur sa bonne conscience; c'est

pourquoi je laisserai dire tout ce qu'on voudra de ce grand rôle que l'on prétend que je joue, que l'on m'envie si fort, et que je sais pourtant très-insupportable.

Plus je vis, plus je m'aperçois que les gens qui passent pour de grands esprits, à force de se l'être persuadé à eux-mêmes, font de lourdes fautes; le bon sens, et la droiture avec quelque facilité à s'exprimer, est bien ce qu'on doit desirer davantage, et je m'y conforme d'autant plus que c'est votre sentiment. Celui de M. de Pontchartrain est différent de celui du roi sur les affaires de l'église; il a très-bien fait de se retirer, n'étant pas possible de paraître devant son maître quand on a perdu son estime.

Je voudrais bien savoir, si par hasard nous nous trouvions tête à tête, M. le maréchal de Villeroi et moi, s'il me parlerait avec autant d'ouverture de cœur que j'en aurais pour lui; les mystères sont nécessaires en de certaines places, mais, quand on connaît bien ses amis, ils deviennent méfiance, et c'est tout ce qu'on peut avoir pour ses ennemis. Je ne sais quel inconvénient il y aurait qu'il me mît au fait de ce qui se passe, s'il convenait que je le susse; je puis me vanter d'avoir été dépositaire de plusieurs secrets considérables, soit par des conversations, soit par des chiffres, sans qu'on se soit repenti de l'avoir fait. Je reçois des compliments sur les graces dont S. M. comble ce maréchal, et l'on a raison de m'y croire sensible.

J'ai tant d'envie de voir finir les différents de

l'église, que j'espère qu'ils se termineront; les faiseurs de nouvelles sont souvent mal informés; je m'en aperçois, madame, par ce que vous me faites l'honneur de m'écrire au sujet de M. le cardinal de Rohan, que vous m'assurez n'avoir rien perdu des bonnes graces dont le roi l'honore, parce qu'il en est digne.

Je sais bon gré à M. le prince de Vaudemont de ressentir la perte de madame sa femme, qui avait pour lui des complaisances et des soins au-delà de l'imagination. Madame la duchesse de Beauvilliers n'en avait pas moins pour M. son mari; elle ne s'en consolera pas apparemment, et la tristesse du couvent de Montargis, où elle a fait porter son corps, ne contribuera pas à le lui faire oublier.

Je vois, madame, que vous avez aussi bonne opinion de madame la princesse d'Espinoy que je l'ai, et je le vois avec plaisir.

Le choix de M. le marquis de Santa-Cruz, du duc de Médina-Cœli, et de madame la marquise d'Aytonne, n'était pas nécessaire pour me raccommoder avec les Espagnols, bons Castillans; n'étant nullement brouillée avec eux, les autres me regardent comme un obstacle à leur avancement, sachant bien que je ne leur rendrais pas de bons offices, si je m'éloignais demain de cette cour: vous connaîtrez, madame, que la passion les fait agir.

Graces à Dieu, voilà Barcelone pris; il a coûté la vie à un grand nombre de braves gens que je

regrette fort. Mes parents et mes amis, auxquels je prenais le plus de part, ont été plus heureux que les autres. M. le maréchal de Berwick a envoyé M. Tinmouth à S. M. C. pour en apporter les détails. Ce qu'il a raconté en dînant chez moi aujourd'hui de la fureur et de l'insolence des Barcelonais est horrible, et les moines s'y sont signalés par-dessus les autres. Cette réduction est un second service d'une grande conséquence que ce maréchal a rendu au roi d'Espagne. Il se loue fort de la conduite de M. Orry, et j'ai cru, madame, devoir me donner l'honneur de vous envoyer la copie d'une lettre qu'il en a reçue; vous connaîtrez par là si ceux qui voulaient qu'on le rappelât en France et ici étaient bons serviteurs des deux rois, et si j'avais tort de le soutenir.

Les vaisseaux sont partis pour aller chercher la reine, ayant fait voile le 14 de ce mois; s'ils continuent à avoir un bon vent, S. M. pourra être en Espagne vers la fin de ce mois, ou au commencement de l'autre. M. d'Albergoti vous rendra compte sans doute, madame, de ce qu'il lui en aura semblé, en attendant que je puisse le faire moi-même.

S. M. C. vous est sensiblement obligée de l'envie que vous avez qu'elle puisse contribuer à son bonheur; personne ne desire tant le vôtre que je le fais; je vous supplie d'en être bien persuadée

# LETTRE CCXXIV.

## A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 22 septembre 1714.

Je conviens, monsieur, que M. le marquis de Monteleon ne saurait faire trop de diligence pour se rendre en Angleterre, dans la conjoncture présente, où l'arrivée du nouveau roi peut, suivant le parti qu'il prendra, donner une bonne ou mauvaise face aux affaires; c'est parce que le roi d'Espagne l'a prévu qu'il a ordonné à son ambassadeur d'y aller avec diligence. Serait-il bien possible que M. Oxford, qui s'était fait estimer par sa capacité et sa fidélité, eût été capable de manquer à ce qu'il devait? Je n'entends dire que du bien de M. Bollimbrock; et quelque chose qui puisse arriver, il aura pris le meilleur parti en faisant son devoir. Vous avez raison de dire, monsieur, qu'on a peine à croire désavantageusement des personnes dont on a eu bonne opinion; cependant l'expérience nous apprend que les hommes trompent, et qu'ils sont pleins d'imperfections. Je suis affligée véritablement quand j'en découvre dans mes amis, beaucoup moins par un amour propre qui n'est que trop naturel,

que parce que je ne puis plus aimer comme auparavant.

S. M. C. a enfin appris la prise de Barcelone; quoique la longueur de ce siége et un assaut général aient coûté la vie à quantité de braves officiers et à plusieurs soldats, on ne peut s'empêcher d'en avoir une grande joie, et d'être fort obligé à M. le maréchal de Berwick d'avoir fait cette conquête; ce que vous aurez appris par M. le duc de Mortemart, et les détails par M. de Broglie. Je suis trop persuadée de la joie qu'elle causera au roi pour ne vous pas supplier de vouloir bien lui nommer mon nom en cette rencontre; vous voulez bien que je vous en fasse mon compliment, en vous assurant de la sincérité avec laquelle je suis entièrement à vous.

Les vaisseaux qui vont chercher la reine sont partis avec un bon vent, le 14 de ce mois; ce qui fait espérer qu'elle pourra arriver en Espagne vers les derniers jours, ou au commencement de l'autre.

entre lui et le prince Eugène. J'appréhende fort, madame, que le roi et la reine d'Angleterre n'éprouvent point en leur faveur l'inconstance naturelle des Anglais, notre religion me paraissant un obstacle invincible à leur rendre la couronne qui leur appartient, à moins qu'il ne plaise au Seigneur de s'en mêler. Quelle affreuse situation que la leur! Je n'y saurais faire de réflexion sans m'attrister vivement. Je loue infiniment le courage de madame la princesse d'Épinoy du parti qu'elle a pris à l'égard de madame sa fille, quelque difficile qu'il soit à soutenir; elle n'est capable que d'en prendre de bons. Elle me marque souvent, madame, les obligations qu'elle vous a, et les ressent autant qu'elle le doit. Je me souviens qu'autrefois les dames jouaient un peu le jour et les hommes la nuit; vous m'apprenez que la mode est changée sans que j'en sois étonnée. Il est plus obligeant pour vous que madame la duchesse d'Orléans aille chez vous sans avoir rien à vous dire, que si elle vous visitait pour vous prier de quelque chose; c'est signe qu'elle se plaît en votre compagnie: la sienne m'a paru très-aimable quand elle était en liberté, et, avec son air lendore et froid, elle dit des choses très-fines et qui plaisent. Il convient tout à fait à madame la princesse de Conti de représenter dans son appartement avec des personnes graves, et il serait à desirer que chacun remplît dignement son personnage. Vous ne faites pas trop mal de ne me point dire de vos nouvelles, si vous ne voulez pas mettre ma pa-

tience à bout. Je vous comprends malgré votre silence; comprenez de même, je vous supplie, jusqu'où va mon attachement tendre et respectueux pour la plus charmante amie du monde.

## LETTRE CCXXVI.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 30 septembre 1714.

Cardonne s'est rendu à discrétion, bientôt après la prise de Barcelone. Il n'est plus question, monsieur, d'aucuns priviléges pour les Catalans, qui s'en sont rendus indignes par la continuation de leur rébellion; ainsi M. le prince Eugène n'aura plus à parler pour eux, et le roi d'Espagne leur imposera les lois qui lui plaira, puisqu'il sera maître absolu dans trois royaumes où ses prédécesseurs et lui n'en avaient presque que le nom. S. M. C. a une grande obligation au roi et à son genéral d'avoir fini de soumettre si glorieusement ces rebelles obstinés; elle se trouve par ce moyen en état de mettre de l'ordre dans ses affaires; ce qui lui donnera apparemment le repos dont elle n'a point joui depuis qu'elle est sur le trône. Je dis apparemment, monsieur, car on ne sait guère ce qui peut arriver à l'avenir. La

reine que nous attendons doit être naturellement plus heureuse que celle que nous avons eu le malheur de perdre: on croit que, si les vents ont été aussi favorables pour sa navigation qu'on le juge, S. M. pourra débarquer à Alicante incessamment. Elle se détournera de quelques jours pour passer à Valence, où on fait de grands apprêts pour la recevoir avec magnificence, le roi d'Espagne ayant voulu donner cette marque de sa bonté aux Valenciens, qui souhaitaient avec passion de tâcher de réparer leur mauvaise conduite par les démonstrations de leur zèle. J'ai bien du déplaisir, monsieur, que la protection dont vous m'avez toujours assurée que le roi m'honorait depuis le commencement jusqu'à la fin m'ait été inutile; mais cela ne m'empêche pas d'en avoir toute la reconnaissance que je dois, et de vous être très-obligée du chagrin que vous avez que cela ait si mal réussi. J'aurais bien voulu que celle de M. le duc de Saint-Pierre à Bade eût eu un meilleur sort : j'ai vu, par sa lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, qu'il a résolu de ne plus retourner remplir ses emplois chez la reine douairière; je suis persuadée qu'il a de bonnes raisons pour le faire; et S. M., ne les ignorant pas, elle choisira quelque grand pour lui succéder près de cette princesse, n'attendant que cela pour ne pas la laisser dépourvue de sujets convenables à cette dignité royale. Je plains extrêmement monsieur votre beau frère, et il ne tiendra pas à mes soins qu'on ne le tire des embarras où il se trouve.

Je serais aussi très-aise qu'on pût trouver quelque expédient pour ajuster ce qu'a fait M. le cardinal del Giudice, et je ne suis pas la seule qui le souhaite. M. le prince de Celamarre est revenu hier avec M. le prince Pio, ayant laissé monsieur son oncle à Bayonne, d'où il m'a écrit, content de l'amitié que je lui témoigne, et qui est établie entre nous depuis longues années. Elle me rend très-sensible à ce qui le regarde; mais je le suis encore davantage à l'autorité du roi son maître, et vous le comprendrez aisément. Milord Tinmouth part demain pour l'armée avec la Toison, que S. M. C. lui a fait l'honneur de lui donner. Croyez moi, monsieur, je vous supplie, parfaitement à vous.

## LETTRE CCXXVII.

### A Mme DE MAINTENON.

Du 14 octobre 1714.

On s'aperçoit bien, madame, que l'homme propose et Dieu dispose. Le roi d'Espagne s'attendait d'un moment à l'autre à savoir le débarquement de la reine à Alicante, les vents ayant été favorables pour sa navigation, et sa maison toute portée pour la conduire à Madrid, quand S. M. apprit hier, par un courrier qu'elle lui dépêcha de

S. Pierre d'Arenna, qu'il lui était impossible de continuer à aller par mer, et qu'elle allait faire son voyage par terre; cette princesse lui écrit qu'elle veut arriver vivante auprès d'elle, et qu'elle n'y arriverait que morte si elle allait par mer, à cause qu'elle y avait souffert tout ce que l'on peut souffrir; et effectivement, madame, la princesse de Piombino, le cardinal Acquaviva, le marquis de los Balbayos et le duc de Turcis me mandent que S. M. leur avait fait peur par tous les maux qu'elle avait soufferts sur la galère, et qu'elle avait la fièvre, ce qui l'empêchait de partir; on la portera en chaise, par des montagnes effroyables, jusqu'en France. Jugez, madame, de tous ces contre-temps, des dépenses furieuses que cela coûtera au roi d'Espagne, et des embarras qu'en aura le roi, qui veut toujours faire éclater sa grandeur et sa magnificence. Il faudra que la maison de la reine et des troupes reviennent d'Alicante pour l'aller chercher sur les frontières de la France, et que S. M. passe les Pyrénées dans une saison déja avancée, et où les montagnes sont terribles, surtout lorsqu'elles sont couvertes de neige. Vous m'avouerez, madame, que ces choses là sont chagrinantes, mais il faut s'en tirer le mieux qu'on pourra.

La place qu'occupe présentement M. le maréchal de Villeroi va encore mieux faire éclater son mérite, s'il la soutient sans s'en laisser éblouir, comme je n'en doute pas; car il en faut davantage pour se rendre supérieur à la haute faveur, que pour ne se pas laisser abattre aux disgraces. Si c'est le

sort des grands personnages d'être sérieux, le mien me paraît petit, puisque ce n'est point par là que j'ai cru m'attirer de l'estime; ayant tâché de me rendre digne de celle des honnêtes gens par une égalité de conduite, et par la politesse que je devais, éloignée également d'affectation et de bassesse; chacun, madame, a ses maximes; les plus naturelles me paraissent les meilleures, et je les crois plus conformes aux vôtres; c'est presque ma seule consolation d'en avoir de droites, et de n'avoir point à me reprocher de tromper personne, de faire du bien quand je le puis, et de ne m'en point lasser malgré l'ingratitude presque journalière des gens, qui m'assurent continuellement qu'ils conserveront jusqu'à la mort leur reconnaissance des obligations qu'ils prétendent m'avoir. Le comte de Bergheist est de ce nombre; j'aurai l'honneur, quand j'aurai plus de loisir, de vous informer, madame, de tout son procédé depuis qu'il était en Flandre jusqu'à ce qu'il soit parti d'Espagne. Je ne m'étonne plus que le roi et vous eussiez de cette cour des informations si opposées à la vérité; il est presque impossible de la savoir de si loin, et c'est quelquefois ce qui me désespère.

Puisque l'on convient où vous êtes, madame, qu'il y a peu de sujets ici capables de gouverner, il ne faut pas s'étonner que S. M. C. en cherche ailleurs; il ne suffit pas d'avoir de la fidélité pour faire les affaires; il faut de l'esprit, de l'expérience et du travail; c'est ce qu'on ne rencontre point tout ensemble dans cette nation, et vous ne conseilleriez pas

sans doute que par des égards on laissât dépérir un royaume; c'est peut-être ce que plusieurs voudraient. Je me souviens très-bien de la peine que le roi avait à choisir un bon ambassadeur; ils sont rares en tout pays, mais nous ne savons où les prendre pour en envoyer sans qu'ils fassent des fautes grossières. Vous êtes trop bonne, madame, de regretter le comte de Tayllerand, parce qu'il m'appartient: il est mort en homme courageux et chrétien, c'est le sort le plus heureux; il était cadet de la maison du prince de Chalais, qui est accoutumé à remplir ses devoirs; en voilà quatre de ce nom qui se sont fait tuer depuis treize ans; celui que S. M. C. vient d'honorer de la grandesse ne s'en rendra pas indigne et conservera pour le roi l'obéissance et la fidélité d'un bon Français. Sa fonction se fit hier; tous les grands y assistèrent, et la plus grande partie vinrent me faire des compliments et dîner dans mon appartement. Je penserai, quand j'en aurai le loisir, à lui donner une femme convenable à sa naissance, et telle qu'il la faudra pour avoir l'honneur d'être une des femmes de la reine, où il ne faut point d'étourdie, de tracassière, ni qui aime trop la liberté; celles que nous avons dorment toute la nuit, se divertissent ensemble dans leurs logements en présence de leurs maris qui les aiment fort, et avec leurs amis. On est édifié de si bons ménages, et ils composent une société très-agréable; ainsi il ne faut point la troubler si l'on peut.

Je ne fais pas grand cas, non plus que vous,

madame, des lettres anonymes; personne n'est exempt de la calomnie; et le nombre des fripons étant le plus fort, on dit plus souvent du mal de ceux qui font du bien que l'on n'en dit des autres. Monseigneur le prince des Asturies est charmé de la belle épée que le roi lui a envoyée par un courrier extraordinaire, il l'est encore plus de la lettre de S. M.; il lui a fait réponse, et je puis vous protester, madame, que les pensées sont toutes de lui, et qu'il n'y a eu qu'à y arranger quelques paroles. Le roi d'Espagne n'a pas été moins aise que cet aimable prince de la marque d'amitié que le roi son grand-père lui a donnée; et pour moi, je suis touchée comme je dois de l'honneur qu'il m'a fait de me commander de présenter ce présent, en ajoutant des choses fort obligeantes, dont je vous supplie très-humblement de vouloir bien le remercier, quoique je prenne la liberté de le faire moi-même.

Il n'y a pas d'apparence que le pape soit content, si l'on renvoie toute l'affaire de l'église à Rome; il semble que l'on ne vit que pour se tourmenter. Je plains et aime M. le prince de Vaudemont de regretter madame sa femme, mais je voudrais que sa santé n'en souffrît pas. Je suis bien éloignée, madame, de manquer à rien sur ce qui regarde le roi et la reine d'Angleterre; mon attachement respectueux pour LL. MM. accroît à mesure que leurs malheurs augmentent; et si je ne me suis point donné l'honneur de leur mander le mariage de LL. MM. CC., c'est parce que je ne

voulais pas renouveler leur douleur de la perte de la reine; j'en ai fait autant avec la reine de Sicile : je vous suis néanmoins fort obligée de l'avis que vous avez bien voulu me donner là-dessus; j'en profiterai, et j'écrirai la semaine qui vient à LL. MM. Britanniques. Je n'ai pas un moment qui ne soit employé à des devoirs indispensables, et il me paraît impossible que je puisse résister à mes fatigues.

Notre infant dom Philippe souffre continuellement de ses dents, et l'on a été prêt, à vingt-huit mois, de lui redonner une nourrice à cause qu'il ne voulait point manger; il commence un peu à le faire, et nous avons quelque espérance de le tirer de l'état où il est. Tout ceci est fatigant, et j'ai besoin, pour le supporter, de la continuation de vos bontés; continuez-les donc, je vous conjure, à une personne qui vous est toute dévouée.

## LETTRE CCXXVIII.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 14 octobre 1714.

Vous avez bien jugé, monsieur, du plaisir que j'aurais à présenter à monseigneur le prince des Asturies la magnifique épée que le roi lui a en-

voyée en lui écrivant en même temps une lettre pleine de sa tendresse et encore plus belle que le présent. Ce prince, je vous assure, monsieur, a été charmé de l'une et de l'autre, et le roi d'Espagne ne l'a pas moins été de lui entendre dire qu'il serait ravi d'employer un jour, pour le service du roi son aïeul et du roi son père, une épée qui lui venait d'une main si chère. Pour moi qui ai mis ma principale application à inspirer à ce prince tous les sentiments dignes du sang dont il sort, je sens une véritable satisfaction en m'apercevant qu'il y répond si bien, et qu'il a déja pour le roi le respect et l'amitié qu'il doit à S. M.; les bontés qu'elle y ajoute, en me faisant l'honneur de m'assurer par sa lettre qu'elle est contente de mes soins, augmentent encore de beaucoup ma joie, et j'ai cru qu'elle me permettrait de lui en faire mon très-humble remercîment dans la lettre que je prends la liberté de lui écrire. Vous jugerez bien mieux que moi, monsieur, où la protection du roi pourra m'être utile, puisque vous savez que l'affaire la plus importante que je puisse avoir est celle de redresser l'affaire de ma souveraineté, et j'espère que vous me ferez l'honneur de ne rien oublier de tout ce qui pourra contribuer à m'en donner la possession. S. M. C. ne sait point encore ce que M. le cardinal del Giudice répondra sur l'expédient qu'on lui propose pour sortir honorablement de l'embarras où il s'est mis; je voudrais fort qu'il l'acceptât. Les princes de Celamarre et Pio croient qu'il ne pourra mieux faire. Ce car-

dinal m'a écrit pour me prier de savoir s'il devait aller au-devant de la reine et l'accompagner ici. Je crois, monsieur, qu'avant toutes choses le roi d'Espagne attendra d'apprendre le parti qu'il aura pris. S. M. reçut hier un courrier par où elle apprit l'indisposition de la reine, et la résolution ferme qu'elle avait prise de ne plus remettre le pied sur les galères et les vaisseaux, à cause du grand mal que la mer lui avait fait; c'est un contretemps qui retardera considérablement son arrivée à Madrid, où le roi d'Espagne croyait la voir plus tôt : mais quelque diligence qu'elle puisse faire par terre, il est à craindre qu'elle ait bien de la peine à passer les Pyrénées, et cela chagrine S. M. C.; elle pense aussi que le passage de cette princesse par la France sera de quelque incommodité pour le roi, qui veut toujours faire éclater sa magnificence, et elle aurait bien voulu éviter que la reine en fût témoin. Son changement de voyage est très embarrassant, et nous jette dans de nouvelles dépenses à quoi on ne s'attendait pas, toute la maison de la reine ayant parcouru le royaume de Valence pour l'aller attendre à son débarquement. Cependant, monsieur, il faut prendre patience et remédier le mieux que l'on peut aux accidents auxquels on est exposé.

Le prince de Chalais a eu l'honneur de se couvrir ce matin où tous les grands se sont trouvés à l'audience; c'est le duc d'Havré qui a été son parrain; il a donné ensuite à dîner à tous les étrangers qui sont grands, et moi à tous ceux qui sont

Espagnols, dont le nombre a été considérable. Soyez, je vous supplie, persuadé, monsieur, qu'on ne peut être plus entièrement à vous que j'y suis.

## LETTRE CCXXIX.

### AU ROI.

Du 14 octobre 1714.

SIRE,

LA belle et magnifique épée que V. M. m'a commandé de présenter de sa part à monseigneur le prince des Asturies a été reçue avec un transport de joie que je ne saurais assez bien avoir l'honneur de représenter à V. M.; mais il m'a paru que ce prince s'est trouvé encore plus sensible aux assurances de sa tendresse qu'il a trouvées dans la lettre qui accompagnait ce présent, qu'au présent même, quelque plaisir qu'il en ait. Il montre l'une et l'autre à tout le monde, en disant qu'il voudrait bien un jour combattre les ennemis de V. M. et ceux du roi son père avec cette précieuse arme à laquelle ils ne pourraient pas résister. Je suis très aise, sire, de lui voir des sentiments si dignes de son auguste naissance, et je serais bien trompé s'il ne faisait connaître en

toutes occasions le sang dont il sort. C'est la flatteuse récompense à laquelle j'aspire, de lui avoir inspiré, dès son enfance, les sentiments qui conviennent au petit fils de V. M.; et je m'estimerais trop heureuse, si elle me faisait l'honneur de me savoir quelque gré d'avoir suivi, en cela, les mouvements de mon cœur et de mon devoir, ne souhaitant rien avec plus de passion que d'être regardée de V. M. comme la plus zélée, la plus reconnaissante et la plus soumise de ses sujettes.

Je suis, avec un profond respect, de votre majesté, etc.

## LETTRE CCXXX.

### A M. LE CARDINAL DEL GIUDICE.

Du 22 octobre 1714.

Bien éloignée, monsieur, de manquer à l'amitié que j'ai promise à votre Éminence depuis tant d'années, je crois vous en donner une preuve en ressentant vivement ce qui se passe entre le roi et vous. Il ne m'appartient pas d'entrer dans des matières si importantes; mais je ne puis m'empêcher d'avoir l'honneur de vous répéter encore que S. M. se croit très-blessée de votre procédé, et que je souhaite que votre grand attachement

pour elle et votre bon esprit vous engagent à lui donner toute la satisfaction qu'elle désire de votre Éminence. Je vous supplie très-humblement de croire que rien ne pourrait m'affliger davantage que si vous résistiez à sa volonté, parce que j'ai tous les sentiments d'une véritable amie qui vous honore infiniment.

## LETTRE CCXXXI.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 25 octobre 1714.

Je suis revenue hier d'Aranjuez, monsieur, d'où je me suis donné l'honneur de vous écrire par le retour de votre courrier qui revint avec la ratification de la paix de Hollande; j'ai trouvé celui qui avait apporté à monseigneur le prince des Asturies l'épée que le roi lui a envoyée, lequel n'était point encore parti; je l'avais chargé de la lettre que j'avais l'honneur d'écrire à S. M., où j'avais celui de lui rendre compte de la commission agréable dont il lui avait plu de m'honorer. J'accompagnais ma lettre d'une autre pour vous, monsieur, que vous trouverez de vieille date; celle-ci vous sera rendue par le même courrier. Je vous l'écris pour vous donner part d'un éta-

blissement que j'ai cru qui convenait à D. Alexandre Lanty, mon neveu, afin que vous ayez la bonté d'en demander l'agrément au roi; on a été longtemps à régler toutes les conventions, et le contrat n'est pas encore signé; c'est la fille aînée du comte de Priégo, le plus ancien des mayordomes du roi d'Espagne, qui a toujours rempli ses devoirs de sujet fidèle et de bon domestique; elle a vingt-deux ans, fort bien faite et bien élevée, de même maison que les ducs de Cessa et de Médina-Cœli d'aujourd'hui, et héritière d'un bien considérable. S. M. C. honore son père de la grandesse, dont il a toujours été en prétention, parce que, du temps de Charles V, il avait le titre de *ricos hombres*, qui était alors la première distinction. Il m'a semblé, monsieur, que mon neveu, qui est cadet, pouvait, à l'exemple de plusieurs autres en Espagne, prendre le nom de cette famille qui lui donne un rang avec d'autres avantages. Madame sa femme aura celui d'être une des dames de la reine. Je suis persuadée, monsieur, que vous me ferez la grace de prendre quelque part à ma satisfaction en cette rencontre. Quoique D. Alexandre n'ait pas l'honneur d'être né sujet du roi, j'ai cru de mon devoir de lui marquer mon profond respect en cette occasion, tout ce qui m'appartient devant être dans de pareils sentiments; vous voyez que j'ai toujours recours à vous; mais puis-je mieux faire que de m'y confier quand vous m'assurez que je dois faire fonds sur l'honneur de votre amitié? On n'a point eu de nouvelles de la reine

d'Espagne, depuis qu'elle devait passer les montagnes, dont les chemins sont affreux; quoiqu'elle ait dû être portée en chaise, on ne laisse pas d'attendre avec impatience qu'elle soit arrivée à Antibes. Le roi a prévenu pour le passage de cette princesse, avec sa générosité ordinaire, tout ce que S. M. C. aurait pu désirer de sa bonté. Elle croit que la reine fera mieux d'éviter, autant qu'il lui sera possible, tous les honneurs dûs à son rang, parce qu'elle en viendra plus vite et avec moins d'embarras.

M. le cardinal del Giudice a continué à demander d'aller au-devant de la reine et de l'accompagner à Madrid; la circonstance n'était pas favorable, son affaire n'ayant pas fait le progrès qu'on en espérait. Le prince de Celamarre croit pourtant qu'on le réduira à ce qu'on voudra, après qu'il aura bien considéré qu'on ne veut rien exiger de lui qui ne soit raisonnable. Je continue à lui parler avec la franchise et la liberté d'une sincère amie; je me flatte qu'il ne m'en saura pas mauvais gré. Je suis bien aise, monsieur, que vous approuviez mon procédé avec lui.

# LETTRE CCXXXII.

## A M. LE CARDINAL DE POLIGNAC.

Du 27 octobre 1714.

Il ne tiendrait qu'à moi, monsieur, d'attendre quelques années à répondre à votre lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, puisque je ne ferais que suivre votre exemple; mais cette vengeance me coûterait trop; j'aime mieux recommencer un commerce qui m'était si agréable, que de me tenir sur ma morgue avec votre Éminence contre qui j'ai été en colère, mais que je n'ai pas cessé d'honorer. Vous prétendez donc, monsieur, que c'est à vous à vous plaindre, quand je suis persuadée que je ne vous en ai pas donné la moindre occasion, et vous vous fondez sur ce que je ne vous ai point voulu pour ambassadeur, vous préférant M. Amelot. C'est le roi d'Espagne qui, s'en étant bien trouvé, le redemanda au roi son grand père, et je n'y eus aucune part que celle d'approuver ce choix, comme ayant été témoin de la bonne conduite qu'il avait eue en cette cour. En bonne foi, monsieur, vous était-il permis de blâmer la mienne en cette rencontre, et ne pouvait-elle pas s'accorder avec l'amitié que je vous avais promise et que je vous ai conservée fidèlement? croyez-

vous, quand on a une fois connu votre mérite, qu'il n'ait pas fait une assez forte impression pour ne pas changer? vous ne vous faites pas moins de tort qu'à moi, si vous êtes dans une si fausse opinion. Pourquoi votre Éminence m'a-t-elle laissé ignorer tout ce qu'elle a fait à Gertruidemberg, et que vous ne m'apprenez qu'à cette heure, pour conserver la couronne à S. M. C.; je l'aurais fait valoir avec autant d'empressement que de plaisir à ce grand prince, qui est très-reconnaissant des services qu'on lui rend. J'ai été dans une ignorance parfaite sur vos négociations, dont qui que soit n'a pris soin de m'informer, que le public, auquel on ne doit guère se fier; vous n'avez pas daigné me faire savoir, depuis, ce que vous croyiez des démarches que l'on faisait à Utrecht, et de celles qu'il faudrait que je fisse pour établir ma souveraineté. Ne me serait-il pas permis encore de vous reprocher votre indifférence sur une chose qui m'était aussi importante qu'honorable? Enfin, monsieur, si vous continuez à croire que c'est vous qui avez raison, je veux bien vous la donner, pourvu que ma complaisance me fasse retrouver en vous les mêmes sentiments que je m'étais flattée que vous aviez autrefois. Vous avez mis les miens à l'épreuve, et je ne puis plus qu'être la plus véritable de vos très humbles et très obéissantes servantes.

# LETTRE CCXXXIII.

## A Mme DE MAINTENON.

Du 27 octobre 1714.

Mademoiselle d'Aumale a eu la bonté de m'écrire trois mots pour me mander que je ne recevrais point de vos lettres, madame, par l'ordinaire, à cause que vous aviez la fièvre, mais qu'elle espérait qu'elle ne vous durerait pas. Vous l'avez trop souvent pour que je n'en aie pas quelque inquiétude; il arriva hier un accident qui m'en donne: le prince de Robecq, et D. Alexandre Lanty, mon neveu, suivant S. M. dans un carrosse où on allait à toute bride, coururent risque de se tuer; M. de Robecq fut jeté par une portière hors du carrosse, par un cahot dont il a dans le côté un coup, qui a obligé à le saigner deux fois: il y sent de grandes douleurs et a la fièvre; mon neveu se donna un furieux coup à la tête et perdit connaissance; il ne paraît pourtant pas qu'il ait aucun autre accident, et les chirugiens croient que ce ne sera rien. La pauvre princesse de Robecq, qui est dans son septième mois de grossesse, s'évanouit en voyant entrer M. son mari que l'on portait dans sa chambre, et j'ai grand, peur qu'elle ne se blesse, d'autant plus qu'elle est tombée deux ou trois fois

coup sur coup, ce qui serait un grand malheur pour elle. Je tremble quand je pense que le roi d'Espagne se met au hasard de se tuer en revenant tard de la chasse d'une vitesse étonnante, et qui cependant, madame, ne vous surprendra pas, puisque le roi, et toute la famille royale, est dans le goût de courir quand elle sort en carrosse; ce n'est pas le mien, madame, n'aimant aller qu'un petit trot. Je connais une fille de vingt-deux ans, bien faite, assez bien élevée, de grande qualité et héritière, qui aurait été fâchée que D. Alexandre Lanty se fût tué, parce qu'elle le doit épouser, si le roi veut bien nous faire l'honneur d'agréer son mariage. Il y a long-temps qu'il se traite; mais l'amant ayant été au siége de Barcelonne, on n'a pu convenir que depuis peu des conventions, qui seront avantageuses pour mon neveu. Comme il est cadet de sa maison, j'ai cru qu'il pouvait prendre le nom de celle où il entre, qui est le même que portent aujourd'hui les ducs de Médina-Cœli et de Cessa. Le comte de Priégo, père de la personne dont il est question, le plus ancien des mayordomes de S. M. C., lui a été fidèlement attaché; il a toujours prétendu la grandesse, que plusieurs de ses camarades ont eue, quoique moins qualifiés que lui; le roi son maître l'en honorera et elle passera à mon neveu; sa femme aura l'honneur d'être une des dames de la reine, de sorte, madame, que tout se rencontre dans cet établissement dont j'ose me flatter que vous ne serez pas fâché, par rapport à la satisfaction que j'en ai. Je crois que

cette nouvelle nièce me donnera lieu d'être contente de sa conduite; au moins me la représente-t-on douce et prudente: nous verrons pourtant ce qui en sera.

J'apprends, madame, que tout se prépare en Angleterre pour détruire ce que la reine Anne avait fait, et que les Wighs ne respirent que la guerre; il ne leur serait pas cependant si facile de la recommencer, et de la faire avantageusement; si nos deux monarchies voulaient bien s'entendre et agir cordialement, il ne serait plus question de renonciation, et chacun régnerait où Dieu l'aurait destiné.

M. le maréchal de Berwick est attendu ce soir. S. M. C. lui a envoyé des relais et un mayordome pour lui témoigner le plaisir qu'elle aura de le revoir. On a fait courir le bruit qu'il voulait lui conseiller de faire un généralissime auquel on donnât cent mille écus par an, avec le pouvoir de disposer des emplois de guerre, qui ne se nommerait pas pour cela, mais qu'il ne serait pas difficile d'entendre ce qu'il désirerait; de plus, qu'il fallait rappeler le comte d'Aguilars pour le faire ministre de la guerre, au lieu du marquis de Bedmar, et refaire président de Castille don Fancisco Rouquillo, qui n'avait point été infidèle, et qui n'avait fait seulement que suivre aveuglément les conseils d'un moine et d'un de ses domestiques. Vous croyez bien, madame, que de pareils mémoires ne partent pas des amis de M. le maréchal de Berwick; on dit qu'il va loger pendant le sé-

jour qu'il fera ici chez M. Orry avec toute sa famille, parce qu'il y aura plus ses commodités, et une bonne table. S. M. C. sans cette raison lui aurait fait accommoder un appartement au Retiro ou bien au vieux palais. L'infant don Philippe est retombé dans l'état languissant où il avait été; il ne laisse pas de bien manger et de dormir passablement; cependant sa couleur est très-mauvaise et rien ne lui profite; la gencive qu'on lui avait ouverte sans le faire souffrir s'est refermée, sans que sa dent paraisse; on va essayer de lui redonner une nourrice abondante en lait, parce qu'autrefois on le rétablit par-là. Je suis très-chagrine de son état, et il me confirme que je ne puis guère m'en éloigner; aussi ne prétends-je aller au-devant de la reine qu'à quelques journées du lieu où se fera le mariage, qui sera probablement à Marcha-Malo, village à une lieue de Guadalaxara, et qu'il importera peu d'exempter de tous impôts après cette cérémonie.

Jusqu'à ce qu'on sache cette princesse hors des montagnes qui séparent l'Italie de la France, nous aurons sujet d'être en peine, et le courrier tarde à venir. On ne saurait être en ce monde sans en avoir. C'est M. le marquis de Torcy que jai prié de supplier très-humblement le roi de me faire l'honneur de donner son agrément au mariage que j'ai traité. J'attends avec impatience d'apprendre que vous soyez guérie, madame, de votre importune fièvre.

# LETTRE CCXXXIV.

## A LA MÊME.

Du 5 novembre 1714.

Votre dernière, madame, m'ôte l'inquiétude que j'avais de la fièvre que mademoiselle d'Aumale avait pris la peine de me mander que vous aviez. J'en ai une autre présentement, car il en faut toujours avoir, d'une fièvre continue qu'a ma nièce avec une grossesse de six mois; on espère pourtant que le quinquina la lui ôtera. M. le maréchal de Berwick partit hier pour la France; il me semble, madame, que le roi d'Espagne et lui sont contents l'un de l'autre; je ne le suis pas moins des conversations que ce maréchal et moi avons eues ensemble; j'ai eu assez de confiance en lui pour lui ouvrir mon cœur entièrement, et je l'ai prié, madame, de vous en rendre un fidèle compte; il a bien voulu me promettre de vous en dire jusqu'aux moindres circonstances, que je souhaitais fort que vous n'ignorassiez pas, et que je ne pouvais vous faire parvenir que par une personne de la sagesse et de la probité que je connais en M. le duc de Berwick.

M. Amelot aura besoin de son esprit et de sa prudence pour ne pas échouer dans la commis-

sion dont le roi l'honore, et je suis bien trompée s'il ne l'accepte bien plus par obéissance que par goût. J'écris à M. le cardinal de la Trémoille de le loger dans mon palais, qu'il occupe depuis quatorze ans que je suis partie de Rome, convenant, ce me semble, au service du roi qu'ils soient ensemble pour marquer l'union qui sera entre eux. Je ne sais si cette cour ne regardera pas comme un dégoût pour mon frère cette mission, ayant eu le bonheur de réussir dans les affaires dont il a été chargé jusqu'à présent, quoique celle-ci soit d'une nature à ne pouvoir contenter les deux parties; mais je suis persuadée qu'il n'en fera pas moins son devoir. M. le maréchal de Villeroi sera grave quand il faudra l'être, et sans doute de la même humeur qu'il avait auparavant son ministère, quand il sera à la musique dans votre chambre; j'ai bien connu des ministres en ma vie, en plusieurs pays, de différents caractères, et j'ai remarqué que les plus grands se trouvent avec leurs amis, avec autant de gaieté que s'ils n'avaient qu'à badiner; je suis sûre que madame de Cailus estimerait autant ceux-ci que les autres; je suis en peine d'elle, et je vous supplie de me faire l'honneur de m'informer de sa santé. Madame la princesse d'Espinoy m'assure que tous ces maux ne la rendent pas moins aimable. Je suis fort aise que le roi ait fait M. son fils duc et pair, ainsi que M. le prince de Rohan; elle me paraît ravie de ces deux graces; de la manière dont vous me représentez madame sa fille, je crois qu'elle réussira bien mal-

gré les piéges qu'on lui tendra; un air noble, de la douceur et de la modestie joints à un bon naturel, s'attirent des libertins mêmes de l'estime et du respect. Jugez, madame, de celui que j'ai pour vous, qui réunissez en votre personne tout ce qu'il y a de plus admirable et de plus propre à charmer.

---

## LETTRE CCXXXV.

### A LA MÊME.

Du 30 novembre 1714.

Je crois présentement, madame, que M. le maréchal de Berwick aura eu l'honneur de vous entretenir; car son voyage se sera fait à plus grandes journées que celui de la reine, qui les fait très-courtes. Nous avons su aujourd'hui qu'elle ne devait être que le 28 du mois à Pau, quoique sa lettre au roi d'Espagne marque une extrême impatience de le voir. S. M. croit que cette princesse pourrait marcher plus vite qu'elle ne fait; et ce qui l'en fâche le plus, c'est l'appréhension qu'elle a que les neiges des Pyrénées ne la retiennent au-delà des monts. On m'écrit, de dessus la route que cette princesse a tenue, qu'il n'y avait aucune règle dans ses équipages; on en mettra une meil-

leure, lorsque sa maison, qui l'attend sur la frontière, la conduira jusqu'à Guadalaxara, où on a déterminé enfin de faire le mariage. Je tremble, madame, pour S. M. C., qu'elle ne trouve pas dans sa femme une figure aimable; de quelque manière qu'elle soit, il est trop saint et trop honnête homme pour ne pas bien vivre avec elle; mais il n'en souffrira pas moins intérieurement, et ce prince n'a pas besoin d'éprouver sa vertu dans une chose qui lui fera venir des vapeurs mélancoliques, et que j'ai souvent tâché de dissiper.

J'avais bien prévu que la commission de M. Amelot n'était pas facile, et je le trouverai bien heureux, ainsi que M. le cardinal de la Trémoille, s'ils n'échouent point dans cette affaire. M. le cardinal de Polignac est sorti de la sienne autrement qu'il ne l'avait espéré; ce n'est pourtant ni manque d'esprit ni d'envie de faire une chose que le roi souhaitait. Il s'en consolera, madame, parce que personne n'est tenu à faire l'impossible. M. le maréchal de Villeroi veut apparemment faire des réflexions sérieuses à Villeroi, pour opiner plus solidement sur ce qui se traite dans le conseil; sans cela, aimant le roi comme il fait, il s'en éloignerait moins souvent. J'ai appris, madame, que le roi avait nommé M. de Pompadour pour ambassadeur; il y a très-long-temps que je le connais, et madame sa femme aussi. On m'assure que leur passion n'a point diminué l'un pour l'autre; je n'aurais pas cru qu'elle se fût éloignée de madame la duchesse de Berry, quoiqu'elle ne soit plus en charge ayant

oui-dire que cette princesse avait beaucoup de bonté pour elle. Madame de Courcillon sera bien fâchée que M. son père et madame sa mère s'éloignent d'elle.

La santé de l'infant s'affermit, et il commence un peu à déjaunir, ce qui me plaît fort. Vous me faites un grand plaisir, madame, en me mandant que le roi est content de celle de M. le dauphin, et que S. M. elle-même est infatigable. Dieu nous la conservera un assez grand nombre d'années pour qu'elle ait la satisfaction de se trouver aux noces de ce joli prince; il faudra que nous ayons une infante à lui donner, et je suis fâchée qu'elle ne soit pas née.

La duchesse d'Havré se porte un peu mieux depuis qu'elle ne prend plus de quinquina; c'est une créature fort extraordinaire par sa naïveté, dont son mari s'accommode fort bien; ma nouvelle nièce a un air modeste; elle est bien faite, des yeux fort beaux, et elle plaît par sa figure et par l'envie qu'elle a de bien faire. On l'appelle madame de Cordoua, qui est le nom de sa maison; elle eut l'honneur, d'hier, d'entrer dans sa fonction de dame du palais, et elle ne fait pas un pas sans me demander mon avis.

Monsieur de Cauy m'a paru tel que vous me faites l'honneur de me le représenter, et on en dit beaucoup de bien dans ce pays-ci. M. le comte d'Albert en est parti, et y a laissé bien des amis, s'y étant conduit très-sagement. Il est d'une fort bonne conversation, extrêmement poli et d'un

commerce aimable; le roi d'Espagne l'a trouvé tel, et il serait bien aise que le roi eût aussi bonne opinion de lui. Vous aurez appris sans doute, madame, que S. M. C. a fait à M. l'électeur de Bavière un présent royal de trois millions de livres, qui lui seront payés en dix ans; c'est dommage qu'elle n'ait pas des trésors à employer en libéralités; ses proches, ses amis et les pauvres se ressentiraient de sa générosité. Elle donnera volontiers audience à M. de Saint-Aignan, lorsqu'il s'acquittera de la commission dont vous l'avez chargé, et ce prince croira aisément les assurances qu'on lui donnera de votre tendresse pour lui, parce qu'on a du penchant à se laisser persuader de ce que l'on désire. Puis-je me flatter, madame, par cette raison que vous ajoutez foi à la sincérité avec laquelle je vous assure que je vous suis entièrement dévouée?

---

## LETTRE CCXXXVI.

### A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 30 novembre 1714.

Je me garderai bien, monsieur, de vous raconter des traits de l'esprit de monseigneur le prince des Asturies, jusqu'à ce que j'aie su que

M. le maréchal de Berwick ait eu l'honneur d'en parler au roi; car S. M. et vous ajouterez plus de foi aux louanges qu'il lui donnera, sans doute, qu'à celles que je vous écrirais de ce merveilleux prince, lesquelles pourraient peut-être vous être suspectes. Après que M. le maréchal de Berwick lui aura rendu justice, je ne pourrai pas m'empêcher de vous redonner quelquefois des gentillesses qui me paraissent surprenantes pour un enfant de sept ans, quoique néanmoins elles soient d'une espèce qui ne fait rien craindre. Je voudrais bien que le roi d'Espagne eût autant de sujet d'être satisfait de la figure de la reine que l'on prétend qu'il le doit être de ses bonnes qualités. Toutes les personnes qui m'en ont écrit le plus de bien sur la route qu'elle a tenue ont gardé sur son visage un silence qui ne me pronostique rien de bon. J'ai connu quelquefois des laides qui ne laissaient pas de plaire; si par malheur cette princesse était de ce nombre, ce serait une consolation qu'elle fût de même. Vous m'avez fait l'honneur de m'apprendre, monsieur, que messieurs les marquis de Pompadour et d'Alègre avaient été nommés pour ambassadeurs en Espagne et en Angleterre, où je ne doute pas qu'ils ne remplissent très-bien leur devoir. Je ferai tout ce qui pourra dépendre de moi pour que le premier contribue à maintenir entre les deux rois la bonne intelligence qui est si nécessaire pour leur gloire, leur satisfaction et leur service.

Je vous supplie, monsieur, de me permettre

de vous adresser des lettres pour MM. de Pompadour et d'Alègre, parmi lesquelles il y en a pour mesdames leurs femmes, afin qu'elles aillent plus sûrement; vous m'avez accoutumée à ne point faire de façons avec vous.

## LETTRE CCXXXVII.

### AU MÊME.

Du 8 décembre 1714.

Je crois, monsieur, quelque désir que vous ayez que l'Europe soit en repos, que vous vous consoleriez si les Anglais faisaient la guerre entre eux, et que vos instructions pour M. le marquis d'Alègre ne seront pas de s'ingérer à diminuer l'aigreur que vous me dites qui augmente tous les jours entre les deux partis. On écrit pourtant de Londres à des personnes qui y ont des commerces avec des ministres que ce seront les propositions que M. de Stanhope a été faire à Vienne qui décideront du parti que prendra S. M. B., et qu'on ne peut-être sûr de rien jusqu'à son retour.

Je suis bien fâchée que la santé de M. le maréchal de Berwick ne soit pas rétablie; il me parut un peu abattu lorsqu'il passa à Madrid, et

le long voyage qu'il a fait depuis ne lui aura pas fait de bien. Je suis bien aise, monsieur, qu'il ait été content de la confiance avec laquelle je lui ai parlé; c'est une marque de l'estime que j'ai pour lui, et que j'ai toujours eue, qui ne saurait, ce me semble, être mieux fondée. Ne doutez jamais, monsieur, je vous supplie, de celle que j'ai pour vous, et regardez moi comme la plus véritable de vos très-humbles servantes.

---

## LETTRE CCXXXVIII.

### A Mme DE MAINTENON.

Du 8 décembre 1714.

Je crois comme vous, madame, que M. le cardinal de la Trémoille a besoin d'être au fait sur les affaires qui conduisent M. Amelot à Rome; étant bien difficile de connaître qui a raison entre deux partis si opposés, et qui peuvent chacun, pour rendre leur cause meilleure, passer par dessus certaines circonstances qui changent quelquefois l'affaire dont il est question. Il est à souhaiter que le pape et le roi trouvent des expédients pour ajuster celle-ci à l'amiable, et qu'après les esprits se réconcilient de bonne foi en France. Il y a long-temps que S. M. et vous, madame,

souffrez de cette guerre intestine; elle n'est guère moins dangereuse que celle que nous avions contre nos ennemis étrangers. On prétend que les esprits sont si aigris en Angleterre entre les Wighs et les Torys, qu'ils pourraient bien nous laisser en paix; on n'en sera pas pourtant bien sûr, jusqu'au retour de monsieur de Stanhope, que l'on soupçonne d'être allé à Vienne pour obliger l'archiduc à entrer dans une nouvelle ligue contre nos deux rois; c'est pourquoi il est prudent de se préparer à tout ce qu'il y a de pis pour n'être ni trompés ni surpris. S. M. C. s'apprête pour cela autant qu'elle le peut; et M. Orry, qui est d'un travail étonnant, agit fortement pour cet effet en présence du roi d'Espagne, qui voit tout par lui-même, et est surpris de trouver dans la tête d'un homme tout ce qui est dans celle de M. Orry. Il n'y a, madame, que les gens qui ont des intérêts particuliers à le décréditer, ou ceux qui ne sont pas témoins de ce qu'il fait, qui puissent dire qu'il n'est bon que pour subalterne; pour moi, qui n'ai pour but que le bien, et qui aime passionnément la gloire de S. M. C., je dis hardiment que cette monarchie se perdrait si ce ministre venait à manquer. Si par hasard il changeait de maximes, je changerais aussi l'opinion que j'ai de lui. Quand on a voulu le renvoyer en France et que j'étais à Burgos, je ne soufflai pas; et vous pouvez vous souvenir, madame, que vous me fîtes l'honneur de m'écrire alors que le seul défaut qu'on me reprochait était de le trop protéger. Les choses

en allèrent-elles mieux en son absence? et combien nous reprochait-on où vous êtes tout ce que l'on faisait ici! Quelle quantité de seigneurs espagnols manquèrent-ils à la fidélité qu'ils devaient à leur maître! combien y en a-t-il eu qui ont suivi l'archiduc en 1710! Il est constant et plus que constant que ces messieurs, qui avaient toujours été gracieusés, nous avaient attiré la guerre: pourquoi donc tant vanter leur fidélité? si elle était égale à celle des peuples castillans, et d'un certain nombre de nobles qui ont bien fait leur devoir, je n'aurais pas le mot à répondre, et je suis si disposée naturellement en faveur de cette nation, que je ne manque jamais d'élever sur le pinacle ceux de parmi les grands qui ont fait connaître leur attachement pour S. M. C., qui les a employés dans de grandes charges ou dans ses conseils. Après cet éclaircissement, permettez-moi d'avoir l'honneur de vous supplier instamment de vous informer des gens que vous me mandez qui disent qu'il faudrait se servir des Espagnols préférablement à d'autres, qui sont ceux qui sont les plus propres à mettre en place dans les maisons royales, dans les emplois de guerre, dans ceux de justice et dans les ambassades; car je vous proteste qu'on ne désire rien plus que d'en trouver. Rien n'est plus aisé que de dire: Il faut se servir des Espagnols; la difficulté est de les rencontrer. Je vous promets, madame, que, si vous avez la bonté d'avoir cette complaisance pour moi, je vous répondrai très-sincèrement les bonnes

ou les mauvaises qualités qu'auront les personnes qu'on vous nommera, que nous n'avons que trop d'occasions de connaître. Les charges de grand écuyer du roi et de la reine sont à remplir, ainsi que celle de sommelier de cors, qu'avait M. le duc d'Albe. Au nom de Dieu, madame, faites parler là-dessus, afin que nous puissions savoir s'il serait possible de les contenter. Il est bien fâcheux de ne rien faire sans encourir le blâme quand on a de si parfaites intentions; ce ne sera pas par-là certainement que je manquerai, et j'ose me flatter que vous me rendrez la justice que je mérite à cet égard.

Je veux croire, madame, puisque vous m'en assurez, qu'on n'a nulle envie de se défaire de moi; mais je ne puis m'empêcher de vous confier que j'en ai beaucoup de me défaire de tous les embarras où je suis, et de me mettre dans une vie moins agitée. Mon ami M. le maréchal de Villeroi en passe une à laquelle il est très-propre, et qui peut être fort utile pour le bien de l'état: je compte solidement sur l'honneur de son amitié; mais, madame, ne pourrais-je point savoir quels sont les sujets qui excitent son bon cœur à faire remarquer en tant de rencontres sa vivacité pour moi, et de quoi il est question? vous me feriez grand plaisir de me l'apprendre, puisqu'il ne s'en vantera pas.

Les courtisans qui ne vous paraissent ni aimables ni estimables devraient se mouler sur son modèle; il ne leur serait pas néanmoins bien facile

de l'imiter. Je continue à ne point juger de la reine sur tout ce qu'on m'en rapporte de différent; j'attendrai que j'aie l'honneur d'être auprès d'elle. Je n'ai aucune crainte que monseigneur le prince des Asturies ne vive pas, parce que M. le maréchal de Berwick le regarde comme un prodige; c'est ce qu'il n'est point; on peut avoir tout l'esprit qu'il montre à sept ans; ses raisonnements n'ont rien de surprenant: il n'y a point de plus joli enfant, plus aimable, ni qui donne de plus belles espérances; la moindre de ses actions est gracieuse et noble; il est docile, et son naturel est excellent: c'est justement, madame, son portrait au naturel. Nos deux infants se portent bien; c'est l'aîné qui ressemble au roi, et le dernier à notre pauvre reine.

Je m'étais bien doutée que vous ne saviez rien de tout ce qu'on avait machiné pour engager le roi d'Espagne à donner la grandesse au marquis de Laval.

Que le roi et la reine d'Angleterre sont dignes de compassion dans l'état déplorable où LL. MM. sont réduites. Ce prince m'a fait l'honneur de répondre à une lettre que j'avais eu celui de lui écrire, où il se loue infiniment de M. le duc de Lorraine; il aura hérité des sentiments nobles et vertueux du feu duc son père, dont j'ai eu de grandes connaissances. A propos de connaissances, madame, le nouveau roi d'Angleterre, que j'ai eu l'honneur de connaître à Rome, et qui venait chez moi avec M. l'électeur de Hanovre, s'en est sou-

venu, et a témoigné qu'il m'honorait de son estime. La mortalité se met bien sur vos évêques; je n'en connaissais aucun. Je suis fachée que celui qui était oncle de madame la duchesse d'Harcourt l'ait deshéritée; quand on a une grande famille, les héritages naturels ne sont pas indifférents : il me semble, madame, qu'on doit appréhender pour M. le Grand et M. le duc de Richelieu, leurs apoplexies étant trop fréquentes; madame la comtesse de Vienne était d'une graisse à avoir celle qui l'a emportée. Madame de la Vieuville, qui est une bonne parente, en sera bien fâchée. Elle perdra une amie quand madame de Pompadour de viendra ambassadrice. On prétend que c'est vous, madame, qui avez procuré l'ambassade à monsieur son mari, et que vous l'aviez mise avant chez madame la duchesse de Berry. Je croyais avoir entrevu que vous n'eussiez pas été fâchée que M. l'abbé de Mornay, au sortir de Portugal, fût venu à Madrid; et par cette raison, il m'y eût trouvée très-disposée à bien faire pour lui. Lisbonne n'est pas fort divertissant: je craindrais que vous ne me trouvassiez aussi ennuyeuse, si je continuais ma lettre, qui n'est déja que trop longue; mais, madame, je ne puis me lasser d'avoir l'honneur de vous entretenir, et c'est un soulagement pour la plus sincère et passionnée servante que vous puissiez avoir.

# LETTRE CCXXXIX.

## A LA MÊME.

Du 14 décembre 1714.

Je ne suis pas surprise, madame, que vous me fassiez l'honneur de me mander que mademoiselle Fleury a celui d'être sœur du roi d'Espagne, mais je le suis que vous ignorassiez, au milieu de la cour, que feu monseigneur la regardait comme sa fille. Il y a des choses qui paraîtraient incroyables, si tout autre que vous me les disait; c'est une marque de la bonté de madame la princesse de Conti de montrer au roi tant d'envie que mademoiselle de Fleury se marie, et c'en sera une de la générosité de S.M., de lui donner une dot suffisante pour qu'elle puisse trouver un parti qui la console de n'être pas reconnue pour ce qu'elle est. J'ai oui-dire, madame, qu'elle est fort bien faite et très-raisonnable. J'ai rendu compte à S. M. C. de toute l'histoire qu'on avait forgée sur son sujet, et il fallait bien que le roi d'Espagne sût par vous ce que c'était que tout cela; on aime trop à forger des histoires qui souvent n'ont aucun fondement. On a écrit cet ordinaire à Madrid que M. Amelot avait reçu une bague magnifique de M. l'ambassadeur de Sicile, qui est à Paris, qui avait eu

ordre du roi son maître, de la présenter; que le roi l'ayant appris, il avait trouvé fort mauvais qu'il eût pris ce présent sans sa permission, et qu'il lui avait ordonné de le rendre à l'ambassadeur, lequel avait refusé de le reprendre, à cause qu'il avait déja donné part au roi son maître de ce qui s'était passé; ne sont-ce pas là, madame, de curieuses nouvelles à faire savoir dans les pays étrangers? Vous n'avez pas de peine à me persuader que M. Ancelot soit véritablement de mes amis, aussi bien que M. le maréchal de Villeroi; leur mérite, chacun en particulier, me dédommage bien du petit nombre de ceux sur lesquels je dois compter. Cependant, madame, je pourrais me vanter, si je voulais, d'avoir mérité, par mes bons offices, d'en avoir un nombre considérable. J'ai rencontré beaucoup d'ingrats partout, sans pouvoir me résoudre à me rebuter d'en faire de nouveaux. Je ne leur demanderais pas qu'ils me montrassent de la gratitude; ce serait avoir trop de plaisir tout à la fois, de faire du bien et de connaître qu'on en serait reconnaissant: je serais satisfaite qu'on ne voulût point me faire du mal; c'est ce me semble, madame, se mettre à la raison.

Il faut espérer que l'évanouissement qu'a eu M. le duc d'Orléans n'aura point de fâcheuses suites; vous me rassurez, madame, sur monseigneur le dauphin, en me disant que M. Fagon le trouve bien; les moindres petits accidents qui surviennent à un si précieux prince font peur.

J'ai mis son aimable portrait vis-à-vis de celui de M. le prince des Asturies, dans un cabinet que j'ai fait accomoder pour le roi d'Espagne. S. M. le regarde avec plaisir et tendresse.

Comme je vous crois, madame, plus chaudement à Versailles qu'à Marly, je suis bien aise que vous y demeuriez cinq mois de suite; la cour y est plus grosse, et par conséquent l'hiver moins ennuyeux : ce n'est pas qu'à la façon dont vous me la représentez, je m'imagine qu'elle soit bien divertissante, hors quand on a l'honneur de la faire au roi, qui renferme en lui tout ce qui peut donner de l'admiration et satisfaire.

Il ferait fort beau voir, madame, que des évêques comtes de Lyon ne se fussent pas trouvés au sacre de M. l'abbé de Villeroi et de M. de Rohan. Je suis ravie, madame, que vous vous soyez mise à un régime dont vous êtes si contente. Si vous buviez après le repas un peu de vin d'Alicante, vous le seriez encore plus. J'en ai d'excellent fort à votre service; il n'en a cependant que le nom; c'est une erreur de croire qu'il vient d'Alicante : c'est à Rota en Andalousie où on le prend. La reine a mandé au roi positivement qu'elle n'amènerait qui que ce soit de sa suite italienne que jusqu'à Pampelune; si elle fait le contraire, cela sera désagréable, parce que S. M. C. renverra certainement son confesseur et son médecin, voulant qu'elle suive en cette occasion l'exemple de la feue reine; cette princesse ne peut mieux faire que de le suivre en tout. J'ai eu l'honneur souvent de

vous écrire que je voulais attendre qu'elle fût à Jadraque pour remarquer par moi-même qui aura mieux jugé des qualités de S. M., qu'on représente si différemment. Je me suis mise ce matin dans une furieuse colère contre un indigne flatteur qui voulait me faire accroire que ses marques de petite vérole lui donnaient de la grace; peut-on pousser la fadeur jusqu'à une telle exagération, et ne comprenez-vous pas, madame, que cela fait pétiller le sang?

Quelque bons acteurs qui puissent représenter Athalie à Sceaux, le grand-prêtre que j'ai vu à Saint-Cyr manquera dans cette pièce, à moins que le visage de M. de Malezieux n'ait pris la figure de celui de madame de Caylus, avec son ton de voix touchant et ses manières spirituelles.

J'attends pour partir qu'un courrier qu'on dépêchera de Pampelune soit venu, afin que je ne séjourne pas inutilement à Jadraque. Si je puis, madame, je vous informerai de cet endroit, ou de Guadalaxara, de ce qui regarde la reine, puisque vous me faites l'honneur de vous en reposer sur mes observations. Je vous parlerai bien naturellement; c'est ma coutume avec vous, et je ne changerai pas.

# LETTRE CCXL.

## A M. LE MARQUIS DE TORCY.

Du 14 décembre 1714.

Vous êtes plus que justifié, monsieur, près de D. Alexandre de Lauly; il connaît que vous n'avez aucun tort à son égard, et que le seul désir de posséder ce qu'il aimait lui faisait paraître que tout s'y opposait. Comme vous n'ignorez pas, monsieur, l'injustice des amants, vous lui pardonnerez celle qu'il vous faisait, et je l'ai assuré que cela ne le brouillerait point avec vous. Il est, ce me semble, bien plus content de madame sa femme qu'il n'espérait l'être, quoiqu'elle lui eût paru assez aimable pour attendre avec impatience l'agrément de son mariage, que vous avez eu la bonté de demander au roi; et si sa vivacité pour ce qu'il aime augmentait, il me paraîtrait qu'il la pousserait trop loin : il est vrai qu'elle y contribue fort par sa complaisance et par une perpétuelle attention à lui plaire; je la mènerai, avec madame de Crêvecœur, à Guadalaxara, où elles attendront que je revienne avec la reine, de Jadraque, nos autres dames de palais ayant d'autres occupations, étant prêtes d'accou-

cher. Comme nous ne savons point encore le séjour que fera la reine à Pampelune, où sa maison italienne prendra congé d'elle, j'ignore aussi le temps de mon départ. Il nous revient, monsieur, des choses si différentes sur le sujet de cette princesse, que je n'en veux faire aucun jugement en bien et en mal que je n'aie l'honneur de la voir. Je ne vous parlerai point d'aucune nouvelle de cette cour, sachant que M. Orry vous en instruit exactement; j'aurai donc seulement l'honneur de vous prier, monsieur, de me croire très-sincèrement à vous.

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Lettre | CXL. | Madrid, | le 11 mars | Page 233 |
| — | CXLI. | | le 14 mars | 237 |
| — | CXLII. | | le 18 mars | 241 |
| — | CXLIII. | | le 21 mars | 243 |
| — | CXLIV. | | le 25 mars | 245 |
| — | CXLV. | | le 1er avril | 246 |
| — | CXLVI. | Buen-Retiro, | le 8 avril | 249 |
| — | CXLVII. | | le 14 avril | 252 |
| — | CXLVIII. | | le 17 avril | 256 |
| — | CXLIX. | | le 22 avril | 257 |
| — | CL. | | le 28 avril | 259 |
| — | CLI. | Madrid, | le 6 mai | 261 |
| — | CLII. | | le 10 mai | 264 |
| — | CLIII. | | le 19 mai | 266 |
| — | CLIV. | | le 26 mai | 270 |
| — | CLV. | | le 3 juin | 272 |
| — | CLVI. | | le 10 juin | 276 |
| — | CLVII. | | le 12 juin | 280 |
| — | CLVIII. | | le 16 juin | 283 |
| — | CLIX. | | le 24 juin | 285 |
| — | CLX. | | le 1er juillet | 290 |
| — | CLXI. | | le 2 juillet | 293 |
| — | CLXII. | | le 5 juillet | 294 |
| — | CLXIII. | | le 9 juillet | 296 |
| — | CLXIV. | | le 24 juillet | 298 |
| — | CLXV. | | le 5 août | 304 |
| — | CLXVI. | | le 11 août | 307 |
| — | CLXVII. | | le 19 août | 309 |
| — | CLXVIII. | | le 26 août | 313 |
| — | CLXIX. | | le 30 août | 319 |
| — | CLXX. | | le 8 septembre | 322 |
| — | CLXXI. | | le 15 septembre | 329 |
| — | CLXXII. | | le 16 septembre | 333 |
| — | CLXXIII. | Articles de lettres du comte de Bergheist écrites à la princesse des Ursins en différents temps | | 336 |
| — | CLXXIV. | | le 26 septembre | 341 |
| — | CLXXV. | Madrid, | le 6 octobre | 34[illegible] |
| | CLXXVI. | | le 14 octobre | 34[illegible] |
| — | CLXXVII. | | le 21 octobre | 35[illegible] |

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Lettre | CV. | Madrid, | le 17 octobre..... Page | 93 |
| — | CVI. | | le 23 octobre..... | 96 |
| — | CVII. | | le 7 novembre..... | 1[illegible] |
| — | CVIII. | | le 13 novembre..... | 107 |
| — | CIX. | | le 19 novembre..... | 112 |
| — | CX. | | le 27 novembre..... | 117 |
| — | CXI. | | le 2 décembre..... | 121 |
| — | CXII. | | le 12 décembre..... | 125 |
| — | CXIII. | | le 18 décembre..... | 130 |
| — | CXIV. | | le 25 décembre..... | 234 |
| — | CXV. | | le 31 décembre..... | 144 |

Année 1708.

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| — | CXVI. | Bueu-Retiro, | le 14 octobre..... | 146 |
| — | CXVII. | | le 22 octobre..... | 151 |
| — | CXVIII. | | le 29 octobre..... | 155 |
| — | CXIX. | Madrid, | le 4 novembre..... | 160 |
| — | CXX. | | le 12 novembre..... | 163 |
| — | CXXI. | | le 19 novembre..... | 167 |
| — | CXXII. | | le 26 novembre..... | 170 |
| — | CXXIII. | | le 2 décembre..... | 173 |
| — | CXXIV. | | le 6 décembre..... | 176 |
| — | CXXV. | | le 9 décembre..... | 179 |
| — | CXXVI. | | le 17 décembre..... | 183 |
| — | CXXVII. | | le 21 décembre..... | 187 |
| — | CXXVIII. | | le 30 décembre..... | 193 |

Année 1709.

| | | | |
|---|---|---|---|
| — | CXXIX. | le 6 janvier..... | 195 |
| — | CXXX. | le 7 janvier..... | 196 |
| — | CXXXI. | le 14 janvier..... | 199 |
| — | CXXXII. | le 17 janvier..... | 202 |
| — | CXXXIII. | le 28 janvier..... | 206 |
| — | CXXXIV. | le 1er février..... | 209 |
| — | CXXXV. | le 7 février..... | 213 |
| — | CXXXVI. | le 15 février..... | 216 |
| — | CXXXVII. | le 18 février..... | 218 |
| — | CXXXVIII. | sans date..... | 220 |
| — | CXXXIX. | le 4 mars..... | 226 |

A M. LE PRINCE DE CHELAMARRE.

LETTRE CC. Madrid, le 25 juin..... Page 422

A Mme DE MAINTENON.

— CCI. le 2 juillet..... 424

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCII. le 2 juillet..... 427
— CCIII. le 10 juillet..... 430

A M. DE COURSON, INTENDANT A BORDEAUX.

— CCIV. le 16 juillet..... 433

A Mme DE MAINTENON.

— CCV. Au Pardo, le 20 juillet..... 435

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCVI. le 22 juillet..... 438

A M. LE PRINCE DE CHELAMARRE.

— CCVII. le 22 juillet..... 440

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCVIII. le 4 août..... 442

A M. LE CARDINAL ACQUAVIVA.

— CCIX. le 8 août..... 446

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCX. le 12 août..... 448

A M. LE PRINCE DE CHELAMARRE.

— CCXI. Au Pardo, le 13 août..... 450

A M. LE CARDINAL ACQUAVIVA.

— CCXII. le 15 août..... 453

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

LETTRE CCXIII. le 19 août..... Page 457

A Mme DE MAINTENON.

— CCXIV. le 27 août..... 459

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCXV. le 27 août..... 464

A LA REINE.

— CCXVI. le 30 août..... 467

A M. LE CARDINAL DEL GIUDICE.

— CCXVII. le 5 septembre..... 468

A M. LE PRINCE DE CHELAMARRE.

— CCXVIII. le 5 septembre..... 469

A Mme DE MAINTENON.

— CCXIX. le 7 septembre..... 470

A M. LE COMTE DE BERGHEIST.

— CCXX. le 7 septembre..... 477

A Mme DE MAINTENON.

— CCXXI. le 15 septembre..... 478

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCXXII. le 16 septembre..... 482

A Mme DE MAINTENON.

— CCXXIII. le 22 septembre..... 484

A LE MARQUIS DE TORCY.

— CCXXIV. le 22 septembre..... 488

A Mme DE MAINTENON.

— CCXXV. le 29 septembre..... 490

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

LETTRE CCXXVI. le 30 septembre..... Page 493

A Mme DE MAINTENON.

— CCXXVII. le 14 octobre..... 495

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCXXVIII. le 14 octobre..... 500

AU ROI.

— CCXXIX. le 14 octobre..... 503

A M. LE CARDINAL DEL GIUDICE.

— CCXXX. le 22 octobre..... 504

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCXXXI. le 25 octobre..... 505

A M. LE CARDINAL DE POLIGNAC.

— CCXXXII. le 27 octobre..... 508

A Mme DE MAINTENON.

— CCXXXIII. le 27 octobre..... 510
— CCXXXIV. le 5 novembre..... 514
— CCXXXV. le 30 novembre..... 516

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCXXXVI. le 30 novembre..... 519
— CCXXXVII. le 8 décembre..... 521

A Mme DE MAINTENON.

— CCXXXVIII. le 8 décembre..... 522
— CCXXXIX. le 14 décembre..... 528

A M. LE MARQUIS DE TORCY.

— CCXL. le 14 décembre..... 532

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

Stanford University Libraries
3 6105 016 768 884